

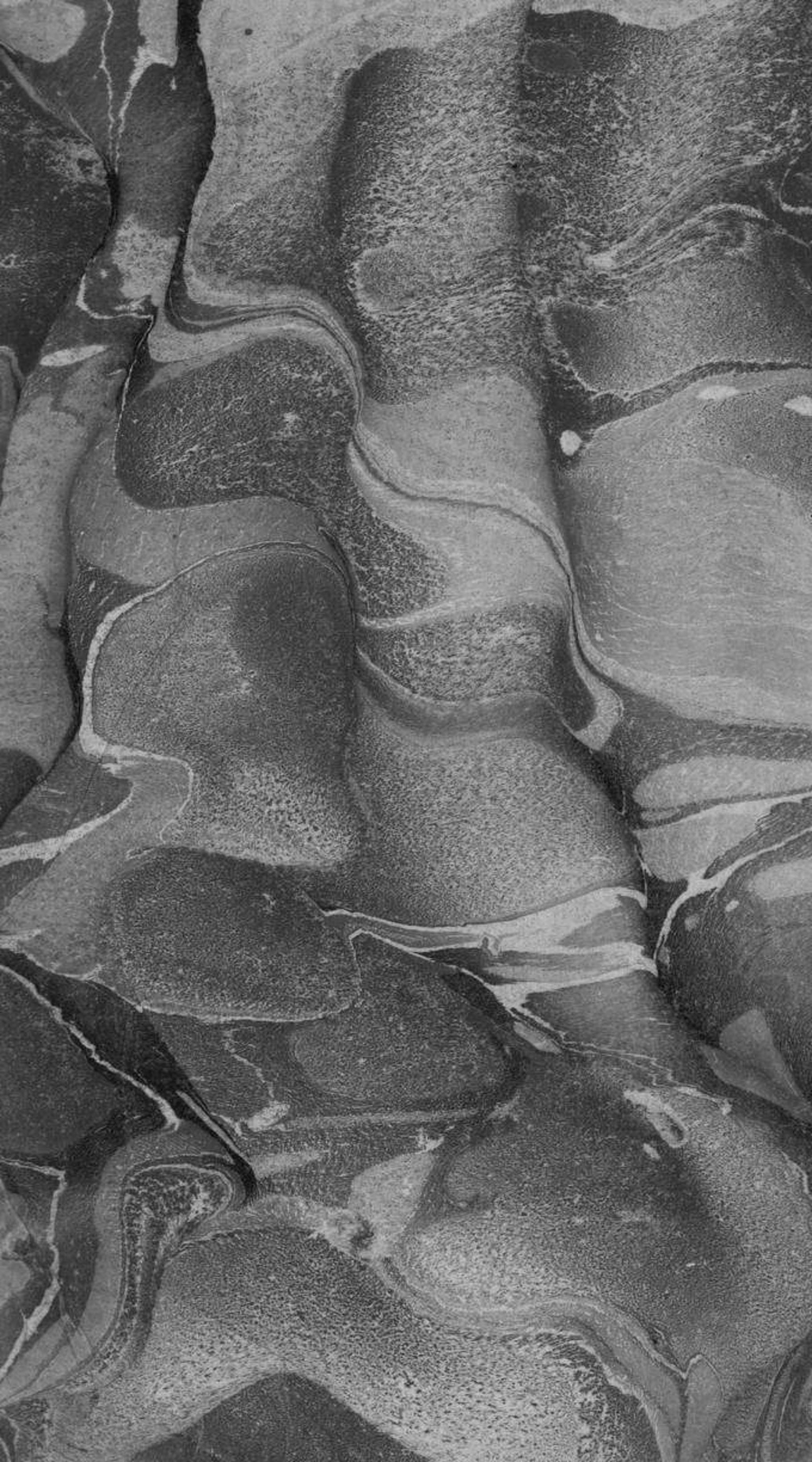




DONATIVO
del Director de este Instituto

D. JOSÉ S. ORTS

(Q. D. H.)



9--6

PRINCIPES

DE

L'ÉLOQUENCE

SACRÉE.

A

111 207

PRINCIPES

DE R-513

L'ÉLOQUENCE

SACRÉE,

Mêlés d'Exemples puisés principalement dans
l'Écriture sainte, dans les saints Peres &
dans les plus célèbres Orateurs Chrétiens.

*Ouvrage utile aux Séminaires, aux Maisons
Religieuses, & aux jeunes Ecclésiastiques qui
se destinent au Ministère.*



A PARIS;

Chez DESRAY, Libraire, Quai des
Augustins, N^o. 37.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

8,085:252

252:8,085

THE
LIBRARY

of the
University of
California
Library
of the
University of
California

Case D 281 A 1
Augustine, N. J.

M. DEC. 1888
The University of California



PRINCIPES

DE

L'ÉLOQUENCE SACRÉE.



NOTIONS

PRÉLIMINAIRES.



I. *Définition de l'Éloquence.*



'ÉLOQUENCE est le *talent* d'instruire, de plaire & de toucher.

Nous appellons l'éloquence un *talent* & non pas un *art* ; car tout art s'acquiert par l'étude & par l'exercice, & l'éloquence est un don de la nature : elle est soumise, il est vrai, à

A

des regles ; mais leur unique usage est de guider l'effor du génie. Elles le dirigent, & ne le créent pas.

Le parfait orateur est celui qui possède ce *talent* dans un degré supérieur :

Cic. de
Orat. N^o.
6.

Erit eloquens is qui ita dicet, ut probet, ut delectet, ut flectat.

Pour parvenir à son but, l'éloquence emprunte toujours avec succès, le langage qui convient à son objet.

Tantôt elle se borne à convaincre sans émouvoir, & ne cherche point à arracher le consentement, mais à l'obtenir.

Tantôt plus séduisante, elle s'occupe des moyens de flatter l'imagination & de plaire à l'oreille.

Tantôt enfin plus impétueuse, elle parle au cœur de l'homme, & lui communique un enthousiasme qui le maîtrise.

Lorsque l'éloquence se propose seulement d'éclairer l'esprit, c'est à la solidité des raisons qu'elle attache son triomphe. La simplicité est alors son principal caractère.

Lorsqu'elle veut intéresser l'imagination, elle appelle à son secours toutes les richesses de l'art, & attend son effet des graces du style.

Lorsqu'elle tend sur-tout à toucher

le cœur, elle l'étonne, l'entraîne & le subjugué par ce que la pensée a de plus grand, le sentiment de plus noble, la peinture de plus frappant, l'expression de plus énergique. *Probare, necessitatis est ; delectare, suavitatis ; flectere, victoria.* *Ibidem.*

De ces différentes formes que peut prendre l'éloquence, & qui se trouvent réunies dans le même discours, résultent trois genres de style qui répondent visiblement aux trois devoirs de l'orateur : instruire, plaire & toucher. Le *simple* instruit ; l'*orné* plaît ; le *véhément* ou *sublime* touche & remue. *Quot officia oratoris, tot sunt genera dicendi : subtile, in probando ; modicum, in delectando ; vehemens, in flectendo.* *Ibidem.*

C'est la nature de l'objet ou de l'idée qu'on se propose d'exprimer & de peindre, qui doit déterminer le choix de l'orateur dans l'usage de ces styles, que nous ferons connoître plus en détail.

II. Du Discours Oratoire & de ses différentes especes.

On appelle discours oratoire celui qui est préparé avec art, pour opérer la persuasion.

Cette dénomination convient à toutes les especes de discours susceptibles des divers moyens, que doit employer l'orateur pour se faire écouter avec intérêt. Le sermon, par exemple, le panegyrique, l'oraison funebre, la harangue, le discours académique, &c. sont des discours *oratoires*.

Le *sermon* est un discours chrétien, prononcé en chaire dans une église pour instruire & édifier les fideles.

Le *panegyrique* est le tableau de la vie d'un homme recommandable par ses actions & par ses mœurs.

L'*oraison funebre* est un discours en l'honneur de quelque personne éminente, ou par la naissance, ou par le rang, ou par la dignité dont elle a joui pendant sa vie.

La *harangue* est l'hommage rendu, dans certaines occasions, au rang & quelquefois au mérite.

Le *discours académique* est la discussion d'un trait de morale ou de littérature.

III. *Des trois Genres de Discours.*

Toutes les especes de discours se réduisent à trois genres, qui sont le *démonstratif*, le *délibératif* & le *judiciaire*.

Le genre démonstratif renferme les panégyriques, les oraisons funebres, les discours académiques, & il s'agit, en général, dans ces occasions, de recueillir tout ce qui peut faire honneur à la personne qu'on loue ; mais l'orateur doit user de ce privilege avec autant de précaution que de délicatesse. Il ne doit pas oublier que si l'éloquence acquiert un nouvel éclat, en faisant passer à la postérité des noms chéris & respectés, elle se dégrade & s'avilit, lorsqu'elle n'est qu'un vil trafic de mensonges & de flatteries. Il faut louer les grands hommes seuls, ou se taire.

Dans le genre délibératif, on se propose de prouver à une assemblée l'importance ou la nécessité d'une chose qu'on veut lui persuader de mettre à exécution ; ou le danger & l'inutilité d'une entreprise dont on tâche de la dissuader.

Si l'on veut porter les hommes à une entreprise, on doit prouver que la chose sur laquelle on délibere, est ou honnête, ou utile, ou nécessaire, ou juste ; ou même qu'elle renferme tous ces motifs.

Pour y réussir, il faut examiner quelle fin on se propose, & voir par quels moyens on prétend y arriver ; car on peut se méprendre & dans la fin &

dans les moyens. On doit encore considérer si la chose dont il s'agit, est utile par rapport au tems, au lieu, aux personnes. On doit enfin avoir égard au sexe, à l'âge, à la dignité, aux mœurs & au caractère ; car les uns se laissent persuader par des vues d'intérêt, de crainte, de respect humain ; d'autres se rendent aux motifs de la vertu, de l'honneur, de la réputation.

Il est aisé de comprendre que pour dissuader ou détourner quelqu'un d'une entreprise, on doit se servir de raisons contraires à celles qu'on emploie pour persuader.

Le genre *délibératif*, utilement employé dans les gouvernemens républicains, (*) n'est presque d'aucun usage dans le nôtre. Il convient seulement à l'éloquence de la chaire, puisque nos sermons ont ordinairement pour but, d'exhorter à la vertu & de dissuader le vice.

(*) On peut lire avec fruit plusieurs discours de *Cicéron* absolument dans ce genre. Tels sont ceux : *Pro Lege maniliâ*, *agrariâ*, *de provinciis consularibus*, & quelques unes des *Philippiques*. *Tite-Live* en donne également des exemples, Livre V. de son Histoire : *Oratio Appii Claudii de Hibernis ad Veios ædificandis* ; Livre XXVIII. *Orationes Fabii & Scipionis de bello in Africam transferendo*, &c.

Le genre *judiciaire* est consacré à la défense du citoyen, & à la discussion de ses intérêts. Rien de plus important alors que de bien fixer l'état de la question, de présenter la cause sous le jour le plus favorable, de faire valoir à propos l'autorité des loix, d'amener & de placer ses preuves dans un tel ordre, qu'elles se soutiennent & se fortifient mutuellement; d'inspirer aux juges une certaine confiance, & de forcer, pour ainsi dire, leurs suffrages en faveur de la personne qui attend son sort de leur décision.

Il n'est pas rare que ces différens genres se confondent dans un seul & même discours. Le prédicateur qui loue un Saint, nous exhorte à l'imiter; en nous prouvant la nécessité de telle ou telle vertu, il cite avec éloge, ceux qui l'ont pratiquée. Le genre *judiciaire* même rentre, en quelque sorte, dans le délibératif, puisque les juges sont entre l'affirmative & la négative, & que les plaidoyers des avocats ne sont que pour fixer leur incertitude & les attacher au parti le plus juste.

IV. De l'Exercice de la Composition.

Se présenter au milieu d'une nombreuse assemblée qui vous entend discuter les plus importantes affaires, c'est une grande & dangereuse entreprise, dit *Cicéron* ; car il n'y a presque personne qui ne remarque plus finement & avec plus de rigueur les défauts, que les beautés de nos discours ; & on nous juge toutes les fois que nous parlons en public. *Magnum quoddam est onus atque munus suscipere atque profiteri se esse, omnibus silentibus, unum maximis de rebus, magno in conventu hominum, audiendum. Adest enim ferè nemo quin acutiùs atque acriùs vitia in dicente, quàm recta videat : quoties enim dicimus, toties de nobis judicatur.*

Une observation aussi judicieuse doit faire sentir à tout orateur, combien il lui est essentiel d'adopter une méthode de travail, qui oblige au silence la critique la plus sévère. Du mérite d'une composition sage, dépend tout l'effet du discours.

La composition d'un morceau d'élo-

quence, semble demander quatre sortes d'opérations.

1°. Il faut que l'orateur médite bien son sujet, & qu'il en approfondisse le fort & le foible ; mais pour ménager les forces de son esprit, & soulager la fatigue de l'attention, il partagera ce sujet en plusieurs parties ; il les examinera les unes après les autres ; il les comparera ensemble, & verra si de la réunion de tous ces rapports, il en résulte la décision de la question.

2°. Il mettra par écrit ce qu'il aura médité. Il posera d'abord les fondemens de son discours, c'est-à-dire, le plan, l'ordre, la division, les principales preuves & les réponses aux objections, sans trop se mettre en peine de l'exactitude du style, ni des graces du langage, de peur que cette attention scrupuleuse n'amortisse la chaleur de la composition.

3°. Il fortifiera ses premières idées, retranchera ce qui est inutile, ajoutera ce qui manque à son discours, examinera si les principes dont il s'est servi, sont constans ou reconnus pour tels, s'ils sont mis dans tout leur jour, si les conséquences qu'il en a tirées sont justes, si les réponses aux objections sont

convaincantes, & si elles ne laissent rien à désirer.

4°. Il polira enfin & perfectionnera toute la piece. C'est alors qu'il faudra resserrer ce qui est lâche & diffus, adoucir ce qui est rude, & supprimer ce qui n'est ni solide, ni concluant, quelque éclatant qu'il paroisse ; en un mot, il traitera ses propres productions, non avec la tendresse d'un pere qui excuse, mais avec la sévérité d'un juge qui condamne.

On peut appliquer ici le précepte de *Boileau*, précepte qui n'est pas moins utile aux orateurs qu'aux poètes.

Hâtez-vous lentement, & sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Polissez-le sans cesse, & le repolissez :
Ajoutez quelquefois, & souvent effacez.

C'est peu qu'en un ouvrage, où les fautes
fourmillent,
Des traits d'esprit semés de tems en tems pétillent :
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les pieces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

(*Art Poétique. CHANT I.*)

Les différentes notions que nous venons de donner, suffisent, sans doute, pour faire connoître en quoi consiste le talent de l'éloquence, & de quelle ma-

niere peut l'employer celui qui l'a reçu de la nature. Voyons actuellement quels secours l'art lui fournit pour paroître avec avantage dans une carrière aussi noble qu'utile ; quels principes avoués par le goût, doivent diriger sa marche, & imprimer à ses discours, le sceau de la perfection.

V. Définition & Division de la Rhétorique.

Nous avons dit que l'éloquence étoit le talent d'instruire, de plaire & de toucher. C'est donc à ces trois principaux devoirs de l'orateur, que doivent se rapporter les différens préceptes que nous allons développer.

On nomme Rhétorique, *l'assemblage des regles qui servent de guide au talent de l'éloquence.*

Les préceptes sur lesquels la rhétorique est fondée, s'étendent non-seulement à tous les genres de discours, mais encore à toutes les parties du discours.

Sa division la plus simple, & la plus naturelle en même-tems, peut se prendre de l'objet que se propose l'orateur.

Quelque sujet qu'il entreprenne, il a trois fonctions à remplir : la premiere

est de trouver les choses qu'il doit dire : la seconde est de les mettre dans un ordre convenable : & la troisième de les exprimer de la meilleure manière. C'est ce qu'on appelle *invention*, *disposition*, *élocution* : *Quid dicat*, & *quo loco*, & *quo modo*.

Cicéron.
Orat. N^o.
14.

Il s'agit en conséquence de montrer combien l'art peut influencer avantageusement sur ces différentes opérations.



PREMIERE PARTIE.

DE L'INVENTION.

L'INVENTION, comme nous venons de l'indiquer, consiste dans la recherche & le choix des pensées, des preuves & des argumens dont l'orateur doit se servir : *Quid dicat*.

Si son but est d'instruire, toutes ces choses méritent son attention ; s'il se contente de louer, il faut qu'il connoisse parfaitement ce qu'il convient de dire de la personne dont il entreprend l'éloge, pour prouver ce qu'il en avance ; s'il défend la cause d'un particulier, c'est

également à l'aide de ces moyens, qu'il parviendra à éclairer les juges.

CHAPITRE PREMIER.

DES PENSÉES.

TOUT discours n'est qu'une suite de pensées, plus ou moins brillantes, méthodiquement arrangées, mais qui doivent concourir au but que se propose l'orateur en traitant un sujet. Il lui importe donc de n'adopter que celles qui y conviennent absolument, & qui au mérite de la clarté, joignent l'avantage plus essentiel encore d'être vraies & justes.

Une pensée est *vraie*, lorsqu'elle est conforme & ressemblante à l'objet qu'elle représente, ou pour mieux dire, lorsqu'on ne peut la nier, sans choquer la raison. Par exemple :

» Toute puissance vient de Dieu, &
 » tout ce qui vient de Dieu n'est établi
 » que pour l'utilité des autres hommes. «

(Maffillon.)

Une pensée est *juste*, quand cette ressemblance est si parfaite, que l'objet est

représenté dans toute son étendue, sans restriction. Exemple :

» La vertu est l'unique bien de l'homme ; avec elle, fut-il privé de tout le reste, il est estimable ; sans elle, tous les autres avantages ne le mettront pas à couvert du blâme & du mépris. « *Virtus est unum hominis bonum ; quod qui habet, etiam si aliis destituitur, laudandus erit ; qui non habet, in omnium aliorum copia damnatur ac rejicitur.*

(Senec. de Virtute.)



CHAPITRE II.

DES PREUVES.

LES preuves & le raisonnement qui les développe, font le soutien solide de tous les discours, & par conséquent, comme s'exprime M. Rollin, » La partie la plus nécessaire & la plus indispensable à laquelle se rapportent toutes les autres ; car, ajoute-t-il, les expressions, les pensées, les figures & toutes les autres sortes d'ornemens, viennent au secours des preuves, &

» ne sont employées que pour les faire
» valoir. . . . Il est important sans doute,
» de s'étudier à plaire, & encore plus à
» toucher ; mais on fera l'un & l'autre
» avec bien plus de succès, lorsqu'on
» aura instruit & convaincu les audi-
» teurs : à quoi l'on ne peut parvenir
» que par la force du raisonnement &
» des preuves. « Il est donc du devoir
de l'orateur de chercher, avant tout,
les preuves dont il doit se servir, d'en
considérer les divers genres, & de se
faciliter les moyens de les trouver.

Les preuves, ou sont intrinseques
& inhérentes à la chose, ou il faut les
emprunter du dehors. Je suppose qu'un
prédicateur ait à traiter un point de mo-
rale, l'amour du prochain, par exem-
ple : Les motifs tirés de la ressemblance
de la nature entre tous les hommes, de
l'unité d'origine qui les rend tous fre-
res, de l'intérêt commun du genre hu-
main qui jouiroit d'une tranquillité &
d'une douceur parfaite, si tous les parti-
culiers qui le composent, s'aimoient sin-
cèrement ; voilà des raisons qui naissent
du sujet. Il suffit de le bien étudier en
lui-même pour les trouver. Les autori-
tés de l'Écriture & des Pères, les exem-
ples des Saints qui se sont signalés par

une charité ardente pour le prochain, sont des moyens extrinseques que l'on ne devine point, & qui ne peuvent être administrés que du dehors.

Une méthode facile pour découvrir ces différens genres de preuves, & en faire une application convenable au sujet que l'on traite, c'est l'usage des *lieux oratoires*.

On appelle ainsi *certaines chefs généraux auxquels peuvent se rapporter toutes les preuves qu'on emploie dans diverses matieres.*

Ces lieux oratoires sont, comme les preuves, ou intérieurs ou extérieurs; les premiers naissent du fond même du sujet; les seconds n'y ont qu'un rapport indirect.

SECTION PREMIERE.

Des Lieux Intérieurs.

Les lieux oratoires intérieurs, qu'on a beaucoup trop multipliés, peuvent se réduire à sept principaux; savoir, la définition, l'énumération des parties, la cause & les effets, la comparaison, la différence, les contraires & les circonstances.

I. De la Définition.

La définition est un discours propre à faire concevoir une chose telle qu'elle est, à en donner une idée claire, juste & distincte ; mais il y a cette différence entre la définition philosophique & la définition oratoire, que l'une, plus précise, se borne à expliquer la nature d'une chose par ses attributs essentiels, tandis que l'autre, plus étendue, embrasse souvent les qualités distinctives, & les effets qui résultent de l'objet qu'elle prétend faire connoître.

Par exemple : la philosophie définit rigoureusement l'homme un animal raisonnable ; l'éloquence & la poésie se servent d'un tour plus figuré. Qui suis-je ? dit *Rousseau*.

Qui suis-je, vile créature ?
Qui suis-je ? Seigneur, & pourquoi
Le souverain de la nature
S'abaisse-t-il jusques à moi ?
L'homme en sa course passagere
N'est qu'une vapeur légère,
Que le soleil fait dissiper :
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre ;
Et ses jours passent comme l'ombre,
Que l'œil suit & voit échapper.

La charité consiste dans l'amour de

Dieu & du prochain à cause de lui : voilà ce que la théologie nous enseigne. Saint *Paul* étend cette idée, & développe, avec autant de justesse que de grandeur, le caractère distinctif de cette vertu sublime.

Epist. ad
Corinthios.
Cap. XIII.
v. 4-7.

Charitas patiens est, benigna est : charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur. Non est ambitiosa, non querit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati. Omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet.

Un de nos Poëtes, dans l'impuissance de dire exactement ce qu'est Dieu, prend cette tournure.

Loin de rien décider de cet Être suprême ;
Gardons en l'adorant un silence profond ;
Le mystère est immense, & l'esprit s'y confond :
Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.

Un autre le définit ainsi par les effets de sa toute-puissance.

L'Éternel est son nom, le monde est son
ouvrage,
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égaux loix,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Au seul nom de sa voix la mer fuit, le ciel tremble,
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble,

Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient
pas.

(Racine. *Tragédie d'Esther.*)

Fléchier, dans une de ses oraisons funebres, prouve par la définition, qu'on ne doit pas se glorifier de son esprit.

» En effet, dit-il, qu'est-ce que l'esprit dont les hommes paroissent si vains ? Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie & qu'un accident amortissent sensiblement ; c'est un tempérament délicat qui se déregle, une heureuse conformation d'organes qui s'usent, un assemblage & un certain mouvement d'esprits qui s'épuisent & qui se dissipent ; c'est la partie la plus vive & la plus subtile de l'ame qui s'appesantit, & qui semble vieillir avec le corps ; c'est une finesse de raison qui s'évapore, & qui est d'autant plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate & plus épurée. Si nous le considérons selon Dieu, c'est une partie de nous-mêmes, plus curieuse que savante, qui s'égare dans ses pensées ; c'est une puissance orgueilleuse, qui est souvent contraire à l'humilité & à la simplicité chrétienne, & qui laissant souvent la vérité

» pour le mensonge, n'ignore que ce
 » qu'il faudroit savoir, & ne fait que ce
 » qu'il devroit ignorer. «

(*Oraif. fun. de M. de Montaufier.*)

Rien enfin ne remplit mieux la haute idée qu'on doit se former de l'éloquence, que cette définition du véritable orateur, par *Fénélon*.

Lettres
 sur l'élo-
 quence.

» L'homme digne d'être écouté, est
 » celui qui ne se sert de la parole que
 » pour la pensée, & de la pensée que
 » pour la vérité & la vertu. «

Ces différens exemples fuffifent fans doute pour montrer combien l'art peut embellir les idées, en les dépouillant de la fécheresse d'un raisonnement exact, mais trop concis. Ils doivent faire sentir aussi de quel usage la définition peut être dans le discours oratoire, & même dans tout discours où l'on se propose d'établir une vérité, puisque c'est de la nature des choses que découlent ses propriétés.

II. *De l'Énumération des Parties.*

L'énumération consiste à parcourir les diverses circonstances qui conviennent à une chose, pour en donner une idée complete.

Saint *Bernard*, par exemple, dans son

livre de la conscience, avance que l'esprit humain est rempli d'une infinité de pensées différentes ; & tout de suite, pour rendre sa proposition plus satisfaisante, il fait le dénombrement de chacune de ces pensées, & les caractérise.

Cogitationum multiplex varietas esse cognoscitur. Aliæ namque cor inflant, aliæ elevant, aliæ perturbant, aliæ dissipant, aliæ confundunt, aliæ distendunt, aliæ ligant, aliæ inquinant, aliæ contrahunt, aliæ corrumpunt. Inflant ut superba, elevant ut vana, perturbant ut invida, dissipant ut iracunda, confundunt ut acediosa, distendunt ut ambitiosa, ligant ut gulosa, inquinant ut luxuriosa, contrahunt ut timida, corrumpunt ut malitiosa.

Racine, dans le premier Chœur d'Althalie, parlant des bienfaits de la bonté divine, débute ainsi :

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;
Chantons, publions ses bienfaits.

Voilà l'idée totale, les bienfaits de Dieu. En voici le dénombrement, qui fait mieux sentir combien nous sommes obligés à la reconnoissance.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître & mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure

Et la chaleur des jours & la fraîcheur des nuits
 Le champ qui les reçut, les rend avec usure.
 Il commande au soleil d'animer la nature,
 Et la lumière est un don de ses mains,
 Mais sa Loi sainte, sa Loi pure
 Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

Le mérite de l'énumération dans un discours, est d'intéresser plus que ne le feroit un simple raisonnement. Aussi la plupart de nos orateurs emploient-ils fréquemment ce lieu commun, qui réveille l'attention de l'auditeur. *Massillon*, par exemple, s'en sert avec avantage, pour prouver combien les passions rendent malheureux les grands qui abandonnent Dieu.

» Parcourez toutes les passions, dit-il,
 » c'est sur le cœur des grands qui vi-
 » vent dans l'oubli de Dieu, qu'elles
 » exercent un empire plus triste & plus
 » tyrannique. Leurs disgraces sont plus
 » accablantes : plus l'orgueil est excessif,
 » plus l'humiliation est amère. Leurs
 » haines plus violentes : comme une
 » fausse gloire les rend plus vains, le mé-
 » pris aussi les trouve plus furieux &
 » plus inexorables. Leurs craintes plus
 » excessives : exempts de maux réels,
 » ils s'en forment même de chimériques,
 » & la feuille que le vent agite, est com-

» me la montagne qui va s'ébranler sur
» eux. Leurs infirmités plus affligeantes :
» plus on tient à la vie, plus tout ce qui
» la menace nous allarme. Accoutumés
» à tout ce que les sens ont de plus doux
» & de plus riant, la plus légère douleur
» déconcerte toute leur félicité, & leur
» est insoutenable. Ils ne savent user sa-
» gement ni de la maladie, ni de la
» santé, ni des biens, ni des maux in-
» séparables de la condition humaine.
» Les plaisirs abrègent leurs jours, &
» les chagrins qui suivent toujours les
» plaisirs, précipitent le reste de leurs
» années. . . Enfin, leurs assujétissemens
» plus tristes : élevés à vivre d'humeur
» & de caprice, tout ce qui les gêne &
» les contraint, les accable. Loin de la
» cour, ils croient vivre dans un triste
» exil ; sous les yeux du maître, ils se
» plaignent sans cesse de l'assujettisse-
» ment des devoirs & de la contrainte
» des bienfécances : ils ne peuvent sup-
» porter ni la tranquillité d'une vie pri-
» vée, ni la dignité d'une vie publique :
» le repos leur est aussi insupportable
» que l'agitation, ou plutôt, ils sont
» par-tout à charge à eux-mêmes.

(*Serm. sur le malheur des grands.*)

Quelquefois dans l'énumération, on

ne fait que proposer un sujet, sans le prouver pour le moment, comme dans ce beau morceau de l'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre, par *Bossuet*.

» Vous verrez dans une seule vie
 » toutes les extrêmités des choses hu-
 » maines : la félicité sans bornes, aussi
 » bien que les miseres ; une longue &
 » paisible jouissance d'une des plus no-
 » bles couronnes de l'univers ; tout ce
 » que peuvent donner de plus glorieux
 » la grandeur & la naissance, accumulé
 » sur une tête, qui ensuite est exposée
 » à tous les outrages de la fortune ;
 » la bonne cause d'abord suivie de
 » bons succès, & depuis, des retours
 » soudains, des changemens inouis ;
 » la rébellion long-tems retenue, à la
 » fin tout-à-fait maîtresse ; nul frein
 » à la licence, les loix abolies, la Ma-
 » jesté violée par des attentats jusqu'a-
 » lors inconnus ; l'usurpation & la ty-
 » rannie sous le nom de liberté ; une
 » Reine fugitive qui ne trouve aucune
 » retraite dans trois royaumes, & à qui
 » sa propre patrie n'est plus qu'un triste
 » lieu d'exil ; neuf voyages sur mer en-
 » trepris par une Princesse, malgré les
 » tempêtes ; l'océan étonné de se voir
 » traversé tant de fois en des appareils si
 » divers,

» divers, & pour des causes si différen-
» tes ; un trône indignement renversé,
» & miraculeusement rétabli, voilà les
» enseignemens que Dieu donne aux
» Rois, &c. «

L'utilité de l'énumération est sensible dans toutes les parties du discours. 1°. Dès l'exorde où l'orateur annonce son sujet & le divise. 2°. Dans le corps du discours où sont développées avec méthode les différentes preuves qui viennent à l'appui de la proposition générale. 3°. Enfin, dans la conclusion, qui souvent n'est qu'une récapitulation des points principaux qui ont été discutés ; comme nous le ferons voir ailleurs.

Mais si l'énumération est utile dans un discours de morale, & contribue à y faire régner un ordre satisfaisant, elle est sur-tout nécessaire dans les panégyriques & les oraisons funebres, qui contiennent l'éloge des vertus d'un Saint, ou celui des qualités d'une personne distinguée, soit par son rang, soit par sa naissance ; parce que l'orateur est alors obligé à un dénombrement exact de ces différentes vertus, pour parvenir à son but.

III. De la Cause & des Effets.

L'obligation où se trouve l'orateur d'employer souvent ces lieux communs, exige qu'il connoisse bien le parti qu'il peut en tirer.

En considérant la cause & les effets, on loue, on blâme une action, on conseille une entreprise, on en détourne.

Quelle est, par exemple, la cause de la plupart des désordres? l'oïveté. Il faut donc employer utilement & chrétiennement le tems que Dieu nous a donné.

Quels sont les effets d'une conduite sage & prudente? le calme de la conscience & l'estime publique. Nous sommes donc intéressés à nous bien conduire.

C'est ainsi que l'orateur doit examiner ce que telle action est en elle-même, le bien ou le mal qui peut en résulter, pour en faire envisager le mérite ou le danger.

Mais le but, la fin qu'on se propose en agissant, est sur-tout pour lui une source féconde de moyens qu'il ne doit pas négliger.

Nos prieres ne sont pas écoutées favorablement de Dieu, dit *Bourdaloue*,

parce que nous ne lui demandons pas ce qu'il faut.

» En vain un homme du siècle de-
» mande-t-il de quoi subsister dans sa
» condition, & de quoi maintenir son
» état. Comme son état, ou plutôt
» l'idée qu'il se forme de son état, ne
» roule que sur les principes, ou d'une
» ambition démesurée, ou d'une avari-
» ce insatiable, Dieu dont la pénétra-
» tion est infinie, connoît ses desseins,
» & prend plaisir à les faire échouer.
» En vain un pere demande-t-il à Dieu
» l'établissement de ses enfans ; comme
» il n'a sur ses enfans que des vues tou-
» tes profanes, que des vues mondai-
» nes, & qui ne sont réglées ni sur la
» conscience, ni soumises à la volonté
» divine, Dieu sans s'arrêter aux appa-
» rences d'une humble priere, en décou-
» vre la fin ; & par un juste jugement,
» bien loin d'élever cette famille, la
» ruine de fond en comble, & la laisse
» malheureusement tomber. En vain une
» femme demande-t-elle à Dieu la santé
» du corps : comme sa santé, dans l'usa-
» ge qu'elle en veut faire, ne doit ser-
» vir qu'à son oisiveté, à sa mollesse, &
» peut-être à son libertinage & à son
» dérèglement, Dieu qui le voit, au lieu

» de retirer son bras , lui porte encore
 » de plus rudes coups , & lui fait per-
 » dre dans une langueur habituelle ,
 » tout ce qui peut entretenir ses com-
 » plaisances & flatter sa vanité , &c. «

(*Serm. sur la Priere.*)

Pourquoi tant de vocations défectueuses ? c'est que dans le choix d'un état , loin de consulter l'ordre de la Providence , on s'arrête à des projets infensés de fortune , d'avancement , & que la cupidité seule fait la diversité de nos destinées. En effet , » Remontons à
 » la source , dit *Massillon* , d'où vient
 » que cet homme est entré dans la robe ?
 » c'est qu'il a cru mieux faire son chemin par la voie de la magistrature ,
 » que par celle des emplois militaires.
 » D'où vient qu'un autre a suivi la route
 » des armes ? c'est que son nom & le
 » service de ses ancêtres lui permet-
 » toient d'aspirer à tout , au lieu qu'un
 » autre parti l'eût laissé dans l'obscurité
 » d'une vie privée. Pourquoi celui-ci
 » paie-t-il de tous ses biens , une charge
 » qui l'approche de la personne du Prin-
 » ce ? c'est que sous les yeux du Maître , on est plus près de la source des
 » grâces. Quels sont les motifs qui conduisent cet autre à l'autel saint ? Que

» vient-il chercher dans l'église ? ses
 » trésors , ou ses fonctions ? ses hon-
 » neurs , ou ses ministères ? l'éclat du
 » sanctuaire , ou le Dieu qu'on y adore ?
 » Il apporte pour toute marque de vo-
 » cation à un ministère d'humilité , des
 » vues d'élévation & de gloire ; à un
 » ministère de travail & de sollicitude ,
 » des espérances de repos & de mol-
 » lesse ; à un ministère de défintéresse-
 » ment , de modestie & de charité ,
 » des projets de luxe , de profusion &
 » d'abondance ; & comme cet infidelle
 » *Héliodore* , il ne vient dans le temple ,
 » que parce qu'il a toujours oui dire
 » qu'il y trouveroit des richesses im-
 » menses , & les dépouilles saintes des
 » peuples. «

(*Serm. sur la Vocation.*)

IV. De la Comparaison.

La comparaison en général , est le rapport de vérité que peuvent avoir entre eux deux objets différens , mais analogues à quelques égards , pour fonder sur cette analogie une conclusion de l'un à l'autre , en appliquant comme conséquence au second objet , ce qui est dit par rapport au premier.

Extrait en
 partie de
 l'Encyc.
 méth. Art.
Comparais.
 par M.
Beauzée.

Cette conclusion ne doit porter, comme on le sent bien, que sur ce qui est commun aux deux objets comparés, & elle peut être de trois sortes, du plus au moins, du moins au plus, & de parité.

1^o. On conclut du plus au moins, lorsque la chose mise en comparaison est supérieure à celle avec laquelle on la compare. Jésus-Christ fait une comparaison de cette espèce lorsqu'il dit : *Vos vocatis me Magister & Domine, & benè dicitis, sum etenim : si ergo lavi pedes vestros Dominus & Magister, & vos debetis alter alterius lavare pedes.*

S. Joan.
Cap. 13.
v. 13.

Il en est de même de S. Paul, lorsqu'il anime notre confiance en Dieu par la vue de la grandeur du don qu'il nous a fait en nous accordant son Fils : *Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum : quomodò non etiam cum illo omnia nobis donavit ?*

Epist. ad
Rom. Cap.
8. v. 32.

» On a vu, dit Massillon, des saints
» Solitaires, après une vie entière de
» pénitence, entrer, au lit de la
» mort, dans des terreurs qu'on ne
» pouvoit presque calmer ; faire trem-
» bler d'effroi leur couche pauvre &
» austere, demander sans cesse, d'une
» voix mourante, à leurs freres : *Croyez-*

» vous que le Seigneur me fasse miséricor-
 » de ? & être presque sur le point de
 » tomber dans le désespoir, si votre
 » présence, ô mon Dieu ! n'eût à l'inf-
 » tant appaisé l'orage, & commandé
 » encore une fois aux vents & à la
 » mer de se calmer ; & aujourd'hui,
 » après une vie commune, mondaine,
 » sensuelle, profane, chacun meurt
 » tranquille : & le ministre de Jésus-
 » Christ appelé, est obligé de nour-
 » rir la fausse paix du mourant, de ne
 » lui parler que des trésors infinis des
 » miséricordes divines, & de l'aider,
 » pour ainsi dire, à se séduire lui-
 » même. «

(*Serm. sur le petit nombre des Elus.*)

2°. On conclut du moins au plus, quand la chose mise en comparaison, est inférieure à celle à laquelle on la compare. Jésus-Christ, pour inspirer la confiance en Dieu, accumule deux comparaisons de ce genre.

Respiciite volatilia cœli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea, & Pater vester cœlestis pascit illa; nonne vos magis pluris estis illis? . . . Et de vestimento quid solliciti estis? Considerate lilia agri quomodo crescunt: non laborant, neque nent, &c.

S. Matth.
 Cap. 6.
 v. 26-30.

Tertullien se fert d'une comparaison de ce genre, dans son apologie en faveur des chrétiens, pour reprocher aux payens de ne point rendre aux grands hommes, les mêmes honneurs qu'à leurs dieux.

Tertul.
apol. Cap.
11.

Quid ergo damnatis, quorum collegas adoratis? quot potiores viros apud inferos reliquistis? Aliquem de sapientiâ Socratem, de justitiâ Aristidem, de militiâ Themistoclem, de sublimitate Alexandrum, de felicitate Policratem, de copiâ Cræsum, de eloquentiâ Demosthenem. Quis ex illis diis vestris gravior & sapientior Catone? justior & militarior Scipione? quis sublimior Pompeio? felicior Syllâ? copiosior Crasso? eloquentior Tullio? Et il conclut que ces Hommes célèbres méritoient, à de plus justes titres, un culte que les absurdes divinités du paganisme.

De même Bourdaloue, dans cet endroit d'un de ses sermons, où il veut faire sentir combien est déraisonnable l'incrédule qui nie la Providence :

» Il croit, dit cet orateur, qu'un état
» ne peut être bien gouverné que par
» la sagesse & le conseil d'un Prince ; il
» croit qu'une maison ne peut subsister
» sans la vigilance & l'économie d'un
» pere de famille ; il croit qu'un vaisseau

» ne peut être bien conduit fans l'at-
» tention & l'habileté d'un pilote ; &
» quand il voit voguer ce vaisseau en
» pleine mer, cette famille bien réglée,
» ce royaume dans l'ordre & dans la
» paix, il conclut, fans hésiter, qu'il y
» a un esprit, une intelligence qui y
» préside. Mais il prétend raisonner
» tout autrement à l'égard du monde
» entier, & il veut que sans Providen-
» ce, sans prudence, sans intelligence,
» par un effet du hasard, ce grand &
» vaste Univers se maintienne dans l'or-
» dre merveilleux où nous le voyons :
» n'est-ce pas aller contre ses propres
» lumières & contredire sa raison ? «

(*Serm. sur la Providence.*)

3°. On conclut de parité, lorsque les deux choses comparées, étant toutes pareilles, il est de nécessité de reconnoître dans l'une, ce qu'on avoue dans l'autre. C'est ainsi que Jésus-Christ nous exhorte à la charité envers nos frères, en nous assignant pour mesure des traitemens que nous éprouverons de la part de Dieu, ceux que nous aurons faits à nos semblables.

Nolite judicare, & non judicabimini : nolite condemnare, & non condemnabimini : dimittite, & dimittimini : date, &

S. Luc.
Cap 6.
v. 37-38.

dabitur vobis. . . . Eadem quippè mensura, quâ mensi fueritis, remetietur vobis.

C'est ainsi que *Massillon*, après avoir exposé à ses auditeurs qu'une des principales sources de notre révolte contre la volonté de Dieu, est cette vaine raison qui rappelle toujours les œuvres du Seigneur, au jugement de ses propres lumières, ajoute :

» Adorons les secrets de Dieu, mes
 » freres. Si ce que nous connoissons de
 » ses œuvres, nous paroît si divin & si
 » admirable, pourquoi ne pas conclure
 » que ce que nous n'en connoissons pas,
 » l'est aussi ? S'il est si sage lorsqu'il agit
 » à découvert, pourquoi se démenti-
 » roit-il lorsqu'il se cache ? Si la struc-
 » ture du monde que nous voyons, est
 » un ouvrage si plein d'harmonie, de
 » sagesse & de lumière, pourquoi l'éco-
 » nomie de la religion que nous ne sau-
 » rions voir, & qui est le chef-d'œuvre
 » de tous ses desseins, seroit-il un ou-
 » vrage de confusion & de ténèbres ?
 » Et s'il a réglé, avec tant de poids &
 » de mesure, les choses visibles qui doi-
 » vent périr, comment auroit-il laissé
 » dans le désordre, les choses invisibles
 » qui dureront autant que lui-même ? «

(*Serm. sur la soumission à la volonté de Dieu.*)

V. De la Différence.

La différence ou dissimilitude n'est rien autre chose qu'une certaine contrariété qui se rencontre entre deux objets comparés. Elle est exacte, soit que l'on compare ensemble deux objets actuellement différens, soit que l'on compare l'état présent d'un seul objet, avec son état passé.

Massillon fait bien sentir la différence qui se trouve entre la probité humaine que la religion dirige, & celle qui manque de ce principe.

» La religion toute seule assure la
» vertu, parce que les motifs qu'elle
» nous fournit, sont par-tout les mê-
» mes : la honte & l'opprobre en fe-
» roient le prix devant les hommes,
» qu'elle n'en paroîtroit que plus belle
» & plus glorieuse à l'homme de bien ;
» sa vie même feroit en péril, qu'il ne
» voudroit pas la racheter aux dépens
» de sa vertu : le secret & l'impunité
» ne sont pas pour lui des attraits pour
» le vice, puisque Dieu est le seul té-
» moin qu'il craint, & le reproche de
» sa conscience la seule peine qui l'af-
» flige : la gloire même & les acclama-
» tions publiques le solliciteroient à une

» entreprise ambitieuse & injuste, qu'il
 » préféreroit le devoir & la regle qui
 » la condamne, aux applaudissemens
 » de l'Univers qui l'approuve. Enfin,
 » changez tant qu'il vous plaira les si-
 » tuations d'un véritable juste, le mon-
 » de peut varier à son égard ; les suf-
 » frages publics qui l'élevent aujour-
 » d'hui, peuvent demain le dégrader &
 » l'abattre ; sa fortune peut changer,
 » mais sa vertu ne changera point avec
 » sa fortune. . . . Trouvez, si vous le
 » pouvez, la même sûreté dans les ver-
 » tus humaines ; nées, le plus souvent,
 » dans l'orgueil & dans l'amour de la
 » gloire, elles y trouvent un moment
 » après, leur tombeau ; formées par les
 » regards publics, elles vont s'éteindre
 » le lendemain, comme ces feux passa-
 » gers, dans le secret & dans les téné-
 » bres ; appuyées sur les circonstances,
 » sur les occasions, sur les jugemens des
 » hommes, elles tombent sans cesse
 » avec ces appuis fragiles ; les tristes
 » fruits de l'amour propre, elles sont
 » toujours sous l'inconstance de son em-
 » pire ; enfin, le foible ouvrage de
 » l'homme, elles ne sont, comme lui,
 » à l'épreuve de rien. Qu'il s'offre à ce
 » vertueux du siècle une occasion sûre

» de décréditer son ennemi, ou de sup-
 » planter un concurrent, pourvu qu'il
 » conserve la réputation & la gloire de
 » la modération, il sera peu touché d'en
 » avoir le mérite : que sa vengeance
 » n'intéresse point son honneur, elle ne
 » sera plus indigne de sa vertu ; placez-
 » le dans une situation où il puisse ac-
 » corder sa passion avec l'estime pu-
 » blique, il ne s'embarassera pas de
 » l'accorder avec son devoir : en un
 » mot, qu'il passe toujours pour hom-
 » me de bien, c'est la même chose pour
 » lui que de l'être.

(*Serm. sur la Gloire humaine.*)

On remarque dans les livres des Pro-
 phetes, des exemples frappans de ce
 lieu commun. *Jérémie* peint, d'une ma-
 niere également forte & touchante,
 l'affreuse désolation de cette Jérusalem
 autrefois si brillante : *Quomodò sedet sola*
civitas plena populo, &c.

Racine dans le premier Chœur de la
 Tragédie d'*Esther*, imite ainsi la plainte
 de *Jérémie* :

Déplorable Sion ! qu'as-tu fait de ta gloire ?
 Tout l'univers admiroit ta splendeur.
 Tu n'es plus que poussiere, & de cette grandeur
 Il ne nous reste plus que la triste mémoire :
 Sion, jusques aux cieus élevée autrefois,

Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
 Puissai-je demeurer sans voix,
 Si dans mes chants ta douleur retracée
 Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

On peut encore citer, comme un exemple de différence, ces vers de la même Tragédie.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
 Pareil au cedre il cachoit dans les cieux
 Son front audacieux.
 Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
 Fouloit aux pieds les ennemis vaincus;
 Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

Et ce discours de *Satan* à *Beelzébuth*, dans le *Paradis perdu* de *Milton*.

» Es-tu ce Chérubin qui protégeois
 » les autres à l'ombre de tes ailes? Es-tu
 » cet Ange dont l'éclat éblouissoit les
 » Cieux? Mais que tu lui ressembles
 » peu! N'aguerres une ligue mutuelle,
 » une union de pensées & de desseins,
 » la même espérance & les mêmes pé-
 » rils t'ont joint avec moi dans une
 » entreprise glorieuse. Hélas! la misere
 » nous unit aujourd'hui: tu vois dans
 » quel abyme & de quelle hauteur
 » nous sommes tombés. La foudre a
 » rompu nos légions. Cruelles armes,
 » dont la force nous étoit inconnue. «

VI. Des Contraires.

On entend par contraires, les choses qui ne peuvent pas résider en même tems dans un seul & même sujet.

L'usage de ce lieu commun dans le discours, est de détruire une idée par l'autre, & de faire sentir que tel objet répugne si fortement à tel autre, qu'il ne peut subsister avec lui.

Il répugne, par exemple, de croire que les honneurs ne nous engagent à aucun devoir. D'après ce principe constant, *Bourdaloue* apostrophe ainsi les ambitieux qui ne les recherchent que pour vivre plus commodément.

» Qu'avez-vous à répondre, hommes
 » du siècle ? par où justifierez-vous
 » cette vie oisive & sans action, dans
 » des places qui demandent une vigi-
 » lance sans relâche & toute votre at-
 » tention ? . . . Ce que saint *Bernard*
 » disoit par humilité, ne pouvez-vous
 » pas le dire avec vérité ? Je suis la
 » chimere de mon siècle, *chimera sæculi* :
 » car je suis tout, & je ne suis rien ;
 » ou plutôt, je veux parvenir à tout,
 » & ne m'acquitter de rien. Je suis dans
 » la magistrature, & je n'ai du magis-
 » trat que l'autorité & la robe : c'est

» l'être & ne l'être pas. Je suis dans
 » les affaires , & je n'ai de l'homme
 » d'affaires que l'opulence & le faste :
 » c'est l'être & ne l'être pas. Je suis
 » dans l'église , & je n'ai de l'ecclésiasti-
 » que que le caractère & l'habit : c'est
 » l'être & ne l'être pas : *chimera seculi*.
 » Le beau spectacle , poursuivoit le mê-
 » me Pere , au sujet de certains minis-
 » tres de Jésus-Christ , le beau specta-
 » cle de les voir engagés dans l'église ;
 » pourquoi ? pour en recueillir les re-
 » venus , pour se montrer sous la mitre
 » & sous la pourpre , jamais pour fer-
 » vir l'autel , jamais pour assister à l'offi-
 » ce divin , jamais pour subvenir aux
 » besoins des pauvres , jamais pour
 » vaquer à l'instruction des peuples ,
 » jamais pour s'employer à l'édification
 » des ames que la Providence leur a
 » confiées. Que font-ils ? on ne peut
 » bien le dire , puisqu'ils ne font à pro-
 » prement parler , ni du monde , ni de
 » l'église , ni de la robe , ni de l'épée :
 » *chimera seculi*. »

(Sermon sur l'Ambition.)

Quelquefois les contraires ne présen-
 tent que l'opposition qui se trouve en-
 tre deux situations différentes , comme
 dans cet endroit de *Massillon*.

» Quel bienfait plus signalé que celui
» de votre délivrance, lorsque frappé
» de l'horreur de vos crimes, vous êtes
» venu les décéler aux pieds des autels,
» & promettre à Dieu une vie plus re-
» tirée ? Rappeliez-vous l'état déplora-
» ble d'où la grace vint vous tirer. Vous
» étiez un enfant de colere, un membre
» de l'Antechrist, un monstre d'iniquité:
» vous étiez chargé de mille anathêmes
» qui devoient vous rendre éternelle-
» ment ennemi de Dieu : vous n'aviez
» plus de part à l'espérance des Chré-
» tiens : vous étiez déjà jugé, & votre
» condamnation étoit certaine. Votre
» malheur pouvoit-il être plus terrible ?
» Mais opposez à cet état déplorable,
» la situation où la grace des Sacremens
» vous a établi : vous êtes devenu l'en-
» fant de Dieu, l'héritier du Ciel & des
» promesses futures, le membre vivant
» de Jésus-Christ : votre ame embellie
» de justice, est devenue la demeure de
» l'Esprit-Saint, vous avez reçu la cha-
» rité, ce don qui ne passera jamais,
» ce don plus estimable que toutes les
» grandeurs de la terre ; ce don avec
» lequel vous avez tous les autres dons,
» & sans lequel, quand vous seriez sur
» le trône, vous n'êtes rien vous-même.

» Que peut-on ajouter à la magnificence de ce bienfait ? «

(Sermon sur la Rechûte.)

Souvent aussi les contraires ne consistent que dans un simple contraste entre deux idées qui se prêtent un jour mutuel par leur opposition. C'est ainsi que *Tertullien* oppose les vertus des Chrétiens, à celles des plus sages philosophes du paganisme.

Tert. in
Apolog.
Cap. 4-7.

Cœterùm, si de pudicitia provocemur... Democritus excœcando semetipsum, quod mulieres sine concupiscentia aspicere non posset, & doleret, si non esset potitus, in continentiam emendatione profiteretur: at Christianus salvis oculis fœminam videt, animo adversus libidinem cœcus est. Si de probitate defendam, ecce lutulentis pedibus Diogenes superbos Platonis thoros alia superbia decalcat: Christianus nec in pauperem superbit. Si de modestia certem, ecce Pythagoras, apud Thurios, Zenon, apud Prinenses tyrannidem affectant; Christianus verò, nec civitatem... Si de fide comparem, Anaxagoras depositum hospitibus denegavit: Christianus, etiam extrâ fidelis vocatur. Si de simplicitate consistam, Aristoteles familiarem suum Hermiam turpiter loco excidere fecit, Christianus nec inimicum suum lædit, &c.

Il y a une maniere d'employer les contraires, qui produit un bon effet dans les discours. Elle consiste à dire d'abord ce qu'une chose n'est point, pour ménager à l'auditeur le plaisir d'en prévoir la véritable définition; comme dans cet exemple.

» Si je venois ici déplorer la mort
» imprévue de quelque Princesse mon-
» daine, je n'aurois qu'à vous faire voir
» le monde avec ses vanités & ses in-
» constances; cette foule de figures qui
» se présentent à nos yeux & qui s'éva-
» nouissent; cette révolution de con-
» ditions & de fortunes qui commen-
» cent & qui finissent, qui se relevent
» & qui retombent; cette vicissitude
» de corruptions, tantôt secretes,
» tantôt visibles, qui se renouvellent;
» cette suite de changemens en nos
» corps par la défaillance de la nature,
» en nos ames par l'instabilité de nos
» désirs; enfin, ce dérangement uni-
» versel & continuel des choses humai-
» nes, qui, tout naturel & tout défor-
» donné qu'il semble à nos yeux, est
» pourtant l'ouvrage de la main toute-
» puissante de Dieu & l'ordre de sa
» Providence. Mais, graces au Sei-
» gneur, je viens louer une Princesse

» plus grande par sa religion que par
» sa naissance. «

(Fléchier. Orais. fun. de Mde. la Dauphine.)

VII. Des Circonstances.

Les circonstances sont de tous les lieux oratoires, celui dont on peut tirer le plus grand parti. Ce sont elles qui exposent le véritable état des choses ; qui distinguent & caractérisent, rendent vertueuses ou criminelles, méprisables ou héroïques, les actions des hommes.

Les circonstances s'étendent sur le fait & sur les personnes : celles qui regardent le fait, sont le lieu, le tems, les moyens, les motifs & la manière ; celles qui regardent les personnes, sont le nom, l'âge, la fortune, les passions, &c.

C'est ainsi que le Roi-Prophète représente l'ingratitude des pécheurs, par les circonstances attachées à leurs personnes.

Pf. 54. Tu verò homo unanìmis, dux meus & notus meus : qui simul mecum dulces capiebas cibos : in domo Dei ambulavimus cum consensu.

Massillon, pour prouver au pécheur

l'énormité de sa rechûte, lui rappelle le tems où ses premiers égaremens lui avoient été pardonnés, & la maniere dont il a reçu ce bienfait. Circonstances qui le rendent plus coupable.

» Dans quel péril étiez-vous, ame
» infidelle, lorsque Dieu vous a tou-
» chée ? Hélas ! vous le savez, dans le
» fond de l'abyme & de la dissolution,
» prête à tomber dans le dernier degré
» d'insensibilité d'où il n'est plus de re-
» tour ; & vous périssiez peut-être sans
» ressource, s'il vous eût, dans cette
» conjoncture, refusé sa grace. Quel
» tems a-t-il choisi pour vous l'accor-
» der ? ah ! la circonstance peut-être
» du crime même ; ça été un retour vif
» sur l'infamie, & la courte durée du
» plaisir que vous veniez de préférer à
» votre Dieu : dans ce moment affreux
» où il devoit lancer sur vous tous ses
» foudres, il n'a fait pleuvoir sur votre
» ame, qu'une rosée de graces. Est-il
» rien de si touchant que le bienfait
» d'un ennemi, dans le tems même
» qu'on l'outrage ? Que se passoit-il dans
» votre cœur, lorsqu'il a daigné vous
» regarder avec des yeux de miséricor-
» de ? Étiez-vous fort heureux dans
» vos plaisirs, & en état de vous passer

» de lui ? Livrée à ces dégoûts amers
 » qui suivent les passions ; abandonnée
 » des créatures que vous aviez préféré-
 » rées au Créateur ; lassée des plaisirs &
 » ne trouvant plus que d'affreux re-
 » mords dans le crime ? Ça été dans
 » cet état, où délaissée des faux dieux
 » en qui vous aviez mis votre espéran-
 » ce, il s'est senti ému de tendresse
 » pour vous : il vous a visité dans votre
 » affliction ; il est devenu votre conso-
 » lateur, & il a été l'ami de votre ad-
 » versité : ah ! pouvoit-il choisir des cir-
 » constances plus tendres pour vous
 » faire estimer son bienfait, & vous
 » intéresser à une reconnoissance & à
 » une fidélité éternelle ? & cependant,
 &c. «

On a reproché plus d'une fois à saint *Bernard*, les malheurs des croisades. On l'accuse d'avoir inspiré aux peuples, par son zèle indiscret, le goût de ces incursions lointaines. Un Orateur moderne détruit solidement ces accusations frivoles, en rappelant avec adresse les circonstances où se trouvoit ce Saint.

» L'inquiétude des peuples de l'Eu-
 » rope se lasse de la paix ; réconciliés
 » entre eux, ils veulent porter la guerre

» dans les royaumes lointains , allu-
» ment leur tonnerre à l'autel , & au
» nom du Très-Haut vont combattre
» les infideles. O Abbé de *Clairvaux* !
» voilà encore le crime de votre empire
» sur les esprits. Chrétiens , pourquoi
» déguiser l'histoire ? Louis veut la
» croisade , & c'est un monarque absolu
» qui a parlé ; le Pontife commande à
» *Bernard* de la publier ; un torrent de
» guerriers se précipite vers l'orient ;
» & à vos yeux , c'est notre Saint qui
» ordonne la guerre ? Hélas ! que nous
» apprennent ces tems malheureux ?
» qu'il falloit , peut-être , cette calamité
» pour en faire cesser de plus lamenta-
» tables. *Bernard* demande des mœurs
» aux Croisés , du zele pour la déli-
» vrance de leurs freres opprimés : où
» est le crime de ce langage ? Vous
» auriez voulu plus de politique dans
» un Saint , & vous en auriez pris du
» scandale. Ah ! mes freres , la charité
» des Saints ne distingue pas entre
» nation & nation , par-tout où des
» hommes souffrent , ils désirent d'atti-
» rer des vengeurs. Tout l'univers est
» à Jésus-Christ , ou digne de l'être , &
» par-tout ils veulent lui assurer des
» adorateurs , éclairer des aveugles ,

» sauver des malheureux , réunir tous
 » les peuples dans un seul cœur ; est-ce
 » un désir criminel ? est-ce le vœu
 » coupable de l'ambition ? Cœur de
 » *Bernard* , parlez ici à ma place : que
 » celui qui ose vous blâmer , assis sur
 » votre tombe y interroge votre cen-
 » dre & cet amour véhément qui vous
 » consumoit. Oui , Messieurs , *Bernard*
 » prêche la charité , la sainteté de la
 » croisade , & en abandonne la poli-
 » tique aux Souverains. Vous célébrez
 » Athenes & Rome qui donnent des
 » chaînes à l'univers , & vous censurez
 » des hommes qui veulent les rompre !
 » Ces combats de clémence , parce que
 » la terre n'en a pas encore donné le
 » spectacle , ne peuvent obtenir grace
 » devant vous. O sombre sagesse , qui
 » méconnoïs , qui proscriis le martyre
 » de l'humanité ! j'avoue qu'une fois
 » excité à cette expédition mémorable ,
 » *Bernard* la prêche avec le zèle le plus
 » véhément : qu'en faut-il conclure ?
 » que les maux dont les Sarrasins affli-
 » gent nos freres , sont extrêmes , puis-
 » qu'ils allument une telle indignation
 » dans ce Saint , que c'est la destinée
 » des grandes ames de ne pouvoir s'é-
 » branler , sans agiter le monde : astres
 » brillans

» brillans qui entraînent dans leur
» course le reste des cieux. «

(Panég. de S. Bernard, par M. l'Abbé de Besplas.)

Les circonstances qui accompagnent la mort de *Turenne*, rendent plus sensible la perte de ce héros. Aussi *Fléchier* les a-t-il accumulées, avec un art infini, pour exciter davantage les regrets de la nation.

» Peu s'en faut que je n'interrompe
» ici mon discours : je me trouble,
» Messieurs, *Turenne* meurt, tout se
» confond ; la fortune chancelle, la vic-
» toire se lasse, la paix s'éloigne, les
» bonnes intentions des alliés se rallen-
» tissent, le courage des troupes est
» abattu par la douleur, & ranimé par
» la vengeance ; tout le camp demeure
» immobile. Les blessés pensent à la
» perte qu'ils ont faite, & non aux
» blessures qu'ils ont reçues. Les peres
» mourans envoient leurs fils pleurer
» sur le Général mort. L'armée en deuil
» est occupée à lui rendre les devoirs
» funebres, & la renommée qui se plaît
» à répandre dans l'univers les accidens
» extraordinaires, va remplir toute
» l'Europe du récit glorieux de la vie
» de ce Prince, & du triste regret de
» sa mort. Que de soupirs alors, que

» de plaintes, que de louanges reten-
 » tissent dans les villes, dans la campa-
 » gne ! L'un, voyant croître ses mois-
 » sons, bénit la mémoire de celui à
 » qui il doit l'espérance de sa récolte ;
 » l'autre, qui jouit encore en repos
 » de l'héritage qu'il a reçu de ses peres,
 » souhaite une éternelle paix à celui
 » qui l'a sauvé des désordres & des
 » cruautés de la guerre. Ici, l'on offre
 » le sacrifice adorable de Jésus-Christ,
 » pour l'ame de celui qui a sacrifié sa
 » vie & son sang pour le bien public ;
 » là, on lui dresse une pompe funebre,
 » où l'on s'attendoit de lui dresser un
 » triomphe. Chacun choisit l'endroit
 » qui lui paroît le plus éclatant dans
 » une si belle vie. Tous entreprennent
 » son éloge ; & chacun, s'interrompant
 » lui même par ses soupirs & par ses
 » larmes, admire le passé, regrette le
 » présent & tremble pour l'avenir.
 » Ainsi tout le royaume pleure la mort
 » de son défenseur ; & la perte d'un
 » homme seul est une calamité publi-
 » que. «

(*Oraif. fun. de Turenne.*)

Tout ce que nous venons de dire
 des lieux oratoires intérieurs, peut en
 faire connoître la mécanique générale,

Des Circonstances.

qui consiste à donner, par le moyen de la définition, une idée exacte de l'objet de son discours ; à en bien distribuer toutes les parties par le moyen de l'énumération ; à examiner & faire valoir tous les rapports & toutes les contrariétés qui peuvent se rencontrer entre le sujet que l'on traite, & quelque autre sujet ; à démêler sûrement la cause qui produit telle action, & les effets qui en résultent ; enfin, à insister sur les circonstances qui caractérisent le sujet, & le distinguent de tout autre.

On peut aussi conclure de ces différents détails, que les lieux oratoires sont utiles à l'orateur, & sur-tout à celui qui entre dans la carrière. Pour rendre la chose plus sensible, voyons le parti qu'il pourroit en tirer, en traitant un sujet quelconque. Je suppose, par exemple, qu'il veuille prêcher sur la médifance : voilà, sans doute, une matière importante, & susceptible des plus grands détails. Qu'il ait recours à la méthode des lieux communs, & il remplira son plan d'une manière satisfaisante.

I°. La *Définition* donnera une idée juste de la médifance, & en développera le caractère.

2°. L'*Énumération* en parcourra les différentes especes qui sont : les médisances cruelles, qui attaquent ouvertement la réputation du prochain ; les médisances hypocrites, à qui le zèle & l'intérêt de la religion servent de prétexte ; les médisances plus dangereuses, qui échappent à la faveur d'une raillerie inconfidérée ; les médisances muettes, &c.

3°. Les *Causes* feront voir que ce vice est ordinairement produit par l'orgueil, l'envie, la haine, la vengeance, l'intérêt, le dépit, l'humeur, &c.

4°. Les *Effets* prouveront qu'il perd tout à la fois ceux de qui on médit, ceux devant qui on médit, & ceux qui médifent.

5°. Les *Circonstances*, qu'il peut se manifester également par le ton, par le geste, comme par les paroles.

6°. La *Comparaison*, que la médisance ressemble au poison du serpent, qui se glisse en chatouillant, selon l'expression de l'Écriture, &c.

7°. Enfin, les *Contraires* établiront la différence sensible qui se trouve entre la médisance & la charité chrétienne.

Aidé de toutes ces ressources qui épuisent la matiere, que l'orateur sache

les employer à propos ; qu'il établisse bien sa proposition principale ; que ses divisions soient exactes , ses preuves claires & disposées avec art , & son discours aura le succès que mérite un travail intelligent.

SECTION II.

Des Lieux Extérieurs.

On les appelle ainsi, parce que ce sont des secours que l'orateur puise hors de son sujet : les uns conviennent à l'éloquence du Barreau, & les autres à celle de la Chaire. Les lieux extérieurs, propres à l'éloquence du Barreau, sont les loix, les coutumes, les arrêts, les ordonnances, &c. que l'avocat est souvent dans le cas de citer, & qui viennent à l'appui de la cause qu'il défend.

Les lieux extérieurs, qui regardent particulièrement l'éloquence de la Chaire, sont l'écriture sainte, la tradition, les conciles, l'histoire ecclésiastique, l'autorité de saints Peres, &c.

Arrêtons-nous à faire sentir la nécessité où se trouve l'orateur chrétien de les connoître, pour remplir avec fruit sa mission.

Epist. S.
P. ad Tim.
2. Cap. 3.

1°. L'écriture sainte. C'est dans cette source féconde qu'il puisera les principes du dogme & de la morale, les autorités propres à appuyer ses raisonnemens, & l'unique fond des vérités qu'il entreprend de développer. *Omnis scriptura divinitus inspirata, utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corrigendum, ad erudiendum in justitiâ.* C'est dans les livres saints qu'il trouvera ces pensées sublimes, ces peintures éloquentes, ces allégories heureuses, ces sentences profondes & ces élans pathétiques qu'il devroit même s'approprier par goût, s'il étoit assez à plaindre pour ne pas les rechercher par zele & par piété. En effet, qu'y a-t-il de grand, de sublime, de merveilleux, que ne renferment les divines écritures ? Combien de richesses oratoires on y découvre ! Si vous cherchez de l'élévation & de la grandeur dans le style, quel modele préférerez-vous à *Isaïe* ? (*) Si vous aimez les images terribles ou touchan-

(*) Un ouvrage propre à enrichir l'imagination des orateurs, & à leur faire sentir les beautés de tout genre répandues dans les livres saints, c'est une excellente traduction qui a pour titre : *Morceaux choisis des Prophetes, mis en françois par M. l'Abbé Champion de Nilon.* Paris, 1777. 2 vol. in-12.

tes, vous les trouverez dans *Jérémie* & dans *Ezéchiël* ; si les mouvemens plus tendres & plus doux vous plaisent davantage, c'est *Daniel* que vous devez imiter ; si vous voulez expliquer la morale la plus pure & la plus raisonnable, ouvrez les livres de *Salomon* ; si vous souhaitez d'exprimer les sentimens d'une piété & d'une dévotion solide, les psaumes de *David* en sont remplis ; si vous désirez faire connoître les mystères les plus relevés de la Religion, quelle sublimité, quelle profondeur ne rencontrerez-vous pas dans les épîtres de saint *Paul* ! Mais que dirons-nous de l'Évangile ? quelle grace touchante dans les instructions de Jésus-Christ ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle éloquente simplicité dans ses expressions !

La lecture des livres sacrés est donc pour celui qui se destine à l'instruction des fidèles, une étude indispensable. Il doit donc, suivant le conseil de saint *Jérôme*, pâlir sur l'écriture : *Tenentem sacros codices somnus obrepat, & cedentem faciem pagina sancta suscipiat*. Qu'il ne se lasse point d'en creuser les sens & la profondeur, & il sentira bien-tôt que

les vérités qu'il annonce ont bien plus de force, & font une impression bien plus vive, ainsi revêtues de l'autorité divine.

Mais relativement à l'usage que l'orateur chrétien doit faire de l'écriture, il est essentiel qu'il sache distinguer les différens sens dans lesquels on peut légitimement l'employer. Il y en a de deux especes : le sens littéral & le sens spirituel.

Le premier se partage en deux : le sens littéral rigoureux, ou proprement dit, & le sens littéral figuré. L'un fait entendre, par le son même des mots, ce qu'il signifie : » Vous aimerez le Seigneur votre Dieu ; « l'autre le cache sous une figure, & il n'est pas moins en usage que le premier. Par exemple : » Il faut vous arracher l'œil qui vous scandalise ; présentez la joue gauche à celui qui vous frappe sur la droite ; Celui qui met la main à la charrue, & regarde derrière soi, n'est pas propre au royaume des Cieux. «

Le sens spirituel se divise en trois : le sens moral, le sens allégorique & le sens mystique. Le sens moral est celui qui renferme une moralité, c'est-à-dire, un sens tendant au bien des mœurs. Le

sens allégorique est celui qui réveille le souvenir d'un objet par un autre ; telles sont les paraboles de l'ancien & du nouveau Testament. Le sens mystique est celui qui nous élève des objets sensibles, aux objets intellectuels.

2°. La tradition, c'est-à-dire, la doctrine de Jésus-Christ & des Apôtres, qui est venue jusqu'à nous par une succession de tems non interrompue ; les décisions de saints conciles & l'histoire ecclésiastique, sont d'autres sources également abondantes d'autorités & d'exemples qui fortifient les preuves, facilitent les moyens de persuasion, éclaircissent les difficultés, sur-tout dans les matières de controverse. Mais ce sera encore dans l'orateur le fruit d'une étude attentive & réfléchie, s'il fait bien choisir ses citations ; s'il les place à propos ; s'il distingue ce qui est universellement admis, de ce qui a pu souffrir des contradictions, ou les faits authentiques, de ceux qui n'ont point ce caractère.

3°. L'autorité des saints Peres. Quelque matière que le prédicateur ait à traiter, il a un vaste champ ouvert dans leurs écrits, où il est sûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus solide

sur cette matiere ; non-seulement les principes & leurs conséquences, les vérités & leurs preuves, les regles & leurs applications, mais encore très-souvent les pensées & les tours : enforte qu'un orateur assez médiocre par lui-même, se trouve tout d'un coup riche du fond d'autrui, qui devient, en un certain sens, son propre bien par l'usage même qu'il en fait. Et bien loin qu'on puisse lui faire un crime de se parer ainsi de ces précieuses dépouilles, on devroit au contraire lui savoir très-mauvais gré, s'il osoit préférer ses propres pensées à celles de ces grands hommes, à qui il a été donné, par un privilege particulier, d'instruire, après leur mort, tous les pays & tous les siècles.

○ Nous ne prétendons cependant pas qu'il soit absolument nécessaire de les étudier tous ; ce seroit un travail immense : il faut faire un choix. *Saint Jean-Chrysostôme, saint Bazile, Laclance & saint Grégoire de Naziance* sont ceux qu'on peut employer avec plus de fruit ; il y a dans ces Peres, un goût, une richesse, une vérité d'éloquence qu'on ne rencontre pas dans *Tertullien, saint Ambroise & quelques autres. Saint Ber-*

nard lui-même a beaucoup trop de parure. Il faut employer ces Peres comme autorité, & rarement imiter leur maniere. (*)

(*) Le jugement de l'illustre *Fénélon*, en faveur des saints Peres, est bien propre à régler l'estime qu'on en doit faire. » Certaines personnes éclairées, dit-il, ne rendent pas aux Peres une exacte justice. On en juge par quelques métaphores dures de *Tertullien*, par quelques périodes enflées de saint *Cyprien*, par quelque endroit obscur de saint *Ambroise*, par quelque antithese subtile & rimée de saint *Augustin*; mais il faut avoir égard au goût dépravé du temps où les Peres ont vécu. . . Rome tomboit; les études mêmes étoient déchues à Athenes, quand saint *Bazile* & saint *Grégoire de Naziance* y allerent: les raffinemens d'esprit avoient prévalu. Les Peres instruits par les mauvais rhéteurs de leur tems, étoient entraînés dans le préjugé universel. On ne croyoit pas qu'il fût permis de parler d'une façon simple & naturelle. . . Il ne falloit point parler, il falloit déclamer. Mais si on veut avoir la patience d'examiner les écrits des Peres, on y verra des choses d'un grand prix. Saint *Cyprien* a une magnanimité, une véhémence qui ressemble à celle de *Démosthenes*. On trouve dans saint *Chrysostôme*, un jugement exquis, des images nobles, une morale sensible & aimable. Saint *Augustin* est tout ensemble sublime & populaire; il remonte aux plus hauts principes par les tours les plus familiers; il interroge, il se fait interroger, il répond: c'est une conversation entre lui & son auditeur. . . Saint *Bernard* a été un prodige dans un siecle barbare: on trouve en lui de la délicatesse, de l'élévation, du tour, de la tendresse & de la véhémence. On est étonné de tout ce qu'il y a de beau & de grand dans les Peres, quand on connoît les siecles où ils ont écrit. On pardonne à *Montaigne* des expressions gasconnes, & à *Marot* un vieux langage: pourquoi ne veut-on pas passer aux Peres, l'enflure de leur tems, avec laquelle on trouveroit des verités précieuses & exprimées par les traits les plus forts ?

*Lettres sur
l'éloquence.*

CHAPITRE III.

D E S A R G U M E N S.

QUAND l'orateur a adopté le genre de preuves qu'il croit convenir au sujet qu'il traite, il a un nouveau choix à faire, celui des argumens; c'est-à-dire, de la maniere de raisonner la plus propre à persuader & à convaincre ses auditeurs.

Toute proposition, en effet, n'emporte point avec elle l'évidence d'un axiome. Il est donc nécessaire, pour en faire sentir toute la vérité, d'avoir recours au raisonnement. Plusieurs propositions sont très-vraies en elles-mêmes; mais les hommes à qui l'orateur s'adresse, agissent comme s'ils en nioient la certitude. C'est donc encore la raison qu'il doit employer pour détruire leur erreur & les ramener à son sentiment. Mais dans l'un & l'autre cas, quelle espece d'argumens choisira-t-il? L'éloquence ne procede pas comme la philosophie. Dans la démonstration d'une proposition, celle-ci se contente de la justesse, de la clarté & de la précision.

Mais cette précision nécessaire dans une these, peut nuire à l'effet d'un discours oratoire. Celui qui ne présenteroit qu'un enchaînement de propositions concluantes, à la vérité, mais dépourvues d'un certain tour qui réveille l'attention, qui donne plus de consistance & de force aux preuves, atteindroit difficilement son but, parce que pour persuader une grande assemblée, composée de différentes classes de citoyens, il ne suffit pas de parler à la raison, il faut encore plaire, attacher & émouvoir. Il y a donc un certain art à n'employer que les argumens propres à produire ces effets, & à faire disparaître dans les autres, cette sécheresse scholastique qui rebute.

Si le raisonnement doit être le fondement du discours, il faut, comme dans les édifices, que ce fondement ne paroisse pas; il faut porter vers le cœur, les principales forces de l'éloquence. Un discours tout en raisonnemens laisse trop disputer l'auditeur avec lui-même, & peut-être avec celui qu'il vient écouter; mais le cœur remué par de forts sentimens, ne résiste plus, & la vérité triomphe.

Les especes d'argumens qui con-

viennent le plus à l'éloquence sont : l'Hypothèse , le Dilemme , l'Exemple , l'Induction & l'Enthymème.

L'Hypothèse consiste à avancer une proposition qui , si elle étoit vraie , décideroit la question. Par exemple :
 » Si Dieu exerçoit envers les infidelles
 » la même miséricorde qu'il fait paroître
 » envers vous , négligeroient-ils
 » les secours que sa bonté vous présente ? ... Si la mort vous eût surpris
 » dans ce moment , en quel état auriez-vous
 » paru au jugement redoutable ? «

Le Dilemme est un raisonnement composé , où après avoir divisé un tout en ses parties , on conclut affirmativement ou négativement du tout , ce qu'on a conclu de chaque partie. Par exemple , veut-on prouver qu'il est impossible de vivre en ce monde sans quelque peine , on le pourra faire par ce Dilemme. » On ne peut vivre en ce
 » monde qu'en s'abandonnant à ses
 » passions ou en les combattant. Si on
 » s'y abandonne , c'est un état cruel ;
 » car toutes les passions ne font , à le
 » bien prendre , que les boureaux du
 » cœur de l'homme. Si on les combat ,
 » c'est un martyre continuel , parce qu'il
 » n'y a rien de plus pénible que de se

» faire fans cesse la guerre à soi-même. Il
 » ne faut donc pas espérer de vivre en
 » cette vie sans peine & sans douleur. «

L'Exemple est un argument où d'une chose particuliere, on en conclut une autre particuliere. C'est ainsi que *Bourdaloue*, dont la logique est si presante, réfute les prétextes qu'on apporte d'ordinaire pour refuser des secours aux indigens. » Les tems sont mauvais, dit-il à ses auditeurs, chacun souffre, &c. Et que concluez-vous delà? Si tout le monde souffre, les pauvres ne souffrent-ils pas? & si les souffrances des pauvres se trouvent chez les riches, à quoi doivent être réduits les pauvres mêmes? Or à qui est-ce d'assister ceux qui souffrent le plus, si ce n'est à ceux qui souffrent le moins, &c. ? «

L'Induction est un raisonnement par lequel on va, de la connoissance de plusieurs choses particulieres, à la connoissance d'une vérité générale. Par exemple : » *Esaiï* a gémi, & ses larmes ont été inutiles. *Saiïl* a demandé pardon, & il ne la pas obtenu. *Pharaon* a reconnu son crime, & il est damné. » *Antiochus* fit pénitence, & Dieu ne l'écouta pas, *Judas* est mort de déses-

» poir d'avoir trahi son Maître , & il
 » est dans les enfers. Après cela , pé-
 » cheurs , espère si tu veux ; & deman-
 » de , si tu l'oses , une grace qui te con-
 » vertisse & qui te sauve à la mort. «

L'Enthymème est composé de deux propositions , dont l'une est déduite de l'autre. Par exemple : » Quelque rang que
 » nous occupions dans le monde , quel-
 » que soit notre fortune , la mort confond
 » tous ces vains titres , & nous met au
 » niveau des pauvres. Il est donc insensé
 » de se prévaloir d'une situation aussi pas-
 » sagere , qu'un souffle peut détruire. «

Outre ces différentes especes d'argu-
 mens , auxquelles l'éloquence donne
 un certain caractere de liberté qu'on
 n'admet point dans les écoles , il en est
 un dont la connoissance est essentielle
 à l'orateur : c'est le Sillogisme propre-
 ment dit. Il se rencontre rarement , à
 la vérité , dans le corps du discours ,
 mais le discours lui-même doit être un
 Sillogisme en forme , dont la premiere
 proposition , ou la majeure , est dans
 l'exorde , la mineure dans les divisions ,
 & la conséquence dans la péroration.
 Ainsi une des premieres loix de la com-
 position , pour l'orateur , c'est d'obser-
 ver cette méthode , & de s'assurer si la

proposition qu'il veut établir peut se réduire en fillogisme. Si elle subit cette épreuve, il pourra remplir avec confiance un cannevas aussi solide.

Mais, pour bien faire sentir ce principe si essentiel, choififions un exemple. Supposons qu'on veuille parler du bonheur des Justes, & que pour resserrer davantage cette matiere, on les considere comme affligés. D'après cela, telle pourra être la forme du plan.

Ceux-là seulement sont heureux qui sont consolés dans leurs peines. (Proposition fondamentale & sujet de l'exorde.)
Or les seuls Justes sont consolés dans leurs peines. (Ce que l'on doit prouver dans le corps du discours.) *Donc les Justes sont les seuls heureux. (Conséquence & péroraison.)*

C'est ainsi que *Massillon* établit ce sujet intéressant, & les Maîtres de l'art ne se sont jamais écartés de cette excellente méthode. Qu'on ne s'abuse donc pas. Pour réussir, dans la chaire sur-tout, il faut être bon logicien. Tout homme qui n'en possède pas le talent, s'expose à mille fautes. Sans la science du raisonnement, il compromet infailliblement son ministère.

Quelque soit le mérite de l'inven-

tion, les secours qu'elle présente à l'orateur n'ont un prix réel, qu'autant qu'ils sont employés à propos. Il est donc important de bien saisir le moment de leur application, & de donner aux idées que l'on a conçues, un certain ordre qui fixe l'attention de l'auditeur, & le rappelle, sans effort, à l'objet principal du discours. Cet arrangement nécessaire, & qui succède naturellement à l'invention, demande certains détails dont nous allons nous occuper.



II. PARTIE.

DE LA DISPOSITION.

LA Disposition est la juste distribution de toutes les parties du discours dans leur place, de façon qu'on puisse les appercevoir & les embrasser sans les confondre.

Pour bien sentir l'utilité de cette méthode, rappellons-nous que le but principal de tout orateur, doit être d'instruire ; mais il parle à des hommes qu'un amour propre naturel tiendra en

garde contre toute surprise, & qui ne l'écouteront qu'avec une espece de défiance. Il lui est donc nécessaire de s'insinuer d'abord dans leur esprit, pour leur présenter ensuite ses raisons avec force, détruire leurs préjugés, & enfin exciter leur sensibilité par des sentimens tendres, ou les transporter hors d'eux-mêmes, par des mouvemens violens. Cette progression très-simple, fixe naturellement l'ordre de toutes les parties du discours. Il s'ensuit :

1°. Qu'il doit avoir un *exorde* pour préparer favorablement l'auditeur, en lui proposant le sujet dont il veut l'entretenir.

2°. Qu'après cet exorde doit se trouver, dans quelque circonstance, la *narration* qui donne une idée claire, juste & intéressante du sujet.

3°. Qu'il faut que la *confirmation* vienne à l'appui de la proposition fondamentale, pour en constater la vérité par des preuves multipliées, pour prévenir ou réfuter les objections & éclaircir les difficultés.

4°. Enfin, que tout ce que l'éloquence a de plus fort ou de plus pathétique, doit se trouver dans la *péroraison*, pour achever le triomphe de l'orateur.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'EXORDE.

L'EXORDE est cette partie du discours dans laquelle l'orateur se propose de gagner la bienveillance des auditeurs, & de les préparer à ce qu'il va dire.

On en distingue de deux sortes, l'exorde brusque & le tempéré.

L'exorde brusque a lieu lorsque l'orateur, animé de quelque passion ou vivement occupé de la grandeur de son sujet, se hâte de communiquer l'enthousiasme qu'il éprouve, & entraîne ses auditeurs sans leur donner le tems de la réflexion. Exemple :

Bossuet commence ainsi l'oraison funebre de la Duchesse d'Orléans.

» J'étois donc encore destiné à rendre
 » ce devoir funebre à Très-Haute &
 » Très-Puissante Princesse *Henriette-*
 » *Anne* d'Angleterre, Duchesse d'Or-
 » *léans*. Elle que j'avois vu si attentive
 » pendant que je rendois le même de-
 » voir à la Reine sa mere, devoit être
 » si-tôt après le sujet d'un discours
 » semblable, & ma triste voix étoit

» réservée à ce déplorable ministère.
 » O vanité ! ô néant ! ô mortels igno-
 » rans de leur destinée ! l'eût-elle cru
 » il y a dix mois ? Et vous, Messieurs,
 » eussiez-vous pensé, pendant qu'elle
 » versoit tant de larmes en ce lieu,
 » qu'elle dût si-tôt vous y rassembler,
 » pour la pleurer elle-même ? Prin-
 » cesse, le digne objet de l'admiration
 » de deux grands Royaumes, n'étoit-ce
 » pas assez que l'Angleterre pleurât vo-
 » tre absence, sans être encore réduite
 » à pleurer votre mort ? Et la France,
 » qui vous revit avec tant de joie en-
 » vironnée d'un nouvel éclat, n'avoit-
 » elle pas d'autres pompes & d'autres
 » triomphes pour vous, au retour de
 » ce voyage fameux, d'où vous aviez
 » remporté tant de gloire & de si belles
 » espérances ! Vanité des vanités, &
 » tout est vanité. C'est la seule parole
 » qui me reste ; c'est la seule réflexion
 » qui me permet, dans un accident si
 » étrange, une si juste & si sensible dou-
 » leur. «

Exorde de l'oraison funebre de la
 Duchesse d'Aiguillon, par Fléchier.

» Qu'attendez-vous de moi, Mes-
 » sieurs, & quel doit être aujourd'hui
 » mon ministère ? Je ne viens ni dé-

» guiser les foibleſſes, ni flatter les
 » grandeurs humaines, ni donner à de
 » fauſſes vertus, de fauſſes louanges.
 » Malheur à moi ſi j'interrompois les
 » ſacrés myſteres pour faire un éloge
 » profane ; ſi je mêlois l'eſprit du mon-
 » de, à une cérémonie de religion ; &
 » ſi j'attribuois à la force ou à la pru-
 » dence de la chair, ce qui n'eſt dû qu'à
 » la grace de Jéſus-Chriſt : je cherche
 » à vous édifier plutôt qu'à vous plaire.
 » Je viens, &c. «

Début d'un ſermon ſur le Ciel, par
 l'Abbé Poulle, d'après ce texte : *Ecce
 merces veſtra copioſa eſt in cœlis.*

» Que faites-vous cependant, mes
 » très-chers freres, dans cette vallée
 » de larmes ? infenſibles aux vœux des
 » premiers nés de l'église qui vous ap-
 » pellent, vous vous laiſſez enchanter à
 » la figure du monde : vous vous plaiſez
 » dans votre exil, que diſ-je, vous
 » voudriez le voir perpétuer ; vous ne
 » ſongez ſeulement pas que vous avez
 » une autre patrie, ou vous n'y penſez
 » qu'avec chagrin. Eh ! comment pra-
 » tiqueriez-vous les devoirs pénibles
 » du chriſtianiſme, ſi vous en craignez
 » juſqu'aux récompensés. «

On rencontre quelquefois dans nos

anciens sermonnaires des traits de génie frappans, parmi beaucoup de négligences, de défaut de goût & même de défaut de bienféances. *Tessier*, par exemple, commence sa *Passion* d'une manière aussi neuve que hardie.

» Lorsqu'on trouvoit un homme mort
 » chez les Babyloniens, il y avoit une
 » loi qui obligeoit tous les citoyens à
 » venir jurer sur son cadavre, qu'il n'é-
 » toit point coupable de sa mort. On a
 » trouvé ce matin un homme mort sur
 » le calvaire, qui de vous osera se le-
 » ver & jurer qu'il n'est point coupable
 » de sa mort ? «

Un exorde dont la hardiesse n'est pas moins frappante, est celui d'un sermon prêché, en 1751, dans l'église de saint Sulpice, par le célèbre Missionnaire *Bridaine*. Ce pieux ecclésiastique étoit né avec une éloquence populaire, pleine d'images & de mouvemens. Ce talent, joint à celui du débit, lui avoit acquis une grande réputation, de sorte que le jour de son début dans la chaire de saint Sulpice, la plus haute compagnie de la capitale vint l'entendre par curiosité. *Bridaine* apperçut dans l'assemblée plusieurs Evêques, des personnes décorées, une foule innombrable d'ecclé-

fiastiques , & ce spectacle , loin de l'intimider , lui inspira cet exorde.

» A la vue d'un auditoire si nouveau
 » pour moi , il semble , mes freres , que
 » je ne devrois ouvrir la bouche , que
 » pour vous demander grace en faveur
 » d'un pauvre Missionnaire dépourvu
 » de tous les talens que vous exigez
 » quand on vient vous parler de votre
 » salut. J'éprouve cependant aujourd'hui
 » d'hui un sentiment bien différent , &
 » si je suis humilié , gardez-vous de
 » croire que je m'abaisse aux misérables
 » inquiétudes de la vanité. A Dieu ne
 » plaise qu'un ministre du Ciel pense
 » jamais avoir besoin d'excuse auprès
 » de vous : car , qui que vous soyez ,
 » vous n'êtes , comme moi , que des
 » pécheurs. C'est devant votre Dieu &
 » le mien , que je me sens pressé dans
 » ce moment de frapper ma poitrine.
 » Jusqu'à présent j'ai publié les justices
 » du Très-Haut , dans des temples
 » couverts de chaume ; j'ai prêché les
 » rigueurs de la pénitence , à des in-
 » fortunés qui manquoient de pain ;
 » j'ai annoncé aux bons habitans des
 » campagnes , les vérités les plus ef-
 » frayantes de ma religion. Qu'ai-je
 » fait malheureux ? j'ai contristé les
 » pauvres ,

» pauvres, les meilleurs amis de mon
» Dieu ; j'ai porté l'épouvante & la
» douleur dans ces ames simples & fi-
» dèles, que j'aurois dû plaindre &
» consoler. C'est ici où mes regards ne
» tombent que sur des grands, sur des
» riches, sur des oppresseurs de l'huma-
» nité souffrante, ou sur des pécheurs
» audacieux & endurcis ; ah ! c'est ici
» seulement qu'il falloit faire retentir
» la parole sainte dans toute la force de
» son tonnerre, & placer avec moi dans
» cette *chaire*, d'un côté, la mort qui
» vous menace, & de l'autre, mon
» grand Dieu qui vient vous juger. Je
» tiens aujourd'hui votre sentence à la
» main : tremblez donc devant moi,
» hommes superbes & dédaigneux qui
» m'écoutez. La nécessité du salut, la
» certitude de la mort, l'incertitude de
» cette heure si effroyable pour vous,
» l'impénitence finale, le jugement der-
» nier, le petit nombre des élus, l'enfer,
» & par dessus tout l'éternité ! Voilà les
» sujets dont je viens vous entretenir,
» & que j'aurois dû sans doute, réser-
» ver pour vous seuls. Et qu'ai-je be-
» soin de vos suffrages, qui me damne-
» roient peut-être sans vous sauver ?
» Dieu va vous émouvoir, tandis que

» son indigne ministre vous parlera :
 » car j'ai acquis une longue expérience
 » de ses miséricordes. Alors , pénétrés
 » d'horreur pour vos iniquités passées ,
 » vous viendrez vous jeter entre mes
 » bras en versant des larmes de com-
 » ponction & de repentir ; & à force
 » de remords , vous me trouverez assez
 » éloquent. «

Saint *Jean-Chrysostôme* , frappé de la disgrâce d'*Eutrope* , Patricien , Consul & Préfet de la Chambre de l'Empereur *Arcade* , prend occasion de cet événement pour montrer au peuple l'instabilité des fortunes humaines. Le début de son homélie est absolument dans le genre dont nous parlons.

» Si l'on a dû jamais s'écrier , *Vanité*
 » *des vanités* , & *tout n'est que vanité* , dit
 » ce saint Evêque , certainement c'est
 » dans la conjoncture présente. Où est
 » maintenant cet éclat des plus hautes
 » dignités ? où sont ces marques d'hon-
 » neur & de distinction ? qu'est devenu
 » cet appareil des festins & des jours
 » de réjouissance ? où se sont terminées
 » ces acclamations si fréquentes , & ces
 » flatteries si outrées de tout un peuple
 » assemblé dans le cirque pour assister
 » au spectacle ? Un seul coup de vent a

» dépouillé cet arbre superbe de toutes
 » ses feuilles, & après l'avoir ébranlé
 » jusques dans ses racines, l'a arraché
 » en un moment de la terre ? Où sont
 » ces faux amis, ces vils adulateurs,
 » ces parasites si empresseés à faire leur
 » cour, & à témoigner par leurs actions
 » & par leurs paroles, un fervile dé-
 » vouement ? Tout cela a disparu, &
 » s'est évanoui comme un songe, comme
 » une fleur, comme une ombre. Nous
 » ne pouvons donc trop répéter cette
 » sentence du Saint-Esprit : *Vanité des*
 » *vanités, & tout n'est que vanité.* Elle
 » devrait être écrite en caractères écla-
 » tans dans toutes les places publiques,
 » aux portes des maisons, dans toutes
 » nos chambres ; mais elle devrait en-
 » core bien plus être gravée dans nos
 » cœurs, & faire le continuel sujet de
 » nos entretiens. «

L'Exorde *tempéré* est celui où l'orateur
 tranquille & de sang froid, use d'un cer-
 tain art pour s'insinuer dans l'esprit de
 ses auditeurs, & les mettre au fait de
 la question. Il est d'un usage beaucoup
 plus fréquent que l'autre espece d'exor-
 de, convient à la plupart des sermons,
 & sur-tout à l'oraison funebre, au pa-
 négyrique & aux discours académiques.

Exemple : (Exorde d'un sermon *sur le Triomphe de la Religion*, par Massillon.)

» Les vains triomphes des conqué-
 » rans n'étoient qu'un spectacle d'or-
 » gueil, de larmes, de désespoir & de
 » mort : c'étoit le triomphe lugubre
 » des passions humaines, & ils ne laif-
 » soient après eux que les tristes mar-
 » ques de l'ambition des vainqueurs &
 » de la fervitude des vaincus. Le triom-
 » phe de Jésus-Christ est aujourd'hui
 » pour les nations mêmes qui devien-
 » nent sa conquête, un triomphe de
 » paix, de liberté & de gloire. Il triom-
 » phe de ses ennemis ; mais pour les
 » délivrer & les associer à sa puissance :
 » il triomphe du péché ; mais en effa-
 » çant & attachant à la croix cet écrit
 » fatal de notre condamnation, il en
 » fait couler sur nous une source de
 » sainteté & de grace : il triomphe de
 » la mort ; mais pour nous assurer l'im-
 » mortalité. Telle est la gloire de la Re-
 » ligion : elle n'offre d'abord que les
 » opprobres & les souffrances de la
 » croix ; mais c'est un triomphe glo-
 » rieux, & le plus grand spectacle que
 » l'homme puisse donner à la terre.
 » Rien ici bas n'est plus grand que la
 » vertu : tous les autres genres de

» gloire, on les doit au hafard, ou à
» l'adulation & à l'erreur publique ;
» celle-ci on ne la doit qu'à Dieu & à
» foi-même : on en fait une honte aux
» Princes & aux Puiffans ; & cependant
» c'est par elle feule qu'ils peuvent être
» grands, puisque c'est par elle feule
» qu'ils peuvent triompher de leurs en-
» nemis, de leurs passions & de la mort
» même. Exposons ces vérités fi hono-
» rables à la foi, &c. «

Combien l'exorde fuivant est impo-
fant dans fa noble tranquillité !

» Celui qui regne dans les cieux, &
» de qui relevent tous les empires, à
» qui feul appartient la gloire, la ma-
» jesté & l'indépendance, est auffi le
» feul qui se glorifie de faire la loi aux
» Rois, & de leur donner, quand il lui
» plaît, de grandes & de terribles le-
» çons. Soit qu'il éleve les trônes, soit
» qu'il les abaisse, soit qu'il communi-
» que fa puiffance aux Princes, soit qu'il
» la retire à lui-même, & ne leur laisse
» que leur propre foibleffe, il leur ap-
» prend leurs devoirs d'une maniere
» fouveraine & digne de lui. Car en
» leur donnant fa puiffance, il leur com-
» mande d'en user, comme il fait lui-
» même, pour le bien du monde ; &

» il leur fait voir en la retirant, que
 » toute leur majesté est empruntée, &
 » que pour être assis sur le trône, ils
 » n'en sont pas moins sous sa main &
 » sous son autorité suprême. C'est ainsi
 » qu'il instruit les Princes, non-seule-
 » ment par des discours & par des pa-
 » roles, mais encore par des effets &
 » par des exemples. *Et nunc, Reges, in-*
 » *telligite ; erudimini qui judicatis ter-*
 » *ram.* «

(Bossuet, *Or. fun. de la Reine d'Angleterre.*)

Des Qualités de l'Exorde.

L'Exorde étant une des parties les plus apparentes du discours, celle qu'on écoute le plus attentivement, il doit être travaillé avec beaucoup de soin. En conséquence, on exige qu'il soit propre au sujet, modeste, court, & d'un style conforme à la matière.

1°. L'exorde doit être propre au sujet, c'est-à-dire, tellement lié avec le reste du discours, qu'on ne puisse l'en détacher, ni l'adapter à un autre.

2°. Il doit être modeste. Qualité qui rehausse toujours le prix du talent & de la vertu & dispose à la bienveillance. L'amour propre de l'auditeur est si délicat,

si aisé à blesser, le personnage de qui-
conque s'éleve pour faire la leçon aux
autres est si voisin de l'orgueil, qu'il faut
beaucoup d'art pour faire les premiers
pas sans déplaire. A la bonne heure que
les orateurs sacrés se présentent avec
confiance, comme ambassadeurs de la
vérité, *pro Christi legatione fungimur* :
mais on fait distinguer la confiance du
ministere de celle du ministre. L'une re-
double les forces de l'éloquence, l'autre
les détruit.

3°. L'exorde aura une étendue rai-
sonnable, & mesurée sur la nature du
sujet. S'il est trop court, on n'aura pas
assez d'espace pour s'insinuer dans l'es-
prit de l'auditeur ; s'il est trop long, ce
n'est peut-être qu'en y mêlant des dé-
tails superflus, qui souvent nuisent à la
clarté de l'exposition, & qui détour-
nent toujours l'attention de celui qui
écoute.

4°. Quant au style, il doit tenir un
juste milieu entre l'affectation & la né-
gligence, être en général plutôt simple
que brillant. Il est cependant des cas
où le sujet semble exiger qu'il soit no-
ble & pompeux. Dans un éloge fune-
bre, par exemple, où il n'est pas défendu
de chercher à plaire, l'orateur peut

joindre, dès le commencement, à la délicatesse & à l'élévation des pensées, la noblesse de l'expression & les grâces du style : au reste, c'est au goût à marquer les occasions, & à régler la plume.

Lorsque l'orateur s'est concilié l'attention & la bienveillance de ses auditeurs par un début modeste, intéressant, & qu'il leur a laissé entrevoir le but qu'il se propose, il faut qu'il se hâte d'exposer son sujet, & qu'il le fasse de manière à soutenir cet intérêt qu'il a déjà inspiré. Ce n'est plus en orateur, c'est en logicien qu'il parle en cet instant ; & à ce titre qu'exige-t-on de lui ?

De la Proposition & de la Division du Sujet.

Ces deux parties, quoique les plus courtes du discours, n'en sont pas les moins essentielles. C'est d'elles principalement que dépendent l'ordre & la justesse qui doivent régner dans une pièce d'éloquence : bannissez-les, vous n'aurez qu'une compilation de phrases & point d'ensemble ; négligez-les, on suivra difficilement le fil de vos idées. A peine, avec beaucoup de contention d'esprit, démêlera-t-on l'ordre que vous

avez prétendu mettre dans des matériaux excellens d'ailleurs. L'une & l'autre demandent donc une extrême attention. Les principes sont simples, il ne s'agit que de les bien saisir. Parcourons-les successivement.

1°. Ceux qui regardent la proposition.

Il est important que le sujet soit proposé avec autant de précision que de simplicité. Plus la vérité fondamentale qu'on établit est dégagée d'ornemens, plus elle travaille au dedans des auditeurs ; des traits vifs & naturels s'influent promptement dans leur ame, & la disposent aux mouvemens du discours. Il n'est pas moins nécessaire de fixer, sans obscurité & avec l'exactitude la plus scrupuleuse, l'état de la question. L'éloquence de la chaire demande surtout cette attention, puisqu'il s'y agit de vérités ou d'erreurs de la dernière conséquence. *Bourdaloue* ne s'écarte presque jamais de cette sage méthode. Voyez avec quelle simplicité, quelle précision, quelle clarté & quelle justesse il développe son plan à la fin de l'exorde de son sermon sur le Scandale.

» Je veux vous donner une juste notion de ce péché, dit cet Orateur, je

» veux vous en inspirer l'horreur ; &
 » pour cela j'avance deux propositions :
 » écoutez-les, parce qu'elles vont faire
 » le partage de ce discours. Malheureux
 » celui qui cause le scandale ; c'est la
 » première : mais doublement malheu-
 » reux celui qui le cause, quand il est
 » spécialement obligé à donner l'exem-
 » ple ; c'est la seconde. Malheureux
 » celui qui cause le scandale : voilà
 » le genre de péché que je combats,
 » & qui regardé absolument, ne se
 » trouve que trop répandu dans tou-
 » tes les conditions. Mais doublement
 » malheureux celui qui cause le scanda-
 » le, quand il est spécialement obligé à
 » donner l'exemple : voilà l'espece par-
 » ticulière de ce péché, qui, pour être
 » bornée à certains états, n'est encore
 » néanmoins, comme vous le verrez,
 » que d'une trop grande étendue. Mal-
 » heureux l'homme, quelque'il soit, qui
 » donne à ses freres un sujet de scandale
 » & de chute : la seule qualité de Chré-
 » tien doit faire sa condamnation. Mais
 » plus malheureux l'homme qui scanda-
 » lise ses freres, lorsqu'outre la qualité
 » commune de Chrétien, il a un titre
 » propre & personnel qui l'engage à les
 » édifier. «

2°. Les principes qui concernent la division. Ils sont plus étendus.

On définit la division, la distribution qu'un orateur fait de son discours en plusieurs parties.

Pour qu'elle soit parfaite, il faut 1°. qu'elle annonce toute l'étendue du sujet, & que toutes les parties qui la composent soient tellement liées, qu'elles tendent toutes au même but.

2°. Que la division se fasse par les membres les plus prochains, & qu'ils soient en petit nombre.

3°. Qu'autant qu'il se pourra, il y ait de l'opposition entre les membres de la division.

4°. Que ces membres soient disposés de manière, que le troisieme enchérisse sur le second, & le second sur le premier.

5°. Enfin, on doit en bannir l'obscurité, les superfluités, les longueurs, en un mot, tout ce qui pourroit la rendre vicieuse.

Il y a différentes manieres de former ces divisions; c'est ce qui nous reste à dire sur ce sujet.

Des Sources de la Division.

La division se tire de cinq sources.

1°. du fond du sujet.

» Si nous considérons la mort en elle-même, nous remarquerons qu'elle est inévitable, toujours présente & sans espérance de retour. Elle est inévitable ; il faut donc s'y disposer nécessairement : elle est présente ; il faut s'y disposer au plutôt : elle est sans espérance de retour ; il faut s'y disposer avec tout le soin possible. «

2°. Des effets.

» La mauvaise conscience a deux effets bien remarquables : elle empêche le pécheur de jouir des biens de cette vie, & lui fait souffrir d'avance tous les maux de l'autre. «

3°. Des causes.

» Nos prières sont infructueuses, ou parce que nous ne demandons pas ce qu'il faut, ou parce que nous ne demandons pas comme il faut. «

4°. Des circonstances.

» Au jour du jugement dernier, le pécheur se connoitra, & il sera connu. Le pécheur montré à lui-même ; le pécheur montré à toutes les créatures. «

50. Enfin, des propriétés du sujet.

» La sainte Eucharistie est un Pain de
 » vie & de force ; elle est un Pain de
 » vie qui nous est donné pour nous
 » nourrir ; un Pain de force qui nous
 » est donné pour nous fortifier. «

La division du sermon sur la Passion de Jésus-Christ, par *Massillon*, d'après ce texte : *Consummatum est*, est une des plus heureuses qu'on puisse citer.

» La mort du Sauveur, dit-il, ren-
 » ferme trois consommations, qui vont
 » vous expliquer tout le mystère de ce
 » grand sacrifice, dont l'Eglise renou-
 » velle en ce jour le spectacle & honore
 » le souvenir. Une consommation de
 » justice du côté de son Père ; une con-
 » sommation de malice de la part des
 » hommes ; une consommation d'amour
 » de la part de Jésus-Christ. «

Nous observerons, en finissant, qu'à l'exemple de cet éloquent prédicateur, il ne faut pas trop multiplier les divisions, parce que le trop grand nombre dissipe l'attention des auditeurs, fatigue l'esprit incapable de les retenir toutes, & assujettit à une marche uniforme qui interdit les grands mouvemens dont l'éloquence se nourrit.

On en peut dire autant des subdivi-

fions symmétriques qu'on remarque dans certains discours, & qui sont ordinairement au nombre de trois, comme si toutes les vérités ne renfermoient ni plus ni moins de trois membres. Cette affectation puérile affoiblit nécessairement l'intérêt, & annonce dans celui qui en fait usage, un talent timide ou une ame minutieuse & bornée. Quand le sujet est suffisamment mis en évidence, avec le secours de deux ou trois divisions bien exactes, l'orateur ne doit plus s'affujettir aux règles, que pour donner plus de force à ses preuves, & répandre plus de chaleur dans le discours. Quant au texte tiré de l'Écriture sainte, qu'un pieux usage veut que l'orateur place à la tête de son discours, on ne doit le faire valoir dans le cours de l'exorde, que lorsqu'il s'applique sans efforts aux différentes parties du sujet. Toute application forcée est contraire non-seulement au bon goût, mais annonce dans celui qui s'étudie à la trouver, certaines prétentions à l'esprit qui conviennent peu à la dignité de la chaire.



CHAPITRE II.

DE LA NARRATION.

LA Narration, en général, est l'exposition d'un fait. Elle exige trois qualités : la simplicité, la brièveté & la probabilité.

1°. La simplicité, c'est-à-dire, qu'elle rejette les longues réflexions, les ornemens trop marqués, les figures hardies, les raisonnemens étendus, & même quelquefois le pathétique. Il est cependant des cas où ces agrémens n'y sont point déplacés, comme nous le ferons voir plus bas.

2°. La brièveté, qui se juge non par le nombre des paroles, mais par l'exactitude à ne dire que ce qui est nécessaire.

Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere. Soyez vif & pressé dans vos narrations.

(*Art Poétique.*)

3°. La probabilité qui consiste non-seulement à ne rien hasarder d'incroyable, mais encore à attribuer aux personnages leur caractère propre, & aux actions le degré de vraisemblance suffisant pour ne pas laisser soupçonner de l'exagération.

La narration n'entre point ordinairement dans les discours de morale, où l'orateur passe de l'exorde & de la proposition du sujet, aux preuves qui en établissent la vérité, mais elle est nécessaire dans les Plaidoyers, dans les Panégyriques & dans les Oraisons funebres. Nous en considérerons l'utilité dans ces deux derniers genres de discours seulement, dont nous examinerons en même-tems & le but & la marche.

Du Panégyrique.

Le Panégyrique est un éloge public des grandes vertus & de la piété éminente des Saints que l'Eglise invoque, & qu'elle propose à l'imitation de ses enfans.

On sent que la narration est indispensable dans cette espece de discours, & qu'elle doit en occuper presque tout le plan. En effet, ce n'est qu'en parcourant les différentes actions qui ont mérité un culte aux héros du christianisme, que l'orateur peut parvenir à exciter le zele & la vénération des fidèles. Mais combien cette tâche est délicate ! Quels talens, quelle supériorité d'intelligence ne faut-il pas pour

discerner les traits les plus frappans , pour rapprocher , lier les faits , & en former un tableau touchant ? Applanifions les difficultés.

On doit considérer dans un panégyrique le plan , le récit , les ornemens du récit & l'instruction.

1°. Il n'est pas nécessaire que le plan embrasse absolument toute la vie du Saint qu'on veut louer. Un projet aussi vaste convient à l'histoire seule. Il suffit au panégyriste de choisir , parmi les vertus de son héros , les plus éclatantes , celles qui formoient son caractère distinctif , & qui ont été l'ame de la plupart de ses actions. Ce choix fait avec soin donnera un plan , amenera les divisions , & jettera dans tout le discours un ordre satisfaisant , sur-tout si l'orateur adroit dispose les faits de façon que l'intérêt aille toujours en croissant. C'est avec cette méthode que procedé *Fléchier* dans son panégyrique de saint *Charles Borromée*.

» Il faut , dit-il , qu'un pasteur évangé-
 » lique ait ces trois qualités essentielles
 » à son ministere : une vie pure , une
 » doctrine saine & une charité fervente.
 » Or quel Saint a possédé ces qualités
 » avec plus d'éclat & de perfection , que

» *S. Charles* ? Il s'est regardé par son élé-
 » vation, comme le modele des autres ;
 » il s'est considéré par sa dignité, com-
 » me le docteur & le maître des igno-
 » rans ; il s'est regardé par ses richesses,
 » comme le pere des pauvres ; & pour
 » recueillir, tout mon dessein & tout
 » le caractere de saint *Charles*, en peu
 » de mots : 1°. Il a édifié son peuple
 » par ses exemples : 2°. il l'a réformé
 » par ses instructions : 3°. il l'a nourri
 » par ses aumônes. «

Un orateur moderne embrasse un plan plus vaste, en faisant l'éloge de saint *Louis*.

» Sans descendre dans les détails des
 » actions particulieres de saint *Louis*,
 » je m'attacherai sur-tout aux grandes
 » idées de ce Prince dans son gouver-
 » nement ; je le peindrai au milieu des
 » préjugés & des abus qu'il eut à com-
 » battre : & en racontant les merveilles
 » de son regne, j'exposerai tout ce que
 » peut la religion dans le cœur d'un
 » monarque, pour la félicité de son
 » peuple. Je me souviendrai que saint
 » *Louis* s'est sanctifié en Roi ; que l'Evan-
 » gile lui imposoit comme la plus indis-
 » pensable de ses obligations, son exac-
 » titude à remplir les devoirs de la

» Royauté ; que toutes les vertus de ce
 » Prince furent consacrées par les mo-
 » tifs surnaturels de la foi ; & en termi-
 » nant l'éloge d'un souverain dont la
 » gloire appartient au christianisme , je
 » m'écrierai avec confiance : Voilà les
 » Rois que forme la Religion ! &c. «

(*Panégyr. de saint Louis, par M. l'Abbé Maury.*)

2°. Un moyen bien sûr de faire pa-
 roître avec avantage celui dont on en-
 treprend l'éloge, c'est de faire sentir le
 mérite des belles actions qu'on lui attri-
 bue, par tous les détails qui peuvent
 en relever l'éclat. L'orateur doit donc
 rapporter fidèlement les occasions, les
 motifs, les difficultés & toutes les prin-
 cipales circonstances de ces actions. Sous
 cet aspect, elles exciteront une admira-
 tion plus vive. C'est ainsi que *Massillon*,
 dans son panégyrique de saint *Louis*,
 parle de l'attention de ce Prince à re-
 trancher les abus de l'Eglise, & à n'en
 remplir les places que de ministres édi-
 fians.

» Aussi, persuadé que sa puissance
 » qui venoit de Dieu, ne lui avoit été
 » donnée que pour faire régner Dieu
 » sur son peuple, que les rois n'étoient
 » établis que pour protéger & aggran-
 » dir le royaume de Jésus-Christ sur la

» terre , & que les *Césars* , comme le
 » disoit autrefois *Tertullien* , ne nais-
 » soient que pour les fidelles , les inté-
 » rêts de la religion devinrent un de ses
 » soins les plus chers & les plus pres-
 » sants. Il comprit d'abord que la pre-
 » miere source des maux de l'Eglise , est
 » toujours dans l'incapacité ou le déré-
 » glement de ceux qui en remplissent
 » les premieres places ; que sous des
 » pasteurs ignorans ou mondains , la
 » doctrine s'affoiblit , & le culte peu-à-
 » peu dégénere ; & que l'arche sainte
 » ne tarde pas à tomber dans l'avilisse-
 » ment , & à devenir même la risée
 » des Philistins , dès que les enfans d'*Héli*
 » en sont établis les principaux dépositaires.
 » Le saint Roi commença donc
 » à rétablir la sainteté & la majesté du
 » Sanctuaire , en élevant aux premieres
 » dignités des ministres fidelles. La nais-
 » sance , la brigue , la faveur ne donne-
 » rent plus des guides aux peuples &
 » des pasteurs aux églises : la dispensa-
 » tion des honneurs sacrés ne fut plus
 » une intrigue de cour , mais une affaire
 » de religion : les services rendus à
 » l'état ne furent plus payés des reve-
 » nus & des honneurs du Sanctuaire :
 » un ministere de paix & de douceur

» ne fut plus le prix du sang & la ré-
 » compense des victoires. On n'eut
 » égard aux sollicitations, que pour ex-
 » clure ceux qui étoient assez témérai-
 » res pour solliciter & s'appeller eux-
 » mêmes ; on tira de l'obscurité des
 » cloîtres ce que ces pieux asyles, si fer-
 » tiles alors en grands hommes, avoient
 » de plus saint & de plus éclairé : on
 » élevoit ceux qui avoient su se cacher ;
 » & pour être digne des premières pla-
 » ces, il falloit avoir eu le courage de
 » les refuser. O mon Dieu, renouvellez
 » cet esprit primitif, dans le relâche-
 » ment de nos siècles ! «

L'orateur veut-il augmenter l'intérêt ?
 Que les détails historiques, les compa-
 raisons & les contrastes enrichissent son
 tableau ; qu'il environne de ses contem-
 porains, le juste dont il honore la mé-
 moire ; qu'il peigne les mœurs de son
 siècle, mais que ces traits légèrement
 exprimés, répandent dans le discours
 une variété agréable, qui n'en ralentisse
 point la marche. Exemples :

Personne n'ignore avec quel zèle saint
Bernard combattit les erreurs d'*Abélard*,
 qu'il dénonça au concile de Sens. Ce fait
 est rappelé d'une manière intéressante
 par M. l'Abbé de *Besplas*.

» Un scandale s'éleve dans l'Eglise ;
 » une fatale ivraie désole le champ du
 » Seigneur ; *Bernard* est destiné à l'arra-
 » cher. *Abélard*, génie pénétrant & fa-
 » cile, plus abondant que profond,
 » prodige de science, souple & enve-
 » loppé, habile à exposer les difficultés,
 » plus habile à leur prêter par ses subti-
 » lités, une force nouvelle ; possédé par
 » une passion insensée, dont une vive
 » imagination & les fantômes de la fo-
 » litude augmentent les emportemens ;
 » violateur de la foi domestique, pré-
 » somptueux & hardi, couvert d'ana-
 » thêmes, & dans sa chute, tel que
 » *Lucifer*, tournant sa tête superbe con-
 » tre les tonnerres dont il est accablé ;
 » enfin, inspirant à son siècle & à la
 » postérité, cet intérêt qui naît du
 » malheur, & du souvenir de la desti-
 » née de sa généreuse compagne ; *Abé-
 » lard* abusant de l'empire qu'il s'est ac-
 » quis, répand par-tout ses erreurs ;
 » nouvel *Arius*, il attaque la Trinité ;
 » nouveau *Nestorius*, la personne de Jé-
 » sus-Christ ; nouveau *Pélage*, la grace
 » toute puissante ; & traçant la route
 » aux inquiets *Sociniens*, tenant le flam-
 » beau d'une indiscrete philosophie à la
 » main, le téméraire croit pouvoir éclair-

» rer les sombres profondeurs des myf-
 » teres. *Bernard* entraîné dans l'arene ,
 » va combattre ce fameux adverfaire ;
 » les Royaumes , Rome elle-même , font
 » dans l'attente : les Rois , la plus bril-
 » lante noblesse , un peuple innombra-
 » ble , font présens. Les deux athletes
 » s'avancent ; mais quoi ! au premier
 » choc *Bernard* est vainqueur. C'est *Au-*
 » *gustin* terrassant les *Donatistes* ; & dé-
 » posant aussi-tôt sa gloire aux pieds de
 » Jésus-Christ. *Abélard* confus ne peut
 » pas même proférer une parole ; il
 » s'échappe enfin , rempli de désespoir
 » & de honte. «

(*Panég. de saint Bernard.*)

L'Abbé *Maury* , dans son panégyrique de saint *Louis* déjà cité , peint ainsi la France , au moment où ce Prince monta sur le trône.

» Qu'étoit la France avant le regne
 » de saint *Louis* ? Un corps sans unité ,
 » sans harmonie , dont tous les mem-
 » bres tendoient mutuellement à se dis-
 » soudre ; un état régi moins en Royau-
 » me qu'en fief , sur lequel le Prince
 » n'exerçoit qu'une autorité de jurif-
 » diction... Le peuple étoit une armée ,
 » les magistrats des gladiateurs , les tri-
 » bunaux des arenes , les guerriers des

» brigands qui ne favoient que dévaster.
 » Si nous jugeons des mœurs par les
 » loix, je vois que saint *Louis* défend
 » de piller les biens, de massacrer les
 » troupeaux, d'incendier les maisons,
 » de brûler les récoltes, & que par ces
 » étranges précautions, son code accuse
 » son siècle. Guerrière dans sa religion,
 » la France avoit institué des Ordres
 » religieux-militaires, & depuis deux
 » siècles, les guerres étoient sacrées ;
 » guerrière jusque dans ses plaisirs, elle
 » aimoit à conserver sous ses yeux,
 » dans les jeux féroces des tournois,
 » l'image toujours présente des batail-
 » les. Tout étoit frontière, forteresse,
 » tour, fossé, rempart, champ clos sous
 » ce gouvernement anarchique & bar-
 » bare, dont l'histoire nous raconte une
 » multitude d'exploits, sans nous pré-
 » senter un véritable héros ; où l'homme
 » étoit devenu une propriété de l'hom-
 » me, & qui offroit le spectacle des
 » deux plus terribles fléaux qui puissent
 » attaquer la monarchie, un Roi sans
 » pouvoir, & un peuple sans liberté. «

3°. Quoique, généralement parlant,
 la narration doive être simple, elle
 est cependant susceptible des plus grands
 mouvemens de l'éloquence dans les pa-
 négyriques :

négyriques. Le sujet même semble le demander. En effet, quel est le but de l'orateur qui vient célébrer dans nos Temples, les vertus d'un Saint, & consacrer à sa mémoire, un éloge public? Ne se propose-t-il pas d'exciter l'admiration de ses auditeurs, de rallumer par des exemples frappans, les sentimens de piété éteints dans leurs cœurs? & comment produira-t-il ces effets? l'enthousiasme dont il doit être pénétré, comment le communiquera-t-il aux autres par un récit stérile, froidement exact, où rien n'est peint, rien n'est animé? Qu'il emploie donc toutes les richesses de l'art: qu'il soit tantôt simple, tantôt élevé, tranquille ou passionné; que les traits faillans, les descriptions brillantes, les grandes images, les figures hardies, les expressions énergiques & les tours nombreux viennent embellir son tableau; mais que ces ornemens soient dispensés avec autant de goût que de réserve. Un discours où tout frappe, où tout brille, cause plutôt une espèce d'éblouissement qu'une véritable admiration. Il faut dans l'éloquence, comme dans la peinture, des ombres pour donner du relief; & tout ne doit pas être lumière.

4°. L'utilité du panégyrique est dans l'instruction. S'il est juste de rendre hommage aux vertus sublimes des ferviteurs de Dieu, la meilleure maniere de les louer, fans doute, c'est d'exhorter les Chrétiens à marcher sur leurs traces. L'orateur ne doit pas négliger un moyen aussi puissant d'exercer son zele. De ces exemples frappans de piété, de désintéressement ou de courage qu'il cite, peuvent naître les leçons les plus solides, les regles de conduite les plus sages, les applications les plus vraies & les reproches les plus mérités : mais il faut que cette morale se trouve naturellement enchaînée avec les faits, qu'elle y ait un rapport sensible, & sur-tout qu'elle n'interrompe point la rapidité du récit. Il faut également éviter ces réflexions communes, qui se présentent d'elles-mêmes à l'auditeur, & insister sur celles que son amour propre lui interdit.

La vénération que méritent les Saints, ne permet pas d'adopter ces miracles apocryphes qui n'ont d'autre fondement que le témoignage suspect de quelques historiens plus pieux qu'éclairés. L'orateur ne sauroit être trop prudent dans le choix des citations de cette

espece; il doit se souvenir toujours qu'il est assis dans la chaire de vérité, & qu'il est environné d'une foule d'auditeurs instruits, de la confiance desquels il ne lui est pas permis d'abuser. C'est par le même principe qu'il ne doit point exagérer les vertus de son héros. Ce qui cesse d'être probable, devient révoltant.

En général : les panégyriques des Saints doivent être, comme leur vie, sérieux, graves, édifiants; le style doit porter ces caractères : le véhément & le familier n'y conviendroient pas.

Il faut mieux insister sur les moyens qui les ont sanctifiés, que sur les actions qui les ont rendus célèbres. En montrant les voies qu'ils ont tenues, on en ôte les épines, & l'on prouve qu'on peut y marcher. Dans ces sortes d'éloges, la morale doit être semée avec choix, & amenée par les vertus & les actions qu'on loue.

De l'Oraison Funebre.

Nous nous étendrons peu sur ce genre de discours. Ce qui vient d'être dit de la narration dans les panégyriques, convient également aux Oraisons funebres.

Il faut observer seulement qu'on y exige de l'orateur plus de pompe & de magnificence, & qu'il doit déployer toutes les richesses de l'art dans ces discours d'apparat, pour entraîner les suffrages publics, en faveur de la personne dont il vient déplorer la perte. Mais s'il lui est permis de chercher à plaire, il ne doit point oublier que l'édification des auditeurs est le but essentiel de ces sortes d'éloges, & que la vérité en est la mesure. Les maîtres en ce genre d'éloquence, *Bossuet* & *Fléchier*, ne se sont jamais écartés de ces sages principes. La vue d'un tombeau sur lequel ils viennent répandre des fleurs, leur rappelle sans cesse la fragilité de la vie, l'inconstance & le néant des grandeurs humaines; & s'ils parlent de la puissance des rois, de la gloire des conquérans, des honneurs & des dignités, ce n'est que pour en montrer le danger, l'illusion & la vanité; ou pour faire voir qu'elles ont été sanctifiées par la religion, sans laquelle il n'y a point de véritable gloire.

Ainsi *Bossuet*, dans son Oraison funebre de *Marie-Thérèse d'Autriche*, épouse de *Louis XIV.*, se propose de montrer par la vie & l'exemple de cette Princesse:

» Qu'il n'y a rien de solide & de vrai

» ment grand parmi les hommes, que
 » d'éviter le péché ; & que la seule
 » précaution contre les attaques de la
 » mort, c'est l'innocence de la vie. «

Ainsi cet illustre orateur, dans son
 éloge funèbre d'*Henriette d'Angleterre*,
 semble ne s'occuper que de la misère &
 de la foiblesse de l'homme.

» Non, dit-il, après ce que nous ve-
 » nons de voir, la fanté n'est qu'un
 » nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire
 » n'est qu'une apparence, les graces &
 » les plaisirs ne sont qu'un dangereux
 » amusement : tout est vain en nous,
 » excepté le sincere aveu que nous fai-
 » sons devant Dieu de nos vanités, &
 » le jugement arrêté qui nous fait mé-
 » priser ce que nous sommes. «

Ailleurs :

» La grandeur & la gloire ! s'écrie-t-il,
 » pouvons-nous encore entendre ces
 » noms dans ce triomphe de la mort ?
 » Non, Messieurs, je ne puis plus sou-
 » tenir ces grandes paroles par lesquelles
 » l'arrogance humaine tâche de s'étour-
 » dir elle-même, pour ne pas apperce-
 » voir son néant. «

Et plus bas :

» C'est ainsi que la puissance divine,
 » justement irritée contre notre or-

» gueil, le pousse jusqu'au néant, &
 » que pour égaler à jamais les condi-
 » tions, elle ne fait de nous tous qu'une
 » même cendre. Peut-on bâtir sur ces
 » ruines ? peut-on appuyer quelque
 » grand dessein sur ce débris inévita-
 » ble des choses humaines ? «

Ainsi *Fléchier*, dans l'Oraison funebre de M. de *Turenne*, entreprend de prouver comment cet homme puissant a triomphé des ennemis de l'état par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, des erreurs & des vanités du siècle par sa piété : en un mot, il y célèbre le Général d'armée, le sage & le chrétien.

Au mérite de l'instruction qui peut naître du sujet, l'Oraison funebre doit joindre cette noble franchise qui rougiroit d'exagérer les vertus ou de déguiser les défauts, dans ceux-mêmes qu'elle loue. La flatterie qui est par-tout une lâcheté, devient dans la chaire un attentat, un sacrilege.

Cette sévérité apostolique, s'annonce, d'une manière bien imposante, dans cet endroit de l'Oraison funebre du Duc de *Montausier*, par *Fléchier*.

» Ne craignez pas, Messieurs, que
 » l'amitié ou la reconnoissance me pré-

» vienne. Nous parlons devant Dieu en
 » Jésus-Christ, dit l'Apôtre, & je puis
 » dire comme lui : Vous savez, mes
 » freres, que la flatterie jusqu'ici n'a pas
 » régné dans les discours que je vous
 » ai faits : *Neque enim aliquandò fuimus*
 » *in sermone adulationis, sicut scitis.*
 » Oserai-je dans celui-ci, où la franchise
 » & la candeur font le sujet de nos élo-
 » ges, employer la fiction ou le men-
 » songe ? Ce tombeau s'ouvreroit, ces
 » ossemens se rejoindroient & se rani-
 » meroient pour me dire : Pourquoi
 » viens-tu mentir pour moi, qui ne
 » mentis pour personne ? Ne me rends
 » pas un honneur que je n'ai pas mérité,
 » à moi qui n'en voulus jamais rendre
 » qu'au vrai mérite. Laisse-moi reposer
 » dans le sein de la vérité, & ne viens pas
 » troubler ma paix par la flatterie que je
 » hais. Ne dissimule pas mes défauts, &
 » ne m'attribue pas mes vertus. Loue seu-
 » lement la miséricorde de Dieu, qui a
 » voulu m'humilier par les uns, & me
 » sanctifier par les autres. «

Cependant, s'il est du devoir de l'o-
 rateur chrétien de ne point dissimuler
 les défauts & les foiblesses des souve-
 rains & des grands, aux vertus ou aux
 qualités desquels il vient rendre un

hommage solennel, le respect dû à leur mémoire semble excuser certains ménagemens de bienfiance qui peuvent s'allier avec la vérité ; mais cette partie importante de l'art oratoire, qui ne se borne pas à l'Oraison funebre, trouvera sa place ailleurs.



CHAPITRE III.

DE LA CONFIRMATION.

LA Confirmation consiste à établir les preuves de ce que l'orateur a avancé dans l'exposition de son sujet. C'est par le raisonnement seul qu'il peut y parvenir. Mais nous avons déjà indiqué quelle espece de raisonnement convenoit le mieux à l'éloquence. Nous avons également développé les moyens par lesquels il pouvoit trouver le genre de preuves dont la matiere qu'il traite, étoit susceptible. Il suffira donc d'en examiner ici la nature, l'enchaînement & l'ordre, d'exposer les préceptes qui regardent la réfutation, & de montrer, par des exemples, la méthode adoptée

par les maîtres de l'art, dans cette partie intéressante du discours.

I. De la Nature des Preuves.

Un talent nécessaire dans l'orateur ; c'est de savoir apprécier la valeur des preuves qu'il emploie. De cette connoissance dépend l'ordre qu'elles doivent tenir dans le discours.

1°. Parmi les preuves, il y en a de fortes & de convaincantes, sur chacune desquelles il faut insister, & qu'il faut montrer séparément, de peur qu'elles ne soient obscurcies & confondues dans la foule. Il y en a d'autres, au contraire, plus foibles & plus légères, qu'il faut entasser afin qu'elles se prêtent un mutuel secours, en suppléant à la force par le nombre. *Firmissimis argumentorum singulis instandum, infirmiora congreganda sunt : quia illa per se fortiora non oportet circumstantibus obscurare, ut qualia sunt appareant ; hæc imbecilla naturâ, mutuo auxilio sustinentur. Itaque si non possunt valere quia magna sunt, valebunt quia multa sunt.*

Quintill.
Liv. 5.
Chap. 12.

2°. Il faut éviter d'insister sur des choses qui ne le méritent pas ; car alors les preuves, outre qu'elles sont en-

Ibidem.

nuyeuses, deviennent encore suspectes par le soin même que l'on prend d'en accumuler un trop grand nombre : *Nec tamen omnibus semper quæ invenerimus argumentis onerandus est judex : quia & tædium afferunt, & fidem detrahunt.*

3°. Les preuves les plus incontestables sont celles qu'on tire de l'Écriture, soit qu'elle décide elle-même, soit que la tradition en fasse une application décisive. Tout doit céder à leur autorité. Il est juste qu'elles tiennent le premier rang ; la raison n'a que le second, & l'exemple le troisième.

4°. Les preuves enchérissent sur la vérité avancée ; elles l'exposent d'une manière plus convaincante, & elles concluent. On ne les compte pas, on les pèse ; le choix en est préféré à l'abondance. Plusieurs foibles raisons n'en valent pas une concluante.

5°. Pour examiner la force d'une preuve, on voit si, proposée froidement & dans le discours familier, elle convainc l'homme sensé. Les plus communes sont souvent les meilleures ; à force d'être vraies, elles sont devenues communes.

6°. Il est des vérités qui trouvent de grandes contradictions. Alors on accu-

mule les preuves : on tâche non-seulement de convaincre, mais de terrasser.

7°. Les preuves doivent être claires, pour que l'auditeur puisse en suivre le développement sans efforts d'attention. Un raisonnement abstrait n'est pas à la portée de tout le monde ; & ce qui est obscur entraîne difficilement la persuasion.

8°. Enfin, elles doivent également frapper par leur justesse. L'orateur qui marche au hasard, & qui n'est pas guidé par une bonne logique, s'expose à de grands écarts, diminue la confiance qu'il doit inspirer, manque son but, & compromet infailliblement son ministère.

II. De l'Enchaînement des Preuves.

La liaison des preuves entre elles, n'est pas une chose indifférente. Un discours où l'on n'apperçoit aucun vuide entre les parties, où tout se tient, a plus de grace & plus de force. Cet enchaînement dépend de la justesse & de la délicatesse des *transitions*.

On n'entend pas ici par *transitions*, cette liaison fictive des mots ou des pensées rapprochées avec peine par

des subtilités ou de petits moyens : de tels passages ne sont que des supercherries, des transitions tout au plus ingénieuses.

Les véritables *transitions oratoires* sont celles qui suivent le cours du raisonnement sans contrainte & presque sans art, & que l'auditeur n'apperçoit pas. Ce sont des pensées prises dans le sujet même, qui conduisent naturellement d'une preuve à l'autre. Un avantage réel de ce rapprochement, lorsqu'il est fait avec intelligence, c'est de donner au discours le mérite de l'unité, mérite qui imprime le sceau de la perfection à tout ouvrage susceptible de cet enchaînement. Suivez la marche de nos grands orateurs, & vous serez frappé de l'harmonie qui regne entre les différentes parties de leurs discours. Les pensées semblent y naître les unes des autres ; les preuves s'y fortifient par un rapprochement insensible. Tout s'y rapporte, sans confusion, à l'idée principale ; tout y concourt à l'éclairer ; tout y entraîne au but.

On doit regarder comme un modèle en ce genre, le sermon de *Massillon* sur le *Triomphe de la Religion*. *Fléchier*, dans son oraison funèbre de M. de *Turenne*,

a poussé jusqu'à la perfection cet art si difficile de l'ensemble. Point de mouvemens brusques ; rien de superflu , rien de déplacé. L'ouvrage semble créé d'un seul jet ; les transitions sur-tout y sont ménagées avec un goût infini. Nous en citerons un exemple.

Cet habile orateur avoit commencé l'éloge de M. de *Turenne*, par celui de l'ancienne & illustre Maison de la *Tour d'Auvergne*, qui a mêlé son sang à celui des Rois & des Empereurs. Il veut ensuite parler du malheur qu'a eu ce Prince de naître dans l'hérésie. Pour joindre cette partie à la précédente , il emploie une figure nommée par les rhéteurs *correction*, qui lui fournit une transition toute naturelle.

» Mais que dis-je ! il ne faut pas l'en
 » louer ici, il faut l'en plaindre : quel-
 » que glorieuse que fut la source dont
 » il sortoit, l'hérésie des derniers tems
 » l'avoit infectée. «

III. De l'Ordre des Preuves.

L'arrangement des preuves peut varier selon le sujet que l'on traite , & le genre dans lequel on écrit. Il n'y a point de regle universellement adoptée à cet

égard. Peut-être convient-il mieux de réserver les plus fortes preuves pour la fin ; peut-être est-il plus avantageux d'en accabler tout de suite son auditeur. C'est la prudence & le bon sens de l'orateur qui doivent déterminer cette progression.

L'ordre le plus naturel, à ce qu'il semble, feroit de placer les meilleures preuves à la fin du discours. L'orateur, par cet arrangement, ne prodigue pas d'abord ses avantages, il les ménage & les réserve pour le tems où il s'agit d'entraîner l'auditeur, déjà ébranlé par les premières preuves. La conviction est plus lente sans doute, mais l'effet en est plus sûr : les dernières impressions laissent dans l'esprit un long souvenir.

Quelquefois aussi, en faisant marcher les plus fortes preuves, les moindres qui viennent ensuite, tirent de celles-là plus de force & de lumières : l'esprit soumis n'a plus tant de force pour résister ; la breche est faite, les grandes passions sont subjuguées ; les plus opiniâtres restent sans défense & à découvert. Quand une grande force a rompu une digue, les moindres agens ruinent sans efforts le reste de l'ouvrage.

Au reste la plus incontestable de

toutes les regles sur cette matiere, c'est que dans le discours l'intérêt aille toujours en croissant : *Semper augeatur & crescat oratio* ; c'est-à-dire, que les mouvemens soient plus vifs, à mesure qu'on est plus près du terme.

Mais quelque soit l'ordre qu'on adopte, il ne faut pas s'y astreindre en esclave : trop de scrupule sur l'arrangement n'appartient qu'aux orateurs médiocres ; les maîtres de l'art franchissent ces barrières, & se mettent en liberté. La magnificence dédaigne les petits ornemens ; & pour elle un beau désordre vaut plus qu'une justesse étudiée.

D'ailleurs, en chaire, il faut plus émouvoir que convaincre : or rien n'est plus dénué d'intérêt qu'une méthode froide & compassée, qui d'abord fait marcher l'exposition, ensuite les preuves, aussi-tôt les objections, enfin les réponses ; ou bien, l'Écriture, les Peres & la raison. Toutes ces formes font les entraves du génie, qui ne sauroit avancer en traînant des chaînes.

IV. *De la maniere de prouver, suivie par les Orateurs sacrés.*

Il ne suffit pas d'avoir trouvé des

preuves solides, de les avoir rangées dans l'ordre qu'il leur convient, de les avoir bien unies ensemble : il faut savoir les développer, & leur donner une juste étendue pour en faire sentir tout le poids, & pour en tirer tout l'avantage possible. C'est en cela que consiste principalement la force de l'éloquence, & l'art de l'orateur. L'éloquence de la chaire sur-tout a besoin de cette ressource ; elle présente des vérités que le commun des auditeurs ne saisit pas toujours, & que les passions rejettent souvent. Elle combat des vices sur les dangers desquels on se fait illusion, des habitudes dangereuses fortement enracinées, & qu'il faut détruire. De simples raisonnemens ne suffiroient peut-être pas pour opérer la conviction. Que doit donc faire l'orateur ? Abandonner la forme aride des écoles, & y substituer tous les détails qui peuvent enrichir & féconder sa matière. Cette méthode assurera son triomphe. *Bourdaloue* & *Massillon* sur-tout l'ont toujours employée avec succès. L'*Amplification* & l'*Exemple* sont avec raison, les deux manieres d'établir leurs preuves, qu'ils ont préférées à toutes les autres.

De l'Amplification.

L'Amplification est un assemblage complet des principales circonstances, vues sous les faces les plus avantageuses. Cet assemblage sert à confirmer ce qu'on a déjà établi, en y attachant plus long-tems l'esprit des auditeurs. Il differe de la preuve, en ce que celle-ci a pour objet l'éclaircissement d'un point obscur & contesté, au lieu que l'amplification donne de la grandeur & de l'élévation aux choses, dont elle fait voir toute l'importance, avec cette énergie qui persuade en remuant le cœur, & non pas avec la sécheresse du philosophe qui glace. Aussi *Cicéron* la définit-il une argumentation véhémence, une affirmation énergique, &c. Les exemples suivans justifieront la vérité de cette définition.

Massillon, dans un endroit de son sermon *sur la vérité d'un avenir*, veut démontrer que l'incertitude de l'impie qui en doute, est affreuse dans ses conséquences. » Ici, dit-il, souffrez que je » laisse les grandes raisons de doctrine, » je ne veux parler qu'à la conscience » de l'incrédule, & m'en tenir aux preuves de sentiment.

» Or, si tout doit finir avec nous, si
 » l'homme ne doit rien attendre après
 » cette vie, & que ce soit ici notre pa-
 » trie, notre origine, & la seule félicité
 » que nous pouvons nous promettre,
 » pourquoi n'y sommes-nous pas heu-
 » reux ? Si nous ne naissons que pour
 » les plaisirs des sens, pourquoi ne peu-
 » vent-ils nous satisfaire, & laissent-ils
 » toujours un fond d'ennui & de trif-
 » tesse dans notre cœur ? Si l'homme
 » n'a rien au dessus de la bête, que ne
 » coule-t-il comme elle, ses jours sans
 » soucis, sans inquiétudes, sans dégoûts,
 » sans tristesse, dans la félicité des sens &
 » de la chair ? Si l'homme n'a point d'au-
 » tre bonheur à espérer qu'un bonheur
 » temporel, pourquoi ne le trouve-t-il
 » nulle part sur la terre ? D'où vient que
 » les richesses l'inquietent, que les hon-
 » neurs le fatiguent, que les plaisirs le
 » lassent, que les sciences le confondent
 » & irritent sa curiosité, loin de la sa-
 » tisfaire ; que la réputation le gêne &
 » l'embarrasse, que tout cela ensemble
 » ne peut remplir l'immensité de son
 » cœur, & lui laisse encore quelque
 » chose à désirer ? «

M. l'Abbé *Poullé*, dans son sermon
 sur l'Aumône, profite de tous les avan-

tages que lui présente un sujet aussi intéressant, pour exciter la sensibilité des auditeurs en faveur des indigens. Aux preuves qui démontrent l'obligation de les secourir, il mêle, avec un art infini ces traits frappans, ces élans pathétiques, ces mouvemens hardis, inattendus qui étonnent & affectent l'ame d'un sentiment profond. Tel est, entre autres, cet endroit de la première partie.

» La Religion vient à l'appui de l'humanité & au secours des pauvres. Les riches, comme pécheurs, sont comptables à la justice divine, leur pénitence est l'aumône : pénitence d'autant plus efficace qu'en consacrant leurs trésors à la charité, elle défarme les passions qui s'en aidoient pour parvenir plus sûrement à leurs fins ; pénitence d'autant plus méritoire qu'elle est une espece d'Apostolat. « Voilà une idée neuve & frappante ; l'orateur la saisit & la développe en grand maître.

» Nous sommes chargés, dit-il, du ministère de la parole : vous êtes chargés du ministère de l'aumône : réunissons ces deux ministères, la parole & l'aumône ; & il n'est point d'infortuné, quelque endurci qu'il soit, qui puisse se défendre de nos attaques.

» Faisons-en l'essai, la circonstance ne
 » peut être plus favorable, nous som-
 » mes sur les lieux. Allons ensemble à
 » ces prisons ténébreuses, images en
 » tout sens, de l'enfer. Entrons dans ces
 » cachots affreux où l'on n'entend que
 » blasphémer. Forts de votre présence,
 » & la croix à la main, nous élèverons
 » notre voix au milieu de ces impré-
 » cations & de ces horreurs, & nous
 » dirons à ces furieux : Malheureux,
 » pourquoi vous défiez-vous de la Pro-
 » vidence ? Vous outragez votre Dieu
 » au moment qu'il vous envoie son
 » Ange pour être votre consolateur. A
 » ces mots, vous briserez les chaînes
 » des uns, vous rendrez les autres à
 » leur famille éplorée, vous répandrez
 » sur tous des secours abondans. Té-
 » moins alors des prodiges de votre
 » charité, nous ajouterons avec affuran-
 » ce : *Adorez le Seigneur qui vient vous*
 » *visiter dans votre affliction, & ne cessez*
 » *de le glorifier, & nous trouverons tous*
 » les esprits soumis & tous les cœurs
 » dociles ; & ces lieux de désolation ne
 » retentiront, ainsi que la fournaise de
 » Babylone, que des cantiques du Sei-
 » gneur. «

Tel est encore, dans la seconde partie,

ce morceau de la plus sublime éloquenc-
ce. » La Religion nous montre Jésus-
» Christ dans les pauvres ; motif de re-
» connoissance qui nous invite à les
» soulager. Que de bienfaits nous avons
» reçus de lui ! C'est aux pauvres qu'il
» faut les payer : il vit, il respire en
» eux ; en eux il est captif, il souffre, il
» manque de tout, il implore l'assistance
» de ses enfans, il emploie gémisse-
» mens, prieres, larmes, instances, im-
» portunités, & jusqu'à la voix de son
» sang. . . . Resister à tant d'attaques,
» feroit la plus monstrueuse ingratitude
» & une espece de déicide.

* » Quelle idée me frappe en ce mo-
» ment ! s'écrie l'orateur, vous en ferez
» vous-mêmes frappés : vous voilà pla-
» cés entre l'autel & les cachots, entre
» Jésus-Christ adoré & sur le trône de
» ses miséricordes, & Jésus-Christ mé-
» prisé & souffrant dans ses membres,
» également victime dans l'un & l'autre
» état. Ici, victime de son amour pour
» nous ; là, victime de la dureté des
» riches. Ecoutez cette voix qui sort du
» fond de ce tabernacle ; c'est la voix
» de celui qui vous a rachetés, c'est la
» voix de celui qui jugera les vivans &
» les morts, Il vous dit : Qu'ai-je à faire

» des honneurs hypocrites que vous me
 » rendez ? Votre feinte humiliation est
 » un outrage & une cruauté. Vous m'a-
 » vez foulé aux pieds en entrant dans le
 » Temple, & vous venez vous proster-
 » ner tranquillement devant mes au-
 » tels. Ne vous ai-je pas dit que j'aimois
 » mieux la miséricorde que le sacrifice ?
 » Ames intéressées, il ne vous en coûte
 » rien pour m'adorer, il vous en cou-
 » teroit pour me secourir. Ne suis-je
 » donc votre Dieu que quand j'ai des
 » graces à distribuer ? Comme *Pierre*,
 » vous me reconnoissez pour votre Sei-
 » gneur sur le Thabor, & vous me re-
 » niez dans le Prétoire : moins d'abaif-
 » sement & plus de charité. Honorez-
 » moi de votre substance, de ces richesses
 » qui sont & mon ouvrage & mes
 » bienfaits. Voilà l'offrande, voilà l'en-
 » cens, voilà l'action de graces que je
 » vous demande. Acquitez-vous en
 » partie par vos largesses, du sang que
 » j'ai versé pour vous. Nouveaux *Joseph*,
 » assistez, nourrissez votre Pere céleste,
 » & devenez, en quelque façon, le
 » sauveurs de votre Sauveur même. «

Nous ne nous étendrons pas davantage
 sur l'Amplification. Nous observerons
 seulement que l'on peut amplifier un

objet de différentes manières; par les circonstances, l'énumération, les effets, les comparaisons & les contraires. On peut se rappeler ce qui a été dit de ces lieux communs, & les exemples qui se trouvent joints à leurs définitions.

De l'Exemple.

Les Exemples confirment les raisons, & font voir la possibilité & quelquefois même la facilité de ce qui paroïssoit impraticable. Ceux qu'on tire de l'Écriture sont toujours surs : avec l'autorité, ils apportent l'onction. L'orateur chrétien en cite ordinairement pour les mettre en opposition avec ce qui se passe de nos jours, & pour nous faire mieux connoître la corruption de nos mœurs par ce contraste. C'est ainsi que *Massillon* répond à ceux qui croient trouver, dans la délicatesse de leur tempéramment & dans les bienséances du rang, des raisons de se dispenser du jeûne.

» Je pourrois vous demander si ce
» ne sont pas encore ici les façons du
» rang & de la naissance, plutôt que
» des besoins réels & effectifs? ... *David*
» étoit un Prince que les délices de la
» royauté auroient dû sans doute

» amollir. Lisez dans ses divins Canti-
 » ques, l'histoire de ses austérités, &
 » voyez quel fut le détail triste & édi-
 » fiant de sa pénitence; & si vous croyez
 » que le sexe vous donne là dessus quel-
 » ques privileges, *Esther* au milieu des
 » plaisirs d'une cour superbe, favoit
 » affliger son ame par le jeûne, & se
 » dérober aux réjouissances publiques,
 » pour offrir à Dieu, dans le fond d'un
 » appartement, le pain de sa douleur &
 » le sacrifice de ses larmes. *Judith* si
 » distinguée dans Israël, pleura conf-
 » tamment la mort de son époux, dans
 » le jeûne & le cilice. Rien ne put adou-
 » cir sa perte, que la sainte rigueur de
 » sa retraite & de sa pénitence. Les
 » *Paule*, les *Marcelle*, ces illustres fem-
 » mes Romaines, descendues des maî-
 » tres de l'univers, quels exemples
 » d'austérités n'ont-elles pas laissés aux
 » siècles suivans? Ah! l'on n'avoit pas
 » encore compris dans ces tems heu-
 » reux, qu'il falloit user de distinction
 » parmi les fidelles, lorsqu'il s'agissoit
 » d'une loi qui les regardoit tous. «

Les exemples ne doivent pas être trop
 multipliés, & il faut que l'application
 en soit juste, si l'on veut qu'ils fassent
 impression.

V. De la Réfutation.

La Réfutation est liée à la Confirmation par un enchaînement nécessaire: on ne peut bien prouver une these, fans détruire les objections qui s'élevent contre elle.

La maniere de réfuter est différente dans un sermon, de celle qu'on emploie dans un plaidoyer. L'avocat expose de suite les objections de l'adversaire, qu'il réduit en autant de propositions, pour les prendre ensuite chacune en particulier, & les détruire: cette méthode a un air de discussion & de sécheresse, dont l'éloquence de la chaire ne sauroit s'accommoder. Le prédicateur se met à la place de l'auditeur, & se fait de tems en tems, des objections que le sujet amene naturellement, & auxquelles il répond de suite. C'est ainsi que *Bourdoulou*, dont la logique est si pressante, réfute dans son sermon *sur la Providence*, les incrédules qui osent nier ce dogme fondamental.

»... Leur aveuglement va encore plus
 » loin, dit-il. Il consiste en ce qu'ils ne
 » veulent pas rendre librement & chré-
 » tiennement à la Providence, un aveu
 » qu'ils lui rendent souvent par nécessi-

» té, ou plutôt par emportement de
 » chagrin & de défefpoir. Car prenez
 » garde Chrétiens, ce mondain qui
 » oublie Dieu & la Providence, tandis
 » qu'il est dans la prospérité, & que
 » tout lui succede selon ses défirs, est le
 » premier à murmurer contre cette
 » même Providence & contre Dieu,
 » quand il lui survient une disgrâce qu'il
 » n'avoit pas prévue. Comme si c'étoit
 » un foulagement pour lui d'avoir à qui
 » s'en prendre dans son malheur, il en
 » accuse Dieu ; & par la plus étrange
 » contradiction, il l'attribue à cette Pro-
 » vidence même, qu'il nioit par une
 » fiere & orgueilleuse impiété. Or qu'y
 » a-t-il de plus bizarre que de ne pas
 » vouloir reconnoître une Providence
 » pour lui obéir & se conformer à elle,
 » & d'en reconnoître une pour l'outra-
 » ger ? Voici quelque chose encore de
 » plus furprenant : c'est que souvent le
 » libertin veut douter de la Providence,
 » par les raisons mêmes qui prouvent
 » invinciblement la Providence, & qui
 » seules devroient suffire pour la lui
 » persuader. Car sur quoi fonde-t-il ses
 » doutes sur la Providence d'un Dieu ?
 » sur ce qu'il voit le monde rempli de
 » défordres. Et c'est pour cela même,

» dit saint *Chrysofôme*, qu'il doit con-
» clure nécessairement qu'il y a une
» Providence. En effet, pourquoi ces
» désordres dont le monde est plein
» font-ils des désordres, & pourquoi
» lui paroissent-ils des désordres, sinon
» parce qu'ils sont contre l'ordre, &
» qu'ils répugnent à l'ordre ? Or qu'est-
» ce que cet ordre auquel ils répugnent,
» sinon la Providence ? Il se fait donc
» une difficulté de cela même qui résoud
» la difficulté, & il devient infidelle par
» ce qui devoit affermir sa foi. Mais
» s'il y avoit, dit-il, une Providence,
» arriveroit-il dans la société des hom-
» mes, tant de choses dont les hommes
» eux-mêmes sont scandalisés ? Et moi
» je réponds : mais de ce que les hom-
» mes eux-mêmes en sont scandalisés,
» n'est-ce pas une preuve authentique
» de la Providence, qui ne permet pas
» que ces choses soient autorisées, &
» qui veut pour cela que parmi les hom-
» mes, elles passent, & qu'elles aient
» toujours passé pour scandaleuses, &c. «

Massillon, dans son sermon sur le *Par-
don des offenses*, l'un des plus beaux
discours de cet habile orateur, combat
vivement les différentes raisons qu'on
allegue pour enfreindre ce précepte de

la loi chrétienne. Telle est, par exemple, celle-ci.

» Vous vous plaignez que votre ennemi vous a décrié en secret, en public ;
» qu'il a ajouté la calomnie à la médifance ; qu'il vous a attaqué par les endroits les plus vifs & les plus sensibles ; & qu'il n'a rien oublié pour vous perdre d'honneur & de réputation devant les hommes.

» Mais avant que de vous répondre ; je pourrois vous dire d'abord : défiez-vous des rapports qu'on vous a faits de votre frere ; les discours les plus innocens nous reviennent tous les jours si empoisonnés par la malignité des langues par où ils passent : il y a tant de flatteurs indignes qui cherchent à plaire aux dépens de ceux qui ne plaisent pas ; il y a tant d'esprits noirs & mauvais qui ne trouvent de plaisir qu'à mettre le mal où il n'est pas , & à voir la dissension parmi les hommes ; il y a tant de caracteres indiscrets & légers , & qui disent , à contre-tems & d'un air envenimé, ce qui n'avoit été dit d'abord qu'avec des intentions innocentes ; il y a tant d'hommes naturellement outrés , & dans la bouche desquels tout s'enfle , tout grossit , tout

» fort de la vérité simple & naturelle ;
» j'en appelle ici à vous-mêmes. Ne vous
» est-il jamais arrivé qu'on ait envenimé
» vos discours les plus innocens , &
» ajouté à vos récits des circonstances
» que vous n'aviez pas même pensées ?
» Pourquoi ne pourriez-vous pas avoir
» été trompé à votre tour ? Et si tout
» ce qui passe par tant de canaux s'altère
» d'ordinaire , & ne revient jamais à
» nous comme il a été dit dans la source ,
» pourquoi voudriez-vous que les dis-
» cours qui vous regardent seuls , fus-
» sent exempts de cette destinée , &
» méritassent plus d'attention & de
» créance ?

» Vous nous répondrez sans doute ;
» qu'il ne s'agit pas ici de ces maximes
» générales , & que les faits dont vous
» vous plaignez ne sont pas douteux.
» Je le veux ; & je vous demande si , de
» son côté , votre frere n'a pas les mê-
» mes reproches à vous faire ; si ses
» défauts vous ont toujours trouvé fort
» indulgent & fort charitable... Je vous
» demande , si vous usez même de beau-
» coup de circonspection envers les au-
» tres hommes ; si vous faites beaucoup
» de graces aux foibleffes d'autrui ; ... si
» les histoires les plus tristes & les plus

» secretees ne deviennent pas bien-tôt
 » des événemens publics, par votre ma-
 » lignité & par votre imprudence ? O
 » homme ! vous poussez si loin la déli-
 » cateffe & la sensibilité sur ce qui vous
 » regarde ! Nous avons besoin de toute
 » la terreur de notre ministere, & de
 » tous les motifs les plus graves de la
 » Religion, pour vous porter à pardon-
 » ner à votre frere un seul discours, un
 » mot souvent, que l'imprudencce, que
 » le hafard, que la conjoncture, qu'un
 » juste ressentiment peut-être lui a ar-
 » raché ; & la licence de vos discours
 » envers les autres, ne connoît pas
 » même les bornes de la politeffe & de
 » la bienséance que le monde tout seul
 » prescrit. «

En général, la réfutation demande
 beaucoup d'habileté & d'adresse, un
 jugement exquis, & cette vigueur de
 raisonnement qui presse l'adversaire &
 le force au silence.

En observant les préceptes qu'on
 vient d'exposer, l'orateur parviendra
 sûrement à convaincre ses auditeurs.
 C'est son premier devoir ; mais cela
 ne suffit pas pour son triomphe : au ta-
 lent d'instruire, il doit joindre celui
 d'émouvoir.

Que dans tous vos discours, la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe, le remue.

(Boileau. *Art Poét.*)

Quiconque fait exciter à propos les passions, maîtrise à son gré les esprits. Aussi véhément que l'orage, aussi pénétrant que la foudre, aussi rapide que les torrens, il emporte, il renverse tout par les flots de sa vive éloquence. C'est ainsi qu'en ont parlé les maîtres ; (*) & c'est par là que *Démotthenes* a régné dans l'Aréopage, *Cicéron* dans la Tribune, *Bourdaloue* & *Massillon* dans nos Temples.

Les grands effets qui résultent de l'usage des passions dans le discours, exigent donc que nous en examinions ici le pouvoir.

CHAPITRE IV.

DES PASSIONS.

IL est, selon *Quintillien*, deux fortes de passions que l'éloquence peut émou-

(*) *Vehemens ut procella, excitatus ut torrens, incensus ut fulmen, tonat, fulgurat, & rapidis eloquentiæ fluctibus cuncta proruit, & proturbat.* C'est ainsi que

voir ; les unes plus fortes, plus véhémentes ; les autres plus douces, plus tendres, plus insinuanes. Celles-là marquent plus d'agitation ; celles-ci plus de tranquillité. Les premières sont faites pour commander, les autres pour persuader ; celles-là pour agiter & troubler les cœurs ; celles-ci pour les adoucir & pour les gagner.

Les passions qui agissent sur l'ame avec plus de véhémence, & laissent un plus long souvenir, sont la crainte, la terreur & l'indignation.

Celles dont les mouvemens plus doux l'agitent presque sans efforts, sont la confiance & la pitié.

Les unes & les autres, excitées à propos par des traits frappans, sont pour l'orateur sacré des ressorts puissans, qui lui soumettent les cœurs les plus insensibles & les plus rebelles.

Comment résister, par exemple, à la vive impression que produit cet endroit du sermon de *Bourdaloue*, sur le *Jugement de Dieu* ?

» Cependant si cette voix secrète
 » que Dieu nous fait entendre, sans se

Cicéron parle des effets que produit l'usage des passions dans le discours ; & il seroit, sans doute, difficile de les peindre avec des traits plus véhémens.

» montrer encore à nous, toute se-
» crette qu'elle est, nous fait néanmoins
» si vivement, & nous cause tant de
» frayeur & d'épouvante, que fera-ce
» quand Dieu éclatera ? Quand au son
» de la trompette effrayante qui réveil-
» lera les morts, & qui, des quatre
» parties du monde, rassemblera tous
» les hommes, il nous appellera nous-
» mêmes devant son tribunal ? Quand
» assis sur le trône, non point seulement
» de sa majesté, mais de sa justice, au
» milieu de ses Ministres & armé de son
» tonnerre, il se présentera lui-même à
» nous comme un Dieu irrité, comme
» un Dieu ennemi, comme un Dieu
» vengeur ? Quand aux yeux de tout
» l'univers attentif à l'écouter & à nous
» considérer, il tirera de notre cœur
» notre condamnation, pour la rendre
» juridique & solemnelle, & que par
» un dernier jugement, il viendra con-
» firmer, & pour user de cette expres-
» sion, sceller l'arrêt que nous aurons
» tant de fois déjà porté contre nous ?
» C'est-là, dit le sage, que les pécheurs
» sentiront plus que jamais, le poids de
» leurs péchés ; c'est-là qu'ils en gémi-
» ront plus que jamais : *Et erunt gementes ;*
» c'est-là qu'ils en verront plus que ja-

» mais, & toute l'énormité & toute la
 » honte : *Et erunt in contumeliâ inter*
 » *mortuos in perpetuum* ; c'est-là qu'ils en
 » craindront plus que jamais les fuites
 » affreuses : *Venient in cogitatione pecca-*
 » *torum suorum timidi* ; qu'ils en feront
 » accablés, qu'ils en feront désolés : *Us-*
 » *que ad supremum desolabuntur* ; & que
 » la conscience, si grièvement blessée &
 » si souvent méprisée, témoin & juge,
 » mais témoin alors & juge public, ven-
 » gera pleinement sur eux & authenti-
 » quement ses droits : *Et traducent illos*
 » *ex adverso iniquitates ipsorum.* «

Massillon excite la terreur par une image encore plus vive, lorsqu'il représente Jésus-Christ paroissant tout-à-coup dans le temple, pour y faire la terrible séparation des Justes & des pécheurs. Ce morceau est un trait d'éloquence supérieur peut-être à ce que les anciens & les modernes ont de plus achevé. (*)

* » Je m'arrête à vous, mes freres,
 » qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus

(*) Lorsque *Massillon* prononça cet endroit de son discours sur le petit nombre des Élus, un transport de faiblesse s'empara de tout l'auditoire ; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire ; le murmure d'acclamation & de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur, & ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau.

» du reste des hommes ; je vous regarde
» comme si vous étiez seuls sur la terre :
» & voici la pensée qui m'occupe &
» qui m'épouvante. Je suppose que c'est
» ici votre dernière heure , & la fin de
» l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir
» sur vos têtes , & Jésus-Christ paroî-
» tre dans sa gloire , au milieu de ce
» temple ; & que vous n'y êtes assem-
» blés que pour l'attendre , & comme
» des criminels tremblans à qui on va
» prononcer ou une sentence de grace ,
» ou un arrêt de mort éternelle. Car
» vous avez beau vous flatter , vous
» mourrez tels que vous êtes aujour-
» d'hui. Tous ces désirs de changement
» qui vous amusent , vous amuseront
» jusqu'au lit de la mort. Tout ce que
» vous trouverez alors en vous de nou-
» veau , fera peut-être un compte un
» peu plus grand que celui que vous
» auriez aujourd'hui à rendre.....

» Or , je vous le demande , & je vous
» le demande frappé de terreur , ne fé-
» parant pas en ce point mon sort du
» vôtre , & me mettant dans la même
» disposition , où je souhaite que vous
» entriez , je vous demande donc si Jé-
» sus-Christ paroïssoit en ce temple au
» milieu de cette assemblée , la plus au-

» guste de l'univers, pour nous juger ;
 » pour faire le terrible discernement
 » des boucs & des brebis, croyez-vous
 » du moins que les choses fussent éga-
 » les ? croyez-vous seulement qu'il s'y
 » trouvât dix Justes, que le Seigneur
 » ne put trouver autrefois en cinq vil-
 » les toutes entieres ? Je vous le deman-
 » de, vous l'ignorez, & je l'ignore moi-
 » même. Vous seul, ô mon Dieu, con-
 » noissez ceux qui vous appartiennent ;
 » mais si nous ne connoissons pas ceux
 » qui lui appartiennent, nous savons du
 » moins que les pécheurs ne lui appar-
 » tiennent pas. Or, qui sont les fidelles
 » ici assemblés ? les titres & les dignités
 » ne doivent être comptés pour rien ;
 » vous en ferez dépouillés devant Jésus-
 » Christ. Qui sont-ils ? beaucoup de
 » pécheurs qui ne peuvent pas se con-
 » vertir ; encore plus qui le voudroient,
 » mais qui different leur conversion ;
 » plusieurs autres qui ne se convertissent
 » jamais que pour retomber ; enfin un
 » grand nombre qui croient n'avoir pas
 » besoin de conversion. Voilà le parti
 » des réprouvés. Retranchez ces quatre
 » fortes de pécheurs de cette assemblée
 » sainte, car ils en seront retranchés au
 » Grand Jour. Paroissez maintenant, Jus-

Si tes, où êtes-vous ? reste d'Israël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu ! où sont vos Elus ? & que reste-t-il pour votre partage ? «

Quelquefois un seul trait suffit pour jeter le trouble dans les cœurs ; telle est cette exclamation de *Bossuet* dans l'oraison funebre d'*Henriette d'Angleterre*, lorsqu'après un morceau plus calme, il s'écrie tout-à-coup :

» O nuit dévastreuse ! ô nuit effroyable ! où retentit, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle, » *Madame se meurt ! Madame est morte !* » Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avoit défolé sa famille ? «

Quels sentimens d'effroi, de terreur & de consternation n'éprouve-t-on pas à la lecture seule de ces morceaux d'une éloquence si vive, si pressante ? Et quels effets ne devoient-ils pas produire au milieu de l'appareil de nos mystères, dans la chaire de vérité, & par l'organe d'un ministre ému, pénétré lui-même ?

Mais si pour triompher de la résistance des auditeurs, il est avantageux d'employer ainsi ces grands mouvemens qui agitent l'ame avec autant de violen-

ce, on ne doit pas négliger ceux qui la disposent au repentir, qui la font rougir de ses foibleffes, qui raniment ses espérances, & qui réveillent enfin les plus tendres affections. Voici quelques exemples de cette onction persuasive, qui a tant de pouvoir sur les cœurs sensibles.

Première
Partie de la
Passion.

» O vous, qui m'écoutez, s'écrie
 » *Massillon*, voyez-vous l'Ame sainte de
 » Jésus expirant presque de douleur &
 » de défaillance, & frappé de toute
 » l'horreur qu'inspire le péché, lorsqu'on le voit dans la lumière de Dieu.
 » Voilà l'image de la douleur que vous
 » devez porter au tribunal, où vous
 » viendrez dans ces jours de salut apparaître la justice de Dieu sur vos crimes.
 » Jésus dans son agonie est le modèle
 » des pénitens; & cependant nous vous
 » verrons approcher les yeux secs, le
 » cœur tranquille, plus sensible à la
 » honte d'un aveu, qu'à la multitude &
 » à l'énormité des chûtes que vous viendrez avouer; cependant vous nous
 » raconterez l'histoire de votre vie,
 » comme on raconte des faits indifférens; & nous aurons besoin de toute
 » la force de la parole sainte, pour réveiller votre léthargie, pour vous arracher quelque foibles sentimens de

» componction ; & il faudra disputer ,
 » contester , conjurer , s'insinuer , relâ-
 » cher même des regles , pour vous
 » faire agréer les remedes ; & si nous
 » voulons vous ouvrir les yeux sur l'é-
 » tat déplorable de votre conscience , &
 » vous obliger d'arracher l'œil qui vous
 » scandalise , & vous éloigner d'une occa-
 » sion où vous périssiez , vous résisterez ,
 » vous vous plaindrez , vous nous ac-
 » cuseriez de troubler les consciences ,
 » & de jeter les pécheurs dans le dé-
 » sespoir. O Dieu ! est-ce ainsi qu'on
 » vous appaise , font-ce là les saintes
 » angoisses de la pénitence ? «

Avec quelle douceur insinuante *Che-
 minais* fait voir que le vindicatif se prive
 du droit commun , que lui donne le
 précepte du pardon des injures !

» C'est ici , Messieurs , dit cet Ora-
 » teur du sentiment , c'est ici que la
 » bonté de Dieu me paroît admirable ,
 » d'avoir pourvu à nos intérêts avec
 » tant de soin. En effet , mon Dieu , que
 » vous importoit que des vers de terre
 » comme nous , s'entredéchirassent , se
 » voulussent du mal , pourvu que cha-
 » cun vous adorât en particulier , vous
 » rendît ses devoirs , vous aimât , vous
 » priât ? L'intérêt de votre gloire étoit

» par là à couvert. Que vous importoit-il
 » de chercher le nôtre, & de le cher-
 » cher même à vos dépens ; de vouloir
 » qu'on nous aimât, lors même que
 » nous sommes vos ennemis par le pé-
 » ché ; de vouloir qu'on laissât à l'autel
 » le sacrifice, qui est l'action la plus
 » sainte de la Religion, pour venir se
 » réconcilier avec nous ; de remettre
 » toutes les offenses à ceux qui nous
 » remettoient les nôtres ; en un mot,
 » de venger notre querelle par l'enfer,
 » comme la vôtre ? Ah ! Messieurs, re-
 » connoissons à ces aimables soins, les
 » entrailles paternelles d'un Dieu qui
 » nous aime, qui regarde ses enfans
 » comme une partie de lui-même : ai-
 » mons un Chef si plein de charité pour
 » ses membres ! Il jugeoit bien par notre
 » extrême délicatesse à supporter les
 » défauts d'autrui, & par notre fragilité
 » à offenser notre prochain, que l'Eglise
 » des fidèles seroit troublée par des
 » divisions continuelles, s'il ne se met-
 » toit, pour ainsi dire, entre nous pour
 » appaiser les différens ; s'il ne portoit
 » une loi qui sert comme une bar-
 » rière contre la fureur du vindicatif. «

(*Serm. sur le Pardon des injures.*)

Voyez encore avec quelle onction,

le même orateur termine son discours si touchant *sur la Charité envers les prisonniers.*

» Ah ! s'il vous reste encore de la foi,
» hâtez-vous, Chrétiens auditeurs, de
» gagner par vos aumônes, celui qui
» doit être votre Juge, & si l'esprit de
» Dieu vous l'inspire, courez vite aux
» prisons ; allez rendre la liberté à des
» misérables arrêtés pour des fommes
» plus légères que celles que vous ex-
» posez au moindre coup de votre jeu ;
» soyez leur ange tutélaire, comme celui
» qui délivra saint *Pierre* ; dites-leur,
» comme à cet Apôtre : *Surge velociter,*
» *sequere me* ; levez-vous, pauvres dé-
» solés, on vous ouvre le triste séjour
» où vous languissez ; je suis l'ange en-
» voyé de Dieu pour venir rompre vos
» fers ; suivez-moi. Faites des heureux,
» Messieurs, rendez le mari à une fem-
» me affligée, le pere à des enfans aban-
» donnés, le repos à une famille obérée,
» l'espérance & la vie à des gens défef-
» pérés ; effuyez des larmes qui coulent
» depuis si long-tems ; rendez la sérénité
» sur des visages pâles & languissans.
» Que le pauvre, sous sa cabane, entou-
» ré de ses enfans, bénisse la main secou-
» rable qui aura brisé ses fers ; qu'ils vous

» regardent comme des fauveurs ; que
 » leurs cris de joie percent jusqu'au
 » ciel, & le forcent à vous être favora-
 » ble ; que leur liberté recouvrée les
 » oblige à reconnoître que Dieu a vrai-
 » ment soin d'eux, & leur fasse rétracter
 » tous leurs murmures passés : *Nunc scio*
 » *verè quia misit Dominus angelum suum.*
 » Ah ! je reconnois à présent que Dieu
 » est mon pere : car qui penseroit à
 » moi, si Dieu n'inspiroit aux riches un
 » peu de charité pour les pauvres ? Il
 » est si beau, Messieurs, de soulager les
 » malheureux, & cela est si capable de
 » flatter une ame bien née, que c'est une
 » bonté même à Dieu d'en avoir fait
 » une vertu. Il veut encore ajouter à
 » cette satisfaction, une gloire éternel-
 » le, &c. «

On trouve aussi, dans la seconde par-
 tie du discours de *Fénélon*, pour le Sacre
 de l'Electeur de Cologne, une apostro-
 phe pleine de sensibilité, & qui ne pou-
 voit partir que d'un cœur tel que celui
 de cet illustre Prélat.

» O Pasteurs ! loin de vous tout cœur
 » rétréci ; élargissez, élargissez vos en-
 » trailles. Vous ne savez rien, si vous
 » ne savez que commander, que re-
 » prendre, que corriger, que montrer

» la lettre de la loi. Soyez peres ; ce n'est
» pas assez , foyez meres ; souffrez de
» nouveau les douleurs de l'enfante-
» ment , à chaque effort qu'il faudra faire
» pour achever de former Jésus - Christ
» dans un cœur. «

Des Passions en particulier.

Imaginer vivement & peindre avec force , ne sont pas les seuls moyens que l'orateur puisse employer pour toucher l'auditeur & triompher de sa résistance ; il faut encore qu'il connoisse bien la nature des passions pour en exposer , avec vérité , les dangers , les agitations & les remords auxquels sont livrés ceux qu'elles dominant. Cette connoissance intime du cœur humain exige du prédicateur , un esprit d'observation dégagé de tout préjugé , qu'un zele amer ne guide point dans ses recherches , qui ne se permet aucune application , & qui n'a en vue que le bien de la société & le salut de ses freres. Quelques uns de nos grands maîtres ont parfaitement réussi dans cette importante partie de leur ministere. Nous nous bornerons ici à citer quelques endroits de leurs sermons qui y sont relatifs : il seroit trop

long de parcourir toutes les passions. Il suffira de montrer, dans un petit nombre d'exemples choisis, avec quel art & quelle justesse, ils ont saisi le caractère de quelques unes.

Voici comment *Massillon* dépeint l'état continuel de gêne que s'impose l'ambitieux, pour parvenir plus sûrement au but qu'il se propose.

» Un homme livré à l'ambition se
 » laisse-t-il rebuter par les difficultés
 » qu'il trouve sur son chemin ? Il se re-
 » fond, il se métamorphose, il force son
 » naturel, & l'assujettit à sa passion. Né
 » fier & orgueilleux, on le voit d'un air
 » timide & soumis, essuyer les caprices
 » d'un ministre, mériter par mille bas-
 » ses la protection d'un subalterne en
 » crédit, & se dégrader jusqu'à vouloir
 » être redevable de sa fortune à la va-
 » nité d'un commis ou à l'avarice d'un
 » esclave : vif & ardent pour le plaisir,
 » il consume ennuyeusement, dans des
 » antichambres & à la suite des grands,
 » des momens qui lui promettoient ail-
 » leurs mille agrémens : ennemi du tra-
 » vail & de l'embarras, il remplit des
 » emplois pénibles, prend non-seule-
 » ment sur ses aises, mais encore sur
 » son sommeil & sur sa santé, de quoi

» y fournir : enfin , d'une humeur fer-
» rée & épargnante , il devient libéral ,
» prodigue même : tout est inondé de
» ses dons ; & il n'est pas jusqu'à l'affa-
» bilité & aux égards d'un domestique
» qui ne soit le prix de ses largesses. «

Le même orateur représente , avec les couleurs les plus fortes , la honte & les remords qui accompagnent presque toujours un attachement criminel.

» Insupportable , secondement , par
» les dégoûts , les jaloufies , les fureurs ,
» les contraintes , les frayeurs , les trif-
» tes événemens inséparables de cette
» passion : on a tout à craindre du côté
» de la réputation & de la gloire : il
» faut acheter le plaisir injuste au prix
» des mesures les plus gênantes , ou si
» une seule vient à manquer , tout est
» perdu : il faut soutenir les discours pu-
» blics & les murmures domestiques ,
» soutenir les caprices , les inégalités ,
» les mépris , la perfidie peut-être de
» l'objet qui vous captive ; soutenir vos
» devoirs , vos bienfécances , vos intérêts
» toujours incompatibles avec vos plai-
» sirs ; se soutenir soi-même contre soi-
» même. Ah ! les commencemens de la
» passion n'offrent rien que de riant &
» d'agréable ; les premiers pas que l'on

» fait dans la voie de l'iniquité, on ne
 » marche que sur des fleurs : les pre-
 » mieres fureurs de ce vice sur-tout
 » enivrent la raison, & ne lui laissent
 » pas le loisir de sentir toute sa misere :
 » les idées qu'on se fait alors de la pas-
 » sion sont encore nobles & flatteuses ;
 » le langage répond aux idées, on ne
 » l'annonce mutuellement que par l'é-
 » lévation des sentimens, la bonté du
 » cœur, la discrétion, l'honneur, la
 » bonne foi, la distinction du mérite,
 » la destinée des penchans ; tout flatte
 » encore la vanité. Mais les suites, dit
 » l'Esprit de Dieu, en sont toujours
 » ameres comme l'absynthe : mais la
 » passion un peu refroidie ; mais le plai-
 » sir injuste approfondi ; mais les pre-
 » miers égards affoiblis par la familiarité
 » & le long usage ; mais la vanité dé-
 » trompée par tout ce que la passion
 » a de plus honteux : ah ! viennent les
 » bruits défagréables, les murmures pu-
 » blics, les dissensions domestiques, les
 » affaires ruinées, les établissemens man-
 » qués, les soupçons, les jaloufies, les
 » dégoûts, les infidélités, les fureurs.
 » Que vous reste-t-il alors, ame infi-
 » delle, que des retours affreux sur
 » vous-mêmes ; qu'un poids d'amertume

» sur votre cœur ; qu'une honte secrète
 » de votre foiblesse ; que des regrets de
 » n'avoir pas suivi des conseils plus sa-
 » ges ; que des réflexions tristes sur
 » tout ce que vous pouviez vous pro-
 » mettre de repos, de gloire, de bon-
 » heur dans le devoir & dans l'innocen-
 » ce ? & avez-vous pu réussir jusqu'ici
 » à vous calmer, & à vous faire une
 » conscience tranquille dans le crime ? «

Bourdaloue, dans un endroit de son sermon sur *les Richesses*, décrit, avec un style mâle & nerveux, l'aveuglement & l'acharnement avec lequel on court après des biens qui ne rassasient jamais : on y voit l'avare sourd à la voix de la modération, à l'amour du repos, au désir de la gloire, fuir les lumières de la raison & celles de la foi.

» Où sont aujourd'hui les riches qui,
 » réglant leur cupidité par une sage mo-
 » dération, mettent un point à leur for-
 » tune ? Où sont les riches qui, contents
 » de ce qui suffit, & portant leurs pen-
 » sées plus haut, disent : C'est assez de
 » biens sur la terre, il faut se pourvoir
 » de ces trésors célestes que ni les vers
 » ni la rouille ne consomment point. En
 » vain on leur représente que se borner
 » de la sorte, c'est la marque la plus

» certaine d'un esprit solide & judi-
 » cieux ; en vain on leur fait voir la
 » folie d'un homme qui, n'ayant que
 » des besoins limités, a des désirs im-
 » menses & infinis. . . . En vain, leur
 » dit-on avec l'Ecclésiaste, que cette
 » ardeur d'amasser & d'accumuler, n'est
 » que vanité & affliction d'esprit ; que
 » dans la cupidité même, comme en
 » toute autre chose, il doit y avoir une
 » fin ; & qu'un des châtimens de Dieu,
 » les plus visibles sur les riches avarés,
 » c'est que, pour être dans l'opulence,
 » ils n'en craignent pas moins la pau-
 » vreté, & que plus ils ont acquis, plus
 » ils veulent acquérir. En vain leur re-
 » montre-t-on qu'entassant toujours
 » biens sur biens, ils n'en font dans le
 » monde ni plus aimés, ni plus estimés,
 » ni plus honorés ; que la mesure néces-
 » faire une fois remplie, ils n'en vivent
 » pas du reste plus agréablement ni plus
 » doucement ; & que tout l'effet de ces
 » grandes richesses, est de leur attirer
 » l'envie, l'indignation, la haine publi-
 » que ; tout cela ne les touche point.
 » Brûlés d'une avare convoitise, ils se
 » répondent secrètement que tout est
 » nécessaire dans le monde ; que rien,
 » à le bien prendre, ne suffit ; qu'on ne
 » peut

» peut jamais trop avoir ; que les hom-
 » mes ne valent & ne sont comptés que
 » sur le pied de ce qu'ils ont ; qu'il est
 » doux de cueillir en pleine moisson ;
 » qu'il ne convient qu'à une ame timide
 » ou à une conscience foible de fixer
 » ses défirs. «

On trouve aussi dans les saints Peres,
 des tableaux frappans des funestes effets
 de l'empire de certaines passions sur le
 cœur de l'homme. C'est ainsi que saint
 Grégoire peint les tourmens cruels qu'é-
 prouve l'envieux, à la vue du bonheur
 d'autrui.

At quænam morbi causa est ? quod frater nimirum, vel propinquus, vel vicinus in animi tranquillitate vivit. O novas injurias ! crimini dare quod non adversâ fortunâ conflictetur ille, cujus rebus secundis dolet ; non ex eo quod ab illo acceperit aliquid incommodi, injuriam æstimans ; sed quod ille sine cujusquam injuriâ ex animi sui sententiâ vivat, & in rebus secundis versetur. Quid passus es infelix ? quâ acceptâ injuriâ extabescis, acerbis oculis, successus prosperos invidens vicini ? Quid habes quod Deo conqueraris, quod crimini des, si ille corpore decorus, si eloquentiâ ornatus, si genere superior est, si aliquo magistratu inito splendidus ac magnificus in dignitate conspici-

S. Gregoræ
 Orat. 7.

*tur ; si aliqua ei pecuniarum copia accessit ; si propter prudentiam , in verbis ejus auctori-
tas inest ; si propter beneficium à multitu-
dine observatur ; si ob liberos sibi placet ; si
ex redditibus atque proventibus domûs ,
splendidè atque magnificè vivendo , clares-
cit ? Cur hæc tibi tanquam telorum cuspides
in cor incidunt ; cum plodis palmas , digitos
complicas , cogitationibus angeris , ex inti-
mis præcordiis , doloris significantia ducis
suspiria ; injucundus tibi reddituum , atque
proventuum fructus , acerba mensa , focus sub-
tristis , paratæ atque faciles aures obtreçtan-
tibus ei qui secundâ fortunâ utatur ? Quod si
aliquod dextri aut fausti dicatur , clausæ ser-
moni sunt aures . . . Et cum ita animatus sis ,
cur simulatione morbum obvolvis ? quomodò
amicitiæ persona per fictam benevolentiam
in te formatur ? Cur faustis appellationibus
excipis , salvere atque valere jubens , con-
traria in animo clamè imprecans !*

On voit par les différens exemples que nous venons de citer , de quelle ma-
niere l'orateur peut s'y prendre pour
exciter & pour peindre les passions. On
sent la vive impression que peuvent faire
sur le cœur , ces traits ménagés avec art ,
qui poursuivent le vice jusques dans ses
plus secrets retranchemens. Mais pour
produire cet effet , que l'orateur n'ou-

blie point, que son premier devoir est d'être touché lui-même ; que c'est-là le moyen le plus puissant pour toucher les autres ; que pour l'être, il faut bien se pénétrer du sujet que l'on traite, se revêtir, pour ainsi dire, des passions de ceux pour qui nous nous intéressons, nous mettre à leur place, &c. En effet, l'auditeur ne se livrera ni à la haine, ni à l'indignation, ni à la crainte, ni à la pitié, si l'orateur n'est embrasé lui-même du feu qu'il veut allumer dans l'ame des autres : il n'excitera jamais leurs pleurs, s'il ne commence par en verser lui-même. *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.* L'art ne peut représenter les sentimens de la nature ; il faut qu'elle-même s'explique. Ce ne sont point, dit *Cicéron*, des mouvemens feints, ni des imitations de douleur que je demande, c'est une douleur réelle & effective, ce sont des sanglots qui partent d'un cœur véritablement touché : *Non simulacra, neque imitamenta, sed luctus verus, atque lamenta vera, & spirantia.*

A ces réflexions nous ajouterons trois remarques qui termineront cet article important.

1°. Quand l'orateur traite une passion, il doit s'appliquer à trouver les

termes & les figures qui lui conviennent ; car chaque passion a son langage , ses expressions & ses bienféances. Un discours châtié , fleuri , périodique , n'est pas propre à émouvoir ; la passion s'explique autrement : elle rejette tout ce qui amuse l'esprit : elle va droit au cœur.

2° Le grand secret , pour bien manier les passions , est de n'y rien mêler d'incompatible & d'étranger. L'ame veut suivre son objet : si , dans le tems que vous tâchez de lui inspirer un sentiment de confiance , vous y mêlez quelque sujet de crainte , de terreur , vous corrompez l'unité de la passion , vous en arrêtez l'effet ; & alors l'esprit de l'auditeur se détend & ne reçoit plus , ou ne reçoit qu'imparfaitement l'impression que vous vouliez faire.

3°. Il ne faut point exciter des mouvemens trop fréquens , ni les soutenir trop long-tems. On s'accoutume à ce qui dure , & on cesse d'en être frappé. Le corps s'endurcit aux coups réitérés , & l'ame aux mouvemens continués.

4°. Enfin , dans la peinture des passions qui font le malheur ou la honte de l'espece humaine , la charité interdit à l'orateur ces traits particuliers , ces applications malignes qui supposent dans

celui qui se les permet, l'intention peu chrétienne de livrer à la censure publique telle ou telle personne.

CHAPITRE V.

DE LA PÉRORAISON.

DE toutes les parties du discours, la Péroraison est une des plus importantes & des plus difficiles à traiter. C'est-là que l'orateur doit mettre en jeu tous les ressorts de la sensibilité, & frapper les plus grands coups : tous les sujets de morale aboutissent à des conclusions pathétiques. L'attention de l'auditoire, qui se ranime toujours à la fin du sermon, invite le Ministre de la parole à couronner l'instruction par des images touchantes & des peintures énergiques, qui remuent vivement les consciences, & laissent dans les esprits une impression ineffaçable.

D'après cela, nous pensons qu'une recapitulation des points principaux, qui ont été agités séparément & d'une manière plus étendue dans le corps du discours, ne produiroit pas autant d'effet

qu'une exhortation pathétique aux fideles, ou une priere attendrissante, adressée au souverain Maître des cœurs. C'est ainsi que nos plus illustres orateurs terminent la plupart de leurs sermons. Celui de *Massillon, sur l'Emploi du tems*, finit par cette exhortation énergique & pressante.

» Méditez ces vérités saintes, mes freres ; le tems est court ; il est irréparable ; il est le prix de votre éternelle félicité ; il ne vous est donné que pour vous en rendre digne. Mesurez là dessus ce que vous en devez donner au monde, au plaisir, à la fortune, à votre salut. Mes freres, dit l'Apôtre, le tems est court : usons donc du monde, comme si nous n'en usions pas : possédons nos biens, nos dignités, nos titres, comme si nous ne les possédions pas : jouissons de la faveur de nos maîtres & de l'estime des hommes, comme si nous n'en jouissions pas : ce n'est-là qu'une ombre qui nous échappe : & ne comptons de réel dans toute notre vie, que les momens que nous aurons employés pour le ciel. «

Cheminais, en terminant son sermon *sur la Difficulté du salut*, adresse à Dieu cette priere touchante.

» C'est sur-tout à vous, mon Dieu,
» que nous devons avoir recours, *Do-*
» *mine, salva nos, perimus* : sauvez-nous,
» Seigneur, sur cette mer orageuse du
» monde, où tant de vents s'élevent, où
» tant d'écueils sont cachés : la tempête
» nous menace, les flots nous gagnent,
» l'art devient inutile, & la force sans
» effet ; *Salva nos*. Eh ! quoi, Seigneur,
» cet œil toujours ouvert, qui veille sur
» les élus, s'est-il fermé sur nous ? *Peri-*
» *mus*. Le monde nous entraîne, le tor-
» rent nous emporte, la coutume nous
» domine, tout conspire à nous perdre,
» nous abandonnerez-vous ? Ah ! Sei-
» gneur, si le souvenir du passé vous tou-
» che, j'ai quelquefois mis la main à l'œu-
» vre : il y a eu certains momens dans la
» vie, où j'ai fait des efforts : c'est peu
» pour un Dieu aussi grand que vous ;
» mais c'est quelque chose pour une créa-
» ture aussi foible & aussi imparfaite que
» moi, que dis-je, ô mon Dieu ! & quelle
» est ma hardiesse, de me faire un mérite
» de vos dons ? Souvenez-vous plutôt,
» Seigneur, des prodiges que vous avez
» faits pour me sauver, & achevez un
» ouvrage qui vous a déjà tant coûté.
» Sur-tout, mon Dieu, ne me dérobez
» point la vue du péril, elle excitera ma

» vigilance : ne me laissez pas endormir
 » dans une fausse sécurité. Vos Saints,
 » après avoir fait de si grandes choses,
 » ont tremblé; pénétrez-moi, Seigneur,
 » de la même crainte, & que cette crainte
 » ne soit jamais oisive, mais qu'elle me
 » fasse sans cesse travailler, jusqu'à ce
 » que j'arrive à l'heureux terme de l'é-
 » ternité. «

Si cependant l'orateur croit nécessaire de rappeler aux auditeurs, dans la péroraison, les preuves qu'il a établies, il doit les retracer rapidement, ne point s'appesantir sur les détails, éviter la féchereffe de l'analyse, & se hâter de tirer de tout ce qu'il a dit, une conclusion frappante qui assure son triomphe.

Massillon emploie avec succès cette manière de résumer, à la fin de son sermon *sur la Certitude d'un avenir*.

» Que conclure de ce discours ? Que
 » l'impie est à plaindre de chercher dans
 » une affreuse incertitude sur les vérités
 » de la Foi, la plus douce espérance de
 » sa destinée ; qu'il est à plaindre de ne
 » pouvoir vivre tranquille, qu'en vivant
 » sans foi, sans culte, sans Dieu, sans
 » confiance ; qu'il est à plaindre, s'il faut
 » que l'Évangile ne soit qu'une fable ; la
 » foi de tous les siècles, une crédulité ;

» le sentiment de tous les hommes, une
» erreur populaire ; les premiers princi-
» pes de la nature & de la raison, des
» préjugés de l'enfance ; le sang des Mar-
» tyrs, que l'espérance d'un avenir sou-
» tenoit dans les tourmens, un jeu con-
» certé pour tromper les hommes ; la
» conversion de l'univers, une entrepri-
» se humaine ; l'accomplissement des
» Prophéties, un coup de hasard ; en un
» mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de
» mieux établi dans l'univers se trouve
» faux, afin qu'il ne soit pas éternelle-
» ment malheureux.

» O homme ! je vous montrerai une
» voie plus sûre de vous calmer. Crai-
» gnez cet avenir que vous vous forcez
» de ne pas croire ; ne nous demandez
» pas ce qui se passe dans cette autre vie
» dont on vous parle ; mais demandez-
» vous sans cesse à vous-même, ce que
» vous faites dans celle-ci. Calmez votre
» conscience par l'innocence de vos
» mœurs, & non par l'impiété de vos
» sentimens. Mettez votre cœur en re-
» pos en y appelant Dieu, & non pas
» en doutant s'il vous regarde. La paix
» d'un impie n'est qu'un affreux déses-
» poir. Cherchez votre bonheur, non en
» secouant le joug de la foi, mais en

» goûtant combien il est doux ; pratiquez
 » les maximes qu'elle vous prescrit, &
 » votre raison ne refusera plus de se sou-
 » mettre aux mysteres qu'elle vous or-
 » donne de croire. L'avenir cessera de
 » vous paroître incroyable, dès que
 » vous cesserez de vivre comme ceux
 » qui bornent leur félicité dans le court
 » espace de cette vie. Alors, loin de le
 » craindre cet avenir, vous le hâterez
 » par vos désirs ; vous soupirez après
 » ce jour heureux, où le Fils de l'hom-
 » me, le Pere du siecle futur, viendra
 » punir les incrédules, & conduire dans
 » son royaume, tous ceux qui auront
 » vécu dans l'attente de la bienheureuse
 » éternité. «

La paraphrase d'un endroit choisi de
 l'Écriture ou d'un Pseaume, peut faire
 une pêroraison entiere & des plus tou-
 chantes. Telle est celle-ci de *Massillon*.

» Regardez, Seigneur, du haut de la
 » demeure de votre gloire, & voyez :
 » *Attende, Domine, de cœlo ; & vide de*
 » *habituaculo sancto gloria tua.* Où est vo-
 » tre zele ? où est la force de votre bras ?
 » ou du moins que sont devenus les en-
 » trailles de vos miséricordes anciennes
 » sur votre peuple ? *Ubi est zelus tuus ?*
 » *fortitudo tua ? multitudo viscerum tuo-*

» *rum ?* &c. « (Voyez le sermon sur le Mé-
lange des bons, &c.)

Et cette autre de M. l'Abbé Poulle.

» Cité de Dieu, on m'a raconté de toi
» des choses ineffables, & mon cœur en
» a tressailli d'allégresse. Si le récit im-
» parfait de tes merveilles me comble
» de tant de joie, combien le sentiment
» en sera-t-il délicieux ? Si l'idée gros-
» sière que je m'en forme, me ravit &
» me transporte, quels effets ne produi-
» ra pas sur moi la réalité ? *Latatus sum*
» *in his, quæ dicta sunt mihi, &c.*

(Sermon sur le Ciel.)

La Péroration du panégyrique doit inspirer plus d'intérêt encore que le reste du discours. Elle offre à l'admiration des auditeurs, les derniers momens du Juste ; elle lui présente comme un modèle, cette constance héroïque, cette foi vive & cette tranquillité d'ame, qui ajoutent à l'éclat de ses vertus. On sent tout ce qu'exige de l'orateur, un tableau aussi touchant ; combien les traits en doivent être vifs & fortement prononcés. Tel est le mérite du morceau suivant.

L'orateur, après avoir exposé les regrets de saint *Louis*, de ne pas mourir martyr de Jésus-Christ, s'exprime ainsi.

» Ah ! consolez-vous, grand Prince,

» la charité a ses martyrs aussi-bien que
 » la foi. L'Apôtre saint *Paul* l'a dit avant
 » nous. Si la victime n'est pas immolée
 » par le glaive, elle fera confumée par
 » le feu ; rien ne manquera à l'holocauste
 » te, & l'amour achevera ce que l'amour
 » a commencé. Venez donc, Chrétiens
 » ses sujets, apprenez à bien vivre, pour
 » apprendre à bien mourir. Contemplez
 » avec respect cette grande victime con-
 » fumée par la charité, languissant sous
 » le poids de la douleur, mais plus fort
 » que jamais, abbatu, mais toujours in-
 » vincible. Voyez quelle douceur sur
 » ce visage mourant ! quel noble feu
 » dans ses yeux ! quelle onction dans
 » ses paroles ! quelle sérénité sur son
 » front ! quels traits de grandeur & de
 » majesté ! quelle source de larmes ! quels
 » élancemens de cœur vers la sainte
 » Jérusalem ! quels tendres regards sur
 » Jésus crucifié ! Si grand pendant la vie,
 » ne vous paroît-il pas encore plus
 » grand à la mort ? ses derniers soupirs
 » ne sont-ils pas les soupirs d'un héros !
 » & à cette vue, ne direz-vous pas avec
 » moi : ailleurs, la mort est la dégra-
 » dation des Grands ; ici, la mort est le
 » triomphe des Saints. «

(*Pan. de S. Louis, par le P. Perusseau, Jésuite.*)

La Péroraison de l'oraison funebre doit être tout à la fois consolante & instructive, comme dans cet exemple.

» Que vous dirai-je, Messieurs, dans
 » une cérémonie aussi lugubre & aussi
 » édifiante que celle-ci ? Je vous averti-
 » rai que le monde est une figure trom-
 » peuse qui passe, & que vos richesses,
 » vos plaisirs, vos honneurs passent avec
 » lui. Si la réputation & la vertu pou-
 » voient dispenser d'une loi commune,
 » l'illustre & vertueuse *Julie* vivroit en-
 » core avec son époux : ce peu de terre
 » que nous voyons encore dans cette
 » Chapelle, couvre ces grands noms &
 » ces grands mérites. Quel tombeau ren-
 » ferma jamais de si précieuses dépouil-
 » les ? la mort a rejoint ce qu'elle avoit
 » séparé. L'époux & l'épouse ne sont
 » plus qu'une même cendre ; & tandis
 » que leurs ames, teintes du Sang de Jé-
 » sus-Christ, reposent dans le sein de la
 » paix, j'ose le présumer ainsi de la mi-
 » séricorde divine, leurs ossemens humi-
 » liés dans la poussière du sépulcre, selon
 » le langage de l'Écriture, se réjouissent
 » dans l'espérance de leur entière réu-
 » nion & de leur résurrection glorieuse. «

(Fléchier, *Or. fun. de Mde. de Montausier.*)

Bossuet réunit le sublime & le pathé-

tique de l'éloquence, dans la Péroration de son oraison funebre du Grand Condé. Il invite tous ceux qui sont préfens, Princes, peuple, Guerriers & fur-tout les amis de ce Héros, à environner son monument, & à venir pleurer fur fa cendre.

» Jettez les yeux de toutes parts,
 » dit-il, voilà tout ce qu'a pu faire la ma-
 » gnificence & la piété pour honorer
 » un héros; des titres, des inscriptions,
 » vaines marques de ce qui n'est plus;
 » des figures qui semblent pleurer au-
 » tour d'un tombeau; & de fragiles ima-
 » ges d'une douleur que le tems emporte
 » avec le reste; des colonnes qui sem-
 » blent vouloir porter jusqu'au ciel, le
 » magnifique témoignage de notre néant;
 » & rien enfin ne manque dans tous ces
 » honneurs, que celui à qui on les rend.
 » Pleurez donc fur ces foibles restes de
 » la vie humaine; pleurez fur cette triste
 » immortalité que nous donnons aux hé-
 » ros. «

Enfin, il ajoute ces mots si connus & éternellement cités.

» Pour moi, s'il m'est permis, après tous
 » les autres, de venir rendre les derniers
 » devoirs à ce tombeau, ô Prince, le
 » digne fujet de nos louanges & de nos

» regrets , vous vivrez éternellement
» dans ma mémoire.... Agréez ces der-
» niers efforts d'une voix qui vous fut
» connue ; vous mettez fin à tous ces
» discours. Au lieu de déplorer la mort
» des autres , grand Prince , dorénavant
» je veux apprendre de vous à rendre la
» mienne sainte : heureux si , averti par
» ces-cheveux blancs , du compte que je
» dois rendre de mon administration , je
» réserve au troupeau que je dois nour-
» rir de la parole de vie , les restes d'une
» voix qui tombe , & d'une ardeur qui
» s'éteint. «

Dans cette Péroration touchante , on aime à voir l'orateur paroître , & se mêler lui-même sur la scène : l'idée importante d'un vieillard qui célèbre un grand homme , ces cheveux blancs , cette voix affoiblie , ce retour sur le passé , ce coup-d'œil ferme & triste sur l'avenir ; tout cela forme dans l'ame un sentiment profond , qui a quelque chose de doux , d'élevé , de mélancolique & de tendre.





CHAPITRE VI.

DES BIENSÉANCES

ORATOIRES.

S'IL est effentiel à l'orateur de bien disposer ses preuves, si l'étude du cœur humain lui est nécessaire pour exciter ou calmer, à son gré, les différentes passions dont il est susceptible, il n'est pas moins important qu'il joigne à ces connoissances, celles des Bienféances oratoires.

On appelle ainsi certains ménagemens qu'il doit prendre, pour ne point bleffer la délicatesse de ceux devant qui ou de qui il parle, & les tours adroits & étudiés dont il se fert pour dire des choses, qui autrement paroîtroient dures & choquantes.

Quoique l'éloquence de la chaire, ne soit pas faite pour flatter les hommes, le ton de vérité qui doit y régner, n'exclut cependant point ces précautions. *Bosquet, Bourdaloue, Massillon* & tous les orateurs célèbres, dont le zele égalait les talens, n'ont jamais oublié ce qu'ils devoient à leurs auditeurs, sans qu'on les accusât pour cela de favoriser le re-

lâchement & les défordres. La réſerve avec laquelle ils ont traité certaines matières délicates, eſt un modele pour tout Miniſtre de l'Evangile ; & les exemples que nous allons citer, feront ſentir avec quel art ces grands maîtres ont ſu concilier, lorsque les circonſtances, le ſujet ou les perſonnes l'exigeoient, la ſévérité & les égards, la décence & la vérité.

*Exemples de Bienſéance dans les
Discours de Morale.*

1°. Il eſt en morale des matières qui peuvent intéreſſer la pudeur, & que cependant un prédicateur eſt obligé de traiter. Quelles précautions alors ne doit-il pas prendre, ou pour tirer le rideau ſur des infamies que ſon miniſtere l'oblige de condamner, ou pour crayonner des défordres qu'il doit combattre ! Il faut d'abord dans l'orateur une expérience conſommée, une réputation faite, peut-être une ſainteté reconnue, pour entrer, à cet égard, dans des détails qui ne ſcandalifent point l'auditeur. Il faut de plus, que les expreſſions dont il ſe ſert ſoient meſurées, qu'aucun des traits qu'il emploie, ne puiſſe allarmer la décence ; qu'il laiſſe entrevoir ſeulement ce qu'il

feroit dangereux de dévoiler, & qu'il s'excuse, pour ainsi dire, de s'être autant avancé.

Bourdaloue, dans un sermon sur l'Impureté, avoit peint avec force, les suites funestes de ce vice, & l'impudence effrénée des femmes sans mœurs. Il ajoute:

» Ne vous offensez pas, Mesdames, &
 » quand il y auroit de l'imprudence à
 » pouffer trop loin ces reproches, souffrez, qu'à l'exemple de saint *Paul*, je
 » vous conjure de la supporter! *Utinam*
 » *sustineretis modicum quid insipientiæ meæ,*
 » *sed & supportate me.* Dieu, témoin de
 » mes intentions, fait avec quel respect
 » pour vos personnes, & avec quel zele
 » pour votre salut, je parle aujourd'hui... Le désordre qui m'afflige, est
 » que l'on prétend maintenant, & peut-être avec justice, vous rendre responsables de ce débordement de mœurs
 » que nous voyons croître de jour en
 » jour, &c. «

2°. Les orateurs les plus éclairés & les plus sages avancent quelquefois des propositions qui, au premier coup-d'œil, semblent choquer la foi, favoriser le relâchement ou, au contraire, ajouter à la sévérité de l'Évangile; c'est alors surtout que les correctifs & les explications

sont nécessaires. Mais ces précautions sont encore plus indispensables, quand on avance des choses que les libertins pourroient prendre en mauvaise part, & dont ils feroient des applications malignes, contre l'intention de l'orateur. Ainsi *Bourdaloue*, parlant sur la fausse dévotion, en décrit les abus avec tant de prudence, qu'il prévient les applications qu'on en pourroit faire à la piété solide.

» Un dévot de ce caractère, dit-il ;
» permettez-moi cette expression, un
» dévot intéressé est capable de tout....
» Veut-il pousser une vengeance ? rien
» ne lui résiste. Veut-il supplanter un
» adverfaire ? il est tout puissant. Veut-il
» flétrir la réputation du prochain & le
» décrier ? son seul témoignage feroit le
» procès à l'innocence même. Et n'est-
» ce pas, (je ne ferai point ici de diffi-
» culté de le dire, non pour décrier la
» piété, à Dieu ne plaise, mais pour
» condamner hautement les abus qui
» peuvent s'y glisser, & qui s'y sont glif-
» fés de tout tems,) n'est-ce pas par la
» voie d'une fausse piété qu'on a vu les
» plus foibles sujets s'élever aux plus
» hauts rangs ; les hommes les moins di-
» gnes de considération & de recommen-

» dation, être néanmoins les plus res-
 » commandés & les plus considérés, &
 » sans d'autre titre ni d'autre mérite qu'un
 » certain air de réforme, emporter sur
 » quiconque la préférence, & s'emparer
 » des premières places ? Oui, mes
 » frères, ne le dissimulons pas, c'est cet
 » intérêt qui, dans tous les siècles, a été
 » le grand scandale de la dévotion, &
 » qui l'a, si j'ose user de ce terme, avilie
 » dans le monde. «

Quoique confirmées par l'expérience, ces vérités auroient pu déplaire, sans les correctifs dont l'orateur les accompagne.

3°. Si certains ménagemens sont toujours convenables dans la bouche d'un orateur chrétien, dont le zèle ne doit jamais être amer ni rebutant, il doit surtout en faire usage, lorsqu'il adresse la parole à des personnes respectables par leur caractère & par leur état. *Massillon* nous donne des exemples admirables de cette attention dans ses discours synodaux.

Dans le XVII., pour engager ceux d'entre les Curés de son Diocèse qui exigeoient avec avidité les honoraires de leurs fonctions, à se corriger d'une avarice aussi fardide, il se sert d'une tournure très-ingénieuse, qui sauve l'appli-

cation, en adressant ainsi la parole à l'assemblée en général.

» L'unique ressource pour empêcher
» que ce mal honteux infecte le Dioce-
» se, & que vous, mes freres, qui en
» partagez la douleur avec nous & avec
» l'Eglise, vous qui honorez votre mi-
» nistere au milieu des peuples dont le
» soin vous est confié, qui êtes notre
» gloire, notre consolation, & dans vos
» Paroisses, les dignes coopérateurs de
» notre Episcopat, vous manifestiez au
» dehors toute l'horreur que vous cause
» un scandale si honteux au saint minis-
» tere, vous déposiez tout ménagement,
» toute tolérance, tout respect humain,
» envers ceux de vos freres que vous
» connoissez flétris d'une tâche si hideu-
» se, &c. «

Dans le XVI. discours, où il traite de l'étude & de la science nécessaires aux Ministres de la Religion, il déplore en ces termes, les suites de l'ignorance & de la paresse.

» En effet, mes freres, je souffre
» de le dire ici, mais dites-le vous-
» mêmes à ma place, vous qui le voyez
» tous les jours: quelle vie menent d'or-
» dinaire ces Pasteurs sans nulle étude,
» ignorans, oisieux & désœuvrés au fond

» de leurs campagnes ? Une vie aussi
» basse, aussi terrestre, & presque tou-
» jours moins innocente que celle du
» peuple qu'ils gouvernent : peu touchés
» de faire fructifier le champ de Jésus-
» Christ qu'ils laissent en friche, les soins
» de faire valoir les fonds temporels de
» leur bénéfice, forment toute leur oc-
» cupation ; l'oïveté, l'avidité les jet-
» tent bien-tôt dans des contestations
» avec leurs peuples, dont ils devroient
» être les tuteurs & les peres, & au mi-
» lieu desquels l'Eglise les avoit placés
» comme des anges de paix. Dès que les
» soins temporels n'occupent plus leur
» oïveté, aucun livre, aucune étude
» ne les attachent à leur presbytere : le
» séjour leur en devient insupportable :
» sans cesse errans, ou pour dissiper leur
» ennui, ou pour aller dissiper ceux de
» leurs confreres, qui font profession de
» la même oïveté qu'eux ; si quelque obf-
» tacle les retient dans leur paroisse, ce
» n'est que pour y traîner leur inutilité
» de maison en maison, & se montrer
» trop souvent à leurs paroissiens, pour
» espérer de leur être jamais utiles.
» Quelle vie, Messieurs, pour un Prêtre
» qui tient la place de Jésus-Christ au
» milieu de son peuple, pour un dispen-

» fateur de ses Sacremens, de ses gra-
» ces, de ses mysteres.

L'orateur termine ensuite son discours par ces expressions touchantes :

» Je vous conjure donc, mes freres,
» de lever ce scandale qui nous afflige ;
» rendez à ce grand Diocese, la gloire
» dont il a toujours joui, par la pratique
» universelle d'une discipline utile. Ma
» carriere est déjà bien avancée ; ne me
» la laissez pas finir avec le chagrin de
» voir un usage si saint prêt à tomber.
» Epargnez cette douleur à ma vieilleffe ;
» ranimez-la plutôt d'une joie nouvelle,
» en ranimant votre zele pour vos de-
» voirs, & en particulier pour les con-
» férences ordonnées ; *Implete gaudium*
» *meum* ; l'amour de l'étude se réveillera
» avec elles. Secondez donc, mes freres,
» là dessus, les desirs d'un Pasteur qui
» vous a toujours aimés, qui n'a jamais
» usé qu'à regret, de son autorité envers
» ses freres, & qui par-là a lieu d'espé-
» rer que, sans employer des menaces,
» il suffira, pour vous toucher, de ses
» seules remontrances. «

Exemples de Bienfiance dans les Panégyriques.

Les Eloges des Saints font susceptibles de certaines bienfiances, comme les discours de morale. Il est des Saints qu'on ne peut louer sans rappeler les égaremens de leur jeunesse. La force avec laquelle ils ont su triompher des passions les plus vives, les plus séduisantes, demande souvent que l'orateur trace un tableau frappant de l'état déplorable où ils se trouvoient, pour relever le mérite de leur victoire. Les expressions les plus mesurées, les traits les plus délicats, les réflexions les plus chrétiennes doivent alors répandre sur ces détails, un ton de décence qui n'en affoiblisse ni la vérité ni l'intérêt. Telle est la maniere du Pere *Elizée*, lorsque, dans la premiere partie de son panégyrique de saint *Augustin*, il est obligé de parler des égaremens dans lesquels une jeunesse fougueuse & un cœur trop sensible l'avoient entraîné. L'orateur prépare d'abord ses auditeurs aux détails qu'il va leur exposer, par une priere qu'il adresse à Dieu.

» Purifiez maintenant, Seigneur ! ma
 » langue & mes levres ; que je ne sois
 » frappé que des images touchantes &
 » sublimes

» sublimes de la vertu, en présentant les
» effets dangereux d'un penchant, dont
» les charmes sont trop séduifans; que je
» peigne ce vice avec des couleurs qui
» peuvent le rendre odieux, dans les éga-
» remens même d'un caractère vertueux
» & sensible; que les agitations d'*Au-*
» *gustin*, ses troubles, ses remords nous
» apprennent, que les passions nous don-
» nent une existence pénible & laborieu-
» se; que le bonheur ne se trouve pas
» dans le tumulte des sens, dans les chi-
» meres de l'imagination, dans de vains
» plaisirs qui n'ont que la durée d'un
» instant; que la vertu seule procure cette
» joie pure, qui aggrandit l'homme &
» le remplit, donne sans cesse & promet
» davantage, triomphe du tems, par-
» coure en paix l'espace de cette vie, &
» montre le bonheur au delà de ce ter-
» me. Ne cherchons donc pas à déguiser
» des fautes, qu'il a si hautement con-
» damnées, & qui sont réparées par la
» grace, & oubliées dans le sein de la
» miséricorde infinie. Qu'elles servent à
» nous inspirer une juste défiance de
» nous-mêmes, en nous montrant toute
» la foiblesse des meilleures qualités du
» cœur, lorsqu'elles ne sont pas ap-
» puyées sur la piété chrétienne.

Et plus bas, il continue :

» Une ame, comme celle d'*Augustin* ;
 » ne souffroit point de partage ; il lui
 » falloit ces sentimens qui subjuguent ; &
 » il devint l'esclave de la volupté, dès
 » qu'il goûta ses charmes. Sans doute,
 » l'honnêteté de son cœur, l'instinct de
 » la pudeur, les idées de décence le dé-
 » fendirent d'abord contre les passions,
 » & opposerent des barrières aux pre-
 » miers orages qui s'éleverent ; mais dès
 » qu'il eût prêté l'oreille à la séduction,
 » que les maximes du monde, auquel il
 » cherchoit à plaire, justifierent ses
 » écarts, & que sa gloire n'eût plus à
 » rougir des foiblesses que sa raison con-
 » damnoit, dès-lors son cœur fut ouvert
 » à tout ce qui s'offrit pour le captiver :
 » les idées de décence s'affoiblirent ; les
 » bienfiances ne parurent qu'un joug
 » importun ; ce goût des choses honnê-
 » tes, cette timide réserve de la pudeur,
 » céderent à l'habitude du vice ; loin de
 » cacher ses excès, il en fit ostentation ;
 » il craignit de paroître ridicule, en se
 » montrant plus chaste, plus réservé que
 » ses compagnons de débauches ; & cette
 » ame si délicate sur le sentiment, fut
 » emportée, pour ainsi dire, loin d'elle-
 » même, jusqu'à se flatter du vice, &

» rougir de la pudeur : *Ne viderer abjectior,*
 » *quo eram innocentior, & ne vilior haberer*
 » *quò eram castior.* «

Il est des opinions délicates, dominantes dans un pays, rejetées dans un autre, qui intéressent les Puissances, & qui demandent à être traitées avec sagesse & avec discrétion, lorsque l'orateur ne peut éviter d'en parler. Tel est cet endroit du panégyrique de saint *Louis*, par M. l'Abbé *Seguy*.

» Dans cette Ville (Rome ,) autrefois
 » la maîtresse de l'univers idolâtre, au-
 » jourd'hui la capitale du monde chré-
 » tien, est une Cour religieuse, mais po-
 » litique ; pacifique, mais puissante ; tran-
 » quille, mais occupée, & où sur le
 » front vénérable du Maître qui y com-
 » mande, est imprimé le double carac-
 » tere de Chef de l'Eglise & de Souverain.
 » Mais si les décrets de celui-là sont
 » avec raison infiniment respectés des
 » Rois & des peuples ; les intérêts de
 » celui-ci leur paroissent quelquefois
 » suspects, & la vérité qui est elle-même
 » garante des décisions reçues de l'un,
 » ne l'est pas des prétentions de l'autre.
 » *Grégoire IX.* remplissoit alors la Chaire
 » Apostolique ; il favorisoit la cause des
 » Prélats entreprenans & passionnés,

» qui avoient passé les bornes de l'auto-
 » rité épiscopale , au mépris de celle du
 » Prince. Il vouloit faire valoir des pré-
 » tentions imaginaires, qui mettoient en
 » partage la puissance inaliénable de nos
 » Rois, & ces droits prétendus, auxquels
 » il donnoit le nom de droits de l'Eglise;
 » il avoit soin de les appuyer de raisons
 » spécieuses d'obéissance & de respect
 » pour le Vicaire de Jésus-Christ. Avec
 » un Prince d'une piété de tempérament
 » & de foiblesse, la Cour Romaine eut
 » gagné tout sans doute : mais *Louis*,
 » plein d'une piété judicieuse autant que
 » sincère, doué de ce grand sens qui sé-
 » pare des choses en effet très-différen-
 » tes, quoique très-étroitement unies;
 » *Louis* s'oppose avec force à ses entre-
 » prises. Dans ce qui est de Religion, il
 » lui obéit en fils; dans ce qui est d'Etat,
 » il lui résiste en Roi; & le Souverain
 » Pontife, après bien des efforts & des
 » menaces, comprend enfin qu'il peut
 » tout auprès de lui sur le Chrétien,
 » & rien sur le Monarque. «

Le Pere *Bourdaloue* traite le même point avec un égal ménagement. Un ora-
 reur fougueux & brouillon, se seroit
 exhalé en déclamations aigres, & par
 conséquent indécentes. Ce n'est pas là

le ton du sage ; fans rien dérober à la vérité, il fait se contenir dans les bornes de la modération.

*Exemples de Bienféance dans les
Oraisons Funebres.*

L'Oraison Funebre est un tribut de louanges que l'on paie aux Rois & aux Grands Hommes. La Religion l'autorise ; mais ces Monarques, ces Personnages illustres après tout, étoient des hommes ; ils ont eu leurs défauts, leurs foibleffes, & quelquefois avec des vertus éclatantes, des vices d'état ou de caractere. Ce seroit trahir la vérité, que de passer sous silence ces imperfections qui, fans doute, ont frappé les yeux du public ; mais s'il n'est pas permis de les dissimuler, les égards dûs au rang ou au mérite de ces hommes, semblent demander que l'on diminue en quelque sorte, ou que l'on excuse ce que ces actions peuvent avoir d'odieux au premier coup-d'œil, en les attribuant aux foibleffes de l'age, aux dangers des occasions, aux malheurs des tems, à la nécessité des circonstances ou à d'autres causes semblables, qui ont réellement influé sur ces actions, qu'on veut présenter sous une

face favorable. Nos grands orateurs sont admirables dans cette partie de l'art, comme l'a remarqué M. *Rollin* ; & on peut en juger par les exemples suivans.

Pendant les guerres civiles qui agiterent la minorité de Louis XIV., M. de *Turenne* & d'autres Grands Hommes de ce tems, se trouverent engagés, contre leur devoir, dans la rébellion, & eurent le malheur de prendre les armes contre leur Souverain. Voici le tour délicat dont se fert *Fléchier*, pour pallier la faute que fit M. de *Turenne* dans ces malheureuses circonstances.

» Souvenez - vous, Messieurs, de ces
 » tems de désordre & de trouble, où
 » l'esprit ténébreux de discorde confon-
 » doit le devoir avec la passion, le droit
 » avec l'intérêt, la bonne cause avec la
 » mauvaise ; où les astres les plus brillans
 » souffrirent presque tous quelque éclip-
 » se, & les plus fidelles sujets se virent
 » entraînés malgré eux par le torrent des
 » partis, comme ces pilotes qui se trou-
 » vant surpris de l'orage en pleine mer,
 » sont contraints de quitter la route qu'ils
 » veulent tenir, & de s'abandonner
 » pour un tems au gré des vents & de la
 » tempête. Telle est la justice de Dieu,
 » telle est l'infirmité naturelle des hom-

» mes. Mais le sage revient aisément à
» foi, & il y a dans la Politique, comme
» dans la Religion, une espece de péni-
» tence plus glorieuse que l'innocence
» même, qui répare avantageusement un
» peu de fragilité, par des vertus extra-
» ordinaires, & par une ferveur conti-
» nuelle. «

C'est par une pensée à peu près sem-
blable, que *Bossuet* lave le grand *Condé*
du reproche qu'on pouvoit faire à sa mé-
moire, de s'être non-seulement retiré
chez les ennemis de l'Etat, mais même
d'avoir commandé leurs armées contre
sa patrie. Cet orateur avoue d'abord les
choses presque sans aucun détour :

» Puisqu'il faut une fois parler de ces
» choses dont je voudrois pouvoir me
» taire éternellement : jusqu'à cette fa-
» tale prison, il n'avoit pas seulement
» songé qu'on pût rien attenter contre
» l'Etat ; & dans son crédit, s'il souhaitoit
» d'obtenir des graces, il souhaitoit en-
» core plus de les mériter. C'est ce qui
» lui faisoit dire, je puis bien répéter ici
» devant ces autels, les paroles que j'ai
» recueillies de sa bouche, puisqu'elles
» marquent si bien le fond de son cœur :
» il disoit donc, en parlant de cette pri-
» son malheureuse, qu'il y étoit entré

» le plus innocent de tous les hommes ;
 » & qu'il en étoit forti le plus coupable.
 » Hélas ! poursuivoit-il, je ne respirois
 » que le service du Roi & la grandeur de
 » l'Etat. On ressentoit dans ses paroles un
 » regret sincere d'avoir été poussé si loin
 » par ses malheurs. Mais, sans vouloir
 » excuser ce qu'il a si hautement con-
 » damné lui-même, disons, pour n'en
 » parler jamais, que comme dans la
 » gloire éternelle les fautes des saints
 » pénitens, couvertes de ce qu'ils ont
 » fait pour les réparer, & de l'éclat de
 » la divine miséricorde, ne paroif-
 » sent plus ; ainsi dans des fautes si sin-
 » cérement reconnues, & dans la suite
 » si glorieusement réparées par de fidel-
 » les services, il ne faut plus regarder que
 » l'humble reconnoissance du Prince qui
 » s'en repentit, & la clémence du grand
 » Roi qui les oublia. «

Nous avons dit que pour ménager la gloire de leurs héros, les orateurs rejettoient quelquefois leurs imperfections sur des causes extérieures, c'est la précaution que prend *Massillon* dans l'oraison funebre de Monseigneur le Dauphin.

» Ce n'est pas que je veuille envelop-
 » per ici, sous l'artifice insipide des
 » louanges, dit cet orateur, les foibles-

» ses de ses premières années. Ne louons
» en lui que les dons de Dieu, & déplo-
» rons les fragilités de l'homme ; n'ex-
» cufons pas ce qu'il a condamné, &
» dans le tems que l'Eglise offre ici la
» victime de propitiation, & que ces
» chants lugubres demandent au Sei-
» gneur qu'il le purifie des infirmités at-
» tachées à la nature, ne craignons pas
» de parler comme elle prie, & d'avouer
» qu'il en a été capable. Hélas ! qu'est-ce
» que la jeunesse des Princes ? & les in-
» clinations les plus heureuses & les plus
» louables, que peuvent-elles contre
» tout ce qui les environne ? Moins ex-
» posés qu'eux, sommes-nous plus fidel-
» les ? Nos chûtes se cachent dans l'obf-
» curité de notre destinée ; mais qu'offri-
» roit notre vie aux yeux du public, si
» elle étoit en spectacle comme la leur ?
» Ah ! c'est un malheur de leur rang, que
» souvent avec plus d'innocence que
» nous, ils ne fauroient jouir, comme
» nous, de l'impunité d'un seul de leurs
» vices. S'il y a eu quelque dérangement
» dans les premières années de ce Prin-
» ce, l'âge y eut plus de part que le
» cœur : l'occasion put le trouver foible,
» elle ne le rendit jamais vicieux, & le
» reste de ses jours passés depuis dans la

» regle, montrent assez que l'égarement
 » n'avoit été qu'un oubli, & qu'en se
 » rendant aux devoirs, il s'étoit rendu
 » à lui-même. «

Il est toujours indécent de louer une personne aux dépens des autres, & de n'élever sa réputation que sur les débris de celle de son prédécesseur, sur-tout quand celle-ci ne mérite d'être ni attaquée ni détruite. *Massillon*, pour relever l'attention de M. de *Villeroi*, Archevêque de Lyon, à visiter son Diocèse, est comme forcé de parler de la négligence de quelques prédécesseurs de ce Prélat; mais avec quelle retenue !

» Depuis long-tems même cette Eglise
 » n'avoit pas vu ses Pontifes aller com-
 » me des nuées saintes, répandre des ro-
 » sées salutaires sur les diverses contrées
 » de sa dépendance : les vieillards qui,
 » jadis au fond de leurs campagnes,
 » avoient eu la consolation de les voir,
 » le racontaient à leurs neveux comme
 » une aventure singulière. A Dieu ne
 » plaise cependant que je vienne ici flé-
 » trir leur mémoire, pour honorer celle
 » du Prélat que nous pleurons ! Je res-
 » pecte trop les cendres sacrées de ces
 » Grands Hommes ; je fais qu'ils ont eu le
 » malheur de vivre en des tems fâcheux ;

» que ces désordres étoient plutôt des
» vices de leur siècle, que de leurs per-
» sonnes, & que s'ils n'ont pas mieux
» fait, c'est qu'il n'étoit gueres permis
» alors de mieux faire. «

Il est quelquefois certains détails que l'orateur, par convenance, doit seulement indiquer sans les approfondir. *Bosquet*, par exemple, ne veut pas dire en termes formels dans son oraison funebre de la Reine d'Angleterre, que *Charles I.* est mort sur un échafaud; mais pour rappeler cet événement, il fait une application de génie: il se contente de mettre dans la bouche de la Reine, ces paroles du Prophete *Jérémie* qui seul, dit-il, est capable d'égaliser les lamentations aux calamités: » Voyez, Seigneur, voyez mon
» affliction. Mon ennemi s'est fortifié, &
» mes enfans sont perdus; le cruel a
» porté la main sur ce qui m'étoit le plus
» cher. La Royauté a été profanée, &
» les Princes sont foulés aux pieds. Lais-
» sez-moi; je pleurerai amèrement:
» n'entreprenez pas de me consoler. «





CHAPITRE VII.

DES COMPLIMENS D'USAGE dans les Sermons & autres Discours Sacrés.

L'USAGE établi semble ne plus permettre aux Ministres de l'Evangile d'annoncer la parole sainte, en présence des Maîtres du monde, & des personnes en dignité, sans brûler à leurs pieds quelques grains d'encens. Que doit faire l'orateur chrétien dans ces circonstances délicates, où son silence pourroit être interprété d'une manière défavorable ? Ne passer jamais les bornes d'une juste louange ; car la Religion ne la permet, qu'autant que la vérité peut ne point la défavouer : ne point avilir un ministère divin par des éloges exagérés, qui ne fauroient tromper jamais, ni le grand qui les méprise, ni l'orateur qui les prononce, ni l'auditeur qui les entend, ni le Dieu qui les juge. *Louer les Princes des vertus qu'ils n'ont pas, dit la Rochefoucault, c'est leur dire impunément des injures ; c'est du moins oublier le respect qui leur*

est dû. Se renfermer, enfin, dans une paraphrase de l'Écriture sainte, ou dans une prière à Dieu, ou dans une apostrophe adressée à l'auditoire, plutôt que d'employer un style direct, qui répandroit sur l'éloge, une certaine monotonie, & embarrasseroit la personne qu'on veut louer. Mais quelque tournure que choisisse l'orateur, il doit lier le compliment qu'il prononce, au sujet qu'il traite, éviter les lieux communs qui ne caractérisent personne, mêler l'instruction à la louange, ou plutôt la faire sortir de la louange elle-même, se borner à un petit nombre d'idées vives & frappantes, & tâcher de finir par un trait heureux & aisé à retenir. C'est la méthode qu'a suivie *Massillon* dans l'exorde, si justement célèbre, de son sermon *de la Toussaint*. Le compliment qui s'y trouve renfermé, est un modèle & le seul exemple que nous citerons.

L'orateur commence son discours par ces paroles de l'Évangile : *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés* ; après quoi, adressant la parole à Louis XIV., il continue ainsi : » Si le monde » parloit ici à la place de Jésus-Christ, » sans doute il ne tiendroit pas à Votre » Majesté le même langage. Heureux le

» Prince, vous diroit-il, qui n'a jamais
» combattu que pour vaincre; qui n'a vu
» tant de Princes ligüés contre lui, que
» pour leur donner une paix plus glo-
» rieuse; & qui a toujours été plus grand
» ou que le péril ou que la victoire. Heu-
» reux le Prince qui, durant le cours d'un
» regne long & florissant, jouit à loisir des
» fruits de sa gloire, de l'amour de ses
» peuples, de l'estime de ses ennemis, de
» l'admiration de l'univers, de l'avantage
» de ses conquêtes, de la magnificence
» de ses ouvrages, de la sagesse de ses
» loix, de l'espérance auguste d'une nom-
» breuse postérité, & qui n'a plus rien à
» désirer que de conserver long-tems ce
» qu'il possède. Ainsi parleroit le monde.
» Mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas
» comme le monde. Heureux, vous dit-
» il, non celui qui fait l'admiration de
» son siècle, mais celui qui fait sa prin-
» cipale occupation du siècle à venir, &
» qui vit dans le mépris de soi-même, &
» de tout ce qui se passe, parce que le
» royaume du Ciel est à lui: *Beati qui*
» *lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* Heu-
» reux, non celui qui aura étendu par de
» nouvelles conquêtes, les bornes de son
» empire, mais celui qui aura su renfer-
» mer ses désirs & ses passions, dans les

» bornes de la loi de Dieu ; parce qu'il
» possédera une terre plus durable que
» l'empire de l'univers : *Beati mites, quo-*
» *niam ipsi possidebunt terram.* Heureux,
» non celui qui, élevé par la voix du
» peuple au dessus de tous les Princes qui
» l'ont précédé, jouit à loisir de sa gran-
» deur & de sa gloire, mais celui qui ne
» trouvant rien, sur le trône même, di-
» gne de son amour, ne cherche de par-
» fait bonheur ici bas, que dans la vertu
» & dans la justice ; parce qu'il sera ras-
» sasié : *Beati qui esuriunt & sitiunt justi-*
» *tiam, quoniam ipsi saturabuntur.* Heu-
» reux celui, non à qui les hommes ont
» donné les titres glorieux de Grand &
» d'Invincible, mais celui à qui les mal-
» heureux donneront devant Jésus-
» Christ, les titres de pere & de miséri-
» cordieux ; parce qu'il sera traité avec
» miséricorde. *Beati misericordes, quoniam*
» *ipsi misericordiam consequentur.* Heureux
» enfin, non celui qui toujours arbitre de
» la destinée de ses ennemis, a donné
» plus d'une fois la paix à la terre, mais
» celui qui a pu se la donner à soi-même,
» & bannir de son cœur les vices & les
» affections déréglées, qui en alterent la
» tranquillité ; parce qu'il sera appelé
» enfant de Dieu : *Beati pacifici, quoniam*

» *filius Dei vocabuntur.* Voilà, Sire, ceux
 » que J. C. appelle heureux ; & l'Évangile
 » ne connoît point d'autre bonheur sur
 » la terre, que la vertu & l'innocence. «

Ce discours est long, sans doute, mais son mérite doit le faire paroître court. Tout ce qu'on peut désirer pour la perfection d'un compliment dans la bouche d'un orateur sacré, s'y trouve réuni. Outre le tour adroit qui lui donne de la finesse, l'éloge coule naturellement des paroles mêmes de l'Évangile. Il embrasse les principaux devoirs de la Royauté. Enfin la vérité y est respectée, & l'orateur chrétien ne dissimule point au Prince à qui il parle, les sujets que sa jeunesse lui avoit donné de pleurer & de gémir devant Dieu.



CHAPITRE VIII.

*Observations particulières sur les
 Sermons de Mystère, sur ceux
 de Morale, sur les Homélie &
 les autres Instructions familières.*

LES préceptes qu'on vient de lire ;

suffisent, sans doute, pour faire connoître en général, l'ordre auquel doit s'assujettir, dans la composition, l'orateur sacré, & les divers secours qu'il peut emprunter de l'art, pour atteindre le but qu'il se propose ; mais il y a des règles particulières, applicables aux différens sujets qu'il peut embrasser, & d'autres qui sont prescrites par la forme même, dont chaque espèce de discours est susceptible : si la disposition est la même par-tout, les détails different. Ceux qui conviennent dans un Sermon de morale, seroient déplacés lorsqu'il s'agit de traiter quelque'un de nos Mysteres, & la méthode que l'on doit suivre en faisant un Prône, n'est pas celle qu'exige une Conférence. Il est donc utile d'exposer ici, au moins en peu de mots, la maniere dont ces différens genres d'instruction peuvent être traités, & d'en faire appercevoir le caractère distinctif.

Des Sermons de Mystere.

En prêchant les Mysteres, on doit d'abord en faire respecter les ténèbres. Si les vérités de la Religion étoient bien évidentes, elles ne feroient pas l'objet de la Foi ; cette obscurité des mysteres

est, dans l'Écriture, une espece de silence que Dieu garde encore. C'est aux Pasteurs d'en donner l'intelligence, autant qu'il est possible : ils font entendre plus distinctement, ce que le simple fidelle ne croyoit que confusément.

L'explication d'un mystere n'est pas moins utile à la piété chretienne qu'une exhortation de morale : elle a même plus d'onction. Il n'est pas moins nécessaire de croire & d'adorer, que de vivre régulièrement & saintement. Qui parleroit de l'Incarnation comme saint *Cyrille* d'Alexandrie & saint *Léon*, feroit écouté, & feroit du fruit.

La méthode du sermon sur les mysteres, c'est d'en exposer la lettre, d'en pénétrer l'esprit, de montrer les desseins que Dieu a eu de les faire honorer par des pratiques religieuses, d'exciter des affections & d'inspirer des dispositions qui en font recueillir le fruit.

De l'exposition du mystere se tirent les obligations qu'il impose aux fidelles. On fait voir que les mœurs doivent être conformes à la créance. La morale est d'autant plus naturelle & plus pressante, que le mystere lui sert de preuve. L'esprit instruit gagne le cœur.

Dans ce genre de prédication, le myste

tere doit être le capital du sermon ; la morale y est accessoire & amenée en second. Ne faire qu'un discours de morale à l'occasion de quelques circonstances du mystere, c'est frustrer l'auditeur de l'instruction qu'il a droit d'attendre, & le laisser dans l'ignorance de sa Religion. Dans un tems où la Foi est si affoiblie, une exposition un peu étendue des mysteres, est pour les prédicateurs un devoir d'état. Telle est la marche qu'ont suivie *Bourdaloue* & *Massillon* dans les excellens discours de ce genre, qu'ils nous ont laissés pour modeles. Le dogme y est développé avec autant d'élévation que de solidité, & la morale en est déduite d'une maniere aussi frappante que naturelle.

En traitant le mystere de la Résurrection de Jésus-Christ, le Pere *Bourdaloue* y voit avec saint *Augustin*, un grand miracle & un grand exemple. Miracle de la Résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de sa divinité, & c'est par-là qu'il confirme notre foi ; exemple de la Résurrection de Jésus-Christ, & c'est par-là qu'il ranime notre esperance. De ces deux parties, la premiere, que *Bourdaloue* développe & prouve par des raisons solides, est toute dogmatique ; la seconde est beaucoup plus morale par

les reproches que l'orateur fait aux libertins, de ne pas croire une vérité si bien fondée & si consolante; & au Chrétien qui la croit, de vivre comme s'il ne la croyoit pas.

Massillon, en traitant le même sujet, semble le rapporter tout entier à la morale. Il se propose d'y montrer, 1°. que la Résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la Grace reçue; 2°. qu'elle nous apprend à y persévérer; qu'elle est par conséquent le motif & le modèle de notre persévérance. Elle en est le motif, parce qu'elle nous fournit des préservatifs puissans contre l'affoiblissement de la foi, & contre la tiédeur de l'espérance. Ce mystère soutient notre foi, parce qu'il est comme la base de toute la Religion. Cette proposition conduit à la preuve de la vérité du mystère, & de sa liaison avec tout le système du christianisme; il rassure notre espérance pour la vie à venir, il la console des amertumes & des épreuves dangereuses de celle-ci; il la corrige en nous indiquant les seuls moyens qui nous donnent droit d'espérer une résurrection glorieuse. 3°. Celle de Jésus-Christ est le modèle de notre persévérance, parce qu'elle renferme un renouvellement

entier & parfait. Le tems paschal ne doit point être par conséquent, un tems de relâchement & de repos, mais de ferveur ; ce que l'orateur démontre par différentes raisons tirées de l'esprit de l'Eglise, & des dispositions des fidelles dans cette solemnité ; & il conclut que, puisque ce n'est que par la pénitence qu'on a recouvré la grace, ce n'est aussi que par elle qu'on peut la conserver.

Bourdaloue, dans le mystere de la Nativité, entrevoit toute l'économie de la rédemption, il fait découler du titre de Sauveur, la morale la plus consolante & les plus sublimes vérités ; dans celui de la Circoncision, il montre la grandeur dans l'obéissance, & les avantages qui résultent pour l'homme, de sa soumission à la loi d'un Dieu. Toujours aussi grand dans sa maniere de traiter les autres mysteres, il apperçoit dans celui de l'Epiphanie, les voies de Dieu s'ouvrir sous les pas des Mages, celles du monde semées d'écueils, qu'il découvre dans les circonstances de la conduite d'*Hérode*, envers le Dieu nouveau-né. Ainsi, partout, c'est une profondeur de dessein, une étendue de vues, une morale sublime, puisée dans le fonds du sujet, & qui, par une disposition merveilleuse,

ramene toujours le cœur de l'homme à celui de Dieu.

Des Sermons de Morale.

Les Sermons de Morale font d'un autre genre, en ce que le dogme n'y entre qu'incidemment, & que le but principal est la perfection ou la correction des mœurs. Des déclamations vagues & générales n'aboutiroient à rien, des applications trop particulieres des principes généraux restreindroient l'utilité de ces discours dans des bornes trop étroites. Il y faut donc des traits forts, marqués & qui puissent s'appliquer, sinon à tout l'auditoire, du moins au plus grand nombre des auditeurs. C'est la pratique d'une vertu ou la fuite d'un vice, que l'orateur se propose ordinairement de montrer; ici ce font des préjugés à vaincre, là des prétextes à réfuter, des illusions à dissiper: ce n'est point par ce que le vice a de ridicule, qu'on doit le combattre dans la chaire, mais par ce qu'il a d'odieux, de funeste à la société & de contraire à la Religion. Il ne faudroit que de la finesse pour le tourner en ridicule; il faut de la véhémence & de la gravité pour en montrer la noirceur & le danger.

La maniere la plus sûre pour traiter, avec succès, la morale en chaire, c'est de choisir des sujets intéressans, tirés naturellement de l'Évangile du jour, s'il est possible ; après avoir distribué son sujet avec clarté, c'est de poser des principes solides & lumineux ; descendre ensuite à la morale par des inductions fortes, mais sages ; par des portraits, où, sans noter les personnes, l'orateur rende les vices odieux, & conduise ainsi l'auditeur par degrés à de salutaires conséquences, & aux résolutions qu'il doit prendre pour la réformation de ses mœurs.

Le sujet le plus nécessaire des sermons de morale, est la pénitence. Les Prophetes l'ont prêchée, Jésus-Christ l'a prêchée aussi, & l'Écriture sainte traite de faux docteurs, ceux qui craignent de l'annoncer. On porte efficacement à la pénitence, en montrant combien les jugemens de Dieu sont terribles, & différens de nos préjugés ; quel est le malheur d'une ame qui a perdu son Dieu, & quel sera son désespoir de l'avoir perdu sans ressource ; jusqu'où va l'extravagance d'un homme qui méprise l'éternité ; l'énormité du péché ; le prix du sang d'un Dieu, &c. Ces sujets effrayans sont sui-

vis de consolations, dès qu'on fait voir au pécheur, que la vertu qu'il regarde comme son ennemie, est au contraire son bonheur, le remède à ses maux, la source de sa joie.

En général, les sujets de terreur, tels que la conscience, la fausse prospérité des méchans, la mort, le jugement, les peines d'une autre vie, &c. offrent le plus beau champ à l'éloquence; quelque nombreux, quelque varié que soit l'auditoire, tous les cœurs frémiront.

Après les sujets de terreur, l'orateur doit saisir des objets moins effrayans, mais augustes, & où l'imagination puisse s'ouvrir une vaste carrière, par exemple: la propagation de la foi, les travaux des Apôtres, la gloire des Saints, les avantages de la solitude, le bonheur du Ciel, &c.

Les sujets qui exigent beaucoup de preuves, doivent, autant qu'il se peut, être renvoyés aux controversistes. *L'éloquence*, dit Quintilien, *n'est ni riche ni pompeuse, si nous l'enchaînons dans une multitude de raisonnemens.*

Des Homélies.

L'Homélie est une explication simple
&

pieuse de chaque partie de l'Évangile ou de l'Épître du jour. Elle doit renfermer quatre choses, 1^o. le sens littéral du texte ; 2^o. le sens spirituel ; 3^o. les réflexions & les instructions morales, tirées des circonstances ; 4^o. une exhortation pathétique : ainsi en usoient les Pères de l'Église, & principalement saint *Jean Chrysostôme*, dont les homélies sur saint *Matthieu* seront toujours le plus parfait modèle que l'on puisse imiter. Dans les paraboles, qui souvent sont le fond de l'homélie, on ne développe la lettre que par rapport à l'esprit. Il faut moins s'attacher aux circonstances historiques, qu'au dessein de la parabole. Dès qu'on en a montré le but, on en néglige la lettre.

Ce seroit une pratique utile & agréable aux fidèles, de leur expliquer ce qu'ils ont le plus ordinairement à la bouche pour louer Dieu, l'Oraison dominicale, le Symbole des Apôtres, certains Pseaumes. Les réflexions qu'on en tireroit, se présenteroient quand on les récite.

Dans l'homélie, il ne faut pas prétendre épuiser son sujet, la longueur en seroit ennuyeuse. Souvent sans forcer le sens, on réduit tout l'Évangile à un seul sujet & à une division régulière.

Le style de l'homélie doit être simple, il faut que la précision & la clarté en soient les principaux ornemens. Celui qui se sert de cette voie pour instruire les fidelles, fera toujours sûr de réussir, s'il a le talent de mettre ses explications à la portée du moindre de ses auditeurs.

Des Prônes.

Le Prône est un discours qu'on fait les Dimanches dans les Eglises paroissiales, lorsque le peuple s'y assemble pour assister aux saints Mysteres. On distingue trois parties dans le prône ; dans la premiere, le Curé, spécialement chargé de ce genre d'instruction, doit exhorter les fidelles à faire des prieres pour tous les ordres de l'Eglise, & pour toutes les nécessités du peuple chrétien ; dans la seconde, il doit publier les loix & les préceptes de l'Eglise, les jeûnes & les fêtes de la semaine, & annoncer en général tout ce qu'il est nécessaire de faire savoir aux paroissiens ; dans la troisieme enfin, il doit les instruire de leur Religion & de leurs devoirs. La méthode qu'il lui convient d'adopter à cet effet, consiste à choisir dans l'Epître ou dans l'Evangile du jour, une vérité particuliere à laquelle il s'arrête, & qu'il éclaircit.

cit par les passages de l'Écriture qui y ont rapport, par l'autorité des saints Peres & par le raisonnement.

Il est cependant des occasions où l'on peut se dispenser de prendre son sujet de l'Évangile du jour, par exemple, lorsqu'on doit parler d'une matière déjà entamée dans les prênes précédens, ou qu'il s'agit de combattre quelque abus qui se glisse dans une paroisse, & dont il importe d'arrêter les progrès. Il convient alors de faire un récit sommaire de l'Évangile au commencement de l'instruction, & d'en donner une idée raisonnable, afin que le peuple puisse en nourrir son esprit.

Le prône ne doit pas avoir la même étendue qu'un discours régulier, & n'est pas également susceptible des grands mouvemens de l'éloquence ; il faut que l'orateur ait égard aux circonstances où il se trouve, & aux personnes à qui il s'adresse. La solennité de la Messe exigeant déjà un tems considérable, une demi-heure d'instruction semble suffire pour rappeler aux fidelles leurs devoirs, sans laisser leur attention, sur-tout si on le fait d'une manière qui puisse leur être utile, en se mettant à la portée du plus grand nombre.

Un Pasteur des ames doit parler dans ses prênes, comme un pere parleroit à ses enfans, & un maître à ses disciples : on aime à y voir certains exemples, certaines comparaisons familiares qui ne feroient peut-être pas goûtées dans un discours régulier. Les raisonnemens peuvent être moins sublimes & moins élevés, que ceux qu'on emploie ordinairement dans les sermons ; mais il ne faut pas, autant qu'il est possible, qu'ils soient moins forts & moins solides. On ne doit pas s'imaginer qu'un prône change les esprits & les cœurs, si l'on n'y fait qu'invectiver contre les vices, sans se mettre en peine d'établir, d'une maniere convaincante, la proposition qui appuie cette morale, & qui lui sert de fondement. Pour produire ces salutaires effets, il faut, dit saint *Jean-Chrysoftôme*, qu'une instruction soit pleine de force & de suc ; *Quæ virtutis ac succi habeat plurimum.*

Quoique le style d'un prône demande d'être simple & naturel, il ne veut cependant pas être négligé, bas & rampant. Un style trop familier & des expressions triviales dégoûteroient, tôt ou tard, les fidelles de la divine parole ; la simplicité qu'exige ce genre d'instruction, est une maniere de dire les choses si clairement,

& tellement à la portée de tout le monde, que les plus ignorans puissent les comprendre : ce doit être une éloquence populaire, s'il est permis de le dire, mais toujours digne de la majesté de la chaire. Il faut souvent plus d'art dans le style simple, que dans celui qui est orné & fleuri, puisque sans avoir recours aux moyens que fournit le genre sublime, il faut néanmoins convaincre, toucher & plaire.

Des Conférences.

Il est une autre manière d'instruire les fidèles, fort simple, & dont le succès prouve l'utilité, ce sont les *Conférences* établies dans certaines paroisses. La forme de dialogue qu'on y adopte, semble répandre plus d'intérêt sur l'instruction, & rend l'auditeur plus attentif par un motif de curiosité bien naturelle, qui lui fait désirer, avec une sorte d'impatience, la réponse à la question proposée. Le fruit que l'on peut tirer de ces entretiens familiers, dépend non-seulement du choix de la matière, mais encore de l'ordre avec lequel on enchaîne les demandes & les réponses. Telle est, en peu de mots, la méthode que l'on doit suivre.

1°. Les demandes ne doivent être ni courtes ni seches ; l'interlocuteur doit mettre la question dans son jour, & l'auditeur au fait.

2°. Les questions feront à propos, si le sujet les amene ; si elles lient les matieres, & si elles font attendre à l'auditeur de nouveaux éclaircissements.

3°. Comme la conférence tend à rendre la matiere qu'on traite, plus intelligible, & à guider l'esprit de l'auditeur, celui qui répond doit répéter la demande, & la mettre, s'il en est besoin, dans un plus grand jour.

4°. Dans la réponse, le sens & le style même doivent se soutenir. Il est plus ordinaire, mais il n'est pas plus permis de se négliger dans les conférences, que dans les sermons.

5°. Les questions morales doivent ordinairement rouler sur les prétextes que la cupidité oppose aux devoirs. L'objection & la réponse intéressent également l'auditeur : chacun croit être dans le cas, & cherche en soi-même à le résoudre.

6°. On ne doit pas rougir d'y faire les questions les plus simples. L'interlocuteur y fait le personnage du peuple, dont l'ignorance est plus grande qu'on ne s' imagine ; & en fait de Religion, des

personnes de distinction font souvent peuple.

7°. La proposition d'un cas de conscience circonstancié ne convient pas dans un sermon ; dans la conférence , elle est à sa place , & l'auditeur en attend la solution avec empressement.

Des Catéchismes.

Il est enfin un autre genre d'instruction , dont l'importance supplée à ce qui lui manque peut-être du côté de l'éclat , ce sont les Catéchismes , que l'on peut regarder comme une première espece de prédication , plus difficile qu'on ne pense , & souvent plus utile que les discours les plus travaillés & les plus brillans.

Un Catéchiste , qui apprend aux enfans les premiers élémens de la Religion , ne peut parler trop clairement ; aucune pensée , aucune expression , qui soit au dessus de leur portée , ne lui doit échapper : tout doit être mesuré sur leur force , ou plutôt sur leur foiblesse. Il faut leur dire peu de choses ; le dire en termes clairs , & le répéter plusieurs fois ; ne point prononcer rapidement , articuler toutes les syllabes ; leur donner des définitions nettes & courtes , & toujours

dans les mêmes termes ; leur rendre les vérités fenfibles , par des exemples connus & par des comparaiſons familiares ; leur parler peu , & les faire beaucoup parler , ce qui eſt un des devoirs les plus eſſentiels du Catéchifte , & des moins pratiqués ; & ſur-tout ſe ſouvenir , comme le dit *Quintilien* , qu'il en eſt de l'eſprit des enfans comme d'un vaſe , dont l'entrée eſt étroite , où rien n'entre ſi l'on y verſe l'eau avec abondance & précipitation , au lieu qu'il ſe remplit inſenſiblement , ſi l'on y verſe cette même liqueur doucement , ou même goutte à goutte. De cette première ſimplicité , le Catéchifte paſſera peu à peu , & par degrés , à quelque choſe de plus fort & de plus relevé , ſelon le progrès qu'il remarquera dans les enfans : mais il aura toujours ſoin de ſ'accommoder à leur portée , de ſe proportionner à leur foibleſſe , & de deſcendre juſqu'à eux , parce qu'ils ne ſont point en état de ſ'élever juſqu'à lui.

Cet emploi , l'un des plus importans qui ſoient dans le miniſtere eccléſiaſtique , n'eſt pas ordinairement aſſez eſtimé ni aſſez reſpecté. Il eſt rare qu'on ſ'y prépare avec tout le ſoin qu'il mérite ; & comme on en connoît peu la difficulté & l'importance , on néglige aſſez ſouvent

les moyens qui pourroient en faciliter le succès. Quiconque est chargé de cet emploi, doit lire, avec grande attention, l'admirable traité de saint *Augustin* sur la méthode d'instruire les catéchumenes, où ce grand homme, après avoir donné d'excellentes regles sur cette matiere, ne dédaigne pas de proposer un modele de la maniere dont il croit qu'il faut leur apprendre les principes de la Religion.



III. PARTIE.

DE L'ÉLOCUTION.

L'INVENTION fournit les raisons & les argumens nécessaires aux sujets que l'on veut traiter ; la disposition les arrange dans un ordre convenable, & l'Élocution s'occupe des ornemens du discours : elle est à l'éloquence, ce qu'est le coloris à la peinture. Pour faire un beau tableau, il ne suffit pas que le dessein soit bien imaginé, & que les proportions y soient exactement observées, il faut encore que le coloris vienne animer tout l'ouvrage, & achever de donner aux objets ce vif éclat, ce vrai & cette par-

faite imitation de la nature, qui charment les spectateurs & enlèvent les applaudissemens.

De même, l'orateur a beau former un plan juste & exact, trouver les véritables raisons qui doivent y entrer, & les placer dans leur point de vue, s'il ne fait les peindre, les orner, les relever par de vives couleurs, & les animer par la force & les graces de l'expression, son discours fera comme un corps privé de chaleur & de sentiment. Aussi *Cicéron* dit qu'inventer les choses & les arranger, c'est le fait d'un homme sensé; mais que savoir les exprimer, c'est le propre de l'orateur.

L'Elocution est donc une partie importante qu'il ne lui est pas permis de négliger. Nous venons de dire qu'elle avoit pour objet les ornemens du discours: or différentes choses peuvent contribuer à l'embellir, & à lui donner ce degré de perfection qui flatte le goût le plus sévère.

1°. La Pureté du langage.

2°. La Clarté.

3°. L'Elégance.

4°. Le Choix des Pensées.

5°. Celui du Style.

6°. L'Usage judicieux des Figures.

Voyons ce qu'il convient de faire pour employer, avec succès, chacun de ces ornemens.



CHAPITRE PREMIER.

DE LA PURETÉ DU LANGAGE.

LA Pureté du Langage consiste à observer exactement les regles de la langue, non cependant avec assez de scrupule pour n'oser s'en affranchir, lorsque la vivacité du discours l'exige : de légères fautes sont alors une licence heureuse, que l'art autorise. C'est un défaut, sans doute, d'être incorrect ; mais c'est un vice d'être froid.

Ce qui donne principalement le mérite de la correction au discours, c'est le choix heureux des expressions.

1°. On doit toujours employer les termes les plus naturels & les plus ordinaires s'ils n'ont rien d'abject, préférer ceux qui rendent la pensée avec plus de justesse & de clarté, & qui joignent la force à l'harmonie.

2°. Avoir soin, s'il se peut, qu'ils aient plus de deux syllabes. Les mots trop

courts hachent le style, & fatiguent l'oreille par la fréquence des chûtes.

3°. Les expressions bizarres ou qui appartiennent à la nomenclature des sciences, ne conviennent pas dans un discours de morale.

4°. C'est avec la même réserve que l'on doit employer les mots qui commencent à vieillir, & dont l'usage ne peut être avantageux, que lorsqu'ils donnent plus de dignité ou d'énergie à la pensée.

5°. Si l'on hafarde un mot nouveau, il faut qu'il soit plus propre à exprimer la pensée, que ne l'étoit le mot ancien; à mérite égal, c'est celui-ci qui doit avoir la préférence.

6°. Enfin, il faut éviter avec soin les expressions vagues, & qui ne présentent rien de fixe à l'esprit.

Au reste, les plus sages préceptes qu'on puisse donner sur la pureté du langage, se réduisent à ce qu'en dit *Boileau* dans son Art Poétique.

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès, vous soit toujours
sacrée :

En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux.
Mon esprit n'admet point un pompeux barba-
risme,

Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme ;
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écri-
vain.

CHAPITRE II.

D E L A C L A R T É.

LA Clarté n'est pas moins essentielle au discours que la correction. On ne parle que pour se faire entendre ; il faut même parler de manière qu'on ne puisse point ne pas être entendu. C'est une attention que doit avoir sur-tout l'orateur chrétien qui s'adresse à la multitude. Il est important que le moindre de ses auditeurs puisse comprendre sans efforts ce qu'on vient lui annoncer pour l'instruire.

L'ordre est la première source de la clarté dans le discours. Quiconque a le talent de bien arranger ses pensées, est sûr d'être intelligible. Elles doivent s'enchaîner de manière, qu'elles semblent naître les unes des autres, & que les mots construits & rassemblés sans efforts, en marquent sensiblement la gradation.

Un autre moyen bien sûr de se faire

entendre facilement, c'est de ne jamais employer que le terme propre.

La propriété des termes consiste à rendre une pensée par l'expression qui lui est convenable : c'est le caractère distinctif des grands écrivains. Un terme propre rend l'idée toute entière ; un terme trop général la laisse à peine entrevoir. Celui qui est impropre, la rend moins qu'il ne la défigure.

Ce qui fait naître, au contraire, l'obscurité, ce sont :

1°. Les transpositions vicieuses, c'est-à-dire, les phrases où les mots sont tellement déplacés, qu'on ne peut, sans une grande contention d'esprit, en démêler les rapports.

2°. Les équivoques, c'est-à-dire, les expressions & les tours de phrase qui, offrant deux différentes idées à la fois, laissent l'esprit incertain du véritable sens.

3°. Les longues parenthèses, qui dissipent l'attention.

4°. Les tours épigrammatiques, dont la multitude ne peut sentir la finesse, & qui d'ailleurs dégèrent souvent en subtilités ingénieuses, peu compatibles sans doute, avec la gravité de la chaire, & le but que doit se proposer celui qui parle.

Enfin, l'obscurité qui regne dans un discours, autorise à croire que l'esprit de l'orateur n'est pas net, ou qu'il n'a point suffisamment médité son sujet. On énonce clairement ce qu'on a conçu de même.

Cui lecta potenter erit res
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
(Horat. *Art. Poët.*)

CHAPITRE III.

DE L'ÉLÉGANCE.

ON exige dans un discours, la correction & la clarté ; mais on y désire l'Élégance, qui lui donne tout l'agrément dont il peut être susceptible.

Elle consiste non-seulement dans le choix des expressions, dont nous avons déjà fait sentir la nécessité, mais encore dans le nombre & l'harmonie des périodes. Entrons dans quelques détails sur ces différentes qualités.

ART. I. De la Période.

La Période est un assemblage de pensées séparées par des intervalles bien ménagés, & dont le sens est suspendu jus-

qu'au dernier repos, où l'esprit & l'oreille font également satisfaits. Chacune de ces pensées, prises séparément, se nomme Membre de la Période. Les Membres de la Période sont quelquefois accompagnés de parties *incises*. On appelle ainsi les idées accessoires qu'on pourroit absolument retrancher sans que le sens en souffrît, & qu'on emploie pour développer la pensée, & donner plus de nombre, de grace, & de force à la Période, comme dans l'exemple suivant.

» Ou la Princesse *Palatine* portera la
 » lumière dans vos yeux, ou elle fera
 » tomber, comme un déluge de feu, la
 » vengeance de Dieu sur vos têtes. «

(Bossuet.)

L'image *comme un déluge de feu* forme l'incise de cette période.

Il y a des Périodes de deux, de trois & de quatre Membres; la plus parfaite est celle à quatre Membres. Voici des modèles de chacune en particulier.

Période à deux Membres.

» Quand une fois on a trouvé le
 » moyen de prendre la multitude par
 » l'appas de la liberté, = elle fuit en
 » aveugle, pourvu qu'elle en entende
 » seulement le nom. «

(Bossuet.)

On remarquera avec quel art le sens est suspendu au mot de *liberté*, qui amène naturellement le second Membre de la Période.

Autre.

» Si fermer les yeux aux preuves éclatantes du christianisme, est une extravagance inconcevable, = c'est encore un plus grand renversement de raison, d'être persuadé de la vérité de cette doctrine, & de vivre comme si l'on ne doutoit pas qu'elle ne fut fausse. «

Période à trois Membres.

Mascaron s'exprime ainsi au sujet des Généraux d'armée, à qui il est bien difficile de se défendre des sentimens d'orgueil.

» S'il y a une occasion au monde où l'ame, pleine d'elle-même, soit en danger d'oublier son Dieu, = c'est dans ces postes éclatans où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras & par le nombre de ses soldats, devient comme le dieu des autres hommes; = & rempli de gloire en lui-même, remplit le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. «

Période à quatre Membres.

» Tant que nous sommes détenus dans

» cette demeure mortelle , nous vivons
 » assujettis aux changemens ; = parce
 » que , si vous me permettez de parler
 » ainsi , c'est la loi du Pays que nous ha-
 » bitons ; = & nous ne possédons aucun
 » bien , même dans l'ordre de la Gra-
 » ce , = que nous ne puissions perdre un
 » moment après par la mutabilité natu-
 » relle de nos désirs. «

(Bossuet.)

Autre. Extrait du monologue de *Po-
 lieucte* dans la prison.

- 1 Monde , n'espere pas qu'après toi je soupire!
- 2 Tu m'étales en vain tes charmes impuissans ;
 Tu me montres en vain dans tout ce vaste
 empire ,
- 3 Les ennemis de Dieu pompeux & florissans ;
 Il étale à son tour des revers équitables ,
 Par qui les grands sont confondus ;
- 4 Et les glaives qu'il tient pendus
 Sur les plus fortunés coupables ,
 Sont d'autant plus inévitables ,
 Que leurs coups sont moins attendus!

(Corneille.)

La Période doit se terminer avec le
 sens , si elle est rompue , elle y répand
 souvent de l'obscurité & de l'équivoque.

Il faut que la Période soit d'une juste
 longueur ; si elle est trop courte , elle
 sera peu susceptible d'harmonie ; le sens
 ne demeurera pas long-tems suspendu , &

n'exercera point assez l'attention du lecteur : si elle est trop longue, l'esprit aura peine à l'embrasser toute entière ; il en laissera échapper presque toutes les beautés.

Les Périodes conviennent sur-tout à l'Exorde, à l'Amplification, à la Péroraison. Leur enchaînement forme le style périodique opposé au style coupé, qui est plus propre à la Narration. Le premier est plus noble, plus soutenu, plus harmonieux ; le second plus léger & plus vif. L'art de l'orateur consiste à les varier & à les soutenir l'un par l'autre, suivant le besoin.

C'est du nombre & de l'harmonie que résultent toutes les graces & toutes les beautés de la période. Cette partie intéressante de l'Elocution a été traitée avec succès, & de la manière la plus détaillée, par M. l'Abbé *Batteux*. (*) Nous en conseillons la lecture ; & nous nous contenterons de donner ici quelques notions générales & suffisantes sur cette matière.

ART. II. *De l'Harmonie oratoire.*

Elle consiste dans un certain accord

(*) Voyez le IV. Volume des Principes de Littérature. Chap. VI. & le V. Volume où il traite de la Construction oratoire.

entre les expressions & les choses : les expressions les plus pompeuses, les plus énergiques ne sont pas toujours les plus propres à être assorties, & à former un tour de phrase agréable. Cet assortiment demande du génie, du goût, une oreille sévère & délicate.

Ayez pour la cadence une oreille sévère ;

dit *Boileau*. On a dû remarquer cette cadence nombreuse dans les différens exemples qui viennent d'être rapportés.

Deux choses contribuent principalement à l'harmonie dans le discours : le *son* & le *nombre*. Le son, par la qualité des mots ; le nombre, par leur arrangement.

Il est un heureux choix des mots harmonieux,
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

• • • • • La plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.

(*Art Poétique.*)

Il y auroit une délicatesse outrée à vouloir rejeter quelques mots, sous prétexte que notre oreille ne s'en accommode pas. C'est une nécessité de les employer tels qu'ils sont, puisque nous ne les créons pas. Mais un des plus grands secrets de la prosodie, c'est de tempérer les sons l'un par l'autre. Il n'y a point de si rude syllabe qui ne puisse être adoucie ;

il n'y en a point de si foible qui ne puisse être fortifiée. Tout cela dépend des syllabes qui précédent, ou qui suivent celles dont l'oreille se plaint.

Quant à l'arrangement des mots, l'Harmonie oratoire consiste à ne pas mettre trop d'inégalité entre les membres d'une même phrase, & sur-tout à ne pas faire les derniers membres trop courts, par rapport aux premiers; à éviter également les périodes trop longues, & les phrases trop étranglées; à savoir enfin entremêler les périodes arrondies & soutenues avec d'autres, qui le soient moins, & qui feryent comme de repos à l'oreille. Une suite de périodes exactement mesurées, blesse dans la prose. La cadence doit donc perpétuellement varier. Etre uniforme dans son harmonie, ou n'en point avoir, ce sont deux extrémités aussi vicieuses l'une que l'autre.

L'Harmonie doit être sensible, sur-tout à la fin de la phrase, pour laisser à l'oreille une impression agréable, & au commencement, afin d'exciter l'attention de l'auditeur; le milieu doit être bien enchaîné, bien suivi, sans longueurs, sans équivoques, sans parentheses, sans aucun embarras enfin, qui gêne & fatigue l'attention.

N'oublions pas de remarquer ici combien les épithètes & les expressions énergiques peuvent rendre la phrase harmonieuse & sonore.

Mais pour que les épithètes produisent cet effet, il faut, 1°. qu'elles soient bien choisies ; 2°. qu'elles conviennent à la signification propre des mots qu'elles doivent accompagner ; 3°. qu'elles soient placées à propos ; 4°. qu'elles ajoutent plus de lumière, plus de grace ou plus de noblesse à la pensée. Exemples :

O rives du Jourdain ! ô champs *aimés* des Cieux !
Sacrés monts, *fertiles* vallées,
 Par cent miracles signalées !
 Du *doux* pays de nos ayeux
 Serons-nous toujours exilées ?

Otez de ces vers qui sont si harmonieux & si touchans, tous ces adjectifs, *aimés*, *sacrés*, *fertiles*, &c. ils feront sans chaleur, sans coloris, sans ame.

Mascaron, malgré ses défauts, est souvent très-riche & très-fort par l'épithète.

» *La mort indignée de ne pouvoir l'ébran-*
 » *ler sous des formes terribles, &c.* «

» *Le corps déchiré & mourant dans le sein*
 » *de la douleur*, dit-il, en parlant d'*Hen-*
 » *riette d'Angleterre.*

Et dans l'oraison funebre du Duc de *Beauford*. *Affections flottantes... Insolentes*

hardiesses, en parlant des corsaires qui infestent les mers. *Railleries sacrileges*, en rappelant les paroles injurieuses des mêmes barbares. De telles épithetes renvoient beaucoup d'éclat sur les mots qui suivent, & sur ceux qui précèdent.

L'épithete bien choisie a sur-tout l'inestimable avantage d'ennoblir les mots du langage commun. Ainsi dans ce vers de *Racine* :

Je viens selon l'usage antique & solemnel.

Le mot *usage* est relevé par ceux-ci *antique & solemnel*.

Inclination tout seul a peu d'agrément : ajoutez, comme *Fléchier*, le mot *respectueuse*, & la phrase aura de la grace & de l'harmonie.

L'énergie des termes consiste à exprimer les choses d'une maniere si vive & si forte, qu'elles laissent de profondes impressions dans l'esprit des auditeurs.

Exemple :

» Dieu seul est toujours le même, &
 » ses années ne finissent point. Le tor-
 » rent des âges & des siècles coule devant
 » ses yeux, & il voit avec un air de ven-
 » geance & de fureur, de foibles mortels
 » entraînés par le cours fatal, l'insulter en
 » passant, profiter de ce seul moment

» pour déshonorer son Nom, & tomber;
 » au fortir delà, entre les *mains éternel-*
 » *les de sa colere & de sa justice.* «

(*Massillon.*)

Nous terminerons cet Article par deux exemples seulement, qui rendront plus sensibles l'agrément & le mérite de l'harmonie dans le discours.

Le premier est tiré de l'oraison funebre de *Turenne*, par *Fléchier*.

» Déjà frémissoit dans son camp l'enne-
 » mi confus & déconcerté. Déjà prenoit
 » l'effor pour se sauver dans les monta-
 » gnes, cet aigle dont le vol hardi avoit
 » d'abord effrayé nos Provinces. Ces
 » foudres de bronze, que l'enfer a in-
 » ventés pour la destruction des hom-
 » mes, tonnoient de tous côtés pour
 » précipiter & favoriser cette retraite;
 » & la France en suspens attendoit le
 » succès d'une entreprise qui, selon tou-
 » tes les regles de la guerre, étoit infail-
 » lible. Hélas! nous savions ce que nous
 » devions espérer, & nous ne prévoyions
 » pas ce que nous devions craindre! O
 » Dieu terrible, mais juste en vos con-
 » seils sur les enfans des hommes! Vous
 » disposez & des vainqueurs & des vic-
 » toires. . . Vous immolez à votre sou-
 » veraine grandeur de grandes victimes;
 » &

» & vous frappez, quand il vous plaît,
 » ces têtes illustres que vous avez tant
 » de fois couronnées. «

Bossuet, quoique moins occupé peut-être du soin des paroles que *Fléchier*, joint en plusieurs endroits la convenance de l'harmonie à la noblesse & à la grandeur des idées. De ce nombre est cette peinture du retour de la Reine d'Angleterre en France, après que *Charles I.* fut tombé entre les mains des Parlementaires.

» O voyage bien différent de celui
 » qu'elle avoit fait sur la même mer,
 » lorsque venant prendre possession du
 » Royaume de la Grande Bretagne, elle
 » voyoit pour ainsi dire, les ondes se
 » courber sous elle, & soumettre toutes
 » leurs vagues à la Dominatrice des mers!
 » Maintenant chassée, poursuivie par ses
 » ennemis implacables, qui avoient eu
 » l'audace de lui faire son procès: tantôt
 » sauvée, tantôt presque prise, chan-
 » geant de fortune à chaque quart d'heu-
 » re, n'ayant pour elle que Dieu & son
 » courage inébranlable, elle n'avoit ni
 » assez de voile, ni assez de vent pour
 » favoriser sa fuite précipitée. «

CHAPITRE IV.

DU CHOIX DES PENSÉES,

TOUT ce que les Pensées peuvent avoir d'agrément dans un discours, vient du choix qu'on fait faire parmi celles qui se présentent, & de l'arrangement qu'on fait leur donner.

Il y a des pensées qui ne sont que des lueurs fausses, qui n'ont rien de réel sur quoi elles s'appuyent; il y en a d'inutiles, qui n'ont nul trait à l'objet qu'on se propose de traiter; il y en a de basses, qui sont au dessous de la dignité du sujet; il y en a de gigantesques, qui sont au dessus. Le bon goût reprouve ces différentes especes de pensées.

Parmi celles qui doivent être employées, s'offrent d'abord les pensées communes, qui se présentent à tout homme d'un sens droit, & qui paroissent naître du sujet sans nul effort. Ensuite viennent celles qui contribuent à l'embellissement du discours par leur vivacité, leur force, leur hardiesse, leur sublimité, ou leur délicatesse, &c.

La pensée *vive* est celle qui représente l'objet clairement & en peu de traits. Tel est ce passage du Psalmiste sur l'impie : *Vidi impium superexaltatum & elevatum sicut cedros Libani ; transivi , & ecce non erat : & quæsi eum , & non est inventus locus ejus.* Y a-t-il rien de plus sublime & de plus vif que ce trait ? Je vois sur la terre un homme puissant , qui semble être inaccessible à tous les coups de la fortune ; j'ai passé , il n'est déjà plus ; il n'en reste aucune trace.

On trouve quelque chose d'approchant dans *Massillon* :

» Dieu a soufflé sur l'amas de leurs
» richesses injustes & l'a dissipé. «

Les pensées fortes représentent les choses avec des couleurs frappantes, & propres à faire sur l'ame l'impression la plus prompte & la plus durable.

» C'est dans l'histoire , dit *Bossuet* , que
» les plus grands Rois n'ont plus de rang
» que par leurs vertus , & que dégradés
» à jamais par les mains de la mort , ils
» viennent subir , sans cour & sans fuite ,
» le jugement de tous les peuples & de
» tous les siècles. C'est-là qu'on découvre
» que le lustre qui vient de la
» flatterie est superficiel , & que les
» fausses couleurs , quelque industrieuse-

» ment qu'on les applique, ne tiennent
 » pas. « (*Or. fun. de la Duchesse d'Orléans.*)

» C'est le cri du peuple, dit M. l'Evê-
 » que de Senes, dans l'oraison funebre
 » de Louis XV., c'est le cri du peuple
 » qui le proclame *Louis le bien-aimé*. Hé-
 » las ! nous ne pouvons nous dissimuler
 » combien le malheur des tems a paru
 » refroidir parmi les François, les dé-
 » monstrations de cet amour. Ainsi Dieu
 » permet que les peuples donnent aux
 » Princes cet avertissement, pour leur
 » apprendre que si le respect & l'obéis-
 » sance sont un devoir inviolable, l'amour
 » des peuples est un sentiment libre qui
 » n'est dû qu'aux bienfaits & à la vertu.
 » Alors quand le Prince paroît en pu-
 » blic, il n'entend plus retentir autour
 » de lui les acclamations de ses sujets : le
 » peuple n'a pas sans doute le droit de
 » murmurer ; mais sans doute aussi il a le
 » droit de se taire, & son silence est la
 » leçon des Rois. «

On appelle pensées *sublimes* celles qui
 présentent des objets grands & propres
 à élever l'ame par les réflexions qu'elles
 lui fournissent. Telle est, par exemple,
 l'idée majestueuse que nous donne de la
 Puissance divine, saint *Clément* d'Alexan-
 drie, dans ce beau passage :

» Quelle est, dit-il, la seule & univer-
 » selle mesure des choses ? Dieu, qui est
 » toujours égal & semblable à lui-même,
 » qui pese & mesure tout, & soutient la
 » nature entière en un juste équilibre. «

Admon.
 ad
 gentes

Et ailleurs :

» Le cheval est maîtrisé par le frein,
 » & le taureau par le joug, & l'animal
 » sauvage par le piège où il se prend, &
 » l'homme est gouverné par le Verbe ou
 » la raison divine ; c'est ce Verbe qui
 » nous a enseigné à façonner & le frein,
 » & le joug, & le piège, & la ligne à
 » laquelle vient se suspendre le poisson,
 » & les filets qui arrêtent l'oiseau. C'est
 » ce Verbe qui cultive les champs, & qui
 » gouverne les cités, artiste & adminis-
 » trateur universel. «

Pedag.
 Lib. III.

» Quel est le champ si fertile, qui
 » rendit jamais autant que la bienfai-
 » sance ? « dit encore le même Père.

Ibid.

Bossuet, dans l'oraison funèbre de M^{de}.
 la Duchesse d'Orléans, réfute d'un seul
 mot, pour ainsi dire, l'objection frivole
 de ceux qui prétendent qu'on ne sauroit
 croire à une autre vie, parce que per-
 sonne n'en est revenu.

» Attendons-nous que Dieu ressuscite
 » les morts pour nous instruire ? Il n'est
 » point nécessaire que les morts revien-

» nent, ni que quelqu'un forte du tom-
 » beau. Ce qui entre aujourd'hui dans le
 » tombeau doit suffire pour nous con-
 » vertir. «

» Dans son discours *sur l'Histoire univer-*
selle, avec quelle noblesse il s'exprime
 en parlant des tems qui avoient précédé
 la venue du Messie.

» Tout étoit Dieu, excepté Dieu
 » même, & le monde que Dieu avoit
 » fait pour manifester sa puissance, sem-
 » bloit être devenu un temple d'idoles.

» Il restoit encore cinq cens ans jus-
 » qu'aux jours du Messie. Dieu donna à
 » la Majesté de son Fils de faire taire les
 » Prophetes durant tout ce tems, pour
 » tenir son peuple en attente de celui
 » qui devoit être l'accomplissement de
 » tous leurs oracles. «



CHAPITRE V.

D U S T Y L E.

LE Style est une suite de tours &
 d'expressions propres à rendre les pen-
 sées & les sentimens d'une maniere con-
 venable au sujet que l'on traite.

On distingue trois sortes de Styles : le simple, le sublime & le tempéré.

ART. I. *Du Style simple.*

Ce style auquel l'éloquence se borne dans certaines occasions, & qui semble si facile à saisir, exige cependant de celui qui veut l'employer, un goût assez sûr, pour en démêler le véritable caractère.

Une éloquente simplicité est autant éloignée du style familier de la conversation, que de l'affectation qui prétend tout embellir. Si, modeste dans sa parure, elle dédaigne les ornemens trop relevés, si, libre dans sa marche, elle néglige en quelque sorte les loix de l'harmonie, elle n'en produit pas moins un effet sûr, en substituant à ce ton séduisant, le ton qui convient à ce qu'elle veut exprimer.

Le style simple principalement affecté dans le discours à l'Exorde, à la Narration & au Raisonnement, doit être pur, clair, sans ornemens apparens : il n'exclut cependant pas la grandeur & la noblesse. Les traits les plus frappans & les plus sublimes peuvent s'y rencontrer, revêtus d'expressions ordinaires, comme on pourra le remarquer dans

quelques uns des exemples que nous allons citer.

Les Ariens protégés par l'Impératrice *Justine*, Mere de *Valentinien* le jeune, vouloient s'emparer par la force, de la Basilique de Milan, & y tenir leurs assemblées; saint *Ambroise* qui, après avoir présenté à ce sujet une requête à l'Empereur, s'étoit retiré dans son Eglise, où le peuple le gardoit jour & nuit, s'adresse ainsi à ce peuple fidelle :

Video vos præter solitum subito esse turbatos atque asservantes me. Miror quid hoc sit, nisi forte quia per tribunos me vidistis, aut audistis imperiali mandato esse conventum, ut quod vellem abirem hinc, & si qui vellent, sequendi potestatem haberent. Metuistis ergo ne Ecclesiam desererem, & dum saluti meæ timeo, vos relinquerem? Sed quid & ipse mandaverim potuistis advertere, deserendæ Ecclesiæ mihi voluntatem subesse non posse, quia plus Dominum mundi quam sæculi hujus Imperatorem timerem. Sanè si me vis aliqua abduceret ab Ecclesiâ carnem meam exturbari posse non mentem; paratum me esse ut si ille faceret quod solet esse Regiæ Potestatis, ego subirem quod Sacerdotis esse consuevit. Quid ergo turbamini? Volens nunquam jus deseram, coactus repugnare non novi; dolere potero, potero flere, potero

gemere ; adversus arma , milites , lacrymæ
 meæ arma sunt. Talia enim munimenta sunt
 Sacerdotis. Aliter nec possum , nec debeo re-
 sistere. Fugere autem & relinquere Ecclesiam
 non soleo , ne quid gravioris pœnæ metu
 factum interpretetur. Scitis & vos ipsi quodd
 Imperatoribus soleam deferre , non cedere ,
 suppliciis me libenter offerre , nec metuere quæ
 parantur. . . . Utinam essem securus quodd
 Ecclesia hæreticis minimè traderetur : ad
 Palatium Imperatoris irem libenter , si hoc
 congrueret Sacerdotis officio , ut in Palatio
 magis certarem quàm in Ecclesiâ. Sed in
 Consistorio non reus solet Christus esse , sed
 Judex. Causam fidei in Ecclesiâ agendam quis
 abnuat ? si quis confidit , huc veniat. Incli-
 natum jam vel Imperatoris iudicium , quodd
 latâ lege patefecit , quò impugnat fidem : vel
 sperata ambientium quorundam studia non
 requirat. Non committo ut quisquam vendat
 injuriam Christi. Circumfusi milites , armo-
 rum crepitus quibus vallata est Ecclesia ,
 fidem non terrent meam , sed mentem exagi-
 tant , ne dùm me tenetis , perniciosum ali-
 quid vestræ oboriatur saluti. Ego enim jam
 didici non timere , sed vobis timere plus cœpi.
 Sinite quæsdò vestrum Sacerdotem congregari ;
 habemus adversarium qui laceffit. Adversa-
 rius enim noster Diabolus , sicut leo rugiens ,
 circuit , quærens quem devoret , ut Apostolus

dixit. Accepit sine dubio, accepit (non fallimur, sed admonemur,) tentandi hujusmodi potestatem, ne fortè corporis mei vulneribus possim à fidei intentione revocari. Legitis & vos quia multis aliis tentavit sanctum Job Diabolus: ad postremum potestatem hujusmodi petiit & accepit, ut tentaret corpus ejus: quod perfudit ulceribus. Cùm esset propositum, ut Ecclesiæ vasa jam traderemus, hoc responsi reddidi: Me, si de meis aliquid posceretur, aut fundus, aut domus, aut aurum, aut argentum, id quod mei juris esset, libenter offerre. Templò Dei nihil posse decerpere, nec tradere illud quod custodiendum non tradendum acceperim. Deindè consulere me etiam Imperatoris salutis, quia nec mihi expediret tradere, nec illi accipere. Accipiat enim vocem liberi Sacerdotis, si vult sibi esse consultum. Tendat à Christi injuriâ. Hæc plena humilitatis sunt, & ut arbitror, plena affectus ejus quem Imperatori debet Sacerdos, &c.

Je ne fais si l'amour de la patrie, cette idole des Républicains, a jamais suggéré rien de plus simple & en même-tems de plus vif à Cicéron & à Demosthenes. Le reste du discours est aussi touchant; mais sa longueur nous oblige de nous borner à cet extrait.

» Le monde, dit Massillon, a beau dé-

» crier la vie chrétienne , comme une vie
 » d'affujettissement & de fervitude , le
 » regne de la justice est un regne de li-
 » berté. L'ame fidelle & soumise à Dieu,
 » devient maîtresse de toutes les créa-
 » tures. Le juste est au dessus de tout ,
 » parce qu'il est détaché de tout ; il est
 » maître du monde , parce qu'il méprise
 » le monde. Il ne dépend ni de ses maî-
 » tres , parce qu'il ne les sert que pour
 » Dieu , ni de ses amis , parce qu'il ne
 » les aime que dans l'ordre de la charité
 » & de la justice , ni de ses inférieurs ,
 » parce qu'il n'exige aucunes complai-
 » sances injustes , ni de la fortune , parce
 » qu'il la craint , ni des jugemens des hom-
 » mes , parce qu'il ne craint que ceux de
 » Dieu , ni des événemens , parce qu'il
 » les regarde tous dans l'ordre de la Pro-
 » vidence , ni de ses passions mêmes ,
 » parce que la charité qui est en lui , en
 » est la regle & la mesure. Le juste seul
 » jouit donc proprement d'une parfaite
 » liberté : supérieur au monde , à lui-
 » même , à toutes les créatures , à tous
 » les événemens , il commence dès cette
 » vie à régner avec Jésus-Christ ; tout
 » lui est soumis , & il n'est lui-même
 » soumis qu'à Dieu seul. «

L'orateur dans ce morceau se borne à

instruire l'auditeur d'une manière claire & méthodique, sans se permettre aucune parure dans le style. Ses expressions sont simples & convenables au sujet qu'il traite. Cette simplicité qui doit toujours accompagner le raisonnement, ne plaît pas moins dans la narration. En voici un exemple.

Dans une lettre pastorale que *Fléchier* adresse aux Religieuses de son Diocèse, au sujets des troubles que le fanatisme des hérétiques produisit en Languedoc sous Louis XIV., ce Prélat expose avec quel héroïsme les fidelles se préparoient aux persécutions dont ils étoient menacés. Rien de plus touchant que ce récit.

» Nous pouvons dire qu'il est sorti du
 » fond des iniquités & des foiblesses
 » humaines, des miracles de la Puissance
 » divine, & que le Fils de l'Homme a
 » trouvé de la foi en Israël. Des filles
 » foibles ont eu le courage de reprocher
 » aux impies leur impiété, & de s'ex-
 » poser elles-mêmes à leur fureur, dans
 » la pensée de l'adoucir pour les autres.
 » Nous avons su la pieuse invention
 » d'une veuve ; son mari cruellement
 » écrasé ne lui avoit laissé que sa Reli-
 » gion, & quelques enfans d'un âge assez
 » tendre. Elle les offroit tous les jours au

» Seigneur comme des victimes encore
 » fans tache, & leur apprenoit avec soin
 » les préceptes de la loi divine. Après
 » leur avoir rempli l'esprit & le cœur
 » d'espérance & de foi, pour éprouver
 » leur courage, elle leur annonçoit tout
 » d'un coup l'arrivée des fanatiques. A
 » genoux, mes enfans, leur disoit-elle,
 » vous êtes Catholiques; voici ceux qui
 » les font mourir: regardez le Ciel, &
 » voyez les couronnes que Dieu vous
 » prépare. La mere leur montrant
 » l'exemple par ses essais réitérés, elle
 » leur faisoit faire comme un appren-
 » tissage du martyre. On voyoit cette
 » petite famille de Confesseurs baissant
 » leurs têtes innocentes pour recevoir
 » le coup dont on les menaçoit, & s'ac-
 » commodant eux-mêmes, comme *Isaac*
 » sur le bûcher, attendre, si Dieu l'eût
 » permis, à finir pour lui une vie qui ne
 » faisoit que commencer.

ART. II. *Du Style sublime.*

Le Style sublime, majestueux, abon-
 dant & magnifique réunit en soi tout ce
 que l'art oratoire a de plus fort & de
 plus véhément; images vives & brillan-
 tes, sentimens nobles & élevés, expres-
 sions énergiques & harmonieuses, voilà

ce qui le caractérise, ce qui lui donne ce charme séducteur auquel l'ame ne sauroit résister.

Les images & les sentimens revêtus d'expressions convenables forment donc cette espece de Style. Entrons dans le détail.

I. Du Sublime des Images.

Toute Image qui représente avec des couleurs vives & fortes un grand objet, une grande action, produit nécessairement le sublime.

» Dieu dit : Que la lumiere se fasse ;
» & la lumiere fut faite. «

Voilà une grande action peinte avec de grands traits ; voilà du sublime. C'est avec raison qu'on admire ce tableau si noble & si précis de la Toute-Puissance divine. Cette création qui ne coûte qu'un mot à l'Eternel, cette rapidité avec laquelle son ordre suprême est accompli aussi-tôt que donné ; ce tour si vif & si frappant, qui exprime si bien toutes ces grandes idées, mérite assurément l'admiration de quiconque fait penser & sentir.

Ces fortes d'images se rencontrent fréquemment dans l'Ecriture sainte. Jamais l'éloquence humaine n'a rien pro-

duit de si noble, de si majestueux, de si frappant que certains endroits de ce livre inimitable. Voyez, par exemple, ce morceau de *Job*, où Dieu prend la parole, & s'adresse à l'homme.

Ubi eras, cum me laudarent simul Astra matutina, & jubilarent simul omnes filii Dei? Quis conclusit ostiis mare, quando erumpebat, quasi de vulvâ procedens: cum ponerem nubem vestimentum ejus, & caligine illud quasi pannis infantia obvolverem? Circumdedit illud terminis meis, & posui vectem & ostia, & dixi: Huc usque venies, & non procedes amplius, & hic confringes tumentes fluctus tuos.

Tous les traits qui caractérisent le sublime, ne se trouvent-ils pas ici rassemblés! Les idées sont grandes, les expressions nobles; & la vivacité du tour rend bien celle du sentiment, dont l'homme doit être pénétré à la vue de son néant, comparé avec la Puissance infinie de Dieu.

Voyez encore sous quels traits *Isaïe* nous peint l'Être Suprême. *Ch. XL.*

Quis mensus est pugillo aquas, & caelos palmo ponderavit? Quis appendit tribus digitis molem terræ, & libravit in pondere montes, & colles in staterâ? ... Ecce gentes quasi stilla situlae, & quasi momentum stateræ

reputatae sunt : ecce insulae quasi pulvis exiguus... Omnes gentes quasi non sint sic sunt coram eo, & quasi nihilum & inane reputatae sunt ei.

C'est avec le même enthousiasme que le Prophète *Nahum* représente aux Ninivites ce Dieu terrible dans ses vengeances. *Ch. I.*

Dominus in tempestate & turbine viae ejus, & nebulae pulvis pedum ejus, increpans mare, & exsiccans illud... Montes commoti sunt ab eo, & colles desolati sunt, & contremuit terra à facie ejus, & orbis & omnes habitantes in eo.

Ce superbe Cantique, ou *Moyse* célèbre la victoire que Dieu fit remporter aux Hébreux sur les Egyptiens, abonde en images sublimes.... Quelle magnificence ! quelle énergie dans les passages suivans ! *Exod. XV. 7. 8. 10. 12.*

In multitudine gloriae tuae deposuisti adversarios tuos ; misisti iram tuam, quae devoravit eos sicut stipulam.

Et in spiritu furoris tui congregatae sunt aquae ; stetit unda fluens, congregatae sunt abyssi in medio mari.

Flavit spiritus tuus, & operuit eos mare. Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus... Extendisti manum tuam, & devoravit eos terra.

Tout le reste se soutient avec la même majesté.

Des beautés de cette espece font sans doute au dessus de toute comparaison, & ne se trouvent nulle part avec autant d'abondance que dans l'Écriture. Voilà la mine précieuse que doivent fouiller sans cesse le poëte & l'orateur sacrés, s'ils veulent atteindre au plus haut degré de l'art : jamais ils ne feront plus sublimes que lorsque guidés par le goût, ils sauront s'en approprier les richesses. Les traits le plus frappans de *Bossuet*, de *Racine*, de *Rousseau*, &c. ne sont presque jamais que des imitations heureuses des Prophéties ou des Pseaumes.

Par exemple, combien d'images réunies dans cette Prophétie de *Joad*, & avec quelle dignité le caractère de l'Écriture sainte est soutenu dans ce morceau.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
 Quel est dans ce lieu saint ce Pontife égorgé ?
 Pleure, Jérusalem, pleure, Cité perfide,
 Des Prophetes divins malheureuse homicide !
 De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
 Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

Où menez-vous ces enfans & ces femmes ?
 Le Seigneur a détruit la Reine des Cités ;
 Les Prêtres sont captifs, ses Rois sont rejetés ;
 Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.
 Temple, renverse-toi ! cedres, jetez des flammes !
 Jérusalem, objet de ma douleur,

Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes ?

Qui changera mes yeux en deux sources de larmes ,

Pour pleurer ton malheur ?

• • • • •
Quelle Jérusalem nouvelle

Sort du fond du désert brillante de clartés ,

Et porte sur son front une marque immortelle ?

Peuples de la terre, chantez :

Jérusalem renaît plus charmante & plus belle.

D'où lui viennent de tous côtés

Ces enfans qu'en son sein elle n'a point portés ?

Leve, Jérusalem, leve ta tête altière ;

Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés !

Les Rois des nations devant toi prosternés ,

De tes pieds baissent la poussière.

Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.

Heureux qui pour Sion, d'une sainte ferveur

Sentira son ame embrasée !

Cieux ! répandez votre rosée ,

Et que la terre enfante son Sauveur.

(Athalie , Acte III. Scene VII.)

L'ode de M. *Le Franc de Pompignan*, sur la Formation de l'univers, offre un tableau de la plus grande magnificence ; & c'est également à l'Écriture sainte que le poëte en doit les traits les plus sublimes.

Inspire-moi de saints Cantiques ,

Mon ame, bénis le Seigneur.

Quels concerts assez magnifiques ,

Quels Hymnes lui rendront honneur ?

L'éclat pompeux de ses ouvrages ,

Depuis la naissance des âges ,

Fait l'étonnement des mortels ;

Les feux célestes le couronnent ,
Et les flammes qui l'environnent ,
Sont ses vêtemens éternels.



Ainsi qu'un pavillon tissu d'or & de soie ,
Le vaste azur des Cieux sous sa main se déploie ;
Il peuple leurs déserts d'astres étincelans :
Les eaux autour de lui demeurent suspendues ,
Il foule aux pieds les nues ,
Et marche sur les vents.



Fait-il entendre sa parole ?
Les Cieux croulent , la mer gémit ,
La foudre part , l'aquilon vole ,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles ,
Des légions d'esprits fidelles
A sa voix s'élancent dans l'air ;
Un zèle dévorant les guide ,
Et leur effor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.



Il remplit du cahos les abymes funebres ;
Il affermit la terre , & chassa les ténèbres ;
Les eaux couvroient au loin les rochers & les
monts :
Mais au bruit de sa voix les ondes se troublèrent ,
Et soudain s'écoulerent
Dans leurs gouffres profonds.



Les bornes qu'il leur a prescrites
Sauront toujours les resserrer ;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer , dans l'excès de sa rage ,
Se roule en vain sur le rivage

Qu'elle épouvante de son bruit !
 Un grain de sable la divise ,
 L'onde écume, le flot se brise ,
 (*) Reconnoît son Maître, & s'enfuit, &c.

II. *Du Sublime des Sentimens.*

Les Sentimens sont sublimes quand fondés sur une vraie vertu, ils paroissent être presqu'au dessus de la condition humaine, & qu'ils font voir, comme l'a dit *Séneque*, dans la foiblesse de l'humanité, la constance d'un Dieu. L'univers tomberoit sur la tête du juste, son ame seroit tranquille dans le tems même de cette chute.

Justum & tenacem propositi virum ,
 Non civium ardor prava jubentium ,
 Non vultus instantis tyranni
 Mente quatit solidâ, nec auster ,
 Dux inquieti turbidus Adriæ ,
 Nec fulminantis magna Jovis manus ;
 Si fractus illabatur orbis ,
 Impavidum ferient ruinæ.

(Horat. *Lib. III. Od. III.*)

L'idée de cette tranquillité, comparée avec le fracas du monde entier qui se

(*) On trouve dans les discours de *Bossuet*, de *Fléchier* & de *Massillon*, des images sublimes qui devroient avoir ici leur place, si nous n'avions eu occasion de les citer ailleurs. Pour ne pas trop multiplier les exemples, nous avons eu soin de les distinguer par une étoile *, & nous y renvoyons nos Lecteurs.

brise , est une image sublime , & la tranquillité du juste , un sentiment sublime.

La Religion sur-tout est capable d'inspirer de pareils sentimens ; elle élève souvent au dessus de lui-même l'homme qui en est pénétré. L'idée d'un Dieu qui le protège , lui donne une confiance héroïque au milieu des dangers les plus éminens.

Dans la tragédie d'*Athalie*, *Abner*, ami de *Joad*, lui apprend avec crainte les dangers dont ce Grand-Prêtre est menacé. *Joad*, sans s'émouvoir, lui répond :

Celui qui met un frein à la fureur des flots ,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte ,
Je crains Dieu, cher *Abner*, & n'ai point d'autre
crainte.

Cette intrépidité héroïque, cette confiance vertueuse dans le secours divin, est le comble de la sublimité.

Le même *Joad*, voyant qu'il ne reste dans l'enceinte du Temple que de jeunes filles & de foibles Lévites, s'écrie :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta
querelle ,
Des Prêtres, des enfans, ô sagesse éternelle !
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?

Ces beaux vers expriment admirable-

ment les sentimens d'une ame vraiment Israélite, dont le courage & la foi ne s'allarment point à l'aspect des dangers les plus pressans, & qui comme un autre *Abraham*, espere contre toute espérance, persuadé que le Dieu des armées forme dans l'art des combats, les mains qui s'arment pour soutenir ses droits.

Rien de plus noble, de plus sublime, de plus digne d'un Chrétien, que ces sentimens d'*Alvarès* dans la tragédie d'*Alzire*.

Ah ! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques,

Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous, Chrétien, vous choisi pour régner désormais,

Sur des Chrétiens nouveaux, au nom d'un Dieu de paix ?

Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce continent, dépeuplent les rivages ?
Des bords de l'orient n'étois-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer, sous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom Catholique ?
Ah ! Dieu nous envoyoit, par un contraire choix,
Pour annoncer son Nom, pour faire aimer ses loix ;

Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, & d'or & de sang toujours infatiables,
Déserteurs de ses loix qu'il falloit enseigner,
Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner !
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,

Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre !
 Notre nom , je l'avoue , inspire la terreur ;
 Les Espagnols font craints , mais ils font en
 horreur :

Fléaux du nouveau monde , injustes , vains ,
 avarés ,

Nous seuls en ces climats , nous sommes les
 barbares.

L'Américain farouche en sa simplicité ,

Nous égale en courage , & nous passe en bonté !

Hélas ! si , comme vous , il étoit sanguinaire ,

S'il n'avoit des vertus , vous n'auriez plus de pere !

Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour ?

Avez-vous oublié que près de ce séjour

Je me vis entouré par ce peuple en furie ;

Rendu cruel enfin par notre barbarie ?

Tous les miens à mes yeux , terminèrent leur
 fort.

J'étois seul , sans secours , & j'attendois la mort !

Mais à mon nom , mon fils , je vis tomber leurs
 armes.

Un jeune Américain , les yeux baignés de larmes ,

Au lieu de me frapper , embrassa mes genoux.

» Alvarès , me dit-il , Alvarès , est-ce vous ?

» Vivez , votre vertu nous est trop nécessaire :

» Vivez , aux malheureux servez long-tems de
 pere.

» Qu'un peuple de tyrans , qui veut nous en-
 chaîner ,

» Du moins par cet exemple apprenne à pardon-
 ner.

» Allez ; la grandeur d'ame est ici le partage

» Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sau-
 vage. «

Eh bien ! vous gémissiez : je sens qu'à ce récit

Votre cœur , malgré vous , s'émeut & s'adoucit :

L'humanité vous parle , ainsi que votre pere , &c.

Nous terminerons ce qui regarde le style *sublime*, par quelques observations que nous croyons utiles.

Le style sublime & ce qu'on appelle le *sublime*, ne font pas la même chose. Celui-ci est tout ce qui enleve notre ame, qui la faifit, qui la trouble tout-à-coup : c'est l'éclat d'un moment. Le style sublime, au contraire, peut se foutenir long-tems : c'est un ton élevé, une marche noble & majestueuse déterminée par la grandeur du sujet.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cedre il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.

Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus ;
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

Les cinq premiers vers font du style sublime, sans être sublimes, & le dernier est sublime sans être du style élevé.

Le Prophete-Roi de qui *Racine* a emprunté ce trait, dit encore plus : *Et quasi sivi eum, & non est inventus locus ejus.*

Le style sublime exige nécessairement plusieurs choses : 1°. beaucoup de sensibilité, & une certaine élévation d'esprit qui inspire des pensées heureuses ; 2°. la grandeur & la noblesse du sujet sur lequel on doit parler ; 3°. un raisonnement

fain

rain qui gouverne l'enthousiasme, & l'empêche de tomber dans l'ampoulé, qui est l'abus du style sublime, comme la bassesse est l'abus du style simple.

ART. III. *Du Style tempéré.*

Le Style tempéré ou fleuri, tient le milieu entre le simple & le sublime; moins véhément & moins rapide que ce dernier, il est plus abondant & plus orné que le premier: mais sa marche douce & coulante a l'heureuse facilité de l'un, & quelquefois la noblesse de l'autre. Il tire son principal mérite des richesses de l'art, c'est-à-dire, que l'agrément des expressions, les tours nombreux & périodiques, & encore plus que tout cela, les pensées fines, délicates, ingénieuses, forment son caractère.

Cependant il ne faut pas croire qu'il admette indistinctement tous les ornemens. L'orateur éclairé les emploie avec choix, & fait les varier; ils doivent être naturels, & sortir du fonds même du sujet.

Le Style tempéré convient particulièrement aux Panégyriques & aux Oraisons Funebres. Lorsqu'on l'emploie dans les discours de morale, il faut savoir en modérer l'éclat: trop de recherche dans le choix des expressions & des tours peut

nuire au but que l'orateur doit alors se proposer.

Fléchier est sans contredit celui de tous nos orateurs célèbres, dont le style est le plus élégant, le plus harmonieux, le plus fleuri. Au défaut de la force, il a la correction & la grace. S'il manque de ces mouvemens rapides qui étonnent, de ces grandes idées qui en imposent, il séduit par les images les plus brillantes, par les pensées les plus délicates, par ces tours nombreux & périodiques qui flattent l'oreille : mais on sent trop que ce mérite est chez lui le fruit de l'art & du travail, & la profusion des ornemens produit très-souvent dans ses discours une certaine monotonie fatigante. Ce défaut est cependant moins sensible dans son oraison funebre de *Turenne*. Il semble que la douleur publique ait donné plus de mouvemens, plus d'activité à son ame. Ses pensées ont plus d'élévation, son style a plus de chaleur & de rapidité, son coloris a plus de force, & une teinte sombre qui convient au sujet. En un mot, ce discours est le modele le plus parfait que nous puissions citer de l'espece de style dont nous parlons ici. (*)

(*) Voyez dans le cours de cet Ouvrage, les différens exemples que nous en citons, & l'Analyse que

Le P. *Neuville* a souvent de ces traits brillans qui le placent à côté de *Fléchier*. Tel est entr'autres ce morceau de son oraison funebre du Cardinal de *Fleuri*, où il s'agit du choix que fit *Louis XIV.* de ce Cardinal, pour être Précepteur de *Louis XV.*

» Le moment arrivoit où ce mérite si
 » modeste devoit se développer aux
 » yeux de l'univers, & par tous les ser-
 » vices qu'un sujet peut rendre à son
 » Roi, se montrer digne de tout ce qu'un
 » Roi peut faire pour son sujet.

» *Louis XIV.*, ce Monarque, la gloire
 » de son peuple & de son siècle, la gloire
 » de la Religion & de l'Etat, plus héros
 » dans le déclin des années & de la
 » prospérité, que dans le brillant de la
 » jeunesse & de ses victoires, & dont la
 » vertu éprouvée par la disgrâce, força
 » enfin la fortune à rougir de son in-
 » constance, lui fit sentir sa foiblesse,
 » lui apprit qu'il ne lui appartient ni de
 » donner ni d'ôter la véritable grandeur.
 » *Louis XIV.* avoit vu passer comme
 » l'ombre sa nombreuse postérité; seul
 » dans ses palais immenses, il semble se
 » survivre à lui-même; ses yeux prêts à

M. l'Abbé *Batteux* en fait dans le IV. volume de ses *Principes de Littérature*, Chap. IX. pag. 172.

» se fermer pour toujours, n'apperçoi-
 » vent à la place de tant de fleurs mois-
 » sonnées dans leur printems, qu'une
 » fleur à peine éclosée, foible, chance-
 » lante, presque dévorée par le souffle
 » qui avoit consumé, séché tant de tiges
 » si florissantes. Nouveau *Joas*, unique
 » reste du sang de *David*, arraché aux
 » débris de son auguste Maison, ayant
 » peine à se faire jour à travers les rui-
 » nes, sous lesquelles il parut enseveli ;
 » dans cet enfant se réunissent les mou-
 » vemens de son cœur & les vues de son
 » esprit, les tendresses d'un pere & les
 » projets d'un Roi. O si du moins il pou-
 » voit, par ses leçons & par ses exem-
 » ples, le former dans le grand art de
 » régner ! Mais le tems s'écoule, le tom-
 » beau s'ouvre devant le Monarque ; le
 » tombeau l'attend & le demande : il
 » pense donc à se remplacer auprès de
 » son successeur. Or sur qui tombera le
 » choix de ce Prince, vieilli dans l'étude
 » & dans la connoissance des hommes ;
 » de ce Prince dont le choix des *Bossuet*
 » & des *Fénélon* avoit prouvé & honoré
 » les lumieres ? Il appelle l'Evêque de
 » Fréjus, & lui remet les destinées de
 » son Sang & de son Royaume. «

Personne peut-être n'a porté à un plus

haut degré de perfection le mérite du style, que *Massillon*. Expressions élégantes, choisies, sublimes, harmonieuses, images brillantes & naturelles, coloris vrai & frappant, tel est le caractère de son élocution. Voici deux exemples qui réunissent la plupart de ces qualités.

Dans le premier, l'orateur parle de l'affabilité de saint *Louis*.

» Accessible à tous, il ne disputoit pas
 » même au dernier de ses sujets, le plaisir
 » de voir son Souverain : leur montrant
 » toujours un visage riant, tempérant
 » par l'affabilité, la majesté du trône ;
 » jettant comme *Moyse*, un voile de douceur
 » & de tempérament, sur l'éclat de sa
 » personne & de sa dignité, pour rassurer
 » les regards de ceux qui l'approchoient,
 » & se dépouillant si fort de tout le faste
 » qui environne la grandeur, qu'en l'abordant,
 » on ne s'apercevoit presque qu'il étoit le maître,
 » que lorsqu'il accordoit des graces. L'affabilité
 » & l'humanité seroient les vertus naturelles
 » des Grands, s'ils se souvenoient qu'ils
 » sont les Peres de leurs peuples : le dédain
 » & la fierté, loin d'être les prérogatives
 » de leur rang, en sont l'abus & l'opprobre ;
 » ils ne méritent plus d'être les maîtres

» de leurs sujets , dès qu'ils oublient qu'ils
 » en font les peres. Cette leçon regarde
 » tous ceux que leurs dignités établissent
 » sur les peuples. Hélas ! souvent on laisse
 » à l'autorité un front si sévere & un
 » abord si difficile , que les affligés com-
 » ptent pour leur plus grand malheur, la
 » nécessité d'aborder celui de qui ils en
 » attendent la délivrance. Cependant les
 » places qui nous élevent sur les peuples,
 » ne sont établies que pour eux. Ce sont
 » les besoins publics qui ont formé les
 » dignités publiques , & si l'autorité doit
 » être un joug accablant, elle doit l'être
 » pour ceux qui l'exercent, & qui en font
 » revêtus, & non pour ceux qui l'implo-
 » rent, & qui viennent y chercher un
 » asyle. «

(Panég. de saint Louis.)

Le second exemple est tiré du sermon
sur le petit nombre des Elus.

» Dans ces tems heureux, où toute
 » l'Eglise n'étoit encore qu'une assemblée
 » de Saints, il étoit rare de trouver des
 » fidelles qui, après avoir reçu les dons de
 » l'Esprit Saint, & confessé Jésus-Christ
 » dans le Sacrement qui nous régénere,
 » retombassent dans le dérèglement de
 » leurs premieres mœurs. *Ananie & Sa-*
 » *phire* furent les seuls prévaricateurs de

» l'Eglise de Jérusalem ; celle de Corin-
 » the ne vit qu'un incestueux : la péni-
 » tence canonique étoit alors un remede
 » rare ; & à peine parmi ces vrais Israé-
 » lites , se trouvoit-il un seul lépreux
 » qu'on fut obligé d'éloigner de l'Autel
 » saint , & de séparer de la communion
 » de ses freres.

» Mais depuis , la Foi s'affoiblissant en
 » commençant à s'étendre , le nombre
 » des Justes diminuant à mesure que celui
 » des fidelles augmentoit , le progrès de
 » l'Evangile a , ce semble , arrêté celui
 » de la piété ; & le monde entier devenu
 » Chrétien a porté enfin avec lui dans
 » l'Eglise , sa corruption & ses maximes.
 » Hélas ! nous nous égarons presque tous
 » dès le sein de nos meres : le premier
 » usage que nous faisons de notre cœur
 » est un crime : nos premiers penchans
 » sont des passions ; & notre raison ne
 » se développe & ne croît que sur les
 » débris de notre innocence. La terre ,
 » dit un Prophete , est infectée par la
 » corruption de ceux qui l'habitent ; tous
 » ont violé les loix , changé les Ordon-
 » nances , rompu l'alliance qui devoit
 » durer éternellement ; tous operent
 » l'iniquité , & à peine s'en trouve-t-il un
 » seul qui fasse le bien : l'injustice , la

» calomnie, le mensonge, la perfidie,
» l'adultere, les crimes les plus noirs
» ont inondé la terre. Le frere dresse des
» embûches au frere; le pere est séparé
» de ses enfans; l'époux de son épouse;
» il n'est point de lien qu'un vil intérêt
» ne divise; la bonne foi n'est plus que
» la vertu des simples; les haines sont
» éternelles, les réconciliations sont des
» feintes; & jamais on ne regarde un
» ennemi comme un frere; on se déchire,
» on se dévore les uns les autres; les as-
» semblées ne sont plus que des censures
» publiques; la vertu la plus entiere n'est
» plus à couvert de la contradiction des
» langues; les jeux sont devenus ou des
» trafics, ou des fraudes, ou des fureurs;
» les repas, ces liens innocens de la so-
» ciété, des excès dont on n'oseroit par-
» ler; les plaisirs publics, des écoles de
» lubricité: notre siecle voit des horreurs
» que nos peres ne connoissoient même
» pas; la ville est une Ninive pécheresse;
» la cour est le centre de toutes les pas-
» sions humaines; & la vertu, autorisée
» par l'exemple du Souverain, honorée
» de sa bienveillance, animée par ses
» bienfaits, y rend le crime plus cir-
» conspect, mais ne l'y rend pas peut-être
» plus rare; tous les états, toutes les

» conditions ont corrompu leurs voies ;
 » les pauvres murmurent contre la main
 » qui les frappe ; les riches oublient l'au-
 » teur de leur abondance ; les grands ne
 » semblent être nés que pour eux-mêmes ,
 » & la licence paroît le seul privilege
 » de leur élévation : le sel même de la
 » terre s'est affadi ; les lampes de *Jacob*
 » se font éteintes ; les pierres du Sanc-
 » tuaire se traînent indignement dans la
 » boue des places publiques , & le Prêtre
 » est devenu semblable au peuple. O
 » Dieu ! est-ce donc là votre Eglise &
 » l'assemblée des Saints ? est-ce là cet
 » héritage si chéri , cette vigne bien-
 » aimée , l'objet de vos soins & de vos
 » tendresses ? & qu'offroit de plus cou-
 » pable à vos yeux Jérusalem , lorsque
 » vous la frappâtes d'une malédiction
 » éternelle ? «

Des différentes Qualités du Style.

Parmi les Qualités dont la réunion
 forme le bon style , il y en a qui sont ab-
 solument nécessaires : telles que la cor-
 rection , la clarté & l'ensemble , dont
 nous avons déjà parlé.

Il en est d'autres plus ou moins néces-
 saires , suivant la nature des sujets que

l'on traite , ou des objets qu'on doit peindre.

Ces qualités sont l'énergie , l'élégance & l'harmonie , il faut y ajouter la précision , la chaleur , l'austérité & la facilité , sur lesquelles nous ferons quelques observations.

La précision est l'art de ne dire jamais plus ou moins que ce que l'on a en vue. Cette qualité sert principalement dans les matières de discussion ; elle convient aussi dans l'énoncé du sujet que l'orateur doit traiter , & dans les occasions où il se trouve obligé de citer certains traits qui viennent à l'appui de ce qu'il avance dans son discours. Il faut prendre garde que la précision ne nuise à la clarté & à la justesse. Quelquefois en voulant trop dire en peu de mots , on outre la pensée , & on la rend fautive. La brièveté ne consiste pas à omettre des idées nécessaires , mais à ranger chaque idée à sa place , & à la rendre par le terme convenable. C'est par ce moyen que le style acquiert le double avantage d'être concis sans être fatigant , & développé sans être lâche.

La chaleur du style est la qualité du discours qui fait passer dans l'ame de l'auditeur , le feu dont l'orateur est animé lui-même. C'est dans les endroits où l'on

veut toucher & persuader qu'elle est sur-tout nécessaire ; mais elle ne peut naître que d'une ame fortement affectée de l'objet qu'elle veut peindre. Pour écrire avec chaleur, il ne suffit donc pas d'annoncer qu'on est plein de feu ; il faut en avoir réellement, & le faire éclater à propos.

L'austérité dans le style est produite par l'impression profonde que fait sur l'esprit de l'orateur, le sujet qu'il traite. Alors il est plus occupé des choses que de la maniere de les rendre. Il néglige l'expression pour la pensée, ou plutôt, pourvu qu'elle soit juste, peu lui importe qu'elle frappe l'oreille d'un son harmonieux. Ce style qui offre, au milieu de ses négligences, des beautés neuves & frappantes qui étonnent, est absolument opposé au style fleuri. Tel est son caractère.

Dans le style grave & austere, tous les mots sont comme établis sur une base large & solide, qui est la pensée. On diroit qu'ils sont détachés les uns des autres, pour être plus apparens, comme ces rochers dont les pointes paroissent dans le lointain. Les voyelles & les consonnes s'entrechoquent souvent & se repoussent. Il marche à grands pas ; il use

de mots longs & lourds, & ne craint rien tant que les syllabes légères, qu'il n'emploie que faute d'autres. Il a le même système pour les phrases; il ne prend que des nombres forts & vigoureux; ne s'embarassant jamais qu'ils soient égaux ou symétriques, ou gradués, pourvu qu'ils soient naturels & libres, plus propres à frapper un grand coup qu'à plaire. Peu attentif à la marche cadencée des périodes, il n'use d'elles que par hasard, & parce qu'elles se font présentées d'elles-mêmes; on ne le verra point ajouter des mots pour arrondir la phrase, & rendre le nombre complet; point de ces chûtes brillantes qui attirent les applaudissemens; point de figures trop soutenues, point de transitions ménagées, peu de liaisons, point de fleurs.

La facilité du style, dont il nous reste à dire un mot, consiste dans un naturel simple qui n'admet aucune recherche, & qui convient sur-tout dans ces endroits du discours, où l'orateur ne doit songer qu'à éclairer l'esprit de ceux qui l'écoutent. Un style facile, aisé, coulant, doit être de préférence celui des instructions familières, des prônes, des catéchismes. Quoiqu'il approche du style de la conversation, il doit avoir cependant plus

de dignité ; & ce seroit en méconnoître la nature que de s'y permettre des expressions trop négligées.

Des Défauts à éviter dans le Style.

L'intérêt qu'inspire à l'auditeur un style pur, correct, élégant, harmonieux, cesse, s'il offre des défauts qui choquent le goût, & affoiblissent en quelque sorte le mérite des choses, par la manière dont elles sont rendues. De tous les défauts qui peuvent avoir cet inconvénient, ceux que l'orateur doit éviter avec le plus de soin, sont l'enflure, la froideur, l'affectation & la diffusion.

L'enflure, ce défaut opposé à la justesse, vient de ce qu'on veut faire paroître grandes, des pensées qui n'ont rien d'élevé par elles-mêmes. Rien de plus ridicule qu'un orateur pesamment grave, froidement passionné, qui ne s'échauffe & ne s'anime qu'à l'aide des métaphores, des apostrophes, des exclamations, dont toutes les ressources consistent à enfler les moindres conceptions, à donner un faux air de sublime aux idées les plus simples, à surcharger de parures les objets les plus minces. Rien n'est beau que le vrai. Chaque chose doit être

revêtue des couleurs qui lui sont propres ; & trop de faste dans le style, est une preuve presque certaine de la stérilité de l'esprit.

Un style froid & glacé, où tout est en mouvement déplaît autant que celui où regne l'enflure. Différentes causes produisent cette froideur : 1°. lorsque les expressions ne sont pas animées dans les endroits où il faut de la chaleur ; 2°. lorsque les mouvemens rapides des passions sont ralentis par des détails minutieux, ou par une ridicule ostentation de science ; 3°. toutes les fois qu'on dit des choses qui ne conviennent pas à la situation où l'on est. En un mot, le style froid vient tantôt de la stérilité, tantôt de l'intempérance des idées ; souvent d'une diction trop commune ; quelquefois d'une diction trop recherchée, & toujours de ce que l'orateur compose sans méthode, sans goût, sans enthousiasme.

L'affectation n'est autre chose qu'une envie de briller par des pensées recherchées, des pointes & des figures prodiguées sans réserve. On sent combien ces petits moyens de plaire, ces prétentions au bel esprit sont éloignées de la saine éloquence, & ridicules sur-tout dans l'orateur chrétien, qui doit présenter aux

fidelles, les vérités sublimes de la Religion avec la plus noble simplicité.

La diffusion est une répétition de la même idée en différens termes, ou une accumulation d'idées inutiles pour l'intelligence de celle qu'on veut présenter. C'est le défaut d'une imagination féconde qui ne fait point s'arrêter. Tout ce qui ne fert à donner au discours ni plus de grace, ni plus de netteté, ni plus de force, doit en être retranché.

De la Variété & de la Convenance du Style.

Un style trop égal & toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous
endorme.

(*Art Poétique.*)

En effet, rien ne rend un discours plus ennuyeux que lorsque les mêmes tours de phrase, les mêmes figures & les mêmes transitions s'y présentent souvent. L'orateur qui veut plaire, doit donc éviter avec soin cette triste uniformité; mais le grand art est de savoir faire un mélange adroit des différens styles. Il faut savoir les varier à propos, discerner ce qui convient à chaque chose, employer des pensées, des expressions & des tours convenables aux sujets, aux lieux,

aux circonstances, aux personnes. (*)

Le grand orateur, selon *Cicéron*, est celui dont la diction n'est qu'une image juste & naturelle du sujet qu'il traite; qui dit les petites choses d'un style simple; les médiocres d'un style fleuri, & les grandes, d'un style sublime & vigoureux. Veut-il plaire? il parle d'une manière douce, gracieuse & insinuante. Veut-il étonner les auditeurs & les arracher à leurs passions? il emploie tout ce que l'éloquence a de fort, de nerveux, de persuasif. Son discours n'est orné que de vérités lumineuses, que d'images vives & d'expressions convenables à la matière; en un mot, il n'est jamais ni au dessus ni au dessous de son sujet, & c'est en cela que consiste la perfection de l'art; au lieu que le déclamateur, le bel esprit de profession n'atteint jamais au but. Il a beau employer des mots à la mode, des phrases brillantes, des tours ingénieux, son discours n'a ni force ni grace, parce que tout y est déplacé, que tout y est hors des règles de la bienséance.

Telles sont, en général, les observations les plus utiles qui aient été faites

(*) *Variare orationem magnoperè oportebit, nam omnibus in rebus similitudo satietatis est mater.*

(Cicer. de Inv. Lib. I)

par les maîtres de l'art sur le style. Nous y ajouterons, pour finir cet Article, un morceau intéressant de M. de *Buffon*, qui a traité le même sujet, d'une manière aussi solide qu'éloquente, dans son excellent Discours de réception à l'Académie Française.

» Bien écrire, dit-il, c'est tout à la
» fois bien penser, bien sentir & bien
» rendre. C'est avoir en même-tems de
» l'esprit, de l'ame & du goût; le style
» suppose la réunion & l'exercice de
» toutes les facultés intellectuelles; les
» idées seules forment le fonds du style,
» l'harmonie n'en est que l'accessoire, &
» ne dépend que de la sensibilité des
» oreilles. . . Le ton n'est que la conve-
» nance du style à la nature du sujet, il
» ne doit jamais être forcé; il naîtra na-
» turellement du fonds même de la chose,
» & dépendra beaucoup du point de
» généralité auquel on aura porté ses
» pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les
» plus générales, & si l'objet en lui-
» même est grand, le ton paroîtra s'éle-
» ver à la même hauteur, & si en le
» soutenant à cette élévation, le génie
» fournit assez pour donner à chaque
» objet une forte lumière; si l'on peut
» ajouter la beauté du coloris, à l'énergie

» du dessein ; si l'on peut, en un mot,
 » représenter chaque idée par une image
 » vive & bien terminée, & former de
 » chaque suite d'idées, un tableau har-
 » monieux & mouvant, le ton sera non-
 » seulement élevé, mais sublime. «

CHAPITRE VI.

DES FIGURES

EN GENERAL. ()*

ON entend par *Figures* certains tours d'éloquence, qui s'éloignant, en quelque chose, du langage le plus simple & le plus uni, expriment avec plus de grace, de force, de noblesse & de vivacité, les sentimens, les pensées & les mouvemens de l'ame.

(*) Nous choisissons seulement ici les principaux Tropes & les Figures les plus saillantes. Si on veut connoître plus en détail cette partie intéressante de l'Elocution, il faut consulter, dans l'*Encyclopédie Méthodique*, l'Article *Figure* en général, & ce qui regarde chaque Figure en particulier. M. *Beauzée*, Rédacteur de ces différens Articles, n'y laisse rien à désirer. Ce célèbre Grammairien adopte, sur-tout pour les Figures, un système de division qui nous a paru très-judicieux, & que nous aurions suivi, si les bornes & la nature de cet Ouvrage ne s'y étoient opposées.

On divise les Figures en Figures de pensées & en Figures de mots. Il y a cette différence entr'elles, que les pensées dépendant uniquement du tour de l'imagination, elles ne consistent que dans la maniere particuliere de penser ou de sentir; en sorte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on vienne à changer les mots. Les figures de mots, au contraire, sont telles, que si vous changez l'expression, la figure s'évanouit.

Il y a plusieurs sortes de figures qui regardent les mots; mais nous ne parlerons que de celles qu'on appelle *Tropes*, parce qu'elles nous paroissent les plus importantes.

ART. I. Des Tropes.

De leur Usage & de leur Effet dans le Discours.

Les Tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot, une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot. Voilà pourquoi on les appelle *Tropes* du verbe grec *τροπω*, qui signifie je tourne; parce qu'en effet on tourne le mot, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne

signifie point dans le sens propre. C'est ainsi que *cent têtes* signifient *cent hommes*, & *cent voiles cent vaisseaux* : on prend une partie pour le tout.

1°. Un des plus fréquens usages des tropes, est de réveiller une idée principale, par le moyen de quelque idée accessoire, comme dans les deux exemples que nous venons de citer.

2°. Les tropes donnent plus d'énergie aux expressions. Quand nous sommes vivement frappés d'une pensée, nous nous exprimons rarement avec simplicité; delà viennent ces façons de parler, être *enflammé de colere*, *flétrir la réputation*, &c.

3°. Ils ornent le discours. Voici comment *Fléchier* s'explique pour dire que les Ministres de Jésus-Christ instruisirent M. de *Montausier* des dogmes de la Religion Catholique, & lui découvrirent les erreurs de l'hérésie.

» Tombez, tombez, voiles importuns
 » qui lui couvrez la vérité de nos Myste-
 » res. Et vous, Prêtres de Jésus-Christ,
 » prenez le glaive de la parole, & cou-
 »pez sagement jusqu'aux racines de
 » l'erreur, que la naissance & l'éducation
 » avoient fait croître dans son ame; mais
 » par combien de liens étoit-il retenu? »

Outre l'apostrophe, figure de pensée, remarquons ces mots, *tombez voiles, couvrez, prenez le glaive, coupez jusqu'aux racines, croître, liens, retenu*. Ce sont autant de tropes qui forment des images, dont l'imagination est agréablement occupée.

4°. Les tropes rendent le discours plus noble. Les idées communes auxquelles nous sommes accoutumés, n'excitent point en nous ce sentiment d'admiration & de surprise qui élève l'ame : ainsi on a recours aux idées accessoire. *Tous les hommes meurent également ; voilà une pensée commune. Malherbe, d'après Horace, la paraphrase d'une manière qui la rend plus intéressante.*

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
 On a beau la prier,
 La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
 Et nous laisse crier.
 Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
 Est sujet à ses loix,
 Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
 N'en défend pas nos Rois.

5°. Enfin, les tropes sont d'un grand usage pour déguiser les idées dures, désagréables, tristes & contraires à la modestie. Ils doivent être clairs, faciles, se présenter naturellement, & n'être mis en œuvre qu'en tems & lieu ; car il n'y

a rien de plus ridicule en tout genre, que le défaut de convenance.

Les principaux tropes sont la *Métaphore*, l'*Allégorie*, l'*Hyperbole* & la *Périphrase*.

I. De la Métaphore.

La Métaphore est de tous les tropes celui qui mérite le plus de détail. Elle consiste à transporter un mot de sa signification naturelle, à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit. C'est ainsi qu'on dit d'un enfant, *c'est une jeune plante*, relativement à la facilité avec laquelle on le plie à tout ce qu'on veut, comme une plante.

La métaphore est sans contredit la plus belle de toutes les figures. Elle contribue plus que toute autre à donner de l'énergie au discours; mais pour produire cet effet, il faut que les images qui servent à la former, soient choisies avec soin, qu'elles soient sensibles, & qu'elles se rapportent naturellement aux choses dont elles prennent la place.

Cette figure si expressive est souvent employée dans l'écriture. Les choses les plus spirituelles & les plus métaphysi-

ques y sont représentées par des images vives & sensibles ; comme dans ces exemples.

Ebrietate & dolore repleberis : calice mœroris & tristitiæ, calice sororis tuæ Samariæ ; & bibes illum, & epotabis usque ad fœces, & fragmenta ejus devorabis, & ubera tua lacerabis... Voilà sans doute la plus

Ezechiel:
23. 33. 34.

affreuse peinture du désespoir des méchans, exprimée par cette métaphore.

Dans celle qui suit, la magnificence de Dieu à l'égard de ses Elus, présente une image plus consolante. *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ, & torrente voluptatis tuæ potabis eos.*

Dei agricultura estis, Dei ædificatio estis, Ep. 1. v. 24 dit saint Paul aux Corinthiens.

L'éloquence sacrée doit ses traits les plus brillans à la métaphore. Nos grands orateurs en ont enrichi la plupart de leurs discours.

C'est ainsi que Bossuet, parlant de M^{de} la Duchesse d'Orléans, dit : » Madame » souhaita mille fois d'être plongée au » Sang de l'Agneau. «

Et plus bas :

» Si l'élévation est un précipice affreux, ne puis-je pas dire, Messieurs, » qu'elle alloit être précipitée dans la » gloire. «

Massillon, dans son sermon *sur le Mé-
lange des bons & des méchans*, dit : » Le
» Juste peut avec confiance condamner
» dans les autres ce qu'il s'interdit à lui-
» même : ses instructions ne rougissent
» pas de sa conduite. «

Et dans le même discours :

» Les Courtisans de *Sédécias* accusoient
» les larmes & les tristes prédictions de
» *Jérémie* sur la ruine de Jérusalem, d'un
» secret désir de plaire au Roi de Baby-
» lone, qui assiégeoit cette Ville infor-
» tunée. «

Toutes ces métaphores sont belles ;
& n'ont rien d'irrégulier ni d'incompa-
tible. Elles donnent à la pensée que vou-
loit exprimer l'orateur, plus d'éclat &
d'élévation, & sont sur-tout remarqua-
bles par une certaine hardiesse qui ne
dépareroit pas le style poétique.

L'agrément de la métaphore est pres-
que toujours dans l'épithète, qui donne
du corps aux pensées, & porte avec
elle le trait de génie ou d'imagination.
L'océan étonné, dit *Bossuet*, *chagrin su-
perbe*, *songe séditieux*, *nuit désastreuse*, &c.

Lorsque la métaphore que l'on veut
employer, semble trop hardie, on peut
l'adoucir à l'aide de cette précaution ora-
toire, en quelque sorte, pour ainsi dire, &c.

Plus la métaphore a d'agrément & d'éclat lorsqu'elle est juste & heureusement employée, plus elle est choquante & défectueuse ; 1°. quand elle est tirée de sujets bas ; 2°. quand elle est forcée, prise de loin, & que le rapport n'est point assez naturel, ni la comparaison assez sensible ; 3°. si l'on joint une épithète à l'image substituée au mot naturel, & que cette épithète excite des idées qui ne puissent pas être liées ensemble ; comme si l'on disoit : Orage fumant, vague brûlante, torrent qui s'allume, &c.

Nous observerons enfin, que dans l'usage de la métaphore qui doit être réglé par le goût, & par conséquent peu fréquent, il faut avoir égard aux convenances du style. Il y a des métaphores qui conviennent au style poétique, & qui seroient déplacées dans le style oratoire.

II. *De l'Allégorie.*

L'Allégorie est un discours qui présente d'abord un sens littéral, autre que celui qu'on a dessein de faire entendre, mais dont on découvre aisément l'intention par le secours des idées accessoires & des circonstances ; cette première

Extrait de
l'Encyclop.
méth. Art.
Allégorie,
par M.
Beauzée, de
l'Académie
Françoise.

notion, conforme à la vérité, est assez caractérisée par le nom même. Allégorie vient de *αλλος* (autre, différent,) & de *αγορα* (discours;) à la lettre, discours qui en fait entendre un autre.

Cette figure consiste à substituer au véritable objet dont on veut parler, un autre objet différent, mais semblable au moins à plusieurs égards, & à régler ensuite toutes les expressions du discours, relativement à cet objet fictif, comme s'il ne s'agissoit point de l'objet principal, qu'il représente en vertu d'une similitude tacite.

L'allégorie est un moyen imaginé depuis long-tems, & dont on se sert souvent avec succès pour faire passer une instruction, qui auroit pu être rejetée ou entendue sans fruit, si elle s'étoit présentée nuement & sans précaution. L'exposition dogmatique des maximes de la morale est froide; les remontrances révoltent souvent au lieu de corriger; mais l'allégorie est une façon de présenter la vérité avec ménagement; c'est un conseil discrètement donné, & dont celui qu'il intéresse, ne peut manquer de sentir à chaque trait l'application.

Nous voyons dans l'Écriture sainte,

que l'indulgence de l'Esprit-Saint pour la foiblesse humaine, n'a pas dédaigné cette méthode de présenter l'austere vérité aux grands de la terre. Le Prophete *Nathan* ne vient pas reprocher brusquement à *David* son adulateur avec *Béthsabée*, & la mort injuste d'*Urie*, son mari : il trompe en quelque sorte la délicatesse de l'amour propre du Prince, en provoquant son indignation contre un personnage imaginaire, dont le crime prétendu n'étoit qu'une allégorie. Mais *David* une fois amené au point où le vouloit *Nathan* : » Cet homme-là, c'est » vous-même, lui dit le Prophete en » déchirant le voile de l'allégorie : Voici » ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : » Je vous ai sacré Roi sur Israël, & je » vous ai sauvé de la main de *Saül* : je » vous ai livré le palais & les femmes de » votre maître, & je vous ai mis en » possession de la maison d'Israël & de » Juda ; & si c'est peu de tout cela, je » peux y ajouter encore de bien plus » grandes faveurs. Pourquoi donc avez- » vous méprisé la loi du Seigneur, jus- » qu'à commettre le mal en ma présen- » ce, &c. «

Dixit autem Nathan ad David : Tu es Lib. II.
ille vir : Hæc dicit Dominus Deus Israël : Reg. Cap.
XII, v. 7. 9.

Ego unxi te in Regem super Israël, & ego erui te de manu Saül, & dedi tibi domum domini tui, & uxores domini tui in sinu tuo : dedi que tibi domum Israël & Juda ; & si parva sunt ista, adjiciam tibi multò majora. Quare ergò contempsisti verbum Domini, ut faceres malum in conspectu meo ? &c.

Le Prophete *Isaïe* met dans la bouche même du Seigneur une allégorie pathétique. » Mon bien-aimé a planté une » vigne dans un lieu élevé, gras & fertile ; il l'a environné d'une haie ; il en » a ôté les pierres, & y a mis un plant » d'élite ; il y a élevé une tour au milieu, » & y a construit un pressoir : en conséquence, il a espéré qu'elle porteroit » de bons raisins, & elle n'en a produit » que de sauvages. Maintenant donc, Habitans de Jérusalem, Hommes de Juda, » jugez entre moi & ma vigne. Qu'ai-je » dû faire de plus à ma vigne, que je n'aie » point fait ? Ai-je eu tort d'attendre » qu'elle produiroit de bons fruits, parce » qu'elle n'en a porté que de mauvais ? » Je vas vous apprendre ce que je ferai » à ma vigne : J'en arracherai la haie, & » elle fera exposée au pillage ; j'en détruirai la clôture, & elle sera foulée » aux pieds ; je la rendrai déserte, & elle

» ne fera ni taillée ni labourée ; les ron-
 » ces & les épines y croîtront, & je
 » commanderai aux nuées de n'y point
 » verser de pluie. «

*Vinea facta est dilecto meo in cornu filio
 olei. Et sepivit eam, & lapides elegit ex illa,
 & plantavit eam electam, & edificavit tur-
 rim in medio ejus, & torcular extruxit in
 eâ : & expectavit ut faceret uvas, & fecit
 labruscas. Nunc ergo, Habitatores Jerusa-
 lem, & Viri Juda, judicate inter me &
 vineam meam. Quid est quod debui ultra fa-
 cere vineæ meæ, & non feci ei ? An quod
 expectavi ut faceret uvas, & fecit labruscas ?
 Et nunc ostendam vobis quid ego faciam
 vineæ meæ. Auferam sepem ejus, & erit in
 direptionem : diruam maceriem ejus, & erit
 in conculcationem, & ponam eam desertam.
 Non putabitur, & non fodietur, & ascen-
 dent vepres & spinæ : & nubibus mandabo,
 ne pluant super eam imbrem.*

Isaïa. Cap.
 V. v. 1.

L'application que l'Eglise, dans l'of-
 fice de la Semaine sainte, fait de cette
Allégorie, à l'état présent des Juifs, qui
 n'ont point répondu à la grace de leur
 vocation, malgré toutes les faveurs dont
 ce peuple ingrat avoit été comblé par
 le Dieu de ses peres, n'est point une in-
 terprétation arbitraire ou forcée. » Car
 » la maison d'Israël, dit le Prophete lui-

» même, est la vigne du Seigneur des
 » armées, & la tribu de Juda est le
 » plant dont il faisoit ses délices : j'ai at-
 » tendu qu'ils fissent des actions justes,
 » & je ne vois qu'iniquité ; qu'ils rendif-
 » sent justice, & je n'entends que des
 » clameurs. «

*Ibid. v. 7. Vineam enim Domini exercituum, domus
 Israël est, & vir Juda germen ejus delectabile : & expectavi ut faceret judicium, &
 ecce iniquitas ; & justitiam, & ecce clamor.*

Dans le morceau suivant, la rédemption des hommes est représentée sous l'allégorie d'une victoire signalée. Jésus-Christ paroît couvert du sang des ennemis du genre humain, qui sont le démon, la mort & le péché, figurés par les Iduméens, ennemis éternels du peuple de Dieu.

*Ibid. Cap. LXIII. v. 1. Quis est iste, qui venit de Edom, tinctis
 vestibibus de Bosrá ? iste formosus in stolâ
 suâ, gradiens in multitudine fortitudinis
 suæ. Ego, qui loquor justitiam, & propu-
 gnator sum ad salvandum. Quare ergò ru-
 brum est indumentum tuum, & vestimenta
 tua sicut calcantium in torculari ? Torcular
 calcavi solus, & de gentibus non est vir me-
 cum : calcavi eos in furore meo, & concul-
 cavi eos in irâ meâ : & aspersus est sanguis
 eorum super vestimenta mea, & omnia in-*

dumenta mea inquinavi. Dies enim ultionis in corde meo, annus redemptionis meæ venit, &c.

On trouve dans les discours de nos orateurs modernes, quelques allégories bien soutenues & d'un bon genre :

» C'est alors, dit *Mascaron*, que les
 » impies Salmonées osent imiter le ton-
 » nerre de Dieu, & répondre par les
 » foudres de la terre, aux foudres du
 » Ciel.

» Souvenez-vous du commencement
 » & des suites de la guerre, qui n'étant
 » d'abord qu'une étincelle, embrase au-
 » jourd'hui toute l'Europe.

» Jamais il ne s'éleva sur son front se-
 » rein aucun de ces nuages que forment
 » le dégoût ou la défiance. «

« Ses vertus le firent connoître au
 » public, & produisirent cette première
 » fleur de réputation, qui répandit son
 » odeur plus agréable que les parfums,
 » sur tout le reste de sa vie. «

(*Fléchier.*)

Il faut, quand on emploie l'allégo-
 rie, avoir soin de demeurer toujours
 dans la même similitude, & ne pas sauter
 brusquement d'une image à une autre,
 ni, par exemple, après avoir commencé
 par la tempête, finir par l'incendie. *Id*

Quintil.
Liv. VIII.
Chap. 6.

*imprimis est custodiendum, ut quo ex genere
cœperis translationis, hoc desinas. Multi
enim, cùm initium à tempestate sumpserunt,
incendio aut ruinâ finiunt : quæ est incon-
sequentia rerum fœdissima.*

III. De l'Hyperbole.

L'Hyperbole est une figure où l'on emploie des mots qui, pris à la lettre, vont beaucoup au delà de la vérité, mais que ceux qui nous entendent, réduisent aisément à leur juste valeur.

L'Hyperbole est un des principaux ressorts de l'éloquence : elle produit cette magie sublime, qui entraîne l'auditeur malgré lui, maîtrise son jugement, l'enivre des mêmes passions que l'orateur. Mais n'est-ce pas nous tromper ? Non, répondent *Cicéron & Quintilien* : *On est forcé d'exagérer dans la tribune, & ce n'est pas trahir la vérité.* Telle est la nature de l'homme, l'imagination aime à sortir de ses bornes, & seconde dans chacun de nous, l'illusion que produit l'orateur. Le philosophe est pris à ce piège innocent, comme l'auditeur le moins éclairé : car le moment d'admiration ne souffre pas l'examen des idées. Les vérités pratiques doivent être vues,

non dans le point métaphysique, mais dans l'ordre moral, où les limites ne sont pas aussi resserrées. Les vérités évangéliques doivent pénétrer dans la nuit des consciences, & quelque profond que l'éloquence y peigne l'abyme, les passions qui l'ont creusé davantage, justifient l'exagération. La chaire prête beaucoup à cette figure; les dogmes de l'autre vie ont une étendue qui transforme l'exagération en la vérité même. Et qu'importe à l'auditeur comment cette vérité se montre dans la bouche de celui qui lui parle, si, arrivée jusqu'à lui, jusqu'à son cœur, elle ne paroît que ce qu'elle doit être?

Nous avons cru devoir faire usage de ces sages réflexions, pour désabuser ceux qui penseroient que la dignité du ministère apostolique ne permet point que l'on emploie l'hyperbole.

Molinier s'en sert avec succès dans cet endroit de son homélie sur le mauvais Riche.

» Tremblez donc vous de qui on dit :
 » C'est un homme riche; interrogez-vous
 » vous-même, demandez aux anciens du
 » peuple, écoutez la voix publique,
 » fouillez dans vos titres, creusez dans
 » les fondemens de votre maison, pressez

» votre or & votre argent, pressez vos
 » vêtemens précieux, pressez vos équi-
 » pages magnifiques, pressez vos ameu-
 » blemens superbes, pour voir si le sang
 » du peuple, si le sang du malheureux &
 » du pupile n'en dégoûtera pas ; & s'il
 » n'en sortira en effet que vos sueurs &
 » celles de vos peres. «

Il y a plusieurs hyperboles dans l'Écri-
 ture sainte. Par exemple : » Je vous don-
 » nerai une terre où coulent des rui-
 » seaux de lait & de miel. « C'est-à-dire,
 une terre fertile.

Exode.
 Chap. III.

*Educam vos ad terram fluentem lacte &
 melle.*

Et dans la Genèse, il est dit : » Je mul-
 » tiplierai tes enfans en un aussi grand
 » nombre que les grains de poussière
 » sur la terre. «

Genèse.
 Ch. XIII.

Faciam semen tuum sicut pulverem terræ.

Saint Jean, à la fin de son Évangile,
 dit, » Que si l'on racontoit en détail les
 » actions & les miracles de Jésus-Christ,
 » il ne croit pas que le monde entier pût
 » contenir les livres qu'on en pourroit
 » faire. «

S. Jean.
 Ch. XXI.

*Sunt autem & alia multa, quæ fecit Jesus:
 quæ si scribantur per singula, nec ipsum ar-
 bitror mundum capere posse eos, qui scri-
 bendi sunt, libros.*

Si l'hyperbole est trop forte, il faut y préparer ou l'adoucir, sans quoi l'auditeur rit, ou se révolte. Si l'usage n'a pas donné cours à une expression hyperbolique, il ne la faut jamais hasarder sans précaution; cette précaution lui sert de passe-port, elle rectifie la pensée, & la réduit au sens raisonnable.

Les Mysteres sont si grands, la Religion si auguste, Dieu si élevé au dessus de nous, qu'on ne risque jamais d'excéder, en parlant avec grandeur de ces grands sujets. Les figures les plus magnifiques n'atteignent point la réalité.

IV. *De la Périphrase.*

La Périphrase ou Circonlution est une figure qui énonce en plusieurs paroles, ce qu'on auroit pu dire en moins de mots, & quelquefois en un seul.

On s'en sert, 1^o. pour relever des choses communes.

» Déjà prenoit l'effor, pour se sauver
» dans les montagnes, cet aigle dont le
» vol hardi avoit d'abord effrayé nos
» provinces. « (c'est-à-dire, l'armée des
Allemands.)

» Ces foudres de bronze que l'enfer
» a inventés pour la destruction des

» hommes, tonnoient de toutes parts. «
 (C'est-à-dire, les canons.)

(*Fléchier.*)

2°. Pour l'ornement.

» Le Roi, pour donner une marque
 » immortelle de l'estime & de l'amitié
 » dont il honoroit ce grand Capitaine,
 » (*Turenne,*) donna une place illustre à
 » ses glorieuses cendres parmi ces maî-
 » tres de la terre, qui conservent encore
 » dans la magnificence de leurs tom-
 » beaux, une image de celle de leurs
 » trônes. «

(*Mascaron.*)

3°. Pour adoucir des propositions dures & défagréables. (Voyez les différens exemples cités au sujet des bienféances oratoires.)

4°. Enfin, pour exprimer avec plus de décence certaines choses dont l'orateur ne peut parler avec trop de circonspection, & que cependant il est obligé de faire connoître.

Il faut éviter les périphrases qui ne présentent rien de nouveau, & qui n'ajoutent aucune idée accessoire : elles ne servent qu'à rendre le discours languissant. On doit également éviter celles qui sont obscures & trop enflées. Enfin, c'est une inutilité défagréable qu'une

périphrase à la suite d'une pensée vive, claire, solide & noble. L'esprit qui a été frappé d'une pensée bien exprimée, n'aime point à la retrouver sous d'autres formes moins agréables, qui ne lui apprennent rien de nouveau, ou rien qui l'intéresse.

ART. II. *Des Figures de Pensées.*

L'orateur se proposant d'instruire, de plaire & de toucher, doit employer des tours propres à chacun de ces devoirs. Il y a donc des figures qui servent à la preuve, d'autres à l'ornement, & d'autres qui sont pour exciter les passions. C'est sous ces différens rapports que nous allons les examiner.

Des Figures de Pensées qui servent à la Preuve.

I. *De la Communication.*

La Communication est une figure par laquelle l'orateur, plein de confiance en son bon droit, adresse la parole à ses auditeurs, & semble leur demander leur avis, & les faire juges d'eux-mêmes.

C'est ainsi que le Seigneur parle à son peuple par la bouche du Prophète.

Michée.
Chap. VI.

Popule meus, quid feci tibi, aut quid molestus fui tibi? Responde mihi, quia eduxi te de terrâ Ægypti, & de domo servientium liberavi te: & misi ante faciem tuam, Moysen, & Aaron, & Mariam?

Saint Paul fait usage de la *Communication*, lorsque, dans le sixième Chapitre de son Epître aux Romains, après leur avoir rapporté les avantages de la grace, & les miseres qui suivent le péché, il les invite à faire eux-mêmes la comparaison de l'état où ils ont été ci-devant dans les ténèbres de l'idolâtrie, avec celui où les a mis la vocation à la foi en Jésus-Christ.

Ep. aux
Rom. Ch.
VI.

Quem ergò fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis? Nam finis illorum mors est. Nunc verò liberati à peccato, servi autem facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem verò vitam æternam.

Saint Jean-Chrysostôme, dans une de ses homélies, se sert de cette figure pour faire sentir que l'établissement miraculeux de la Religion chrétienne, en prouve la vérité.

» Dites-moi, je vous prie, si douze
» hommes, sans rien savoir du métier de
» la guerre, & non-seulement dénués
» d'armes, mais foibles & débiles, al-
» loient attaquer eux-seuls une grande

» armée de soldats bien aguerris ; & que
» bien loin d'y périr , ils vainquissent
» cette multitude , fans se fervir d'autres
» armes que de leurs mains nuds : diriez-
» vous que cette action , & cette vic-
» toire fût une chose purement humai-
» ne ? Cependant ce que les Apôtres ont
» fait , a été une chose infiniment plus
» admirable & plus glorieuse. Et en effet ,
» de voir qu'un ignorant & un pêcheur
» a surpassé les plus éloquens orateurs
» & les plus grands philosophes , fans en
» pouvoir être empêché ni par la pau-
» vreté , ni par le petit nombre des siens ,
» ni par la terreur des dangers , ni par
» les coutumes qui avoient jusqu'alors
» prévalu , ni par la difficulté des choses
» que prescrivait sa doctrine , ni par le
» massacre de tant de fidelles , ni par la
» multitude & l'autorité des faux doc-
» teurs qui abusoient les peuples : dites-
» moi , n'est-ce pas une merveille encore
» plus inconcevable , que de voir un
» homme tout nud ne pouvoir être blessé
» au milieu d'un grand nombre de gens
» armés ? «

L'effet admirable que peut produire la communication , est plus sensible encore dans l'exemple suivant. Tout y frappe , réveille & captive nécessaire-

ment l'attention de ceux à qui l'orateur s'adresse.

» Que diriez-vous si, par la vertu de la
 » parole que je vous prêche, un de ces
 » impies dont vous n'espérez désormais
 » aucun retour, se convertissoit néan-
 » moins en votre présence, enforte que
 » renonçant au libertinage, il se déclarât
 » tout-à-coup & hautement Chrétien,
 » & qu'en effet il commençât à vivre en
 » Chrétien? Que diriez-vous si, toujours
 » inflexible depuis de longues années, il
 » sortoit aujourd'hui de cet auditoire,
 » pénétré d'une sainte componction, ré-
 » solu de réparer par une sainte péni-
 » tence, le scandale de son impiété? Y
 » auroit-il miracle qui vous touchât da-
 » vantage? Or je vous dis que ce mira-
 » cle, dont vous seriez encore plus sur-
 » pris que touchés, est justement ce qu'on
 » a vu mille & mille fois dans le Chris-
 » tianisme, & qu'un des triomphes les
 » plus ordinaires de notre Religion, a
 » été de soumettre ces esprits fins, ces
 » esprits durs & opiniâtres, de les faire
 » rentrer dans la voie de Dieu, & de les
 » rendre souples & dociles comme des
 » enfans; que c'est par-là qu'elle a com-
 » mencé, & que malgré toutes les puis-
 » sances des ténèbres, elle nous en

» donne tous les jours d'illustres exem-
» ples. «

(*Bourdaloue.*)

II. *De la Subjection.*

La Subjection est une figure par laquelle on s'interroge soi-même, ou l'on interroge l'auditeur, en se chargeant de répondre.

Il n'y a rien de plus adroit que cette maniere de raisonner. L'orateur qui s'en fert, presse l'adversaire, détruit ses doutes, le poursuit dans ses détours, & le force à se rendre. C'est ce que l'on peut remarquer dans cet exemple.

» Or entre ces deux penchans, dit
» *Massillon*, pourquoi l'impie décide-t-il
» que celui qui nous pousse vers les sens,
» est plus conforme à la nature de l'hom-
» me ? est-ce parce qu'il est le plus vio-
» lent ? Mais sa violence seule prouve son
» dérèglement, & ce qui vient de la na-
» ture doit être plus modéré. Est-ce
» parce qu'il est toujours le plus fort ?
» Mais il est des ames justes & fidelles,
» en qui il est toujours soumis à la raison.
» Est-ce parce qu'il est le plus agréable ?
» Mais une preuve que ce plaisir n'est
» pas fait pour rendre l'homme heureux,
» c'est que le dégoût le fuit de près, &

» que de plus , pour l'homme de bien ,
 » la vertu a mille fois plus de charmes
 » que le vice. Est-ce enfin , parce qu'il
 » est plus digne de l'homme ? Vous n'o-
 » seriez le dire ; parce que c'est par-là
 » qu'il se confond avec la bête. «

A cet avantage , la subjection joint ce-
 lui de répandre beaucoup de chaleur &
 de variété dans le discours. L'espece de
 dialogue qu'elle établit , intéresse l'audi-
 teur , & soutient son attention. *Fléchier*
 l'emploie avec beaucoup de succès dans
 différentes circonstances. Par exemple ,
 dans l'oraison funebre du premier Prési-
 dent de *Lamoignon* , il s'exprime ainsi :

» Quelles pensez-vous que furent les
 » voies qui conduisirent cet illustre Ma-
 » gistrat à des fins si nobles ? La faveur ?
 » Il n'avoit d'autre relation à la Cour ,
 » que celle que lui donnoient ou ses af-
 » faires ou ses devoirs. Le hasard ? On
 » fut long-tems à délibérer , & dans une
 » affaire aussi délicate , on crut qu'il fal-
 » loit tout donner au conseil , & ne rien
 » laisser à la fortune. La cabale ? Il étoit
 » du nombre de ceux qui n'avoient suivi
 » que leur devoir. «

Les Peres ont souvent employé cette
 figure comme un excellent moyen de
 persuasion. *Saint Jérôme* s'en sert pour

inspirer à une personne le goût de la retraite, & l'engager à supporter avec courage, toutes les privations qui sont inféparables de ce genre de vie.

Quid agis, frater, in sæculo, qui major es in mundo? Paupertatem times? beatos pauperes Christus appellat: pavore terreris? at nemo athleta sine sudore coronatur: de cibo cogitas? sed fides famem non timet: super nudam me vis humum exesa jejuniis membra collidere? sed Dominus tecum jacet: squalidi capitis horret inculta cæsaries? sed caput tuum Christus est: te terret infinita eremi vastitas? sed tu Paradisum mente deambula: delicatus es, si & vis gaudere cum sæculo, & regnare cum Christo.

Epit. II. à
Rufin.

Saint Cyprien s'exprime sur le même sujet, à peu près de la même manière.

Non fovetur in culcitris corpus molliter, sed refrigerio & Christi solatio fovetur. Humi jacent fessa laboribus viscera; sed pœna non est cum Christo jacere. Squalent sine balneis membra, situ & sorde deformia; sed spiritualiter intus abluuntur, quod foris carnaliter sordidatur. Panis illis exiguus; at non in solo pane vivit homo. Vestis argentibus deest; sed qui Christum induit, & vestitus abundanter & cultus est.

Epit. 77.

III. De la Concession.

La Concession est une figure par laquelle on accorde quelque chose en apparence, pour en tirer ensuite avantage. C'est ainsi que saint Cyprien en use à l'égard d'une personne qui mettoit sa confiance dans ses richesses.

De disciplina & habitu virginis.

Locupletem te dicis & divitem, & utendum putas iis, quæ possidere te Deus voluit. Utere, sed ad res salutare; utere, sed ad bonas artes; utere, sed ad illa, quæ Deus præcepit, quæ Dominus ostendit. Divitem te sentiant pauperes, locupletem sentiant indigentes. Patrimonium tuum Deo fœnera, Christum ciba; ut virginitatis perferre gloriam liceat, ut ad Domini præmia venire contingat, multorum precibus exora. Com-menda illic thesauros tuos, ubi fur nullus effodiat, quo nullus insidiam grassator irrumpat. Possessiones tibi, sed cœlestes magis, compara, ubi fructus tuos juges ac perennes, & ab omni contactu injuriæ sæcularis immunes, nec rubigo atterat, nec grandio cœdat, nec sol urat, nec pluvia corrumpat.

Dans la chaire, on fait un usage fréquent de la concession. L'orateur chrétien, au lieu de s'amuser à contester des choses peu importantes, les suppose, & en tire souvent une conséquence

contraire à celle que l'on prétendoit tirer contre lui.

» Je veux que les défauts de votre frere
» soient légers, plus ils sont légers, plus
» vous êtes injuste de les relever; plus
» il mérite que vous usiez d'indulgence
» à son égard; plus il faut supposer en
» vous une malignité d'attention à qui
» rien n'échappe, une dureté de naturel
» qui ne sauroit rien excuser. Si les dé-
» fauts de votre frere étoient essentiels,
» vous l'épargneriez; vous le trouveriez
» digne de votre indulgence; la politesse
» & la Religion vous feroient un devoir
» de vous taire. Eh quoi! parce qu'il n'a
» que de légères foibleffes, vous le trou-
» verez moins digne de vos égards; ce
» qui devroit vous le rendre respecta-
» ble, vous autorise à le décrier? N'êtes-
» vous pas devenu au dedans de vous,
» dit l'Apôtre, un juge de pensées injus-
» tes? Et votre œil n'est-il donc méchant,
» que parce que votre frere est bon? «

(Maffillon, *Sermon sur la Médifance.*)

» Mais je veux, dit le même orateur
» aux pécheurs qui different leur con-
» version, je veux que le tems vous soit
» accordé, & que le Ministre du Seigneur
» ait le loisir de venir vous dire, comme
» autrefois un Prophete au Roi de Juda:

» Réglez votre maison, car vous mourrez ;
 » l'accablement où vous ferez alors,
 » pourra-t-il vous permettre de cher-
 » cher Jésus-Christ ? «

Une chose à observer dans l'usage de cette figure, c'est de ne rien accorder dont l'adversaire puisse tirer avantage.

IV. De l'Antéoccupation.

Cette figure consiste à prévoir une objection, en se la faisant à soi-même, & en y répondant.

» Vous me direz qu'indépendamment
 » de toute Religion, il y a un certain
 » amour de la justice que la nature nous
 » a inspiré, & qui suffit au moins pour
 » former un caractère d'honnête homme
 » selon le monde. Je fais, Chrétiens, que
 » cela se dit, & que c'est le prétexte spé-
 » cieux dont le libertinage le plus raffiné
 » se sert pour conserver encore quelque
 » reste d'estime & de bonne opinion
 » parmi les hommes. Mais c'est un pré-
 » texte qui n'a jamais trompé que les
 » simples, & dont il est aisé d'apper-
 » cevoir l'illusion. Car sans examiner
 » quel seroit cet amour de la justice aban-
 » donné à la discrétion de la bonne ou
 » mauvaise foi de chaque particulier, je
 » vous demande, Chrétiens, où l'on

» trouveroit dans le monde des hommes
» qui se piquassent d'un grand zele pour
» la justice, s'ils étoient une fois per-
» suadés qu'il n'y a ni Dieu ni Religion?
» Y en auroit-il beaucoup? Un ambi-
» tieux, un sensuel, un avare feroit-il
» beaucoup touché de cette idée de jus-
» tice séparée de la connoissance de
» Dieu? Et ces honnêtes gens prétendus
» du monde, comment en useroient-ils?
» Car enfin, s'il n'y avoit point de Re-
» ligion, & que je n'eusse plus devant les
» yeux ce premier être qui me régit &
» qui me gouverne, je me regarderois
» moi-même comme ma fin, & par un
» dérèglement de raison qui deviendroit
» néanmoins alors comme raisonnable,
» je rapporterois tout à moi: mon inté-
» rêt, mon plaisir, ma satisfaction, ma
» gloire feroient mes divinités, & je pré-
» tendrois avoir droit de leur sacrifier
» toutes choses. Pourquoi? Parce que je
» ne verrois plus rien au dessus de moi,
» ni hors de moi, de meilleur que moi.
» Et n'est-ce pas ainsi que vivent les
» athées, qui n'ont plus nulle créance de
» la Divinité? se substituant en quelque
» sorte à la place de Dieu, & n'agissant
» que pour eux-mêmes, parce qu'ils
» n'ont point d'autre Dieu qu'eux-mê-

» mes. Or dites-moi s'il peut y avoir en
 » cela quelque probité ? Le moyen qu'un
 » homme préoccupé de cette maxime ,
 » eût de la charité pour le prochain ? Le
 » moyen qu'il pût se faire une vertu d'o-
 » béir & de dépendre , & qu'il se soumît
 » autrement que par contrainte & par
 » bassesse de cœur ? «

(Bourdaloue , *Serm. sur la Religion & la Probité.*)

» Mais il eût mieux valu , me direz-vous ,
 » demeurer endurci dans mon habitude ,
 » & ne faire jamais d'effort pour en for-
 » tir : c'est-à-dire , que pour éviter d'être
 » profanateur , vous voulez devenir im-
 » pie. Ah ! fans doute , il eût mieux valu
 » demeurer pécheur , que de venir pro-
 » faner le Sang de Jésus-Christ. Mais
 » n'aviez-vous point d'autre moyen d'é-
 » viter le sacrilege ? Ne pourriez-vous
 » pas , par une sincere pénitence , ap-
 » procher dignement de l'Autel ? «

(Massillon , *Serm. sur la Communion.*)

Un orateur qui a du talent , fait bien profiter de cette figure. Il a soin de présenter ses objections de maniere que , fans être soupçonné de les affoiblir , il se ménage les moyens de les détruire. Cette espece de triomphe augmente ses forces , & lui donne un air de confiance qui subjugue les esprits.

V. De la Correction.

La Correction consiste à rétracter, modifier ou expliquer une pensée qu'on vient de proposer, & que les auditeurs pourroient avoir mal prise; quelquefois aussi l'orateur se sert de cette figure pour feindre d'avoir omis quelque chose d'essentiel, ou d'avoir laissé échapper inconfidérément quelque trait hasardé, quoiqu'en effet il ait exactement mesuré ses pensées & ses expressions, & que cette erreur prétendue ne soit qu'un artifice inventé pour répandre de la variété, & pour réveiller l'attention des auditeurs.

Bossuet en a fait usage dans ce morceau de son Oraison funèbre de la Duchesse d'Orléans.

» Non, après ce que nous venons de
» voir, la fanté n'est qu'un nom, la vie
» n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une
» apparence, les graces & les plaisirs ne
» sont qu'un dangereux amusement.
» Tout est vain en nous, excepté le fin-
» cere aveu que nous faisons devant
» Dieu de notre vanité... Mais dis-je la
» vérité? L'homme que Dieu a fait à son
» image n'est-il qu'une ombre? Ce que
» Jésus-Christ est venu chercher du Ciel

» en terre, ce qu'il a cru pouvoir, fans
 » se ravilir, acheter de tout son sang,
 » n'est-ce qu'un rien ? Reconnoissons
 » notre erreur. . . Il ne faut pas permet-
 » tre à l'homme de se mépriser tout en-
 » tier, de peur que croyant avec les im-
 » pies, que notre vie est un jeu où regne
 » le hafard, il ne marche fans regle &
 » fans conduite au gré de fes aveugles
 » défirs. «

Massillon emploie très-heureusement
 cette figure dans un endroit d'un de fes
 sermons, pour fortifier ce qu'il venoit
 de dire.

» Il faut qu'il en coûte pour servir le
 » monde comme pour servir Jésus-
 » Christ. Souffrons pour Dieu ce que
 » nous souffrons pour le monde ; les
 » peines font les mêmes, & les récom-
 » penfes bien différentes. Mais que dis-
 » je, mes freres, que nos peines font les
 » mêmes ? Le Seigneur adoucit le joug
 » qu'on porte pour lui ; & le joug du
 » monde est un joug de fer, qui meurtrit
 » & qui accable. Les violences de la
 » croix font mêlées de mille confola-
 » tions, & celles de la cupidité ne font
 » payées que par des peines nouvelles :
 » les sacrifices de la grace calment le
 » cœur, & ceux des passions le déchirent :

» les saintes agitations de la pénitence
» laissent l'ame dans la joie & dans la paix,
» & les agitations du crime la troublent
» & la dévorent : les épines de la vertu
» portent avec elles leur douceur & leur
» remede, & celles du vice laissent dans
» la conscience, l'aiguillon & le ver dé-
» vorant qui ne meurt plus ; en un
» mot, les rigueurs de l'Évangile font
» des heureux, & les dégoûts du monde
» n'ont fait jusqu'ici que des misérables. «

Comme l'usage de cette figure appartient également aux *Bienfaisances*, nous n'en multiplierons pas davantage les exemples. La plupart de ceux qui sont cités, pag. 161, peuvent s'y rapporter.

VI. *De l'Expolition.*

L'Expolition consiste à insister dans une preuve sur des vérités importantes & quelquefois trop relevées, pour les mettre à la portée des auditeurs & les leur rendre familières. Quelquefois aussi l'Orateur se sert de cette figure pour pénétrer, en quelque sorte, dans l'ame des pécheurs, y découvrir toutes les dispositions cachées sur lesquelles ils s'aveuglent, afin de les forcer à en rougir & à s'en corriger.

» Supposons vos états tels que votre
» présomption vous les fait envisager ,
» dit *Bourdaloue*, voyons seulement ce
» qu'il y a dans ces états, ou de nécessaire
» pour vous, ou de superflu. Or j'appelle
» au moins superflu, ce qui vous
» est, je ne dis pas précisément inutile,
» mais même évidemment préjudiciable ;
» car pour ne rien exagérer, je ne prends
» de ces états que ce qui sert à en former
» les dérèglements, les excès, les
» crimes, & cela me suffit pour y trouver
» du superflu. J'appelle superflu ce
» que vous donnez tous les jours à vos
» débauches, à vos plaisirs honteux. Renoncez
» à cette idole dont vous êtes adorateurs,
» & vous aurez du superflu. J'appelle superflu,
» femmes mondaines, ce que vous dépensez,
» disons mieux, ce que vous prodiguez en mille
» ajustemens frivoles qui entretiennent votre
» luxe, & qui seront peut-être un jour le
» sujet de votre réprobation. Retranchez
» une partie de ces vanités, & vous aurez
» du superflu. J'appelle superflu, ce que vous
» ne craignez pas de risquer à un jeu qui
» ne vous divertit plus, mais qui vous
» passionne, mais qui vous déregle, mais
» sur-tout qui vous ruine & qui vous

» damne. Sacrifiez ce jeu, & vous aurez
» du superflu. «

(*Sermon sur l'Aumône.*)

L'expolition ne sert quelquefois qu'à développer le sens que l'orateur entend donner à sa pensée, comme dans cet exemple :

» Quand je parle de l'autorité de la
» Religion chrétienne, je ne prétends
» pas restreindre l'étendue de ce terme
» à la seule autorité de ces assemblées
» saintes, où l'Eglise, par la bouche de
» ses Pasteurs, forme des décisions, &
» propose à tous les fidèles, les règles
» infaillibles du culte & de la doctrine.
» Comme ce n'est pas l'hérésie, mais
» l'incrédulité que ce discours regarde,
» je ne considère pas tant ici la Religion
» comme opposée aux sectes que l'esprit
» d'erreur a séparées de l'unité, c'est-à-
» dire, comme renfermée dans la seule
» Eglise catholique, que comme formant
» depuis la naissance du monde, une so-
» ciété à part, seule dépositaire de la
» connoissance d'un Dieu & de la pro-
» messe d'un Médiateur ; toujours oppo-
» sée à toutes les religions qui se sont
» depuis élevées dans l'univers ; toujours
» contredite & toujours la même : & je
» dis que son autorité porte avec elle

» des caracteres si éclatans de vérité,
 » qu'on ne peut, fans extravagance,
 » refuser de s'y foumettre. «

(Maffillon, *Serm. sur la Vérité de la Religion.*)

VII. *De la Prétermiffion.*

La Prétermiffion eft une figure par laquelle l'orateur feint de paffer fous filence, ou au moins de ne toucher que légèrement des faits ou des circonftances fur lesquelles néanmoins il infifte. C'eft en cela que confifte l'art de cette figure.

Maffillon, après avoir prouvé que les médifances qu'on appelle légères, font criminelles dans leurs motifs, ajoute qu'elles ne le font pas moins dans leurs circonftances, & commence ainfi cette preuve.

» Je pourrois d'abord vous faire re-
 » marquer que le monde familiarifé avec
 » le crime, & qui à force de voir les
 » vices les plus crians, devenus les vices
 » de la multitude, n'en eft prefque plus
 » touché, appelle légères médifances,
 » celles qui roulent fur les foibleffes les
 » plus criminelles & les plus honteufes:
 » les foupçons d'infidélité dans le lien
 » facré du mariage, ne font plus un

» décri formel & une flétriffure effen-
» tielle ; ce font des discours de dérifion
» & de plaifanterie : accufer un courtifan
» de perfidie & de mauvaife foi, ce n'est
» plus attaquer fon honneur, c'est don-
» ner du ridicule aux proteftations de
» fincérité dont il nous amufe : rendre
» fufpecte d'hypocrifie, la piété la plus
» fincere, ce n'est pas outrager Dieu dans
» fes Saints, c'est un langage de dérifion
» que l'ufage a rendu commun : en un
» mot, hors les crimes que l'autorité
» publique punit, & qui nous attirent ou
» la difgrace du maître, ou la perte des
» biens & de la fortune ; tout le refte
» paroît léger, & devient le fujet ordi-
» naire des entretiens & des cenfures
» publiques. Mais ne pouffons pas plus
» loin cette réflexion, &c. «

(*Sermon fur la Médifance.*)

On trouve dans les oraisons funebres de *Fléchier*, deux exemples remarquables de cette figure.

» N'attendez pas, Messieurs, que j'ou-
» vre ici une fcene tragique, que je re-
» présente ce Grand Homme étendu fur
» fes propres trophées, que je découvre
» ce corps pâle & fanglant, auprès du-
» quel fume encore la foudre qui l'a
» frappé, que je fasse crier fon fang

» comme celui d'*Abel*, & que j'expose
 » à vos yeux les triftes images de la Re-
 » ligion & de la Patrie éplorées. «

(*Or. fun. de Turenne*)

» Je pourrois vous la repréfenter dans
 » ces triftes demeures où fe retirent la
 » mifere & la pauvreté, où fe préfentent
 » tant d'images de morts & de maladies
 » différentes, recueillant les foupirs des
 » uns, animant les autres à la patience,
 » laiffant à tous des fruits abondans de fa
 » piété ; je pourrois ici la décrire dans
 » ces lieux fombres & retirés, où la
 » honte tient tant de langueurs & de né-
 » ceffités cachées, verfant à propos des
 » bénédictions fecrettes fur des familles
 » défefpérées, qu'une fainte curiosité lui
 » faifoit découvrir pour les foulager ;
 » je pourrois vous marquer ce zele avec
 » lequel elle animoit les ames les plus
 » tiedes à fecourir le prochain dans le
 » tems des calamités publiques, & ral-
 » lumoit la charité en un fiecle où elle
 » eft non - feulement refroidie, mais
 » prefque éteinte. Ce feroit-là le fujet
 » du panégyrique d'une autre ; c'eft la
 » moindre partie du fien. «

(*Or. fun. de Mde. d'Aiguillon.*)

L'énumération des parties, dont nous
 avons parlé au Chapitre des Lieux ora-

toires, est une figure de preuve très-intéressante. On peut consulter, pour sa définition, & les exemples qui l'accompagnent, ce qui en a été dit, pag. 20.

VIII. *De la Conglobation.*

La Conglobation substitue à la place d'une idée simple, une énumération rapide ou des propriétés différentes qui la caractérisent, ou des parties qui la constituent, ou des effets qu'elle produit, &c.

Cette figure est une de celles qui ont le plus d'effet dans l'éloquence & dans la poésie : le détail où elle entre, est comme une grande lumière, qui jete de la splendeur sur les choses les plus obscures ; la rapidité qu'elle amene dans l'élocution, y répand en même-tems une chaleur qui se communique à ceux à qui on parle ; & le ton de confiance qui naît de cette rapidité, & de ce qu'on paroît ferré & emporté par l'abondance des matières qu'on accumule, fait passer la persuasion dans les ames qui ne peuvent résister au torrent. Si la *Conglobation* ne se propose que de peindre, sans vouloir rien persuader, son pinceau est d'une vigueur qui semble aggrandir les objets, les fortifier, les ennoblir.

Abner témoignant au Grand-Prêtre *Joad* qu'il est découragé, parce qu'il croit que Dieu a abandonné son peuple, & qu'il ne fait plus de prodiges en sa faveur, *Joad* lui fait une réponse sublime par une *Conglobation* des effets récents de la toute-puissance divine.

Eh ! quel tems fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu, par plus d'effets, montra-t-il son
pouvoir ?

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point
voir,

Peuple ingrat ? Quoi ! toujours les plus grandes
merveilles,

Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles ?

Faut-il, *Abner*, faut-il vous rappeler le cours

Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?

Des tyrans d'Israël les célèbres disgraces,

Et Dieu trouvé fidelle en toutes ses menaces ?

L'impie *Achab* détruit, & de son sang trempé,

Le champ que par le meurtre il avoit usurpé ?

Près de ce champ fatal *Jézabel* immolée,

Sous les pieds des chevaux cette Reine foulée,

Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,

Et de son corps hideux les membres déchirés ?

Des prophètes menteurs la troupe confondue,

Et la flamme du Ciel sur l'Autel descendue ?

Elie aux élémens parlant en souverain,

Les Cieux par lui fermés & devenus d'airain,

Et la terre trois ans sans pluie & sans rosée ?

Les morts se ranimant à la voix d'*Elizée* :

Reconnoissez, *Abner*, à ces traits éclatans,

Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les

tems.

Il fait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

(*Athalie, Acte I. Scene. I.*)

M. Fléchier, (*Or. fun. de M. de Tur-
renne,*) définit la valeur par une *Conglo-
bation* de propriétés.

» N'entendez pas par ce mot, Mes-
» sieurs, une hardiesse vaine, indiscrete,
» emportée, qui cherche le danger pour
» le danger même, qui s'expose sans fruit,
» & qui n'a pour but que la réputation &
» les vains applaudissemens des hommes.
» Je parle d'une hardiesse sage & réglée,
» qui s'anime à la vue des ennemis; qui
» dans le péril même, pourvoit à tout,
» & prend tous ses avantages, mais qui
» se mesure avec ses forces; qui entre-
» prend les choses difficiles, & ne tente
» pas les impossibles; qui n'abandonne
» rien au hasard de ce qui peut être con-
» duit par la vertu, capable enfin de tout
» ofer, quand le conseil est inutile, &
» prête à mourir dans la victoire, ou à
» survivre à son malheur, en accomplis-
» sant ses devoirs. «

Il y a, dans l'*Avertissement du Clergé de
France*, en 1770, un bel exemple, où la
certitude de la Révélation est établie vic-
torieusement par une *Conglobation* de
preuves.

Extrait de
l'Encyclop.
Méth. Art.
Congloba-
tion, par
M. Beauzée.

» Il semble que la certitude de la Ré-
 » vélation se manifeste à tous les sens de
 » l'homme & à toutes les facultés de son
 » ame. Faits extraordinaires & miracu-
 » leux, prédictions justifiées par l'évène-
 » ment, promesses de l'ancienne alliance
 » accomplies, caractère divin du Messie,
 » ébranlement de la nature au moment
 » de sa mort, témoignages non équivo-
 » ques de sa Résurrection, choix des
 » Apôtres, conversion éclatante de l'u-
 » nivers, incrédulité persévérante des
 » Juifs, constance inébranlable des Mar-
 » tyrs, enchaînement sublime de la doc-
 » trine, excellence des préceptes, per-
 » pétuité de l'enseignement; il n'est point
 » de genre de preuves que la Religion ne
 » réunisse en sa faveur, point de genre
 » d'esprit auquel quelque'une de ces preu-
 » ves ne puisse être sensible; toutes sont
 » victorieuses par elles-mêmes, toutes
 » se prêtent un mutuel appui; & telle est
 » leur force, qu'on ne peut s'y refuser,
 » sans introduire le pyrrhonisme, & dé-
 » truire tout principe de certitude: &
 » lorsque ce fait unique est constaté,
 » lorsque l'homme est sûr que Dieu a
 » parlé, que peut-il encore lui rester à
 » désirer?

Des Figures de Pensées qui servent à l'Ornement du Discours.

I. *De la Description.*

La Description est une des plus belles figures que puisse employer l'éloquence. C'est elle qui raconte avec tant de feu, qui peint avec des couleurs si vives, qui présente des tableaux si naïfs, qu'on croit ne plus entendre l'orateur, ni lire un ouvrage, mais voir l'objet réellement représenté. C'est ici qu'on distingue l'homme éloquent & sensible, de l'écrivain ordinaire; le commun des auteurs ne fait que dire les choses, le grand écrivain les décrit. *Racine, Bossuet, Fléchier, Milton* font voir tous les objets; leurs moindres détails sont presque toujours pittoresques.

Il y a différentes sortes de descriptions: la Prosopographie, la Topographie, la Démonstration, l'Etopée & l'Hypotypose. Les unes regardent les faits & les actions; les autres, le lieu & le tems; d'autres enfin, les personnes dont on veut peindre le caractère. Nous ne parlerons ici que de la Démonstration, de l'Etopée & de l'Hypotypose.

De la Démonstration.

La Démonstration est l'exposition d'un fait particulier, la relation d'un événement, la peinture d'une tempête, d'une bataille, le tableau des mœurs & des usages d'un siècle, &c. L'orateur doit présenter ces différens objets d'une manière intéressante ; son style doit être rapide & plus relevé que dans une simple narration. En voici différens exemples :

On ne peut mieux exprimer le malheur de l'idolâtrie, qu'en peignant l'état funeste où se trouvoient les hommes avant qu'ils eussent la connoissance du vrai Dieu. C'est ce que fait *Massillon* dans le morceau suivant. Tous les traits de ce tableau sont frappans & animés.

» A quels excès l'idolâtrie n'avoit-elle
 » pas poussé son culte profane ? La mort
 » d'une personne chere l'érigeoit bien-
 » tôt en divinité, & ses viles cendres,
 » sur lesquelles son néant étoit écrit en
 » caractères si ineffaçables, devenoient
 » elles-mêmes le titre de sa gloire & de
 » son immortalité : l'amour conjugal se
 » fit des dieux, l'amour impur l'imita, &
 » voulut avoir ses autels : l'épouse &
 » l'amante, l'époux & l'amant criminel

» eurent des temples, des prêtres & des
» sacrifices. La folie ou la corruption gé-
» nérale adopta un culte si bizarre & si
» abominable, que tout l'univers en fut
» infecté; la majesté des loix de l'empire
» l'autorisa; la magnificence des tem-
» ples, l'appareil des sacrifices, la richesse
» immense des simulacres rendirent cette
» extravagance respectable; chaque peu-
» ple fut jaloux d'avoir ses dieux; au
» défaut de l'homme, il offrit de l'encens
» à la bête; les hommages impurs devin-
» rent le culte de ces divinités impures;
» les villes, les montagnes, les déserts
» en furent fouillés, & virent des édifi-
» ces superbes consacrés à l'orgueil, à
» l'impudicité, à la vengeance; la multi-
» tude des divinités égala celle des pas-
» sions; les dieux furent presque aussi
» multipliés que les hommes; tout de-
» vint Dieu pour l'homme, & le Dieu
» véritable fut le seul que l'homme ne
» connut point. «

(*Serm. pour le Jour de Noël.*)

La description que fait M. l'Abbé *Séguin* du départ de saint *Louis* pour la terre sainte, quoique d'un autre genre, n'est pas moins intéressante.

» Il part baigné de pleurs, & comblé
» des bénédictions de son peuple. Déjà

» gémissent les ondes sous le poids de sa
 » puissante flotte ; déjà s'offrent à ses yeux
 » les côtes de l'Afrique , déjà sont ran-
 » gées en bataille sur les rivages , les in-
 » nombrables troupes des Sarrasins... Il
 » se jete avec précipitation dans les
 » flots , suivi de son armée que son exem-
 » ple encourage , malgré les cris affreux
 » de l'ennemi furieux , au milieu des va-
 » gues & d'une grêle de dards qui le
 » couvrent ; il s'avance en géant où la
 » victoire l'appelle.... Et couvert du
 » bouclier invisible du Dieu qui fait vi-
 » vre & mourir , frappant d'un bras puis-
 » sant à droite & à gauche , écartant la
 » mort & la renvoyant à l'ennemi , il
 » semble encore se multiplier dans cha-
 » cun de ses soldats. «

Ce qui contribue le plus sensiblement
 au mérite de la démonstration , c'est l'u-
 sage des sons imitatifs , c'est-à-dire , des
 mots ou des phrases qui , par leur dou-
 ceur ou par leur dureté , par leur lenteur
 ou par leur vitesse , présentent l'image
 même , & l'expression imitative de l'objet
 qu'on veut peindre ; comme on peut le
 remarquer dans ce beau morceau de
 l'oraison fun. de *Turenne* , par *Fléchier*.

» Cet Homme qui défendoit les Villes
 » de Juda , qui domptoit l'orgueil des

» enfans d'*Ammon* & d'*Esaü*, qui reve-
» noit chargé des dépouilles de Samarie,
» après avoir brûlé sur leurs propres au-
» tels les dieux des nations étrangères;
» cet homme que Dieu avoit mis autour
» des murs d'*Israël*, comme un mur d'ai-
» rain où se briserent tant de fois toutes
» les forces de l'*Asie*, & qui après avoir
» défait de nombreuses armées, décon-
» certé les plus fiers & les plus habiles
» Généraux des Rois de *Syrie*, venoit
» tous les ans, comme le moindre des
» *Israélites*, réparer, avec ses mains
» triomphantes, les ruines du sanctuaire,
» & ne vouloit d'autre récompense des
» services qu'il rendoit à sa patrie, que
» l'honneur de l'avoir servie. Ce vaillant
» Homme, pouffant enfin avec un cou-
» rage invincible les ennemis qu'il avoit
» réduits à une fuite honteuse, reçut le
» coup mortel, & demeura comme en-
» séveli dans son triomphe. Au premier
» bruit de ce funeste accident, toutes les
» Villes de *Judée* furent émues; des rui-
» seaux de larmes coulerent des yeux de
» tous ses habitans; ils furent quelque
» tems faisis, muets, immobiles; un ef-
» fort de douleur rompant enfin ce
» morne silence, d'une voix entrecoupée
» de sanglots que formoient dans leurs

» cœurs, la tristesse, la pitié, la crainte,
 » ils s'écrierent : Comment est mort cet
 » Homme puissant, qui fauvoit le peuple
 » d'Israël? A ces cris Jérusalem redoubla
 » ses pleurs; les voûtes du Temple s'é-
 » branlerent; le Jourdain se troubla; &
 » tous ses rivages retentirent du son de
 » ces lugubres paroles : Comment est
 » mort cet Homme puissant, qui fauvoit
 » le peuple d'Israël?

On trouve dans les poètes anciens & modernes, des exemples de descriptions que nous pourrions citer comme des modeles en ce genre, si la nature & les bornes de cet ouvrage nous le permettoient. Les saints Peres ont aussi employé cette figure avec succès, dans quelques uns de leurs ouvrages. Saint Jérôme, par exemple, dans une de ses lettres à *Marcelle*, Dame Romaine, qu'il engage à quitter Rome pour venir auprès de lui à Bethléem, décrit d'une maniere agréable la beauté de ce lieu, & le genre de vie qu'il y mene.

S. Hyeron.
 Epist.

*Quapropter, quia multa jam vite spatia
 transmisiimus fluctuando, & navis nostra
 nunc procellarum concussa turbine, nunc
 scopulorum illisionibus perturbata est: cum
 primùm licet, quasi portum quemdam secreta-
 ruris intramus. Ibi cibarius panis, & olus*

nostris manibus irrigatum, & lac, deliciæ rusticanæ, viles quidem, sed innocentes cibos præbent. Ita viventes non ab oratione somnus, nec saturitas à lectione revocabit. Si æstas est, secretum arboris umbra præbebit: si autumnus, ipsa aëris temperies, & strata subter folia, locum quietis ostendunt. Vere, ager floribus pingitur, & inter querulas aves psalmi dulcius cantabuntur; si frigus fuerit, & brumales nives, ligna non coëmam, & calidiùs vigilabo, vel dormiam, certè, quod sciam, viliùs non algebo. Habeat sibi Roma suos tumultus, arma sevant, Circus insaniat, theatra luxurient: & quia de nostris dicendum est, matronarum quotidie visitatur Senatus. Nobis adherere bonum est, &c.

Le même Pere, dans une autre lettre, fait une éloquente peinture des combats que lui livroient ses passions dans le fond de sa solitude.

De l'Etopée.

L'Etopée est la peinture du caractère de quelqu'un que l'on cherche à faire reconnoître par les traits sous lesquels on le désigne.

Cette figure exige beaucoup d'art & de précaution dans l'orateur qui l'emploie. D'abord si les portraits qu'il trace

font d'imagination, ils doivent toujours être fondés sur la vraisemblance. S'ils font d'après nature, ils doivent avoir pour base la vérité; en second lieu, comme ces morceaux annoncent des prétentions, ils sont ordinairement jugés avec sévérité par l'auditeur, & il ne les écouterait point avec intérêt, si une heureuse précision ne les grave aussitôt dans sa mémoire; si chaque coup de pinceau ne forme un grand trait, si l'homme qu'on juge n'est déjà célèbre, si l'orateur enfin ne rassemble une foule d'idées dans un très-petit espace.

Il y a des portraits de différentes espèces. Dans les uns, l'orateur ne désigne personne en particulier, & se contente de réunir, dans un seul tableau, les vices ou les vertus qui appartiennent à tel ou tel caractère.

C'est ainsi que saint *Bernard* dépeint un homme médifant.

S. Bern.
super cant.
Serm. 24.

Videas præmitti alta suspiria, sicque quâdam cum gravitate & tarditate, vultu mæsto, demissis superciliis, & voce plangenti egredi maledictionem, & quidem tanto persuasibiliorem, quanto creditur ab his qui audiunt, corde invito, & magis condolentis affectu, quam malitiosè proferri. Doleo, inquit, vehementer, pro eo quod diligo eum satis, &

nunquam potui de hâc re corrigere eum. Et alius : mihi quidem , ait , bene compertum fuerat de illo istud , sed per me nunquam innotuisset. At quoniam per alterum patefacta est res , veritatem negare non possum : dolens dico , revera ita est. Et addit : grande damnum. Nam alias quidem in pluribus valet , ceterùm in hâc parte (ut verum fateamur ,) excusari minimè potest.

Saint Cyprien , dans une de ses lettres , fait avec beaucoup de vérité , le caractère inquiet de l'avare , toujours pauvre au milieu de ses richesses.

Sed & quos divites opinaris continuantes saltibus saltus , & de confinio pauperibus exclusis infinita ac sine terminis rura latius porrigentes , quibus argenti & auri maximum pondus , & pecuniarum ingentium , vel extructi aggeres , vel defossæ strues ; hos etiam inter divitias suas trepidos cogitationis incertæ sollicitudo discruciat , ne prædo vastet , ne percussor infestet , ne inimica cujusque locupletioris invidia calumniosis litibus inquietet. Non cibus securo , somnusve contingit. Suspirat ille in convivio , bibat licet gemmas , & cum epulis marcidum corpus torus mollior alto sinu condiderit , vigilat tamen in plumâ : nec intelligit miser speciosa sibi esse supplicia , auro se alligatum teneri , & possideri magis quàm possidere

Epist. I. ad
Donat. . .

divitias atque opes. O detestabilis cæcitas mentium, & cupiditatis insanæ profunda caligo ! cum exonerare se possit & levare ponderibus, pergat magis fortunis augentibus incubare, pergat pœnalibus cumulibus pertinaciter adhærere. Nulla in clientes inde largitio est, cum indigentibus nulla partitio, & pecuniam suam dicunt, quàm velut alienam domi clausam sollicito labore custodiunt. Exque non amicis, non liberis quicquam, non sibi denique impertiunt. Possident ad hoc tantum, ne possideri alteri liceat.

On rencontre souvent dans les sermons, des portraits en ce genre. Ils y font un bon effet, lorsqu'ils sont tracés par une main sûre, & que le sujet les amène naturellement. Tel est celui du flatteur, par M. Laffiteau, Evêque de Sisteron.

» Qu'est-ce que le flatteur ? C'est un
 » esprit souple & commode, qui vient
 » servilement sourire à tous vos regards,
 » se récrier à toutes vos paroles, applau-
 » dir à toutes vos actions ; c'est un esprit
 » adroit & insinuant, qui étudie vos pen-
 » chans pour les suivre, vos liaisons pour
 » les cultiver, vos défauts même pour
 » les encenser ; c'est un esprit fourbe &
 » dissimulé, qui vous loue & qui vous

» trompe, qui vous approuve en public,
 » & qui vous condamne en secret, &
 » qui ne donne extérieurement dans vo-
 » tre foible, que pour vous attirer plus
 » sûrement dans le sien; c'est quelquefois
 » un esprit jaloux & envieux, qui paroît
 » se faire un plaisir de votre élévation,
 » & qui au fonds se fait un tourment de
 » votre prospérité; c'est souvent un ef-
 » prit aigri, un ennemi couvert, mais
 » implacable, qui médite votre perte, &
 » qui ne cache sa haine sous les plus grands
 » éloges, que parce qu'il craint tout de
 » votre autorité; c'est toujours un esprit
 » vil & rampant, qui attend tout de sa
 » propre dépendance, & qui, pour co-
 » lorer encore la honte de la servitude,
 » appelle talens & habileté, la malheu-
 » reuse habitude qu'il a de faire des bas-
 » sesses. «

(Serm. sur la Flatterie.)

Lorsque l'orateur se propose de pein-
 dre quelque personnage célèbre, qu'il
 désigne, il faut que la vérité, l'élégance
 & la précision guident son pinceau,
 comme dans les deux portraits suivans.
 Le premier est celui de *Cromwel*.

» Un homme s'est rencontré d'une pro-
 » fondeur d'esprit incroyable, hypocrite
 » raffiné, autant qu'habile politique, ca-

» pable de tout entreprendre & de tout
 » cacher ; également actif & infatigable
 » dans la paix & dans la guerre ; qui ne
 » laissoit rien à la fortune de ce qu'il pou-
 » voit lui ôter par conseil ou par pré-
 » voyance ; mais au reste si vigilant & si
 » prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les
 » occasions qu'elle lui a présentées ; en-
 » fin, un de ces esprits remuans & au-
 » dacieux, qui semblent être nés pour
 » changer le monde. «

(Bossuet, *Or. fun. de la Reine d'Angleterre.*)

Le second est celui du Cardinal de Retz, qui a joué un si grand rôle dans les guerres civiles qui ont troublé la minorité de Louis XIV. Ce portrait est peut-être préférable à l'autre.

» Mais puis-je oublier celui que je vois
 » par-tout dans le récit de nos malheurs ?
 » Cet homme si fidelle aux particuliers,
 » si redoutable à l'Etat, d'un caractère
 » si haut, qu'on ne pouvoit ni l'estimer,
 » ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à
 » demi : ferme génie que nous avons vu,
 » en ébranlant l'univers, s'attirer une
 » dignité qu'à la fin il voulut quitter,
 » comme trop chèrement achetée, tant
 » il connut son erreur, & le vuide des
 » grandeurs humaines ! Mais pendant
 » qu'il vouloit acquérir ce qu'il devoit

» un jour mépriser, il remua tout par de
 » secrets & puissans ressorts, & après
 » que tous les partis furent abattus, il
 » sembla encore se soutenir seul, & seul
 » encore menacer le favori victorieux
 » de ses tristes & intrépides regards. «

(Or. fun. du Chancelier le Tellier.)

Ce dernier trait eût été envié à *Tacite*, qui n'auroit pu représenter avec plus de force, la haine implacable que le Cardinal de *Retz* manifesta toujours, même après son évafion, contre *Mazarin*, assis sur les marches du trône. C'est ainsi que quelques lignes suffissent à *Bossuet* pour développer un grand caractère avec la sagacité d'un moraliste, la véhémence d'un orateur & l'exactitude d'un historien.

De l'Hypotypose.

L'Hypotypose est une description de choses si animée & si frappante, qu'on s' imagine plutôt les voir qu'en entendre le récit. L'effet admirable de cette superbe figure est de laisser dans l'ame, par la vivacité de ses traits, des impressions d'effroi, de terreur ou d'admiration. On en trouve des exemples dans les poètes, les orateurs & quelques uns dans l'Écriture sainte, sur-tout dans les livres des Prophe-
 tes, Tel est entr'autres ce passage d'*Isaïe*.

Isaïe. Ch.
30. v. 27-
28.

Ecce Nomen Domini venit de longinquo, ardens furor ejus, & gravis ad portandum: labia ejus repleta sunt indignatione, & lingua ejus quasi ignis devorans. Spiritus ejus velut torrens inundans usque ad medium colli, ad perdendas gentes in nihilum, & frenum erroris, quod erat in maxillis populorum.

Et cet endroit, où *Habacuc* représente le Seigneur conduisant dans la terre promise les enfans d'Israël.

Hab. Ch.
3. v. 3.

Deus ab austro veniet, & Sanctus de monte Pharan. Operuit caelos gloria ejus: & laudis ejus plena est terra. Splendor ejus ut lux erit: cornua in manibus ejus: ibi abscondita est fortitudo ejus: ante faciem ejus ibit mors... Stetit, & mensus est terram. Aspexit, & dissolvit gentes: & contriti sunt montes seculi. Incurvati sunt colles mundi, ab itineribus aeternitatis ejus.

On ne fauroit trop engager l'orateur chrétien à imiter ces magnifiques descriptions, qui réunissent à la grandeur des images, la rapidité du style. Le P. *Neuville* l'a fait avec succès, dans l'exorde de son sermon *sur le Jugement universel*, lorsqu'il représente Jésus-Christ qui s'avance, portant dans ses mains le feu qui va dévorer la terre.

» Le Ciel tremble, la mer fuit; l'uni-

» vers ébranlé jusques dans ses fonde-
 » mens, chancelé, menace ruine & s'en-
 » sévelit sous ses débris : de tout ce qui
 » fut, il ne reste que Dieu, l'homme &
 » les ministres de la vengeance céleste. «

Et ailleurs :

» Sa voix (de Jésus-Christ) retentit
 » de l'orient à l'occident, du midi au
 » septentrion. Elle appelle ce qui n'est
 » plus ; tout ce qui a été l'entend & lui
 » répond. Les cendres de tant de millions
 » d'hommes, ces cendres confuses, mê-
 » lées, éparfées en tant de lieux, se rani-
 » ment tout-à-coup des entrailles de la
 » terre ; des profonds abymes de la
 » mer sortent les nations : un instant réu-
 » nit ce que la distance des tems avoit
 » séparé ; tous les âges se rassemblent dans
 » un seul jour ; tous les peuples ne com-
 » posent qu'un peuple. «

M. l'Abbé *Poullé* emploie l'hypoty-
 pose avec beaucoup d'art, dans un en-
 droit de son discours *sur l'Aumône*, pour
 exciter la charité de ses auditeurs, en fa-
 veur des indigens. Tout le monde fait
 que les anciens présentoient quelquefois
 à leurs juges les cliens qu'ils défendoient,
 couverts d'habits funebres & les cheveux
 épars. Il est vraisemblable que ce trait
 historique a fourni l'idée du passage que

nous allons citer, & que l'orateur a très-heureusement appliqué à son sujet.

» Nous nous promettrions tout de la
 » sensibilité de votre cœur, si nous pou-
 » vions offrir à vos regards l'indigence
 » extrême & réelle, revêtue à peine de
 » quelques lambeaux déchirés & rebu-
 » tans, accompagnée de toutes ses hor-
 » reurs, & des maux qu'elle traîne à sa
 » suite. Quel succès n'attendrions-nous
 » pas de notre ministère, s'il nous étoit
 » permis de produire tout-à-coup au
 » milieu de cette assemblée, ces pauvres
 » honteux, obligés dans ce siècle per-
 » vers, de cacher leur indigence avec
 » autant de mystère, que si elle étoit un
 » crime ou une infâmie ? Déshonorés,
 » s'ils sont connus ; périssans, s'ils ne le
 » sont pas : ces tristes héritiers de la pé-
 » nitence d'*Adam*, qui portent le poids
 » de la chaleur du jour ; si nécessaires à
 » la société dont ils sont les fondemens,
 » & cependant toujours opprimés, que
 » l'on écrase impitoyablement, & qui
 » ne savent où adresser leurs plaintes ;
 » auxquels on enleve, dans leurs pres-
 » santes nécessités, jusqu'à la moindre
 » partie des fruits d'une terre que leurs
 » sueurs & leurs travaux ont rendue fé-
 » conde ? Ces spectres errans, ces restes

» d'hommes, qui se traînent avec effort
» dans les places publiques, & jusqu'aux
» portes de nos Temples, pour y faire
» de leurs corps, des spectacles d'effroi
» tout ensemble & de compassion; & au-
» tour de ces infortunés, leurs familles
» éplorées formant comme un convoi fu-
» nebre, frappant l'air de leurs gémisse-
» mens & de leurs cris, fondant en larmes,
» tombant à vos genoux, vous deman-
» dant avec instance la vie ou la liberté
» d'un enfant, d'un pere, d'un époux &
» leur propre subsistance. Je vous le de-
» mande, Chrétiens auditeurs, quel
» cœur assez dur tiendrait contre cet
» appareil imprévu ? «

La vivacité que donne au récit l'hypotypose, est bien sensible dans les exemples suivans.

Josabet, dans la tragédie d'*Athalie*, raconte la maniere dont elle sauva *Joas* du carnage.

Hélas ! l'état horrible, où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit !
De Princes égorgés la chambre étoit remplie :
Un poignard à la main l'implacable *Athalie*
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue.
Je me figure encore sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain,

Et, foible, le tenoit renversé sur son sein.
 Je le pris tout sanglant ; en baignant son visage,
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage.
 Et, soit frayer encore, ou pour me caresser,
 De ses bras innocens je me sentis presser.

Châtillon, dans la tragédie de *Zaïre*,
 s'exprime ainsi :

Ciel ! si vous aviez vu ce Temple abandonné,
 Du Dieu que nous servons le tombeau profané ;
 Nos peres, nos enfans, nos filles & nos femmes,
 Aux pieds de nos Autels expirans dans les flam-
 mes ;

Et notre dernier Roi, courbé du faix des ans,
 Massacré sans pitié sur ses fils expirans !
 Luzignan, le dernier de cette auguste race,
 Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
 Au milieu des débris des Temples renversés,
 Des vainqueurs, des vaincus, & des morts en-
 tassés,

Terrible, & d'une main reprenant cette épée
 Dans le sang infidelle à tout moment trempée,
 Et de l'autre, à nos yeux montrant avec fierté,
 De notre sainte Foi le signe redouté,
 Criant à haute voix : François, foyez fidelles :
 Sans doute, en ce moment le couvrant de ses ailes,
 La vertu du Très-Haut, qui nous sauve aujour-
 d'hui,

Applanissoit sa route, & marchoit devant lui.

Ces différens exemples suffissent sans
 doute, pour montrer avec quel art le
 génie fait employer l'hypotypose, pour
 répandre plus de chaleur & d'intérêt
 dans une description. Mais la vivacité
 même de cette figure, dit *Quintilien*,

exige qu'on ne s'en serve qu'avec discrétion. L'ame ne pourroit soutenir long-tems la violence des mouvemens qu'elle lui imprime.

II. *De la Similitude.*

Cette figure sert à l'ornement & à l'éclaircissement du discours ; mais il faut savoir l'employer à propos. Non-seulement les Similitudes doivent être justes, nobles & majestueuses, mais encore ne présenter que des objets connus.

La narration tranquille permet qu'elles soient fréquentes, développées & prises de loin. A mesure qu'elle s'anime, elle en veut moins ; elle les veut plus concises & apperçues de plus près. Dans le pathétique, que les similitudes soient indiquées par un trait rapide ; & s'il s'en présente quelques unes dans le feu de la passion, un seul mot les doit exprimer.

Les similitudes puisées dans l'Écriture sont les plus convenables à un sermon, non-seulement parce qu'elles sont consacrées par la piété, mais encore, parce qu'elles réunissent presque toujours la hardiesse & la simplicité. Toutes n'ont pas cet avantage, il est vrai, mais c'est le goût qui doit en régler le choix. En

voici quelques unes qui nous ont paru pouvoir servir de modele.

Job compare la colere de Dieu, à des flots qui engloutissent tout.

Chap. 31.

Semper quasi tumentes super me fluctus timui Deum, & pondus ejus ferre non potui.

Isaïe, prédisant les succès de l'Évangile, prêché par toute la terre, emploie cette comparaison.

Chap. 55.

Et quomodo descendit imber, & nix de cœlo, & illuc ultra non revertitur, sed inebriat terram, & infundit eam, & germinare eam facit, & dat semen serenti, & panem comedenti: sic erit verbum meum quod egredietur de ore meo: non revertetur ad me vacuum, sed faciet quaecumque volui, & prosperabitur in his ad quæ misi illud.

Et dans une autre Prophétie qui regarde la venue du Messie.

Chap. 32.

Ecce in justitiâ regnabit rex, & principes in judicio præerunt. Et erit vir sicut qui absconditur à vento, & celat se à tempestate, sicut rivi aquarum in siti, & umbra prominentis petræ in terrâ desertâ.

Le Cantique d'*Ezéchias* rassemble beaucoup de similitudes très-justes.

Generatio mea ablata est, & convoluta est à me, quasi tabernaculum pastorum.

Præcisa est velut à texente vita mea...

II. 38.

Quasi leo sic contrivit omnia ossa mea...

Sicut pullus hirundinis sic clamabo, meditabor ut columba. . .

J. B. Rousseau a parfaitement imité ces passages dans une de ses Odes sur le même sujet.

. . . Votre souffle m'enleve
De la terre des vivans ;
Comme la feuille séchée ,
Qui de sa tige arrachée
Devient le jouet des vents.



Comme un tigre impitoyable ;
Le mal a brisé mes os ;
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
Victime foible & tremblante ,
A cette image sanglante
Je soupire nuit & jour ,
Et dans ma crainte mortelle ,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

(*Liv. I. Ode. X.*)

» La richesse , dit *S. Clément d'Alexan-*
» drie est comme un serpent qu'un sage
» enchanteur peut prendre par la queue
» sans en être mordu ; mais qui se re-
» plie , & blesse mortellement celui qui
» ignore l'art de le charmer. «

» Le sommeil , dit le même Pere ,
» comme un publicain avide , nous force
» à partager avec lui la moitié de notre
» vie «

» Sans le soleil, dit-il encore, malgré
 » les autres astres, la nuit couvriroit l'u-
 » nivers ; & si nous n'étions pas éclairés
 » de la parole de Dieu, nous ne différe-
 » rions en rien de ces oiseaux qu'on en-
 » graisse dans les ténèbres, & qui sont
 » nourris pour la mort. «

Nous avons dit que les similitudes ti-
 rées de l'Écriture sainte, convenoient
 mieux que toutes les autres dans un ser-
 mon. *Massillon* s'en sert dans différens
 endroits. En voici deux exemples.

Il commence ainsi la première partie
 de son sermon *sur la mort du pécheur, &c.*

» Nous avons beau éloigner de nous
 » l'image de la mort, chaque jour nous
 » la rapproche. La jeunesse s'éteint : les
 » années se précipitent : & semblables,
 » dit l'Écriture, aux eaux qui coulent
 » dans la mer, & qui ne remontent plus
 » vers leur source, nous nous rendons
 » rapidement dans l'abyme de l'éternité,
 » où engloutis pour toujours, nous ne
 » revenons plus sur nos pas reparoître
 » encore sur la terre : *Et quasi aquæ di-*
 » *labimur iu terram, quæ non revertun-*
 » *tur.* «

Bossuet avoit rendu la même pensée
 avec beaucoup de noblesse dans l'orai-
 son funebre d'*Henriette d'Angleterre* ; &

ses comparaisons paroissent tirées de la même source.

» Nous mourrons tous, disoit cette
 » femme, dont l'Écriture a loué la pru-
 » dence, au second livre des Rois; nous
 « allons sans cesse au tombeau, ainsi que
 » des eaux qui se perdent sans retour. En
 « effet, nous ressemblons tous à des eaux
 » courantes. De quelque superbe distinc-
 » tion que se flattent les hommes, ils ont
 » tous une même origine; & cette ori-
 » gine est petite: leurs années se poussent
 » successivement comme des flots; ils ne
 » cessent de s'écouler, tant qu'enfin,
 » après avoir fait un peu plus de bruit,
 » & traversé un peu plus de pays les uns
 » que les autres, ils vont tous ensemble
 » se confondre dans un abyme où l'on ne
 » reconnoît plus ni Princes, ni Rois, ni
 » toutes ces autres qualités superbes qui
 » distinguent les hommes; de même que
 » ces fleuves tant vantés, demeurent
 » sans nom & sans gloire, mêlés dans
 » l'océan avec les rivières les plus in-
 » connues. «

Le P. *Neuville* dans un endroit de son sermon *sur le Jugement universel* déjà cité, fait l'application de différentes similitudes de l'Écriture, pour peindre le bouleversement général de la nature, au

moment où Jésus-Christ paroît pour juger les hommes.

» Il dit : Les astres s'éteignent dans le
 » firmament, le soleil retire sa lumière;
 » autour d'eux tout fond, tout s'évanouit
 » avec la vitesse d'un torrent qui précipite
 » ses flots dans les vallons. Il fuit
 » avec fracas. Bien-tôt on ne voit pas
 » même la trace de son passage : *Sicut*
 » *torrens qui raptim transit in convallibus.*
 » Le Ciel disparoît aussi rapidement,
 » qu'échappent aux yeux des figures tra-
 » cées sur la toile, quand une main habile
 » & légère se hâte de la plier : *Secessit*
 » *cælum sicut liber involutus.* La terre
 » tremble, un souffle l'enleve; le lieu où
 » elle fut, demande si elle avoit été :
 » *Locus non est inventus eis.* «

M. l'Abbé Poulle, dans un de ses sermons, emploie une similitude dont l'application est frappante.

» Qu'un Juste, dit cet orateur, pa-
 » roisse dans ces cercles qu'animent l'en-
 » jouement, la médifance, la calomnie
 » & l'irréligion; à son aspect, les discours
 » commencés sont interrompus, une mo-
 » deste retenue succede à la licence, les
 » remords assoupis se réveillent, les ter-
 » reurs du Christianisme se font sentir
 » aux cœurs les plus endurcis, les impies

» mêmes deviennent hypocrites ; le vice
 » déconcerté se trouve contraint de cé-
 » der à l'ascendant impérieux de la vertu
 » qui le condamne, & tous les assistans
 » sont devant le serviteur de Dieu, tels
 » que des criminels tremblans à la vue
 » d'un juge dont ils redoutent la présen-
 » ce. Ainsi, à l'absence de *Moyse*, les
 » Israélites éclatent en murmures contre
 » leur conducteur ; ils oublient le Dieu
 » qu'avoient adoré leurs peres, ils de-
 » mandent des divinités étrangères ; un
 » veau d'or est l'objet de leurs adora-
 » tions ; ils célèbrent leur infidélité par
 » des chants tumultueux & par des dan-
 » ses insensées. *Moyse* se montre, une
 » frayeur soudaine s'empare de tous les
 » esprits ; les Hébreux consternés gar-
 » dent un morne silence ; ils ont honte
 » d'eux-mêmes & de leur idole ; & ces
 » prévaricateurs audacieux, qui n'a-
 » voient pas craint d'irriter la colere du
 » Tout-Puissant, n'osent soutenir l'ap-
 » proche & les regards de son Ministre. «

[*Discours pour une Véture.*]

L'usage des similitudes semble conve-
 nir au style de l'oraison funebre, qui doit
 être plus fleuri & plus travaillé que celui
 des autres especes de discours ; mais il
 faut qu'elles soient nobles & frappantes,

& contribuent à répandre plus d'éclat sur le récit que fait l'orateur. Telles sont celles-ci :

» Comme une colonne dont la masse
 » solide paroît le plus ferme appui d'un
 » temple ruineux, lorsque ce grand édi-
 » fice qu'elle soutenoit, fond sur elle
 » sans l'abattre, ainsi la Reine se mon-
 » tre le ferme soutien de l'Etat, lorsqu'a-
 » près en avoir long-tems porté le faix,
 » elle n'est pas même courbée sous sa
 » chute. «

[Bossuet, *Or. fun. de la Reine d'Angleterre.*]

» Comme un aigle qu'on voit tou-
 » jours, soit qu'il vole au milieu des
 » airs, soit qu'il se pose sur le haut de
 » quelque rocher, porter de tous côtés
 » des regards perçans, & tomber si sû-
 » rement sur sa proie, qu'on ne peut évi-
 » ter ses ongles, non plus que ses yeux,
 » aussi vifs étoient les regards, aussi vite
 » & aussi impétueuse étoit l'attaque,
 » aussi fortes & inévitables étoient les
 » mains du Prince de Condé. «

[*Le même.*]

Nous terminerons cet article par deux similitudes très-pittoresques, dont *Racine* a enrichi les chœurs d'*Athalie* & d'*Esther*.

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile ;
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des Rois est ainsi dans ta main.

[*Trag. d'Esther, Acte II. Scene IX.*]

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lys, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

[*Trag. d'Athalie, Acte II. Scene IX.*]

Le poète a ici en vue l'enfance de *Joas*.

III. *Du Parallele.*

Le Parallele est la comparaison que l'on fait de deux personnes illustres, dont on pese les vertus & le mérite dans une juste balance, pour faire sentir à l'auditeur, la ressemblance & les contrariétés que produit ce rapprochement.

Cette figure qui ne peut guere s'employer que dans les panegyriques & les oraisons funebres, demande beaucoup de talent dans l'orateur.

1°. Ce seroit une erreur de se croire obligé de saisir un parallele dans tous ses

détails ; il ne faut saisir que les grands traits, & ceux qui se rapprochent le plus.

2°. Il y auroit une certaine mal-adresse d'amener le parallele jusqu'au point où il faudroit donner le prix à l'objet qui n'attire pas l'attention principale.

3°. Il faut pour ces sortes de tableaux, un pinceau brillant & une touche légère, mais sûre, & qui caractérise bien les personnes que l'on se propose de peindre.

4°. Enfin, il faut que les circonstances amènent naturellement le parallele, pour ne point rallentir la marche du récit, & détourner l'attention de l'auditeur.

Nous nous bornerons à un petit nombre d'exemples de cette figure, qui est l'écueil de la plupart des orateurs, & que les grands maîtres mêmes n'emploient qu'avec discrétion.

Massillon, dans une de ses oraisons funebres, fait avec succès le parallele du Duc de *Montausier* & de *Bossuet*.

» L'un d'une vertu haute & austere ;
 » d'une vérité au dessus de nos mœurs ;
 » d'une probité à l'épreuve de la cour ;
 » philosophe sans ostentation ; chrétien
 » sans foiblesse ; courtisan sans passion ;
 » l'arbitre du bon goût & de la rigidité
 » des bienfécances ; l'ennemi du faux ;
 » l'ami & le protecteur du mérite ; le

» zélateur de la gloire de la nation ; le
» censeur de la licence publique ; enfin,
» un de ces hommes qui semblent être
» comme les restes des anciennes mœurs,
» & qui seuls ne font pas de notre siècle.

» L'autre, d'un génie vaste & heureux ;
» d'une candeur qui caractérise toujours
» les grandes âmes & les esprits du pre-
» mier ordre ; l'ornement de l'Episco-
» pat, & dont le Clergé de France se
» fera honneur dans tous les siècles ; un
» Evêque au milieu de la cour ; l'homme
» de tous les talens & de toutes les scien-
» ces ; le docteur de toutes les Eglises ;
» la terreur de toutes les sectes ; le pere
» du dix-septieme siècle, & à qui il n'a
» manqué que d'être né dans les premiers
» tems, pour avoir été la lumière des
» Conciles, l'ame des Peres assemblés,
» dicté des canons & présidé à Nicée &
» à Ephese. «

Dans le parallele suivant, de *Turenne*
& du Prince de *Condé*, par *Bossuet*, la
justesse des pensées se trouve réunie à la
rapidité & à la noblesse de l'expression.

» Vit-on jamais en deux hommes les
» mêmes vertus, avec des caracteres si
» divers, pour ne pas dire si contraires ?
» L'un paroît agir par des réflexions
» profondes, & l'autre par de subites

» illuminations : celui-ci par conséquent
» plus vif, mais fans que fon feu eût rien
» de précipité ; celui-là d'un air plus
» froid, fans jamais rien avoir de lent,
» plus hardi à faire qu'à parler, réfolu
» & déterminé au dedans, lors même
» qu'il paroiffoit embarrassé au dehors.
» L'un, dès qu'il paroît dans les armées,
» donne une haute idée de fa valeur, &
» fait attendre quelque chose d'extraor-
» dinaire ; mais toutefois s'avance par
» ordre, & vient, comme par degrés,
» aux prodiges qui finiffent fa vie : l'au-
» tre, comme un homme inspiré, dès la
» premiere bataille s'égale aux maîtres
» les plus confommés. L'un, par de vifs
» & continuels efforts, emporte l'admi-
» ration du genre humain, & fait taire
» l'envie : l'autre jete d'abord une fi vive
» lumiere, qu'elle n'ose l'attaquer. L'un
» enfin, par la profondeur de fon génie
» & les incroyables reffources de fon
» courage, s'éleve au deffus des plus
» grands périls, & fait même profiter de
» toutes les infidélités de la fortune : l'au-
» tre, & par l'avantage d'une fi haute
» naiffance, & par ces grandes pensées
» que le Ciel envoie, & par une efpece
» d'instinct admirable, dont les hommes
» ne connoiffent pas le fecret, semble

» né pour entraîner la fortune dans ses
 » desseins, & forcer les destinées. Et
 » afin que l'on vit toujours dans ces deux
 » hommes, de grands caractères, mais
 » divers, l'un emporté d'un coup sou-
 » dain, meurt pour son pays comme un
 » autre *Machabée* : l'armée le pleure
 » comme son père, la cour & tout
 » le peuple gémit ; sa piété est louée
 » comme son courage ; & sa mémoire
 » ne se flétrira pas par le tems ; l'autre,
 » élevé par les armes au comble de la
 » gloire, comme un *David*, comme lui
 » meurt dans son lit, en publiant les
 » louanges de Dieu, & instruisant sa fa-
 » mille, & laisse tous les cœurs remplis,
 » tant de l'éclat de sa vie, que de la dou-
 » ceur de sa mort. «

Fléchier, dans son oraison funebre de
 M. de *Turenne*, met ce grand Capitaine
 en parallele avec son Neveu, le Cardi-
 nal de *Bouillon*.

» Quelle étoit sa joie, lorsqu'après
 » avoir forcé des Villes, il voyoit son
 » illustre Neveu, plus éclatant par ses
 » vertus, que par sa Pourpre, ouvrir &
 » réconcilier des Eglises sous les ordres
 » d'un Roi aussi pieux que puissant ; L'un
 » faisoit prospérer les armes ; l'autre
 » étendoit la Religion : l'un abattoit des

» remparts ; l'autre redressoit des autels ;
 » l'un ravageoit les terres des Philistins ;
 » l'autre portoit l'Arche autour des pa-
 » villons d'Israël ; puis unissant ensemble
 » leurs vœux , comme leurs cœurs
 » étoient unis , le Neveu avoit part aux
 » services que l'Oncle rendoit à l'Etat ,
 » & l'Oncle avoit part à ceux que le
 » Neveu rendoit à l'Eglise. «

IV. De l'Antithese.

L'Antithese est une figure qui oppose les mots aux mots , & les pensées aux pensées. Infiniment attrayante par son éclat & par l'opposition de ses membres, cette figure séduit les hommes les plus séveres , & les rend indulgens.

Il faut en éviter la profusion , & même en limiter beaucoup l'usage ; car elle éblouit à force de lumiere , & offre dans le discours, le même défaut que le pinceau sur la toile , lorsque les objets trop éclairés empêchent l'œil de s'y reposer.

L'orateur chrétien , sur-tout , doit l'employer rarement. Elle annonce un désir de briller qui ne s'accorde point avec la gravité de son ministere. Cependant il est des occasions où l'usage n'en est pas déplacé , c'est lorsqu'elle sert à montrer la con-

tradiction qui se trouve entre les préceptes évangéliques & la conduite de la plupart des hommes. Alors elle devient un reproche véhément, très-convenable dans la bouche d'un ministre des autels.

Massillon se sert de l'antithese dans un endroit de son sermon *sur la soumission à la volonté de Dieu*, pour faire sentir les contradictions que l'homme éprouve dans les différentes positions de la vie.

» La seconde source des inquiétudes
 » humaines, sont les événemens présens,
 » & ce qui se passe tous les jours sous
 » nos yeux. Rien n'arrive presque jamais
 » selon nos desirs ; ce que nous aimons,
 » nous échappe ; ce que nous souhaitons,
 » nous fuit ; ce que nous craignons, nous
 » arrive ; nous ne sommes jamais heureux
 » de tous points : si la fortune nous rit,
 » la santé nous manque ; si la faveur du
 » maître nous élève, l'envie du courti-
 » san nous flétrit & nous dégrade ; si
 » l'envie nous épargne, & que nous puif-
 » sions compter sur les suffrages publics,
 » le maître nous néglige ; enfin, dans
 » quelque situation que nous soyons, il
 » manque toujours quelque chose à no-
 » tre bonheur ; & ce qu'il y a de plus
 » triste pour l'homme, c'est qu'un seul
 » chagrin l'emporte pour lui sur mille

» plaisirs, & que ce qui lui manque, quel-
 » que léger qu'il puisse être, empoisonne
 » toujours tout ce qu'il possède. «

Fléchier, à qui l'on reproche un usage trop fréquent de cette figure, l'emploie avec délicatesse dans la peinture qu'il trace des devoirs d'un grand Roi.

» Quels sont, dit-il, les Rois que la
 » Religion forme, qui sont heureux, &
 » qui rendent leurs peuples heureux ?
 » Ce sont ceux, dit saint *Augustin*, qui
 » régnant avec équité, honorent Dieu
 » qui les fait régner ; qui assujettissent à
 » cette souveraine Majesté, leur gran-
 » deur & leur puissance ; qui aiment plus
 » le royaume du Ciel qu'ils attendent,
 » que celui de la terre qu'ils possèdent ;
 » qui éloignent d'eux le mensonge & la
 » vanité ; & déferent plus à la vérité qu'à
 » la flatterie, qui se regardent comme
 » peres, plutôt que comme maîtres de
 » leurs sujets ; qui punissent avec répu-
 » gnance, & pardonnent par inclination ;
 » qui font la guerre par nécessité, & dans
 » la vue d'établir une paix durable ; qui
 » aiment mieux commander à leurs pas-
 » sions, qu'à leurs peuples ; qui ont d'au-
 » tant plus de retenue & de circonspec-
 » tion, qu'ils ont plus de liberté &
 » d'indépendance, & qui font tout cela,

» non par un vain désir de gloire, mais
 » par un désir d'une éternelle félicité. «

On trouve dans l'Écriture & dans les saints Pères, des exemples d'antitheses assez frappans, comme ceux-ci :

Maledicimur & benedicimus : persecutio- S. Paul. I.
nem patimur, & sustinemus : blasphema- Epît. aux
mur, & obsecramus. Cor. v. 12.

Et ailleurs :

Tempus breve est : reliquum est, ut & qui Chap. 7.
habent uxores, tanquam non habentes sint : v. 29.
& qui flent tanquam non flentes : & qui
gaudent, tanquam non gaudentes : & qui
emunt tanquam non possidentes : & qui
utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.

Saint Cyprien emploie cette figure avec noblesse dans son sermon sur l'aumône. Il représente aux fidèles ce que Dieu a fait pour les hommes.

... *Quodque Filius missus, esse & hominis* De opere
filius voluit, ut nos Dei filios faceret ; hu- & eleemo-
miliavit se, ut populum qui prius jacebat, synis.
erigeret ; vulneratus est, ut vulnera nostra
sanaret ; servivit, ut ad libertatem servientes
extraheret ; mori sustinuit, ut immortalitatem
mortalibus exhiberet.

Et dans un autre sermon :

Philosophi non verbis, sed factis sumus ;
non magna dicimus, sed facimus, &c.

Nous observerons, en terminant cet

article, que l'antithese ne doit jamais se trouver dans les endroits pathétiques, à moins que les choses que l'on dit, ne soient naturellement opposées les unes aux autres. Alors comme la maniere la plus courte & la plus simple de les exprimer, est de marquer leur opposition, l'antithese est naturelle, & fait une beauté solide, comme dans ces vers du *Poëme de la Religion*, par Racine le fils.

Ver impur de la terre, & Roi de l'univers,
 Riche & vuide de biens, libre & chargé de fers,
 Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude,
 Et de la vérité je fais ma seule étude ;
 Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix,
 Le Maître que je cherche, & déjà je le vois ;
 Tantôt le monde entier, dans un profond silence,
 A mes regards errans n'est plus qu'un vuide immense,
 Que d'orgueil ! C'est ainsi qu'à moi-même contraire,
 Monstre de vanité, prodige de misere,
 Je ne suis à la fois que néant & grandeur.

Des Figures de Pensées propres
 à émouvoir.

I. *De l'Apostrophe.*

L'Apostrophe est une figure par laquelle l'orateur interrompt tout-à-coup le fil de son discours, pour adresser la parole

parole aux vivans, aux morts, aux présens, aux absens & même aux choses inanimées.

Vive & pressante, produite par l'enthousiasme, par la douleur ou par l'indignation, l'apostrophe est l'expression d'une ame fortement occupée de son objet, & qui se hâte de communiquer les divers sentimens qui l'agitent. Exemples :

David, dans le Pseaume 93, déplore l'oppression des justes sous le joug des persécuteurs puissans, qui en écrasant le foible, se persuadent qu'ils n'ont point à craindre un vengeur. Cet aveuglement impie irrite son zele ; il s'éleve contre ces insensés, & les apostrophe ainsi avec une véhémence d'indignation qui émeut & transporte.

Intelligite, insipientes, in populo : & stulti aliquando sapite. Qui plantavit aurem, non audiet ? aut qui finxit oculum, non considerat ? qui corripit gentes, non arguet : qui docet hominem sapientiam ?

Le même adresse aux incrédules les reproches les plus amers, dans le Pseaume 51.

Quid gloriaris in malitiâ, qui potens es in iniquitate ? totâ die injustitiam cogitavit lingua tua : sicut novacula acuta fecisti dolum, &c.

Dans saint *Matthieu*.

Chap. 17.
v. 16.

O generatio incredula & perversa! quousque ero vobiscum? usquequo patiar vos?

Saint *Cyprien* accable les pécheurs endurcis dans leurs désordres, par cette apostrophe effrayante.

Serm. de
lapsis.

Animam tuam misera perdidisti, spiritualiter mortua supervivere hic tibi, & ipsa ambulans funus tuum portare cœpisti, & non acriter plangis, non jugiter ingemiscis? Ecce pejora adhuc peccandi vulnera; ecce majora delicta; peccasse, nec satisfacere; deliquisse, nec delicta flere.

Saint *Prosper* emploie l'apostrophe avec autant d'éloquence que de vérité, pour montrer aux heureux du siècle, combien est vaine & passagère cette félicité humaine qui fait l'unique objet de leurs désirs.

S. Prosp.
in suis
Sententiis.

Divitiis & floribus, & majorum nobilitate te jactas: de patriâ & pulchritudine corporis, & honoribus qui tibi ab hominibus deferuntur, te exaltas, respice te ipsum, quia mortalis es, & quia terra es, & in terram ibis, circumspice eos, qui ante syderis fulsere splendoribus. Ubi sunt, quos ambiebant civium potentatus? Ubi insuperabiles oratores? Ubi qui convenientiùs festa disponebant? Ubi equorum splendidi nutritores? Ubi exercituum duces? Ubi satrapæ & tyranni?

Nonne omnia pulvis ? Nonne omnia favilla ? Nonne in paucis versibus eorum vitæ memoria est ? Respice sepulchra , & vide , quis servus , quis dominus , quis dives : discerne si potes victum à rege , fortem à debili , pulchrum à deformi . Memor itaque tuû esto , ne aliquando extollaris ; memor autem eris , si te ipsum respexeris .

» Viennent , dit S. Clément d'Alexan-
 » drie , apostrophant les gentils , vien-
 » nent les adorateurs de vos idoles , &
 » les artistes qui les ont faites , votre
 » Phidias , & votre Policlete , & Praxitele
 » & Appelles , & je leur dirai que leur
 » art est vil , & qu'ils ne font que les ou-
 » vriers grossiers & terrestres d'une ma-
 » tiere terrestre & grossiere . Aucun d'eux
 » n'a fait une statue vivante , ni d'une ar-
 » gile insensible , une chair animée . Qui
 » d'entr'eux a formé des os susceptibles
 » d'accroissement , & renfermant une
 » moële liquide ? Qui a tendu des nerfs ?
 » qui a enflé des veines ? qui les a rem-
 » plies de sang ? qui a étendu la peau ?
 » qui a fait des yeux capables de voir ?
 » qui a inspiré à son ouvrage une ame &
 » une vie ? Dieu seul a opéré ces merveil-
 » les , parce que son art est supérieur à
 » tous les arts . Lui seul a pu faire la sta-
 » tue vivante & animée , l'homme . «

S. Clem.
 Alexand. ad
 gentes

Voici une apostrophe bien connue, & qui produisit sur le cœur sensible du jeune Monarque qui nous gouverne, la plus vive impression : elle est amenée naturellement par les circonstances. L'orateur parloit devant Louis XVI. de la maniere dont les Rois peuvent exercer leur bienfaisance, & son sujet l'avoit conduit à indiquer différentes réformes à faire dans les hôpitaux, & sur-tout dans les prisons. Tout-à-coup il s'écrie :

» Oui, Sire, l'état des cachots de vo-
 » tre royaume arracheroit des larmes aux
 » plus insensibles qui les visiteroient. Un
 » lieu de sûreté ne peut, sans une énor-
 » me injustice, devenir un séjour de dé-
 » sespoir : vos Magistrats s'efforcent d'y
 » adoucir l'état des malheureux ; mais
 » privés des secours nécessaires pour la
 » réparation de ces autres infects, ils n'ont
 » qu'un morne silence à opposer aux plain-
 » tes des infortunés. Oui, j'en ai vu, Sire,
 » & mon zele me force ici, comme *Paul*,
 » à honorer mon ministère, oui, j'en ai
 » vu, qui couverts d'une lepre univer-
 » selle, par l'infection de ces repaires hi-
 » deux, bénissoient mille fois dans nos
 » bras, le moment fortuné où ils alloient
 » enfin subir le supplice. Grand Dieu !
 » sous un bon Prince, des sujets qui en-

» vient l'échafaud ! Jour immortel, foyez
 » béni, j'ai acquitté le vœu de mon cœur
 » de décharger le poids d'une si grande
 » douleur, dans le sein du meilleur des
 » Monarques ! «

(M. l'Abbé de Besplas, Serm. sur la Cène.)

Nous avons dit que dans des momens de frayeur, d'indignation ou de douleur, on apostrophoit même les choses insensibles. Rien, en effet, n'est plus propre à exprimer les grandes passions. En voici quelques exemples.

O mucro Domini, s'écrie Jérémie, usquequò non quiesces ? ingredi in vaginam tuam, refrigerare & sile.

Et ailleurs :

Obstupescite, Cœli, super hoc, & porta ejus desolamini vehementer.

David, dans le Pseaume 136, représente un citoyen de Jérusalem relégué à Babylone, qui tristement assis sur les bords du fleuve qui arrosoit cette Ville, exhale ses plaintes en tournant les yeux vers sa patrie. Pénétré de douleur, il dit :

Si oblitus fuero tuû, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tuû.

C'est ainsi que s'exprime encore le même Prophete dans ce beau Cantique funebre sur la mort de Saül & de Jonathas.

Montes Gelboë, nec ros, nec pluvia veniant super vos, quia ibi abjectus est clypeus fortium, clypeus Saül quasi non esset unctus oleo. Quomodo ceciderunt fortes in bello? Jonathas in excelsis interfectus est: Saül & Jonathas amabiles & decori valde in vitâ suâ, in morte quoque non sunt divisi.

Bossuet, dans l'oraison funebre de M^{de}. la Duchesse d'Orléans.

» Hélas ! nous ne pouvons un moment
 » arrêter les yeux sur la gloire de la Prin-
 » cesse, sans que la mort s'y mêle aussi-
 » tôt pour tout offusquer de son ombre.
 » O mort ! éloigne-toi de notre pensée,
 » & laisse-nous tromper pour un moment
 » la violence de notre douleur, par le
 » souvenir de notre joie. «

Le même, dans un autre endroit.

» Retraites sombres, où la honte ren-
 » ferme la pauvreté, combien de fois
 » a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses con-
 » solations & ses aumônes, inquiète de
 » vos besoins & de vos chagrins, & plus
 » soigneuse de cacher ses charités, que
 » vous ne l'étiez de cacher votre mise-
 » re ? ... Glaive du Seigneur, quel coup
 » vous venez de frapper ! «

L'apostrophe, comme on voit, est un mouvement violent & imprévu qui frappe, qui saisit, qui étonne, & qui

convient très-bien aux passions ardentes & tumultueuses, toujours impatientes d'éclater tout-à-coup par un impétueux transport. Cette figure doit cependant être amenée avec art : on doit y disposer l'auditeur par des mouvemens plus doux ; puis, quand on l'a attiré insensiblement, on l'enleve tout-à-coup avec violence, & sans lui donner le tems de se reconnoître.

II. De l'Exclamation.

L'Exclamation, assez semblable à l'apostrophe, suppose que celui qui parle, élève tout-à-coup la voix dans quelque mouvement vif de regret, de désir, de surprise, de douleur ou d'indignation.

C'est ainsi que saint *Paul*, après avoir représenté long-tems aux Galates, la bonté infinie de Jésus-Christ qui étoit mort pour eux, s'écrie :

O insensati Galatæ ! quis vos fascinavit non obedire veritati, ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est, in vobis crucifixus ? Chap. 3.

Ainsi le Prophete *Jérémie*, après avoir peint la misere du peuple d'Israël, s'écrie :

O vos omnes, qui transitis per viam, attendite, & videte, si est dolor sicut dolor meus ?

Massillon, après un tableau effrayant de

la mort du pécheur impénitent, s'écrie :
 » Grand Dieu ! que devient cette ame ?
 » que trouve-t-elle au sortir de sa de-
 » meure terrestre, lorsqu'elle tombe en-
 » tre les mains éternelles de votre ven-
 » geance ? Quelle surprise de se trouver
 » comme en s'éveillant, aux pieds du
 » tribunal redoutable ; l'abyme ouvert
 » sous ses yeux ? &c. «

Bossuet, en parlant de la mort de la
 Duchesse d'Orléans, qui suivit de près
 celle de sa mere.

» O vanité ! ô néant ! ô mortels igno-
 » rans de leur destinée ! «

Le même, dans un de ses sermons :

» O mort ! je te rends graces des lu-
 » mieres que tu nous donnes. «

Ailleurs, après avoir fait un grand ta-
 bleau des miseres de l'homme, il s'éleve
 au dessus de lui-même, en s'écriant avec
 un air de triomphe : » Oh ! que nous ne
 sommes rien ! «

L'exclamation étant le dernier effort
 d'une passion fort animée, doit être em-
 employée rarement dans le discours.
 Quand elle est fréquente, elle ne sert
 qu'à le refroidir & à le couper. C'est la
 ressource des orateurs médiocres, qui
 ne pouvant composer d'un seul jet, rem-
 plissent par ce moyen tous les vuides.

III. De l'Interrogation.

L'Interrogation n'a pas besoin d'être définie, son nom la fait assez connoître. Elle est propre à exprimer les passions vives, & à faire impression sur l'auditeur, qui se trouve plus pressé par cette figure que par les autres. Elle donne par sa vivacité beaucoup de mouvement au discours ; mais il faut favoir l'employer à propos.

Les Prophetes font un usage assez fréquent de cette figure.

C'est ainti que s'exprime *Habacuc* dans l'étonnement que lui causent les déordres des Juifs, dont il est témoin.

Usquequò, Domine, clamabo, & non exaudies ? Vociferabor ad te vim patiens, & non salvabis ? Quare ostendisti mihi iniquitatem & laborem, videre prædam & iniustitiam contra me ? & factum est iudicium, & contradictio potentior ?

Chap. 1.

Ezéchias, épouvanté des menaces de *Sennachérib*, avoit envoyé consulter *Isaïe*. Voici la réponse du Prophete ; il s'adresse à *Sennachérib* lui-même.

Cui exprobrasti, & quem blasphemasti, & super quem exaltasti vocem, & levasti altitudinem oculorum tuorum ? Ad Sanctum Israël, &c.

Chap. 27.
v. 23.

Le début du sermon de *Massillon sur le mauvais Riche*, est une suite d'interrogations, qui semblent être des questions faites simplement pour s'instruire, mais qui par le feu & la vivacité qu'elles contiennent, annoncent l'intérêt & l'importance de l'objet. Les paroles du texte sont : *Je suis tourmenté dans cette flamme.* L'orateur commence son discours de cette manière.

» Quels sont donc les crimes affreux ;
 » mes freres, qui ont creusé à cet infor-
 » tuné ce gouffre de tourmens où il est
 » enféveli, & allumé le feu vengeur qui le
 » dévore ? Est-ce un profanateur de son
 » propre corps ? a-t-il trempé ses mains
 » dans le sang innocent ? a-t-il fait de la
 » veuve & de l'orphelin la proie de ses
 » injustices ? est-ce un homme sans foi,
 » sans mœurs, sans caractère, un mon-
 » tre d'iniquité ? &c.

Quelquefois l'orateur s'interroge lui-même pour réveiller l'attention des auditeurs, & pour les appliquer à la réponse qui suit l'interrogation. *Bourdaloue* use fréquemment de ce tour.

» De tout ceci quelle conclusion ? «
 se demande-t-il à lui-même.

Voici la réponse :

» Ah ! Chrétiens, ne disons donc plus

» dans l'état de notre péché, que nous
» sommes foibles, & que notre foiblesse
» est un obstacle infurmontable à notre
» conversion. «

Et un peu plus bas, dans le même sermon.

» Les pécheurs convertis font ceux,
» entre tous les autres, qui doivent être
» plus touchés de cet important devoir.
» Pourquoi? «

Cette interrogation ne permet point à l'auditeur de laisser passer légèrement la proposition, & elle l'avertit de se rendre attentif à la réponse que voici :

» Parce qu'ils y font obligés, & par
» titre de reconnoissance, & par titre de
» justice, & par charité pour le pro-
» chain, & par intérêt pour eux-mêmes. «

(*Sermon sur la Grace.*)

M. l'Abbé *Poullé*, dans un endroit de la première partie de son sermon *sur l'Aumône*, après avoir dit que les pauvres ne trouvent par-tout que des yeux qui se détournent, des barrières qui les arrêtent, des mains qui les repoussent, presse ainsi l'auditeur par la vivacité & l'énergie de ses interrogations.

» L'indigence est-elle donc un ana-
» thème qui efface en eux le caractère
» d'homme, le titre de Chrétien, l'em-

» preinte de la Divinité même ? Et pour-
 » quoi les exclure ainsi de la société ?
 » pourquoi les bannir de leur propre pa-
 » trie ? qu'ont-ils fait ? Sont-ce des scé-
 » lerats infâmes ? Hélas ! peut-être ne
 » sont-ils pauvres que parce qu'ils sont
 » vertueux. Sont-ce des ennemis furieux
 » qui en veulent à vos jours ? Ils n'ont
 » contre vous d'autres armes que leurs
 » pleurs : ils songent plus à vous toucher
 » qu'à vous nuire. Sont-ce des exacteurs
 » odieux qui viennent vous dépouiller
 » de vos richesses ? Quelque avidité qu'ils
 » montrent, la plus légère aumône les
 » satisfera... Sont-ce enfin des monstres
 » exécrables qui fassent horreur à la na-
 » ture ? Ils sont tout ce qu'il faut pour
 » intéresser des âmes généreuses. Ils
 » sont hommes, ils vous doivent être
 » chers ; ils sont malheureux, ils vous
 » doivent être respectables. Ce se-
 » roit à des malheureux comme eux
 » à les fuir ; mais vous, vous pouvez
 » les secourir, & vous craignez de les
 » voir ! «

L'effet que peut produire sur l'esprit
 de l'auditeur l'interrogation, doit être
 senti dans cette apostrophe véhémence
 que fait *Massillon* à ceux qui diffèrent
 leur conversion au moment de la mort.

Quelle chaleur ! quelle force dans ce morceau !

» Répondez ici pour moi, vous, mes
» freres, que la main du Seigneur a con-
» duit quelquefois jusqu'aux portes du
» tombeau, & en a retirés depuis. Lors-
» qu'étendus sur un lit de douleur, vous
» combattiez ainsi entre la vie & la mort,
» les soins de votre éternité vous occu-
» poient-ils encore ? où étiez-vous alors ?
» quel usage faisiez-vous de votre rai-
» son ? que formiez-vous au dedans de
» vous-même, que des idées confuses &
» mal liées, où vos maux avoient plus
» de part que votre salut ? que furent
» pour vous les derniers remedes des
» mourans, que l'Eglise vous appliqua ?
» Des songes, dont le souvenir même ne
» vous est pas demeuré. Vous seriez-vous
» trouvé alors prêt à paroître devant
» Jésus-Christ, si cette maladie eût fini
» vos jours ? quelle ame seriez-vous allé
» présenter aux pieds du tribunal redou-
» table ? Qu'en avez-vous dit vous-même
» depuis revenu en santé ? Que c'est une
» folie d'attendre à l'extrémité ; qu'on
» n'est capable de rien alors ; qu'il faut
» mettre ordre à sa conscience, tandis
» qu'on se porte bien. Vous l'avez dit ;
» mais l'avez-vous fait ? Ne vous laisserez-

» vous point une seconde fois surpren-
 » dre ? & le seul fruit que vous retirerez
 » du bienfait qui prolongea vos jours, ne
 » seront-ce point les crimes d'une plus
 » longue vie ? «

Terminons ce qui regarde l'*Interrogation*, par ces observations pleines de vérité & de justesse, qui se trouvent dans l'excellent discours de M. l'Abbé *Maury*, sur l'Eloquence de la Chaire.

» De toutes les figures oratoires, dit
 » cet écrivain judicieux, la plus terraf-
 » tante & la plus rapide, c'est l'*Interro-*
 » *gation* : mais si on l'emploie dans le
 » développement des principes sur les-
 » quels le discours est appuyé, elle y
 » répand une obscurité inévitable, &
 » une espece de déclamation qui dégoûte
 » les bons esprits. C'est après une expo-
 » sition lumineuse des devoirs du Chris-
 » tianisme, que les détails de la morale,
 » animés par ce mouvement impétueux,
 » frappent fortement les auditeurs, ajou-
 » tent le remords à la conviction, & ar-
 » ment, pour ainsi dire, la loi contre la
 » conscience. C'est par des interroga-
 » tions fréquentes & redoublées, que
 » l'orateur démontre & attaque, accuse
 » & répond, doute & affirme, émeut
 » & instruit.

» Y a-t-il dans l'éloquence une voie
» plus sûre pour troubler le cœur hu-
» main, que ces questions entassées, dont
» on n'a pas besoin d'attendre la réponse,
» parce qu'elle est inévitable & unifor-
» me ? Peut-on mieux ménager l'orgueil
» du coupable, qu'en lui épargnant la
» honte d'un reproche direct au moment
» même où on l'avertit de ses foiblesses
» ou de ses vices ? Eh ! comment donne-
» roit-on plus de force à la vérité, plus
» de poids à la raison, qu'en se bornant
» au simple droit d'*interroger* le méchant ?
» Par où peut-il échapper à un orateur
» qui lui ferme toutes les issues dans
» lesquelles il cherche à s'éviter lui-
» même ; à un orateur qui le choisit pour
» juge, & pour juge unique, & pour juge
» secret, dans le fond seulement de son
» cœur qu'il ne sauroit tromper ? Qu'op-
» posera-t-il, si les questions générales,
» dont il fait lui-même autant d'accusa-
» tions personnelles, se précipitent, se
» fortifient, & si à ces dépositions, acca-
» blantes pour le pécheur, succede une
» grande & noble image, qui effraie son
» imagination en bouleversant ses pen-
» sées, & ressemble à un jugement solem-
» nel que l'on se hâte de prononcer au
» coupable, après l'avoir ainsi confondu.

» Telle est cette sublime & fameuse
 » apostrophe que *Massillon* adresse à
 » l'Être Suprême, dans son sermon sur
 » le petit nombre des Prédestinés : O Dieu !
 » où sont vos Elus ? Ces paroles si sim-
 » ples répandent la consternation : cha-
 » que auditeur se place lui-même dans le
 » dénombrement des réprouvés qui a
 » précédé ce trait ; il n'ose plus répon-
 » dre à l'orateur qui lui a demandé &
 » redemandé, s'il étoit du nombre des
 » Justes dont les noms feront seuls écrits
 » dans le livre de vie ; & rentrant avec
 » effroi dans son propre cœur, qui s'ex-
 » plique assez par ses remords, il croit
 » alors entendre l'arrêt irrévocable de
 » sa réprobation. «

IV. *De la Répétition.*

La Répétition consiste à commencer plusieurs phrases, ou les divers membres d'une période par le même mot. Cette figure est l'expression d'une passion vive, qui s'occupe long-tems de son objet, & ne voit que lui. Elle est encore d'un grand usage pour insister sur une vérité qu'on veut démontrer. Exemples :

Jérémie s'exprime ainsi. Ch. 31. v. 28.

Sicut vigilavi super eos, ut evellerem, & demolirer, & dissiparem, & disperderem,

& affligerem : sic vigilabo super eos , ut edificem , & plantem , ait Dominus.

La conjonction répétée ici plusieurs fois , marque comme autant de coups redoublés de la colere de Dieu.

Nunc consurgam , dicit Dominus , nunc exaltabor , nunc sublevabor. Isaïe. Ch. 33. v. 10.

Dieu s'explique d'une maniere encore plus vive dans le même Prophete.

Tacui semper , silui , patiens fui ; sicut parturiens loquar : dissipabo & absorbebo simul. Chap. 42. v. 14.

Et dans *Jérémie* , ces menaces terribles du Tout-Puissant contre Babylone.

... Et cadet superbus , & corruet , & non erit qui suscitet eum : & succendam ignem in urbibus ejus , & devorabit omnia in circuitu ejus. Chap. 50. v. 32. 35.

Plus bas dans le même Chapitre.

Gladius ad Chaldeos , ait Dominus , & ad habitatores Babylonis , & ad principes & ad sapientes ejus. Gladius ad divinos ejus , qui stulti erunt : gladius ad fortes illius , qui timebunt. Gladius ad equos ejus... Gladius ad thesauros ejus , qui diripientur.

Bourdaloue emploie cette figure , pour prouver d'après *Tertullien* , que la Religion chrétienne est utile à la société & au bien commun.

» C'est cette Religion qui nous ap-
 » prend à faire tous les jours des vœux
 » à notre Dieu, pour la prospérité de
 » vos Césars, lors même qu'ils nous per-
 » fécutent ; & à offrir pour eux le sacri-
 » fice de nos Autels, en même-tems qu'ils
 » sacrifient le sang de nos freres à la ri-
 » gueur de leurs édits. C'est cette Reli-
 » gion qui nous apprend à servir dans
 » vos armées avec une fidélité sans exem-
 » ple, puisque vous êtes obligés de re-
 » connoître que vous n'avez point de
 » meilleurs soldats que les Chrétiens.
 » C'est cette même Religion qui nous
 » apprend à payer exactement, & sans
 » fraude, les tributs & les impôts publics :
 » jusques-là que les bureaux de vos re-
 » cettes rendent graces qu'il y a des Chré-
 » tiens au monde, parce que les Chré-
 » tiens s'acquittent de ce devoir par
 » principe de conscience & de piété.

(*Serm. sur la Religion & la Probité.*)

On voit par cet exemple quelle force
 & quelle énergie peut donner à la preuve
 la répétition. Elle n'est pas moins pro-
 pre à donner plus de vivacité à la narra-
 tion. C'est ainsi que *Molinier* s'en sert
 pour montrer ce qu'étoit Rome, lors-
 que les Apôtres penserent à y prêcher
 la Foi chrétienne.

» C'est à Rome même que l'on pense à
 » planter la Foi chrétienne, à Rome au
 » tems de *Néron* ! tems où Rome ne con-
 » noissoit plus Rome dans les jours de
 » la République, & où Rome si licen-
 » tieuse travailloit tous les jours à se
 » surpasser elle-même. Tems de *Néron* !
 » tems où tout ce qu'on voyoit, deman-
 » doit qu'on fermât les yeux : où tout
 » ce qu'on entendoit, ne méritoit que
 » d'être oublié ; où l'on ne pouvoit, sans
 » infâmie, dire ce qu'on ne pensoit pas,
 » ni sans péril dire ce qu'on pensoit.
 » Rome au tems de *Néron* ! tems confa-
 » cré aux plaisirs, & où les plaisirs étoient
 » des horreurs, parce que les horreurs
 » étoient le goût du Prince. Tems de *Né-
 » ron* ! tems où la crainte de paroître
 » vertueux empêchoit qu'on ne le de-
 » vînt : où les vertus des anciens Ro-
 » mains conduisoient au précipice, com-
 » me les vices de Rome tombée de toute
 » sa gloire, élevoient à tous les hon-
 » neurs. «

La répétition est souvent l'expression
 du zèle & de l'indignation. . . . Dans
Athalie, *Joad* indigné contre les Juifs
 prévaricateurs, dit :

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété. . .

Et ailleurs :

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan & sur
elle

Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur ;
De la chute des Rois funeste avant-coureur...

V. *De la Réticence.*

La Réticence est une figure par laquelle l'orateur s'interrompt lui-même au milieu de son discours ; & ne poursuivant point ce qu'il a commencé, passe subitement à d'autres choses, en sorte néanmoins que ce qu'il a dit, laisse suffisamment entrevoir ce qu'il affecte de supprimer.

Cette figure très-expressive ne doit être employée que dans les occasions importantes. Il ne faut en faire usage que dans le moment où l'art parvenu à son plus haut point, où les sentimens poussés à leur dernier terme, ne laissent, pour toute ressource, que le silence & tout ce qu'il peut inspirer.

C'est ainsi que *Fléchier*, dans son panegyrique de saint *Thomas de Cantorberi*, en racontant le Martyre de ce Saint, feint de vouloir en passer sous silence les détails.

» Il n'en fallut pas davantage à des
» courtisans lâches & mercénaires ; ils
» roulent dans leur esprit le dessein de

» répandre le sang du Juste ; ils songent
 » aux récompenses qu'ils esperent, &
 » non pas au crime qu'ils font. *Thomas*
 » est l'Oint du Seigneur ; mais il est l'en-
 » nemi du Prince : il est innocent, il est
 » vrai ; mais le Roi veut qu'il soit cou-
 » pable. Ils partent de la cour ; ils passent
 » la mer ; ils entrent dans l'Eglise où le
 » Saint célébroit l'Office, & s'avancent
 » vers lui, la fureur dans le cœur, le feu
 » dans les yeux, le fer à la main, sans
 » respect des Autels, ni du Sanctuaire de
 » Jésus-Christ, ni de ses Ministres.
 » Vous entendez presque le reste, Mes-
 » sieurs, & je voudrois pouvoir me dis-
 » penser de vous rapporter un si pi-
 » toyable spectacle. «

On emploie quelquefois aussi la réti-
 cence dans un moment de colere ou de
 menace. C'est ainsi qu'*Athalie* parle à
Joad, lorsqu'elle lui demande *Eliacim*,
 & les trésors qu'elle croit cachés dans
 le Temple :

. Te voilà, séducteur,
 De ligue, de complots pernicious auteur,
 Qui dans le trouble seul a mis tes espérances,
 Eternel ennemi des suprêmes puissances !
 En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé :
 De ton espoir frivole es-tu désabusé ?
 Il laisse en mon pouvoir & son temple & ta vie,
 Je devrois sur l'autel, où ta main sacrifie,

Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.

Ce que tu m'a promis, songe à l'exécuter.

VI. De la Gradation.

La Gradation est une des plus belles figures qui puissent naître sous la plume de l'orateur, par l'admiration ou le trouble qu'elle produit. Elle consiste dans un progrès continuel d'idées ou des sentimens plus énergiques les uns que les autres, qui tient l'auditeur en suspens, & augmente jusqu'à un certain degré l'intérêt qu'on veut alors lui inspirer. Exemples :

Parmi les reproches très-vifs que saint Cyprien fait à un certain *Demetrianus*, ennemi & persécuteur des Chrétiens, il lui dit :

S. Cyp.
Tract. ad
Demetrian.

Parum est quod furentium varietate vitiorum, quod iniquitate feralium criminum, quod cruentarum compendio rapinarum vita vestra maculatur, quod superstitionibus falsis Religio vera subvertitur ; quod Deus omnino nec queritur, nec timetur : adhuc insuper Dei servos, & majestati ac nomini ejus dicatos injustis persecutionibus agitatis. Satis non est, quod ipse tu Deum non colis ; adhuc insuper eos, qui colunt, sacrilegâ infestatione persequeris.

Dans *Massillon* :

» Hélas ! que font les hommes sur la
 » terre ? des personnages de théâtre ;
 » tout y roule sur le faux ; ce n'est par-
 » tout que représentations ; & tout ce
 » qu'on y voit de plus pompeux & de
 » mieux établi, n'est l'affaire que d'une
 » scène. Qui ne le dit tous les jours dans
 » le siècle ? Une fatale révolution, une
 » rapidité que rien n'arrête, entraîne
 » tout dans les abymes de l'éternité ; les
 » siècles, les générations, les empires,
 » tout va se perdre dans ce gouffre ; tout
 » y reste, rien n'en sort ; nos ancêtres
 » nous en ont frayé le chemin, & nous
 » allons le frayer dans un moment à ceux
 » qui viennent après nous. Ainsi les âges
 » se renouvellent ; ainsi la figure du
 » monde change sans cesse ; ainsi les morts
 » & les vivans se succèdent & se rem-
 » placent continuellement. Rien ne de-
 » meure, tout s'use, tout s'éteint. «

La gradation fait un effet admirable dans ces momens où celui qui parle, vivement touché, prend en quelque sorte un ton de suppliant, & épuise tous les moyens qu'il croit propres à obtenir ce qu'il demande. Telle est cette prière qui termine l'oraison funèbre de *Turenne*, par *Fléchier*.

» Seigneur, qui éclairez les plus som-
 » bres replis de nos consciences, & qui
 » voyez dans nos plus secrettes inten-
 » tions, ce qui n'est pas encore, comme
 » ce qui est, recevez dans le sein de
 » votre gloire, cette ame qui bien-tôt
 » n'eût été occupée que des pensées de
 » votre éternité; recevez ces désirs que
 » vous lui aviez vous-même inspiré. Le
 » tems lui a manqué, & non pas le cou-
 » rage de les accomplir. Si vous deman-
 » dez des œuvres avec ces désirs, voilà
 » des charités qu'il a faites, ou destinées
 » pour le soulagement & le salut de ses
 » freres; voilà des ames égarées qu'il a
 » ramenées à vous par ses assistances,
 » par ses conseils, par son exemple;
 » voilà ce sang de votre peuple qu'il a
 » tant de fois épargné; voilà ce sang qu'il
 » a si généreusement répandu pour vous;
 » & pour dire encore plus, voilà le sang
 » que Jésus-Christ a versé pour lui. «

* Tel est encore le discours que tient
Luzignan à *Zaire*. Il lui peint sous les
 plus vives expressions, pour la désabu-
 ser, le zele, le courage & la foi de ses
 Ancêtres.

. C'est ton pere; c'est moi,
 C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
 Ma fille, tendre objet de mes dernieres peines,
 Songe

Songe au moins, songe au sang qui coule dans
tes veines ;

C'est le sang de vingt Rois, tous Chrétiens
comme moi ;

C'est le sang des héros, défenseurs de ma Loi ;

C'est le sang des Martyrs. O fille encore trop
chère !

Connois-tu ton destin ? fais-tu quelle est ta mère ?

Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour

Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour,

Je la vis massacrer par la main forcenée,

Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?

Tes freres, ces Martyrs égorgés à mes yeux,

T'ouvrent leurs bras sanglans, tendus du haut des
Cieux ;

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blas-
phêmes,

Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux
mêmes ;

En ces lieux, où mon bras le servit tant de fois ;

En ces lieux, où son sang te parle par ma voix :

Vois ces murs, vois ce Temple envahi par tes
maîtres,

Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.

Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;

C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,

Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;

C'est-là que de sa tombe il rappella sa vie.

Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,

Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;

Et tu n'y peux rester sans renier ton pere,

Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui
t'éclaire.

Je te vois dans mes bras, & pleurer & frémir,

Sur ton front pâissant Dieu met le repentir ;

Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;

Je retrouve ma fille, après l'avoir perdue ;

Et je reprends ma gloire & ma félicité,
En dérochant mon sang à l'infidélité.

(*Trag. de Zaïre, AËte II. Scene III.*)

VII. *De la Déprécation.*

La Déprécation ou Supplication est une figure par laquelle l'orateur implore la Divinité, pour qu'elle touche les cœurs de ceux à qui il vient de parler. Quelquefois aussi il s'adresse aux auditeurs mêmes ; mais dans l'un & l'autre cas, l'effet que peut produire l'emploi de cette figure si intéressante, dépend de l'art avec lequel on rassemble les moyens de fléchir ou d'émouvoir.

Le Prophete *Isaïe*, attendri sur le sort préparé à la ville de Jérusalem, adresse au Seigneur cette priere si touchante & si vive.

Isaïe. 63.
v. 15.

Attende de cœlo, & vide de habitaculo sancto tuo, & gloria tua. Ubi est zelus tuus & fortitudo tua, multitudo viscerum tuorum & miserationum tuarum ? super me continuerunt se.... Et nunc, Domine, pater noster es tu... Et factus noster tu, & opera manuum tuarum omnes nos... Ecce respice, populus omnes nos. Civitas Sancti tui facta est deserta, Sion deserta facta est, Jerusalem desolata est. Domus sanctificationis & gloriae nostrae, ubi laudaverunt te patres nostri,

facta est in exustionem ignis, & omnia desiderabilia nostra versa sunt in ruinas. Numquid super his continebis te, Domine; tacebis, & affliges nos vehementer?

La plupart des sermons se terminent par une priere touchante que l'orateur adresse à Dieu, comme nous l'avons déjà remarqué, en parlant de la Péroration. Tel est cet exemple :

» Levez-vous, grand Dieu, votre
» gloire l'exige : nous vous remettons
» notre ministère, il est presque sans
» force sur nos levres. Nous annonçons
» votre parole ; mais nous n'avons pas
» votre voix. Faites vous-même ce que
» nous ne pourrions accomplir. Voilà les
» prévaricateurs de votre loi : ils font
» enfin fortis de leurs retranchemens &
» de leurs forts : attirés par la curiosité,
» ils font entrés dans votre temple, ils
» y font enfermés. Nous ne demandons
» pas que vous envoyiez un Ange exter-
» minateur pour les détruire, ils font
» nos freres. Nous ne demandons pas que
» vous armiez contre eux les mains sa-
» crées de vos Lévites, comme vous fî-
» tes autrefois contre l'impie & barbare
» *Athalie* ; vous êtes un Dieu de paix,
» la miséricorde même ; vous avez des
» vengeances si douces, des vengeances

» qui font des bienfaits. Convertissez ;
» & n'exterminiez pas. Votre parole
» a-t-elle donc perdu toute sa force ?
» Elle a tiré le monde du néant ; elle a
» pu des pierres même susciter des en-
» fans à *Abraham* ; elle a rappelé *Lazare*
» à la vie ; d'un persécuteur elle en a
» fait un Apôtre : ne pourroit-elle pas
» de vos ennemis, (ils font déjà Chré-
» tiens,) en faire autant d'adorateurs en
» esprit & en vérité ? Vous devez ce pro-
» dige au crédit de notre ministère, qui
» s'affoiblit de plus en plus. Nous ne re-
» tenons encore ces pécheurs que par
» effort : dans quelques momens ils vont
» nous échapper peut-être... Ne leur
» en donnez pas le tems. Que votre voix
» les terrasse sur le chemin de Damas, &
» qu'ils ne se relevent avec *Paul*, que
» pour aller trouver un autre *Ananie*,
» qui les conduise dans les voies de la
» pénitence ; que leur conversion prom-
» pte, sincère, persévérante, atteste que
» c'est véritablement votre parole que
» nous venons de leur annoncer ; qu'ils
» l'aiment désormais cette parole de vie,
» & sur-tout qu'ils la pratiquent ; elle fera
» pour eux un guide assuré pour arriver
» à la bienheureuse éternité. «

(*M. l'Abbé Poulle, Serm. sur la Parole de Dieu.*)

Josabet, dans la tragédie d'*Athalie*, adresse à Dieu la priere suivante, au sujet de *Joas*.

Grand Dieu ! que mon amour ne lui soit point funeste !

Du fidelle David c'est le précieux reste :

Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,

Il ne connoît encor d'autre pere que toi.

Sur le point d'attaquer une Reine homicide,

A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,

Si la chair & le sang, se troublant aujourd'hui,

Ont trop de part aux pleurs que je répands pour

lui ;

Conserve l'héritier de tes saintes promesses,

Et ne punis que moi de toutes mes foibleffes.

(*Athalie*, Acte I. Scene II.)

VIII. *De l'Optation.*

L'Optation est une figure qui exprime le désir, soit qu'on en forme pour détourner un malheur qu'on prévoit, soit que l'on souhaite ardemment ce qui peut contribuer au bonheur d'une personne qui nous intéresse. Exemples :

Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis fontem lacrymarum ? Et plorabo die ac nocte interfectos filiæ populi mei. Quis dabit me in solitudine diversorium viatorum, & derelinquam populum meum, & recedam ab eis ? Quia omnes adulteri sunt, cœtus prævaricatorum.

Jérémie.
Chap. 9.
v. 1, 2.

Pf. 54.
v. 7.

Quis dabit mihi pennas sicut columba,
& volabo, & requiescam?

O Dieu, que la gloire couronne !
Dieu, que la lumière environne !
Qui voles sur l'aîle des vents,
Et dont le trône est porté par les Anges !

• • • • •
Tu vois nos pressans dangers.
Donne à ton Nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

(*Trag. d'Esther, Acte I. Scene V.*)

Cette figure touchante est très-souvent employée dans les sermons, dans les endroits sur-tout où l'orateur, vivement occupé de ce qu'il dit, semble n'avoir plus d'autre guide que le zèle ou l'enthousiasme.

» O moment heureux, dit *Bossuet*, où
» nous fortirons des ombres pour voir la
» vérité ! Courons-y, mes freres, avec
» ardeur ; hâtons-nous de purifier notre
» cœur, afin de voir Dieu, selon la pro-
» messe de l'Évangile. Là est le terme du
» voyage : là finissent les gémissemens :
» là s'acheve le travail de la foi, quand
» elle va, pour ainsi dire, enfanter la
» vie. Heureux moment, encore une
» fois ! qui ne te désire pas, n'est pas
» Chrétien, «

(*Oraison fun. de M. Le Tellier.*)

Massillon, dans un de ses sermons, où il prouve que les Sacremens, qui sont une ressource utile aux autres pécheurs, deviennent un écueil à l'ame inconstante & légère, s'écrie :

» Eh ! que ferions-nous en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes, & vous charger d'une nouvelle malédiction ? Ah ! plut au Ciel, ame infidelle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, & que vos fragilités tant de fois confessées, & autant de fois renouvelées, n'eussent pas rencontré un asyle dans l'indulgence même du Sanctuaire ! On ne vous verroit plus, &c. «

(*Serm. sur l'Inconstance dans les voies du salut.*)

M. l'Abbé *Poullé*, dans son sermon sur le Ciel.

» O ! si vous le vouliez, Seigneur, vous abrégerez les tems ; vous ouvrirez les cieux, & les montagnes s'applaniroient devant vous. Faites seulement luire sur nous quelques rayons anticipés de votre gloire, & toute autre grandeur disparoîtra, toute autre lumiere s'obscurcira ; toute autre beauté s'éclipsera, &c. «

Et dans la péroration du même discours, où il paraphrase le Pseaume *Lætatus sum*.

» Jérusalem, que je ne puis me lasser
 » de nommer, parce que ton souvenir
 » est toujours présent à mon esprit. . . .
 » Serons-nous encore long-tems exilés
 » de ton séjour ? Quand est-ce que nous
 » assisterons à tes pompeuses solemnités ?
 » Quand est-ce que nous nous réunirons
 » à cette pierre angulaire, qui est le fon-
 » dement, la force, le lieu & la beauté
 » de ton édifice ? Quand est-ce que nous
 » nous joindrons de plus près à notre
 » divin Chef, pour ne vivre que de lui,
 » &c. «

IX. *De l'Imprécation.*

L'Imprécation est une figure par laquelle l'orateur souhaite des malheurs à ceux à qui il parle. Elle est quelquefois dictée par l'horreur pour le crime & pour les scélérats. Quelquefois elle est l'effet de l'indignation, mais le plus souvent celui de la surprise & du désespoir. Tel est cet exemple :

Dieu des Juifs, tu l'emportes !
 Oui, c'est Joas, je cherche en vain à me tromper ;
 Je reconnois l'endroit où je le fis frapper :

Je vois d'Okofias & le port & le geste :
 Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
 David, David triomphe ! Achab seul est détruit :
 Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit !
 C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
 M'a vingt fois en un jour à moi-même opposée :
 Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
 Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
 Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
 Qu'il regne donc ce fils, ton soin & ton ouvrage !
 Et que, pour signaler son empire nouveau,
 On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !
 Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mere :
 Que dis-je souhaiter ? Je me flatte, j'espere,
 Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
 Fidelle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,
 Conforme à son aïeul, à son pere semblable,
 On verra de David l'héritier détestable,
 Abolir tes honneurs, profaner ton Autel,
 Et venger Athalie, Achab & Jézabel.

(Trag. d'Athalie, Acte V. Scene VI.)

On se fert très-rarement de l'imprécation en chaire, où l'orateur doit être animé d'un esprit de charité. S'il lui arrive cependant d'employer cette figure, il doit aussi-tôt ajouter un correctif. Comme dans ces deux exemples :

*O Deus immortalis ! peccantis vitia semper consecratur mala ! quin eos malè perdis !
 Ah ! potiùs verò opem feras, ut à vitiis ad virtutem revocentur.*

» Puissiez-vous à jamais périr, téméraires, qui osez outrager le Saint des

» Saints par vos blasphêmes. Mais que
 » dis-je ? Puissiez-vous plutôt recourir à
 » la miséricorde de Dieu & faire péni-
 » tence. «

(*Massillon.*)

X. De la Dubitation.

La Dubitation est une figure par laquelle l'orateur feint d'être incertain de ce qu'il doit dire, ou de ce qu'il doit faire. Exemple :

» J'annonce un Sauveur humble & pau-
 » vre, mais je l'annonce aux grands du
 » monde, & aux riches du monde....
 » Que leur dirai-je donc, Seigneur, &
 » de quels termes me servirai-je pour
 » leur proposer le mystere de votre hu-
 » milité & de votre pauvreté ? Leur
 » dirai-je : ne craignez point ? Dans l'état
 » où je les suppose, ce feroit les trom-
 » per. Leur dirai-je : craignez ? Je m'éloi-
 » gnerois de l'esprit du mystere même
 » que nous célébrons, & des pensées
 » consolantes qu'il inspire, & qu'il doit
 » inspirer aux plus grands pécheurs. Leur
 » dirai-je : affligez-vous ? Pendant que
 » tout le monde chrétien est dans la joie.
 » Leur dirai-je : consolez-vous ? Pendant
 » qu'à la vue du Sauveur, qui condamne
 » toutes leurs maximes, ils ont tant de

» raisons de s'affliger. Je leur dirai : ô mon
 » Dieu ! l'un & l'autre ; & par-là je fa-
 » tisferai au devoir que vous m'imposez :
 » je leur dirai : affligez-vous, consolez-
 » vous ; car je vous annonce une nou-
 » velle qui est tout à la fois pour vous un
 » sujet de crainte & de joie. «

(Bourdaloue, *Serm. sur la Nativité.*)

Saint *Ambroise*, parlant à une Vierge tombée dans le désordre, peint vivement combien il en est affligé par l'irrésolution qu'il éprouve sur la manière dont il débitera.

Undè incipiam ? quid primùm ? quid ultimùm dicam ? bona commemorem quæ perdidisti ? an mala defleam quæ invenisti ? Eras virgo in paradiso Dei, utique inter flores ecclesiæ ; eras sponsa Christi, eras habitaculum Spiritûs Sancti, & quoties dico eras, necesse est ut toties ingemiscas, quia non es quod fuisti, &c.

La dubitation produit un très-bon effet dans un sermon, lorsque l'orateur, entraîné par son sujet, est obligé de faire des reproches à ses auditeurs. Comme il importe de leur témoigner, qu'en général on présume bien de leurs sentimens, on n'en doit attaquer les défauts que par des doutes.

L'orateur n'employera pas avec moins

de succès cette figure, lorsque dans certaines circonstances, il témoignera que la majesté du lieu saint, la grandeur du sujet, la vue d'un auditoire éclairé lui imposent, & lui permettent à peine de s'exprimer. Cette crainte religieuse, cette modestie peuvent produire en sa faveur des sentimens très-avantageux dont il doit profiter.

On peut remarquer que la dubitation ressemble assez à la communication, en ce que l'orateur irrésolu semble consulter son auditeur sur le parti qu'il doit prendre, & le prier de fixer à quelque objet certain, son imagination égarée & vagabonde.

XI. De la Prosopopée.

La Prosopopée ouvre les tombeaux; ressuscite les morts, fait parler le ciel, la terre, tous les êtres réels, abstraits, imaginaires. C'est une des plus brillantes parures de l'éloquence. Mais cette figure si vive, si magnifique, ne peut être employée que dans les grandes passions, c'est-à-dire, lorsque le sujet demande qu'on soit véhément & pathétique. Elle est très-fréquente dans les livres des Prophetes. En voici un très-bel exemple.

Le Prophete *Isaïe* qui avoit prédit aux Juifs leur retour de Babylone, & la punition du vainqueur qui les a tenus en captivité, tout-à-coup les fait parler eux-mêmes, & leur met dans la bouche ces paroles, que dans un transport de joie & d'admiration ils chanteront contre le Roi de Babylone, dont ils auront vu la chute.

Infernus subter conturbatus est in occursum adventûs tui, suscitavit tibi Gigantes. Isaïe. Ch. 14. v. 29
Omnes Principes terræ surrexerunt de Soliis suis, omnes Principes nationum.

Universi respondebunt, & dicent tibi: Et tu vulneratus es sicut & nos, nostrî similis effectus es.

Detracta est ad inferos superbia tua, concidit cadaver tuum: subter te sternetur tineæ, & operimentum tuum erunt vermes.

Quomodo cecidisti de cœlo Lucifer, qui mane oriebaris? Corruisti in terram, qui vulnerabas gentes?

Qui dicebas in corde tuo: in cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum, sedebo in monte testamenti, in lateribus Aquilonis.

Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo.

Verumtamen ad Infernum detraheris in profundum lacu:

Qui te viderint, ad te inclinabuntur, te-
que prospicient : numquid iste est vir, qui
conturbavit Terram, qui concussit Regna.

Qui posuit Orbem desertum, & Urbes ejus
destruxit, vincētis ejus non aperuit carcerem?

Omnes Reges gentium universi dormierunt
in gloriâ, vir in domo suâ :

Tu autem projectus es de sepulchro tuo,
quasi stirps inutilis pollutus, & obvolutus
cum his qui interfecti sunt gladio, & descen-
derunt ad fundamenta laci, quasi cadaver
putridum.

Non habebis consortium, neque cum eis
in sepulturâ : tu enim terram tuam disper-
didisti, tu populum tuum occidisti : non vo-
cabitur in æternum semen pessimorum.

Preparate filios ejus occisioni in iniquitate
patrum suorum : non consurgent, nec hære-
ditabunt terram, nec implebunt faciem
orbis civitatum.

Racine, le fils, a traduit ainsi en vers
ce passage du Prophete.

Comment est disparu ce Maître impitoyable ?
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous soulagés ?

Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable
Dont le poids accabloit les humains languissans.

Ce sceptre qui frappoit d'une plaie incurable
Les peuples gémissans.

Nos cris sont apaisés : la terre est en silence.
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,

O fier & rigoureux Tyran !
Les cedres même du Liban
Se réjouissent de ta perte.

Il est mort, disent-ils, & l'on ne verra plus
La montagne couverte

Des restes de nos troncs par le fer abattus.
Roi cruel ! ton aspect fit trembler les lieux
sombres.

Tout l'enfer se troubla : les plus superbes ombres
Coururent pour te voir.

Les Rois des nations descendant de leur Trône,
T'allerent recevoir.

Toi-même, dirent-ils, ô Roi de Babylone,
Toi-même comme nous, te voilà donc percé,
Sur la pouffiere renversé,

Des vers tu deviens la pâture,
Et ton lit est la fange impure.

Comment es-tu tombé des Cieux,
Astre brillant, fils de l'aurore ?

Puissant Roi, Prince audacieux,
La terre aujourd'hui te dévore.

Comment es-tu tombé des Cieux,
Astre brillant, fils de l'aurore ?

Dans ton cœur tu disois : A Dieu même pareil
J'établirai mon Trône au dessus du soleil,
Et près de l'Aquilon, sur la montagne sainte,
J'irai m'asseoir sans crainte.

A mes pieds trembleront les humains éperdus,
Tu le disois, & tu n'es plus.

Les passans qui verront ton cadavre paroître,
Diront, en se baissant, pour te mieux reconnoître :

Est-ce là ce mortel qui troubla l'univers,
Par qui tant de captifs soupiroient dans les fers ;
Ce mortel, dont le bras détruisit tant de Villes,

Sous qui les champs les plus fertiles
Devenoient d'arides déserts ?

Tous les Rois de la terre ont de la sépulture

Obtenu le dernier honneur.

Toi seul privé de ce bonheur,
 En tout lieu rejeté, l'horreur de la nature,
 Homicide d'un peuple à tes soins confié,
 De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.
 Qu'on prépare à la mort ses enfans misérables,
 La race des méchans ne subsistera pas.
 Courez à tous ses fils annoncer le trépas.
 Qu'ils périssent. L'auteur de leurs jours déplo-
 rables

Les a remplis de son iniquité.

Frappez, faites sortir de leurs veines coupables
 Tout le malheureux sang dont ils ont hérité.

Que d'images ! que de figures rassem-
 blées dans ce morceau ! On entend par-
 ler tour-à-tour les cedres du Liban, les
 ombres des morts, les Juifs, le Roi de
 Babylone, & les passans qui trouvent
 son corps.

On ne peut lire sans intérêt cette pro-
 fopopée touchante qui termine l'oraison
 funebre de M^{de}. la Duchesse de *Montau-*
sier, par *Fléchier*.

» Plut à Dieu que cette illustre Morte
 » pût encore vous exhorter elle-même !
 » Elle vous diroit : Ne pleurez pas sur
 » moi. Dieu m'a retiré, par sa grace, des
 » miseres d'une vie mortelle. Pleurez
 » sur vous qui vivez encore dans un sie-
 » cle où l'on voit, où l'on souffre, & où
 » l'on fait tous les jours beaucoup de
 » mal. Apprenez en moi la fragilité des

» grandeurs humaines. Qu'on vous cou-
» ronne de fleurs, qu'on vous compose
» des guirlandes; ces fleurs ne feront
» bonnes qu'à sécher sur votre tombeau.
» que votre nom soit écrit dans tous les
» ouvrages que la vanité de l'esprit veut
» rendre immortels: que je vous plains,
» s'il n'est pas écrit dans le livre de vie!
» Que les Rois de la terre vous honorent,
» il vous importe seulement que Dieu
» vous reçoive dans ses tabernacles éter-
» nels. Que toutes les langues des hom-
» mes vous louent: malheur à vous, si
» vous ne louez Dieu dans le Ciel avec
» ses Anges! Ne perdez pas ces momens
» de vie, qui peuvent vous valoir une
» éternité bienheureuse. «

Un orateur moderne, dans un pané-
gyrique de saint *Louis*, parlant de l'ori-
gine de la *main-morte*, emploie une
profopopée qui nous a paru remplie de
force & de chaleur.

» Un désordre plus affreux encore
» déchire le cœur paternel de *Louis*. Re-
» ligion sainte, droits sacrés de l'homme,
» jusqu'à quel point ne vous a-t-on pas
» méconnus? C'est donc en vain que Dieu
» lui-même nous ennoblit par les traits
» de son auguste ressemblance: c'est donc
» en vain que la voix de la liberté retentit

» jusqu'au fonds de nos ames ? Jour qui
» éclairas le premier tyran , jour à jamais
» déplorable , que ne puis-je effacer jus-
» qu'à la trace des malheurs que tu as vu
» naître ! Que ne puis-je faire oublier
» pour toujours , les paroles que le pre-
» mier oppresseur a fait entendre à son
» esclave ! Tiens , lui a-t-il dit , voilà des
» fers pour toi , pour ta postérité ; courbe
» ta tête sous le joug que j'impose à ta
» foiblesse. Je fais qu'un guide intérieur
» te dirige ; mais je te défends de penser
» & de sentir. Je connois la noblesse de
» ton origine ; mais au nom de l'orgueil
» je te dégrade. Je n'ignore pas que tu
» es libre par essence ; mais au nom de
» la force je t'affervis. Si je te permets
» d'avoir une compagne , elle partagera
» ton infortune & tes fers. Si le Ciel
» t'accorde des rejettons , héritiers de ta
» servitude , ils seront ma proie. Si un
» téméraire ose approcher de ces lieux ,
» pour te donner un égal , je l'enchaîne
» au sol où tu respires. Vas , arrose cette
» terre de tes sueurs ; mon mépris fera
» la récompense de tes travaux : fais-moi
» vivre au sein de la volupté ; je te ferai
» mourir au sein de la peine & de l'avi-
» lissement ; & lorsque ton corps épuisé
» descendra nud dans la poussière , on

» m'apportera ta main sanglante, pour
» qu'elle serve de trophée à ma puissan-
» ce. «

(*Pan. de saint Louis, par M. l'Abbé du Tens.*)

CHAPITRE VII.

DE L'IMITATION.

L'IMITATION consiste à puiser dans les écrits de quelqu'auteur des images, des pensées, des sentimens dont on fait usage, soit en se rapprochant de sa manière, soit en enchérissant sur l'original. L'utilité de cette méthode est prouvée depuis long-tems par l'expérience. Les Grands Hommes, dont nous admirons aujourd'hui les ouvrages, n'ont pas rougi d'imiter ceux qui les ont précédé; tous se sont formés à l'école des anciens. *Boileau* doit à *Horace*, à *Quintilien*, à *Cicéron*, ce goût solide & sûr qui l'a rendu lui-même un modèle. *Racine* a puisé dans les mêmes sources une partie des graces de ce style admirable dont il semble avoir emporté le secret. *Euripide* & *Sophocle* ont été ses guides. Enfin, pour citer un exemple non moins illustre, mais

plus fingulier peut-être, on assure que *Bossuet* lisoit *Homere*, en grec, toutes les fois qu'il avoit une oraison funebre à composer. Cette lecture élevoit son style à la hauteur du sujet, & c'est ce qu'il appelloit lui-même allumer son flambeau aux rayons du soleil.

Mais il ne suffit pas de connoître l'utilité de l'imitation, il faut favoir encore quelles regles on doit suivre pour en retirer les avantages qu'elle est capable de procurer.

La premiere chose qu'il faut faire, est de se choisir un bon modele. Il est plus facile qu'on ne pense, de se laisser surprendre par des guides dangereux; on a besoin de sagacité pour discerner ceux auxquels on doit se livrer.

Il ne faut pas même s'attacher tellement à un excellent modele, qu'il nous conduise seul, & nous fasse oublier tous les autres écrivains. Il faut, comme une abeille diligente, voler de tous côtés, & s'enrichir du suc de toutes les fleurs.

Le discernement n'est pas moins nécessaire pour prendre dans les modeles qu'on a choisis les choses qu'on doit imiter. Tout n'est pas également bon dans les meilleurs auteurs, & tout ce qui est bon, ne convient pas également dans

tous les tems & dans tous les lieux.

De plus, ce n'est pas assez que de bien choisir, l'imitation doit être faite d'une manière noble, généreuse & pleine de liberté. La bonne imitation est une continuelle invention. Il faut, pour ainsi dire, se transformer en son modele, embellir ses pensées, & par le tour qu'on leur donne, se les approprier, enrichir ce qu'on lui prend, & lui laisser ce qu'on ne peut enrichir. *Malherbe*, par exemple, montre comment on peut enrichir la pensée d'un autre, par l'image sous laquelle il représente le vers si connu d'*Horace* : *Pallida mors æquo pulsat pede, pauperum tabernas, regumque turres.*

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Massillon, dans un beau morceau de son sermon *sur l'Humanité des Grands*, fait voir comment il faut imiter, quand on écrit dans un genre différent de celui qui fournit le modele.

» Hélas ! s'il pouvoit être quelquefois
» permis d'être sombre, bizarre, cha-
» grin, à charge aux autres & à soi-
» même, ce devroit être à ces infortunés
» que la misere, les calamités, les neces-

» fités domestiques & tous les plus noirs
 » foudris environnent. Ils feroient plus
 » dignes d'excuse, si portant déjà le
 » deuil, l'amertume, le défefpoir souvent
 » dans le cœur, ils en laiffoient échap-
 » per quelques traits au dehors. Mais
 » faut-il que les grands, les heureux du
 » monde, à qui tout rit, & que les joies
 » & les plaifirs accompagnent par-tout,
 » prétendent tirer de leur félicité même,
 » un privilege qui excufe leurs chagrins
 » bizarres & leurs caprices? Qu'il leur
 » foit permis d'être fâcheux, inquiets,
 » inabordables, parce qu'ils font plus
 » heureux? Qu'ils regardent comme un
 » droit acquis à la prospérité, d'accabler
 » encore du poids de leur humeur, des
 » malheureux qui gémissent déjà sous le
 » joug de leur autorité & de leur puis-
 » fance? «

Que l'on compare ce morceau tou-
 chant avec ce que *Racine* fait dire à *Junie*,
 dans la tragédie de *Britannicus*, & l'on
 verra que *Massillon* s'étoit pénétré de la
 lecture de ce passage. Le fonds de la
 pensée est le même; mais l'orateur s'en
 est rendu maître. Les tours & les expres-
 sions font à lui. Voici les vers de *Racine*.

Tout ce que vous voyez conspire à vos défirs.
 Vos jours toujours fereins, coulent dans les plai-
 sirs;

L'empire en est pour vous l'inépuisable source,
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul. Quelqu'ennui qui le presse,
Il ne voit, dans son sort, que moi qui s'intéresse;
Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que quelques
 pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que l'imitation née de la lecture continuelle des bons originaux, ouvre l'imagination, inspire le goût, étend le génie, & perfectionne les talens; que nous ne devons pas rougir de consulter des guides habiles, de suivre leur manière, de nous approprier, en quelque sorte, leurs richesses, pourvu que nous le fassions avec assez d'art pour n'être point accusé de plagiat.



IV. PARTIE.

DE L'ACTION ORATOIRE.

EN vain l'orateur a-t-il reçu de la nature l'heureux don de persuader & d'émouvoir; en vain a-t-il perfectionné son talent par l'étude des règles, s'il ne

fait point fixer l'attention de l'auditeur par un récit sans contrainte, une prononciation nette, un ton de voix expressif, un geste à la fois décent & convenable, le mérite que peuvent avoir ses discours n'est plus senti aussi vivement; l'effet n'en est plus le même. On écoute froidement & avec distraction, ce qui est prononcé sans intérêt & d'une manière pénible ou affectée.

L'orateur qui veut remplir glorieusement la carrière de l'éloquence, & ne pas perdre le fruit de ses travaux, doit donc non-seulement apprendre avec soin ce que l'usage l'oblige de réciter en public, mais encore connoître particulièrement tout ce qui peut régler avec bienfaisance sa voix & son geste. Tâchons de réunir ici les observations les plus importantes des maîtres de l'art, sur ces différens points.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA MEMOIRE.

RIEN de plus nécessaire pour le succès d'un discours que l'on est obligé de prononcer

noncer en public, que la mémoire. Un sermon bien appris paroît bon, quoiqu'il ne soit que médiocre; & s'il est bon, il paroît excellent.

S'il n'est point de défaut, qui frappe tant l'auditeur, que le défaut de mémoire, il n'en est point non plus qui le fatigue davantage. Il souffre toute la peine que le Prédicateur s'est épargné en se négligeant.

Le Prédicateur qui a négligé d'apprendre, paie bien chèrement le plaisir de sa paresse. C'est un triste sort que celui d'un orateur qui hésite. Dans la nécessité de penser toujours à ce qu'il va dire, il ne pense jamais à ce qu'il dit.

Une mémoire qui travaille, contraint l'action, & ôte l'inflexion à la voix. La liberté du barreau reproche à la chaire tant de contrainte. Heureux qui s'abandonnant à la vivacité de son zèle, peut parler toujours avec dignité!

Il y a plusieurs inconvéniens à se reposer sur sa facilité. On court risque de languir, jusqu'à ce que l'imagination soit échauffée. On dépend de son humeur, de sa fanté, du tems. Si toutes ces choses ne concourent, on ne peut se contenter soi-même, encore moins contenter les autres.

Pour être régulier & uniforme, il faut donc apprendre par cœur. Cette peine tourne au profit du discours : on lui donne quelque perfection nouvelle, chaque fois qu'on le répète. S'exempte-t-on de cette gêne, on s'expose à bien des défauts, & sur-tout à l'inégalité.

Le soin d'apprendre par cœur a encore un avantage ; la mémoire se remplit d'expressions, de tours, de pensées développées, qui se présentent sans peine, quand on est dans la nécessité de parler sur le champ.

On a tort de dire que cette sujétion ralentit le zèle ; mieux on possède sa matière, plus on est en état de l'animer. On est plus concis, plus juste, plus pressant. La prononciation d'un discours bien appris est insinuante ; elle cache mieux l'art, & fait croire la composition plus naturelle.

L'étude trouve les expressions propres, qui se présentent rarement dans la chaleur de l'action. D'ailleurs on n'a pas le tems de voir le foible de ce qu'on hasarde sur le champ, ni de s'en dégoûter.

Quand un discours est exact & fini, la mémoire s'y fixe plus invariablement. Il faut être satisfait de sa composition, pour

se résoudre à l'apprendre. L'esprit se rebute de ce qui ne le contente pas, & y revient avec peine.

On doit sur-tout bien apprendre les détails : ils se soutiennent moins que les principes ; & chacun est capable d'en juger. Tout ce qu'on fait parfaitement, se dit avec une liberté qui impose ; & l'on se rend maître de l'esprit des autres, quand on est maître du sien.

Lorsqu'on éprouve une absence de mémoire, il vaut mieux substituer quelques phrases, si irrégulières qu'elles puissent être, que de s'arrêter. Cette suspension produit un effet très-désagréable, & trouble infailliblement l'orateur. Il lui semble que l'auditeur impatient lui demande compte de son silence ; il voit mille nuages entre lui & sa mémoire ; mais s'il continue machinalement, il cherche pendant ce tems le fil qui s'est rompu, & le renoue aisément. Le plus grand nombre des auditeurs ne s'en aperçoit pas. Ceux qui le voient, aussi indulgens qu'éclairés, non-seulement lui pardonnent, mais lui savent très-bon gré d'avoir franchi, par ce moyen innocent, un pas aussi difficile.

La Mémoire est un don de la nature où l'art a peu de part. Pour la perfec-

tionner, il n'est d'autre moyen que l'exercice. Mais quelle méthode adopter alors ?

Nous pensons que la meilleure manière pour bien apprendre un discours, c'est d'en étudier chaque jour environ deux pages *in-4°.*, de les réciter haut, & de pousser la sévérité jusqu'à ne se permettre ni transposition de mots, ni tour de phrases différent de celui qui se trouve sur le cahier. Au moyen de cette attention, on accoutume la mémoire à être locale. Ce qui peut encore lui procurer cet avantage, c'est d'apprendre plutôt sur le cahier où l'on a composé, & où se trouvent des ratures, que sur celui où l'on a mis le discours au net. Mais, dira-t-on, comment la mémoire peut-elle mieux se reconnoître au milieu d'un si grand nombre d'obscurités, que dans un manuscrit net & sans tâche ? C'est par le moyen même de ces obscurités : elles soutiennent la mémoire & l'aiguisent. Le souvenir des ratures ranime l'attention ; elles servent d'aiguillon, quand elle se lasse ; ainsi nos fautes tournent au profit du talent. Un cahier trop correct présente à la mémoire une dangereuse uniformité qui fait confondre les alinéa d'une page avec ceux de la

page suivante, & souvent dans le même folio.

Faut-il apprendre mot pour mot ? Nous le conseillons encore : autrement on se relâche très-vîte, & tout le discours s'apprend fort mal. Mais une raison plus forte de subir cette loi, quoique bien dure, c'est qu'en omettant certains mots, on s'égaré sans pouvoir retrouver sa route ; l'harmonie est rompue, & l'oreille trompée fait manquer la voix.

Nous croyons enfin que pour bien apprendre, la tête doit être libre d'affaires, dégagée de soucis ; sans l'une & l'autre de ces conditions, on se fatiguerait sans succès ; la mémoire exige la présence des autres facultés, dont elle paroît cependant faire si peu d'usage.

CHAPITRE II.

DE LA VOIX.

TELS sont les avantages d'une déclamation noble, soutenue & convenable au sujet que l'on traite ; elle fait valoir les beautés du discours, en déguise les imperfections, & captive l'attention de

l'auditeur. Mais pour produire ces effets admirables, deux choses font absolument nécessaires. Bien prononcer, & favoir varier à propos les différens tons de la voix.

La prononciation est une qualité si importante à l'orateur, que *Démotthenes* ne faisoit pas difficulté de l'appeller la premiere, la seconde & la troisieme partie de l'éloquence.

On exige 1°. qu'elle soit nette. Pour cela il faut parler doucement, distinguer les sons, soutenir les finales, séparer les mots, les syllabes, quelquefois même certaines lettres qui pourroient se confondre, ou produire par le choc un mauvais son : s'arrêter aux points & aux virgules, & par-tout où le sens & la netteté l'exigent. 2°. La prononciation doit être aisée & coulante. Dès que l'orateur peine, l'auditeur est gêné. 3°. Elle doit être majestueuse, sans emphase : l'articulation exacte, & le beau son de la voix produisent cette majesté.

Mais ce n'est point assez que la prononciation soit nette, distincte & facile ; il faut encore prendre le ton convenable à ce que l'on dit. Or rien ne sera aussi aisé pour l'orateur, s'il

est fortement pénétré de son fujet. La voix prend naturellement les inflexions propres à peindre les objets quand le cœur en est bien occupé. *Vox est mentis index & velut exemplar, ac totidem quot illa, mutationes habet*, dit Quintilien.

Non-seulement chaque partie du discours, mais encore les passions qui y sont exprimées, les figures que l'orateur y employe ont un langage qui leur est propre, & un ton relatif à ce qu'elles expriment. Entrons dans les détails.

L'*Exorde* demande un ton simple, uni, toujours modeste, quelquefois même timide. La raison en est palpable : il s'agit alors de préparer l'esprit de l'auditeur au fujet qu'on va traiter, & de se concilier sa bienveillance & son attention.

La *Proposition* & la *Division* doivent être énoncées d'un ton clair, assuré, sans mouvement, accompagné même d'une certaine lenteur qui permette à l'auditeur d'appercevoir distinctement, & de saisir les objets sur lesquels on veut fixer son attention, & qui font la matière du discours.

La *Narration* est ou simple ou passionnée. Dans l'une, il ne s'agit que

d'exposer un fait ; dans l'autre , on se propose d'intéresser l'auditeur. C'est donc dans ces deux cas la nature du sujet qui doit régler la bienséance des tons. Si la narration est simple , elle demande un peu plus d'élévation de voix qu'un entretien familier , mais toujours un ton uni , varié seulement par quelques inflexions douces qui servent à distinguer les tems , les lieux , les personnes , &c. Si elle est passionnée , les tons doivent être relatifs aux sentimens qu'on exprime ; plus ou moins de rapidité dans la prononciation , d'élévation dans la voix , selon la nature des passions que l'on prétend exciter.

La *Preuve* exige de la gravité dans l'énonciation des principes qui lui servent de base , de la force & de l'élévation dans la voix pour l'application de ces principes , aux inductions que l'on en tire , ou aux hypothèses qu'on y ramène.

Les portraits & les morceaux de détail demandent de la vivacité , de la rapidité même. Si l'orateur est dans le cas de se permettre quelques digressions , elles doivent , au contraire , se prononcer la plupart d'une manière posée , douce & coulante.

Ou la *Péroraison* consiste dans une récapitulation de tout ce que l'orateur a avancé & prouvé dans le discours ; ou il se propose dans ce moment d'entraîner, de subjuguier l'esprit de ses auditeurs par quelques traits frappans. Dans le premier cas, nous pensons avec *Quintilien* : qu'une prononciation rapide & continue suffit. *Epilogus si enumerationem habet rerum, desiderat quamdam concisorum continuationem.* Dans le second, l'orateur doit déployer les tons propres au pathétique, & proportionnés aux différentes passions qu'il a intérêt ou dessein d'é-mouvoir.

Au reste, chaque passion a un accent particulier, comme elle a une façon particulière d'affecter l'ame. Par exemple :

Un ton de voix languissant, un peu fourd, interrompu par des soupirs & des gémissemens indique l'*abattement*, la *tristesse*. Quand elle est portée à son comble, elle veut un ton pressé, une voix entrecoupée, tantôt vive, tantôt expirante. Le désordre, la perplexité de l'ame passent dans la prononciation.

L'*indignation* veut une prononciation animée, une voix forte, & quelquefois un ton ironique.

Un ton véhément, une prononciation pressée accompagnent la *colere*.

L'*admiration* veut un ton ferme & majestueux, une voix harmonieuse & grave, une prononciation noble sans être ampoulée, & quelquefois simple & affectueuse.

La *surprise* & l'*étonnement* s'expriment par un éclat de voix. C'est le cri de la nature qui doit varier selon les causes qui le produisent. Il demande beaucoup d'art pour avoir un grand effet, sans cesser d'être naturel. M. l'Abbé *Poullé* citant dans un de ses sermons ce passage du Pseaume 36 : *Vidi impium superexaltatum, & elevatum sicut cedros Libani, & transivi, & ecce non erat*, prononçoit d'un ton d'admiration *j'ai vu* ; il donnoit à ces mots *j'ai passé* le ton de la conversation ; ajoutoit avec une espece d'indifférence *il n'étoit plus* ; & tout-à-coup avec le geste & le ton de la plus grande surprise, il se récrioit, *il n'étoit plus !* Ce contraste produisoit l'effet le plus frappant.

Comme les *figures* sont certains tours d'expressions & de pensées, dont on ne se sert pas communément, elles doivent être aussi prononcées d'une

maniere différente, pour conferver ce qu'elles ont de fublime, de véhément ou d'agréable.

L'*antithefe* confiftant dans l'oppofition & le contraste des penfées, ou des membres d'une phrafe, la prononciation doit faire fentir cette oppofition qui demande néceffairement deux différences de tons, dont l'un foit plus élevé que l'autre. Par exemple, en citant ce paffage de faint Paul :

» On nous maudit, & nous bénif-
 » fons; on nous perfécute, & nous
 » fouffrons; on nous dit des injures,
 » & nous répondons par nos prieres.

Il faut élever la voix en prononçant : *On nous maudit*, & l'abaiffer pour dire : *& nous béniffons*. On doit auffi péfer fur ces mots : *maudit & béniffons*.

Le ton de l'*ironie* eft peut-être auffi difficile à bien faifir, que cette figure l'eft elle-même à bien traiter, parce qu'il faut que ce ton prenne le coloris de la chofe, mais que fa couleur, pour ainfi dire, diaphane, laiffe entrevoir & percer celle de l'affection de l'ame. Elle demande une voix ferme, avec un ton de mépris & de raillerie.

Les *interrogations* fuivies demandent

une prononciation pressée, un ton haut sans être éclatant, qui s'éleve un peu au commencement de chaque pensée; comme dans cette priere du Fils de Dieu à son Pere, dans *Milton*.

» O mon Pere ! se pourroit-il que
 » l'homme fut perdu sans ressource ? Le
 » dernier & le plus cher de vos ouvrages
 » périroit-il pour s'être laissé surprendre
 » par une malice étrangere, quoique se-
 » condé de sa propre folie. Eloignez de
 » vous, ô mon Pere ! une telle volonté.
 » Vous êtes juge de vos créatures, &
 » vous jugez toujours équitablement.
 » Votre ennemi obtiendroit-il ainsi la fin
 » qu'il se propose, & déconcerteroit-il
 » vos desseins ? Affouvira-t-il sa malice,
 » & anéantira-t-il votre bonté ? S'en re-
 » tournera-t-il chargé des dépouilles de
 » l'homme, & fier de sa vengeance ?
 » Traînera-t-il à sa suite dans les enfers
 » toute la race d'*Adam*, corrompue par
 » ses artifices ? Voudriez-vous abolir
 » votre ouvrage, & défaire en haine de
 » votre adverfaire, ce que vous avez fait
 » pour vous-même ? votre grandeur &
 » votre bonté s'y opposent. «

Dans la *subjection*, il faut donner un ton à chaque interrogation, & un autre à chaque réponse, & ordinairement la

demande est d'un ton plus élevé que celui de la réponse. Exemple :

» Me direz-vous que vous craignez la
 » pauvreté ? Mais ne savez-vous pas que
 » Jésus-Christ appelle les pauvres bien-
 » heureux ? La peine vous épouvante ?
 » Mais aucun soldat n'a jamais été recom-
 » pensé sans combattre, &c. «

L'*exhortation* semble exiger une voix forte, véhémence & animée, pour féconder les pensées pathétiques qu'elle contient.

Dans l'*obsécration*, la voix doit être animée, mais tendre & touchante.

Dans la *gradation*, le ton s'élèvera par degrés ; & on aura soin de prononcer plus fortement le premier mot de chaque membre de la phrase.

Dans la *répétition*, les mots répétés feront prononcés avec plus de force que les autres.

Telles sont les observations que l'on peut faire en général sur la manière de rendre les différens morceaux qui composent un discours. Au reste, les préceptes de l'art ne sont rien, si l'orateur manque de goût, & s'il sent foiblement ce qu'il dit.

CHAPITRE III.

D U G E S T E.

IL ne suffit pas qu'un discours soit bien appris, qu'une mémoire fidelle inspire de la confiance à l'orateur, que sa prononciation nette, agréable & variée avec intelligence, flatte l'oreille de ceux qui l'écoutent ; il faut encore qu'un geste naturel, expressif & décent, accompagne ses paroles, & peigne aux yeux par des mouvemens extérieurs, les divers sentimens dont il est affecté.

Pour mériter des succès dans cette partie intéressante, trois choses sur-tout exigent de lui une attention particulière. 1°. L'air & le maintien qu'il lui convient d'avoir ; 2°. l'usage qu'il doit faire de ses yeux & de ses mains ; 3°. Les défauts qui peuvent détruire l'effet du geste & le rendre ridicule.

I. De l'Air & du Maintien qui conviennent à l'Orateur.

L'extérieur le plus convenable à l'orateur sacré est celui qui rappelle mieux

l'idée d'un ministère évangélique. Un air simple & recueilli, une position décente, une sorte de frayeur religieuse, exprimée dans toute sa contenance, annonceront la grandeur du ministère qu'il va remplir, & disposeront favorablement l'auditeur.

Un extérieur trop avantageux peut nuire au ministère; il donne plus d'admiration, qu'il ne répand d'onction. Si l'auditeur en est frappé, il oublie celui qui envoie, & ne s'occupe que de celui qui est envoyé. La parole de Dieu doit être écoutée indépendamment de ce qui est de l'homme.

Peut-être sied-il bien à l'orateur d'être un peu timide: la timidité ne se trouve gueres sans la modestie; & la modestie rehausse l'éclat du talent. J'aurois mieux trembler devant l'auditeur que de le braver. Les plus grands maîtres n'ont jamais parlé en public sans quelque frayeur.

Cependant une hardiesse tempérée ne déplaît pas, lorsqu'elle s'accroît insensiblement dans la suite du discours, par le progrès du zèle, & par la chaleur de l'action.

En chaire l'air agréable est hors de sa place, sur-tout sous un habit d'humi-

liation & de pénitence. Une douceur affectée n'y convient pas mieux. L'austérité, ou du moins la gravité doit prévaloir dans le ministère, ainsi que dans le temple la croix prévaut sur tous les ornemens.

L'immobilité dans tout le corps rend l'action froide & ennuyeuse : la trop grande agitation est indécente ; il faut chercher un milieu entre ces deux extrémités. Assis, on établit, on développe les principes, on narre. Debout, on apostrophe, on presse, on anime les endroits qui doivent remuer & toucher.

La tête ne doit être ni trop relevée, & commè rejetée en arriere, ni nonchalamment avancée hors de la ligne du corps, ni négligemment penchée d'un côté ou d'un autre, mais droite & modestement tournée vers l'auditeur. Ses divers mouvemens accompagnés de ceux des mains concourent merveilleusement à exprimer les différentes passions, pourvu toutefois qu'ils ne soient point trop multipliés, & qu'ils ne dégènerent pas en une agitation continuelle. Elevée, elle admire ; tournée vers la gauche, elle craint, ou s'indigne ; vers la droite, & accompagnée du geste de la main gauche, portée

dans un sens contraire, elle refuse, rejette, & méprise; médiocrement inclinée, elle compâtit, elle prie, elle conjure, elle sollicite; ferme & immobile, elle affirme, elle exhorte, elle confond.

II. *De l'Usage des Yeux & des Mains dans l'Action publique.*

L'expression la plus vive & qui dévoile avec autant d'énergie que de promptitude les mouvemens de l'ame, c'est celle que la nature a mise dans les yeux. Quels interprètes plus fidelles & plus touchans! Dans la tristesse, ils sont abattus ou baignés de pleurs; dans la joie, ils sont brillans ou animés par le rire; immobiles & fixement ouverts dans l'étonnement, élevés dans l'admiration, baissés & comme obscurcis dans la honte, égarés dans la frayeur, ardens & enflammés dans la colere, impétueux dans l'indignation, tranquilles dans la douceur, en un mot, aussi variés dans leurs positions que les passions le sont ou dans leur nature, ou dans leurs effets, ils en font souvent une peinture muette sans le secours de la parole. Mais pour cela l'œil ne

doit jamais démentir la pensée, ni se mouvoir que conformément aux sentimens de l'ame. En certaines occasions même l'importance du sujet exige que l'œil parle avant la bouche, & qu'il annonce par ses regards ce que celle-ci va proférer.

Une coutume assez générale, c'est que l'orateur, & sur-tout l'orateur sacré, garde un instant de silence avant de commencer à parler. Ce ne doit point être, dit *Riccoboni*, pour donner aux auditeurs le tems de se composer & de se mettre en état de l'entendre : les auditeurs qui le pensent, & les orateurs qui le font dans cette intention, sont dans l'erreur. Ce moment de recueillement, pendant lequel l'orateur ferme les yeux, ajoute le même auteur, doit être consacré à lui faire oublier toute la nature, & à le remplir uniquement de son sujet.

J'avoue que je ne ferois point tout-à-fait de ce sentiment, & le prédicateur qui commence par fermer les yeux & rester muet quelques minutes, me laisse dans la plus grande apathie, & peut-être me jete-t-il dans l'impatience. J'aimerois mieux voir dans ses yeux & lire sur son visage, la qualité du sujet dont il va parler.

Les yeux, venons-nous de dire, sont le miroir de l'ame ; ils ont leur langage, ils doivent avoir leur déclamation ; le front est le siege de toutes les passions, il ne peut être muet. Faut-il que tous deux attendent trois ou quatre périodes pour commencer à unir leur langage à celui de la bouche ? Mais, dira-t-on, le début doit être modeste ; l'orateur dans son geste, comme dans sa composition, ne doit s'animer que par degrés. Sans doute ; mais doit-il en conséquence prononcer avec la plus grande indifférence, les bras croisés, les yeux baissés, tout le début de son discours ? Il est un milieu entre la timidité & la hardiesse, c'est cet air de décence répandu sur tout l'extérieur d'un honnête homme, & qui ne ressemble en rien à une contenance embarrassée.

L'action des bras & des mains est si essentiellement liée à celle des yeux & du visage, & doit être si inséparable de la prononciation, que nous lui avons comme consacré le nom de *geste*, & en cela nous ne faisons qu'imiter les anciens.

Ce mouvement des bras & des mains doit être naturel, grave & noble ; il faut le puiser dans la qualité des choses que l'on dit, ou dans la nature des circon-

tances. Il fuit delà que dans l'exorde, le geste n'aura presque point lieu, c'est-à-dire, qu'il fera moins marqué, moins fréquent & moins vif que dans les autres parties du discours ; que dans l'exposition il fera très-simple, & consistant dans le seul mouvement des mains : modéré dans l'énonciation des principes, un peu plus vif dans leur application, énergique & véhément dans les endroits pathétiques : mais non pas brusque & violent ; la bienséance ne permet les écarts en aucun genre. Un discours plein de sentimens & de feu déplairoit, si l'action des bras étoit molle & languissante ; choqueroit-il moins, si elle dégénéroit en une agitation perpétuelle ?

Outre ces principes généraux, il y a pour le geste un mécanisme reçu & fondé sur l'usage. 1°. Le geste que fait la main droite part du côté gauche, & va se terminer au côté droit ; 2°. La main gauche doit accompagner la droite : ou si on l'emploie seule, ce n'est que pour exprimer le mépris, le refus, l'aversion, en tournant la tête du côté opposé. 3°. Les mains ne doivent jamais se porter plus haut que les épaules ou que les yeux, ni descendre plus bas que la ceinture, même quand

on parle debout. 4°. Le bras ne se déploie entièrement qu'à la fin d'une période, ou dans la véhémence du sentiment; & alors la main vient se reposer sur la poitrine, ou sur les bords de la chaire, ou sur les genoux, lorsqu'on parle assis dans un fauteuil. 5°. Le geste doit partir du coude, & non des épaules, c'est au poignet à le déterminer, en tenant la main tantôt relevée, tantôt inclinée, tantôt tournée horizontalement à droite ou à gauche, & tantôt posée de niveau. C'est la main qui invite ou repousse, qui accepte ou refuse, qui assure & confirme, qui menace ou supplie, qui mesure l'étendue, la hauteur, la profondeur, qui désigne les lieux, qui distingue les tems, les personnes, les actions, &c. 6°. La main droite appliquée à l'estomac fait un geste bienféant, quand l'orateur parle de soi-même, ou quand il désigne quelque affection du cœur. 7°. Le geste doit accompagner la pensée & la voix pour ainsi dire pas à pas, c'est-à-dire commencer, se soutenir & finir avec elles, sans les précéder, ni demeurer en arrière. Il faut aussi qu'il ait pour les yeux ses gradations & ses repos, comme la pensée les a pour l'esprit, & la voix

pour l'oreille. Et comme les intervalles entre ch-que période ou pensée, quoique sensibles, ne forment cependant point d'interruption marquée, il ne doit pas non plus y en avoir dans les gestes, mais il faut que le geste qui commence, soit comme une suite de celui qui a précédé, & comme une naissance de celui qui va suivre. Ils doivent garder entr'eux les mêmes proportions & le même enchaînement qui regnent entre les pensées. 8°. Enfin, quoiqu'il y ait unité dans le discours, comme il y a de la variété dans les pensées & dans les sentimens, elle se trouvera également dans les gestes, qui ne seront ni trop ménagés, ni trop multipliés, ni languissans, ni outrés, si l'on se souvient qu'ils doivent se concerter avec la voix & la pensée, pour porter les mêmes impressions dans les yeux, les oreilles & l'ame des auditeurs.

III. Des Défauts qui peuvent nuire à l'effet du Geste & le rendre ridicule.

Ecouter la nature, la suivre & l'embellir, voilà, en deux mots, l'art du geste. Tout ce qui s'en éloigne; tout

mouvement forcé, hors de sa place, choque & détruit l'effet de l'action.

Les défauts les plus considérables, par rapport aux yeux, sont de les tenir fermés ; ce qui dénote ou l'effort pénible, d'une mémoire chancelante, ou une crainte pusillanime ; de les porter trop fixement sur son auditoire, ou de les attacher comme immuablement à un seul point de vue, c'est effronterie ou stupidité. On ne doit pas moins se garder de les promener au hasard, de clignoter, de rouler les prunelles d'un air furieux, & sur-tout d'en faire couler des larmes, par force ; cette contrainte produiroit des contorsions ridicules. Mais si les larmes viennent naturellement, il faut les laisser couler. Elles sont des marques presque infailibles d'un cœur vraiment pénétré & vivement persuadé, qui fera bien-tôt naître dans les autres, des impressions semblables à celles qu'il éprouve. L'œil doit aussi suivre, & pour ainsi dire, conduire de loin le geste de la main : si tandis qu'elle se porte ou s'étend d'un côté, il dirigeoit son action du côté opposé, à moins que ce ne soit dans les mouvemens de refus, d'horreur, de mépris, il n'y auroit plus de concert entre ces deux parties, qui doivent se

réunir pour former la même expression.

C'est encore un défaut dans certains orateurs, que de se rider le front, & de froncer les sourcils à tout moment & sans sujet. Ces mouvemens à la vérité ne sont point exclus de la déclamation : il est des circonstances où l'ame les commande & les exige comme dans les transports de zele & d'indignation ; l'usage qu'on en feroit ailleurs, ne pourroit que donner à l'orateur un air sombre & misantrope qui ne rend pas la vérité plus aimable. Sa contenance doit encore moins respirer je ne fais quoi de plaisant & de léger, qui ne serviroit qu'à le décréditer. Ce seroit tout à la fois s'ayilir soi-même, & manquer de respect au public. *Cicéron & Quintilien* ne veulent pas que l'orateur porte au barreau un maintien ni des gestes qui approchent de l'action du comédien. A combien plus forte raison cet extérieur doit-il être banni de l'éloquence de la chaire, genre infiniment plus grave, plus sérieux que tout autre, & qui demande par conséquent une décence plus marquée.

Il faut éviter de frapper des mains, de compter sur ses doigts, & de les
tenir

tenir ou crochus ou trop écartés, ou trop ferrés.

C'est un geste indécent que de montrer quelqu'un ou quelque chose au doigt, ou de présenter les poings fermés à l'auditoire.

Il y a des gestes imitatifs que l'on doit s'interdire, soit parce qu'ils peindroient des actions indécentes, soit parce qu'ils sentiroient plus le pantomime que l'orateur.

Enfin rien ne blesse tant dans la chaire qu'un geste défordonné. Certains prédicateurs ont toujours l'air de l'indignation; ils crient, ils s'échauffent, ils se tourmentent. C'est un mouvement de zèle qui est très-déplacé. Ce que l'action a de trop est au préjudice de l'effet qu'elle doit produire. L'esprit de Dieu est plus calme. L'orateur emporté rompt ce majestueux silence qui doit régner aux pieds des autels, & qui sied si bien à l'action solennelle. Saint *Augustin* dit que pour l'intérêt même de l'éloquence, l'action extérieure doit être simple. Or ce célèbre Docteur doit être cru, s'il appartient aux grands Orateurs de dicter des loix à la parole.

REFLEXIONS CHOISIES

*sur l'Orateur Sacré, considéré
comme Ministre de l'Évangile.*

S. Aug.
de doctrinâ
Christianâ.

PRÆDICATOR laboret ut intelligentèr, ut libentèr, ut obedientèr audiatur, & hoc se posse magis pietate orationum, quam Oratoris facultate non dubitet, ut orando pro se ac pro illis, quos est allocuturus, sit priùs orator, antequàm doctòr, & ipsâ horâ accedens priusquàm exerat proferentem linguam, ad Deum levet animam sitientem, ut ructet quod biberit, vel quod impleverit fundat.



S. Greg.
in Moral.

Lex ipsis prædicatoribus imposita est ut ipsi vivendo illuminent quæ loquendo suadere festinant : nam loquendi autoritas perditur, quando vox opere non adjuvatur.



S. Greg.
Hom. II.
super
Ezech.

Ille sermo ab audiente libenter accipitur qui a prædicante cum compassione animi profertur. Ille loqui veracitèr novit, qui priùs benè facere didicit, & tunc verbi semen germinat,

quando hoc in audientis pectore pietas
prædicantis rigat.



Sacerdotis Christi os, mens, manus,
que concordent.

S. Hier.
in Epist.



Omne quod non ædificat audientes,
in periculum vertitur audientium.

Idem.



Qui ad veræ prædicationis verba se
præparat, necesse est ut causarum ori-
gines a sacris paginis fumat, ut omne
quod loquitur ad divinæ autoritatis fun-
damentum revocet, atque in eo ædifi-
cium suæ locutionis firmet.

S. Greg.
in Past.



Prædicatores boni & honorem pro-
pter adulationem fugiunt, & honorari
tamen propter imitationem volunt.

Idem in
Homel.



Debet subtiliter is qui docet prof-
picere ne plus audeat quàm ab au-
diente capitur. Prædicare debet ad
infirmitatem audientium, semetipsum
contrahendo descendere, ne dum par-
vis sublimia, & idcirco non profutura
loquitur, se magis curet ostendere
quam auditoribus prodesse.

Idem 3
Moral.



Prædicator non in verborum splen-

S. Prosper.

Lib. I. de
vitâ cont.

dore , sed in operum virtute totam prædicandi fiduciam ponat : non vobis delectetur populi clamantis , sed fletibus , nec plausum a populo studeat expectare. Si gemitum lacrymasque , quas vult a suis auditoribus fundi , ipse primitus fundat , & sic eos compunctione sui cordis accendat.



S. Greg.
in Homel.

Dispensanda est prædicatio pro loco & tempore , & locorum capacitate , quæ si rara fuerit , non sufficit : si assidua , vilescit.



Cicéron trace le modele du parfait Orateur du Barreau. Oserois-je tracer celui du Ministre de la divine Parole ? Figurez-vous un homme qui , élevé au dessus des autres , doit montrer au seul ton de sa voix , au feu de ses yeux , aux traits majestueux de son front , que ce n'est plus un mortel qui parle ; que le Ciel est ouvert sur sa tête ; que la terre est à une distance infinie de lui : un homme dont la bouche est le sanctuaire des oracles éternels ; dont l'esprit , le cœur sont dans la main du Très-Haut ; dont les paroles sont un torrent de flammes : un homme qui porte le tonnerre de Dieu , le lance ou le retient à

son gré ; qui pese dans la balance formidable les destinées & les consciences , arrache le bandeau aux pécheurs , essuie les larmes des pénitens , tient les clefs du Ciel & de l'abyme : enfin , un homme qui dissipe les ténèbres , & crée la lumière.



On n'entre presque jamais assez sérieusement dans la considération de la disposition d'esprit , que demande la sainteté du ministère de la Parole de Dieu , & la dignité d'une fonction si relevée. Il faut non-seulement une grande application , & de longues études pour se remplir l'esprit des grandes images , qui sont nécessaires à former le caractère de cette éloquence ; mais il faut aussi de longues retraites pour préparer son cœur par la solitude , à recevoir le Saint-Esprit , dont le Prédicateur se fait l'interprète. C'est de lui qu'il doit prendre immédiatement sa mission par les principes de la vie intérieure , pour purifier son ame par l'exercice des vertus : afin qu'elle devienne susceptible des lumières célestes , & de cette onction de piété & de dévotion , que Dieu ne donne qu'aux esprits humbles & aux purs : & pour se disposer ensuite à recevoir l'au-

torité de ceux qui sont établis en dignité, & qui ont reçu ce pouvoir de Dieu, pour le communiquer aux autres. Il doit donc prendre garde de ne pas s'abandonner si fort à lui-même & à son génie, qu'il ne pense à prendre auparavant, dans un ministère si saint, le secours des lumières du Ciel par l'usage fréquent de la méditation & de la prière. Sans ce secours, il est impossible qu'il pénètre autant qu'il faut, les vérités de l'Evangile, pour les bien prêcher. (*)



On ne se met point assez dans l'esprit que c'est de la part de Dieu qu'on parle, quand on prêche : ainsi l'on ôte à sa parole son autorité & son poids. La plupart des prédicateurs ne parlent que de leur chef : ils se débitent eux-mêmes : & ils étouffent en quelque façon l'esprit de Dieu, pour laisser la place toute entière à leur esprit. Ce n'est pas ainsi que faisoient autrefois les Prophetes, qui étoient les prédicateurs de l'ancienne loi : ils ne parloient jamais au peuple comme des particuliers, mais comme

(*) La plupart de ces Réflexions sont tirées d'un ouvrage du Pere *Rapin* sur l'Eloquence de la Chaire, du Pere *Gaichiés*, de l'Essai sur l'Eloquence de la Chaire par M. l'Abbé de *Besplas*, &c.

des hommes envoyés de Dieu : & la grandeur du Maître de la part duquel ils parloient, leur attiroit le respect des peuples & des Rois. . . Quel poids ne donneroit-on pas à la Parole de Dieu, si l'on favoit l'art de la traiter comme la Parole de Dieu, & non pas comme une invention toute pure de l'esprit de l'homme ? Il faut raiter cette Parole pour lui donner du succès, comme faisoit saint Paul : *Per arma justitiæ in verbo veritatis, in virtute Dei.*



La qualité d'honnête homme ne suffit pas au prédicateur, il faut encore qu'il ait de la piété : c'est l'onction qui enseigne. Elle coule du sentiment intérieur des choses de Dieu. D'un cœur desséché il ne fort que des paroles mortes, privées de l'esprit de vie.



Le prédicateur doit être pénétré des vérités qu'il veut persuader. Si le cœur n'anime la voix, elle n'est qu'un airain sonnante. Les bonnes choses doivent se dire avec sentiment ; & on ne dit rien de touchant, si l'on n'est touché.



C'est peu d'avoir, dans ses recueils, les plus grands sentimens de l'Écriture

& des Peres, il faut les avoir dans son cœur. Les lumieres ébauchent la conversion ; la piété vive & tendre l'acheve.



Le monde ne se contente pas d'une vertu médiocre dans celui qui prêche, il veut qu'irrépréhensible, il puisse dire comme l'Apôtre : *Soyez mes imitateurs.*



L'exemple forme des idées du bien, plus distinctes que la parole. La vie du prédicateur reprend sans offenser, elle convainc sans parler.



Le prédicateur est le censeur du siècle ; on ne lui pardonneroit pas d'en suivre les maximes, d'en avoir les manieres. On prêche mal la mortification, vivant dans la mollesse.



Plus le prédicateur prouve l'obligation qu'on a de régler ses mœurs, plus il se condamne lui-même, si les siennes sont décriées : chacun lui renvoie les traits qu'il lance. L'auditeur prévenu s'indigne contre celui qui ne fait pas ce qu'il dit.



L'intention du prédicateur doit être pure. Quel abus de rapporter une

œuvre aussi sainte à des vues profanes, à la réputation, aux honneurs, à un vil intérêt! Nulle autre fin que la gloire de Dieu, & le salut des hommes.



Dans un ministère qui donne le titre de maître, il faut être en garde contre l'orgueil, se défier de son esprit, de ses talens, de ses intentions, de son travail, mettre toute l'espérance de l'œuvre dans celui qui opère sur le cœur.



Ce n'est pas seulement dans la chaire que le prédicateur est ministre évangélique: cette dignité le suit par-tout; par-tout il doit en remplir les devoirs. Les œuvres de charité feront son délassement. Séparé du monde par la retraite, détaché de lui-même par l'humilité & par la mortification, élevé par la prière & la contemplation, il doit faire ses délices de l'étude & de la pratique de la loi de Dieu.



Un prédicateur qui s'occupe d'une peinture trop détaillée des mœurs, ôte à la chaire ce caractère de gravité qui donne un si grand poids au ministère de la parole: il prête des amorces au

vice, imite ces écoles dangereuses où l'on s'efforce de rendre les passions odieuses par des peintures qui les font aimer. Le long détail des mœurs a un autre danger : il fait soupçonner que l'homme de Dieu n'ignore pas assez le monde. Jean dans le désert, Paul dans les fers, Jesus-Christ sur le Calvaire : voila les tableaux qu'il faut présenter.



Laiſſons le reſte des hommes aimer leurs ſemblables comme des hommes. Un Miniſtre de la Parole doit porter dans ſon cœur toute la charité de la Religion, & aimer, en quelque forte, comme Dieu même.



Ce n'eſt pas l'approbation publique, ni même le ſuccès du ſermon que Dieu couronne dans le prédicateur, c'eſt ſon travail, joint à la défiance de ſes talens & de ſes forces. Devant Dieu tous les talens ſont égaux ; la pureté du zèle les diſtingue.



Le prédicateur zélé fait toujours du fruit. La paix que l'auditeur rejete retourne ſur celui qui l'annonce : elle fructifie au centuple dans ſon cœur. Si les pécheurs ſe convertiſſent, ils

font sa couronne & sa gloire ; s'ils s'endurcissent , Dieu lui tient compte de ses désirs : le vrai zele n'est jamais stérile.



Le prédicateur doit s'appliquer à bien faire , & non pas à faire dire qu'il a bien fait. Il perd la récompense que Dieu lui destine , s'il s'attend à l'applaudissement des hommes. Il seroit honteux que celui qui combat la vanité dans les autres y succombât lui-même.



Au sortir de la chaire , le prédicateur , après avoir remercié Dieu , & s'être humilié devant lui , doit s'occuper de toute autre chose que de son succès , de peur d'en ressentir trop de joie ou trop de tristesse.



Si la réputation le suit , qu'il la fuie , qu'il s'enveloppe dans l'humilité , qu'il s'anéantisse dans la priere. Il doit admirer la puissance de Dieu dans son oeuvre , & la vertu de sa grace , qui éclate d'autant plus que l'instrument est plus foible.



Si le bruit du succès s'est répandu dans le monde , malheur au prédicateur

qui s'y répand aussi. La réputation épouvante un ministre fidelle. A-t-il des assurances pour ne pas craindre, qu'après avoir prêché aux autres, il ne soit pas lui-même réprouvé ?



DES OUVRAGES

*Dont la Lecture peut être utile
à l'Orateur Chrétien.*

NOUS avons observé dans le cours de cet ouvrage que la principale étude du prédicateur étoit celle de l'Écriture & des saints Peres. S'il est indispensable pour le succès de son ministère qu'il s'approprie les sublimes instructions & les beautés en tout genre répandues dans ces livres précieux, il en est d'autres dont il ne doit point négliger la lecture. Tels sont ceux qui peuvent réveiller son imagination & la fertiliser, élever son esprit, fortifier son raisonnement, former son goût, & dont les sages préceptes lui serviront de guide dans la carrière qu'il se propose de parcourir. De ce nombre sont les ouvrages suivans.

Un traité de saint Augustin de *Doctrinâ Christianâ*, où l'on trouve, sur-tout dans le quatrième livre, d'excellens préceptes sur le genre d'éloquence qui convient à la chaire.

La Rhétorique ecclésiastique de *Louis de Grenade*, traduite en françois par M. *Binet*, 1698, un volume *in-8°*. Cette Rhétorique est le chef-d'œuvre de son auteur, & jouit d'une réputation méritée. Elle parut d'abord à Lisbonne en 1576, & depuis on en a fait plusieurs éditions. *Grenade* y traite de l'invention, de la disposition, de l'élocution, & de la prononciation du discours. Tout y est éclairci & appliqué à des exemples pris de l'Écriture & des Saints Pères, si bien choisis, si pleins de pensées justes & solides, qu'ils paroissent encore infiniment plus estimables en eux-mêmes, indépendamment du bel ordre dans lequel ils sont placés.

L'Art de prêcher la parole de Dieu, contenant les regles de l'éloquence chrétienne, par le P. Marc-Antoine de Foix, Jésuite. 1 vol. *in-12*. Paris, 1687; ouvrage profond & solide dont M. l'Abbé Gouget donne l'analyse dans le second volume de sa Bibliothèque Françoise, pag. 153.

Traité de la composition d'un Sermon,

par le Ministre *Claude*, 1688, tome 2, page 245 des œuvres posthumes de ce Ministre; ouvrage utile, plein de détails intéressans, & écrit avec beaucoup de méthode.

Réflexions sur l'Eloquence des Prédicateurs, par *Antoine Arnauld*. 1 vol. in-12, Paris, 1695; un des meilleurs ouvrages que l'on ait fait sur l'éloquence des prédicateurs.

Dialogues sur l'Eloquence en général, & sur celle de la Chaire en particulier, par M. de *Fénélon*; ouvrage rempli d'observations utiles, où l'on apprend à respecter les Regles, à préférer la nature au bel esprit, les beautés réelles & solides au faux brillant, l'éloquence de tous les tems à celle du moment.

Discours sur la Prédication; ouvrage posthume de M. l'Abbé *Fleuri*, auteur de l'*Histoire Ecclésiastique*, 1 vol. in-12. Ce n'est à la vérité qu'une ébauche, mais on y reconnoît un grand maître, & un écrivain accoutumé à ne faire que des réflexions sages, utiles & solides.

Réflexions sur l'Eloquence de la chaire, & Discours sur l'Ecriture sainte, par M. *Rollin*. Ces réflexions se trouvent à la fin du second volume du *Traité des Etudes*. L'auteur distingue d'abord, d'après

saint *Augustin*, deux choses dans l'orateur chrétien, ce qu'il dit, & comment il le dit, le fond des choses mêmes & la maniere de les dire. 1°. Il montre que le devoir du prédicateur est d'instruire, & que pour cela il doit parler avec clarté ; de plaire, & par cette raison que son discours doit être orné & poli. Mais il veut qu'on évite deux défauts, celui de trop rechercher les ornemens du discours, & celui de les trop négliger. Il passe ensuite au troisieme devoir du prédicateur, qui est de toucher & d'émouvoir par la force du discours, ceux à qui il parle. Il prouve chaque point par la doctrine de *Cicéron* & de saint *Augustin*, & par l'exemple des Peres de l'Eglise les plus éloquens, dont il rapporte de tems en tems de forts beaux extraits. 2°. Il fait voir que l'Orateur chrétien doit puiser sa science principalement dans l'Ecriture & dans les ouvrages des Peres. Ce qu'il dit de l'Ecriture l'a engagé à ajouter un traité particulier de l'éloquence de l'Ecriture sainte, où il parle de sa simplicité & de sa grandeur, des descriptions & des figures qu'on y trouve, des endroits sublimes qu'elle offre, des endroits tendres & touchans qu'on y rencontre souvent ;

des caractères qu'elle peint. Ce traité est court, mais excellent.

La Préface de l'excellente Traduction de l'Orateur de Cicéron, par M. l'Abbé Collin. Cette préface est un discours plein de réflexions, de critique, de goût, & aussi propre à donner une juste idée des anciens orateurs, qu'à former les orateurs modernes.

Les Maximes sur le Ministère de la chaire, par le Père Gaichies. Ouvrage attribué d'abord à Massillon, qui le défavoua en le louant. Livre précieux, tant par la solidité des préceptes, que par les agréments du style. Il est écrit avec autant de justesse & de précision que d'élégance. Nous en avons fait un fréquent usage.

La Préface qui se trouve à la tête des sermons du Père de la Rue.

La Rhétorique du Prédicateur, traduite du latin d'Augustin Valeric, par M. l'Abbé Dinouart. 1 vol. in-12. C'est un ouvrage, dit l'Abbé Gouget, propre & à corriger ceux qui manqueroient dans leur ministère, & à former ceux qui veulent se rendre capables de prêcher.

Pensées sur la Déclamation, par Louis Riccoboni. 1 vol. in-8°. rempli de réflexions judicieuses.

Essai sur l'Eloquence de la chaire, par M. l'Abbé de Besplas. 1 vol. in-12. Paris, 1778. Ouvrage très-estimé, & qui annonce dans son auteur une connoissance profonde de l'art oratoire, qu'il avoit cultivé avec des succès qui l'auroient sans doute placé au rang de nos meilleurs prédicateurs, si une mort prématurée, n'eût interrompu trop tôt sa carrière.

Discours choisis sur divers sujets de Religion & de Littérature, par M. l'Abbé Maury, de l'Académie Française. 1 vol. in-12. Paris, 1777. Le commencement de cet ouvrage traite entièrement de l'éloquence de la chaire, & contient d'excellentes observations sur ce genre. On y trouve ensuite un *Panegyrique de saint Louis*, qui a été très-applaudi dans le tems, un *Panegyrique de saint Augustin*, qui a produit une vive sensation, & des réflexions sur *Bossuet*, qui donnent une idée juste & grande du mérite de cet illustre orateur.

L'Eloquence, Poëme, par M. l'Abbé la Serre. 1 vol. in-12. Des tirades bien versifiées, des préceptes rendus d'une manière agréable, quelques portraits d'orateurs peints avec vérité & des notes utiles, en rendent la lecture inté-

ressante, malgré quelques morceaux foibles & négligés.

On peut lire encore avec fruit les *Principes pour la lecture des Orateurs*, par M. l'abbé Mallet : l'*Essai sur les bienséances oratoires*, par le même : celui sur les *Eloges*, par M. Thomas : & le quatrième volume du *Cours de Belles-Lettres*, par M. l'Abbé Batteux, où l'on trouve sur l'éloquence les observations les plus solides & les plus conformes aux bons principes : l'article de l'*Encyclopédie méthodique* sur l'*Eloquence de la Chaire*, par M. Marmontel, article qui contient des vues neuves & approfondies sur cette matière.

Il y a d'autres ouvrages qui peuvent aider les jeunes orateurs dans leurs travaux, tels que la *Bibliothèque des Prédicateurs*, par le P. Houdry, & le *Dictionnaire Apostolique* du P. Montargon. Mais il faut savoir s'en servir avec goût & discernement ; on peut les consulter dans certaines occasions, mais il ne faut pas que la facilité qu'on a d'y rencontrer des plans tout tracés, & des fragmens de discours favorise la paresse. L'orateur peut imiter, mais il ne lui est jamais permis d'être plagiaire.

DES ORATEURS

*Qui se sont fait un nom dans
l'Eloquence sacrée. (*)*

NOUS nous garderons bien de parler des succès qu'obtinent dans leur tems les *Menot*, les *Maillard*, & cette foule d'orateurs qu'on ne cite plus aujourd'hui que comme des modeles de mauvais goût. C'est au commencement du regne de Louis XIV qu'il faut fixer l'époque d'une révolution avantageuse dans l'éloquence de la chaire. Alors parurent *Sénault* & *Lingendes*, qui les premiers rendirent au ministere de la Parole cette dignité & cette noblesse qui lui conviennent, & que l'on chercheroit en vain dans le galimatias & le phœbus de leurs prédécesseurs.

Le P. SÉNAULT, né à Anvers en 1599, & mort à Paris en 1671, étoit Orato-

SÉNAULT.

[*] Nous n'avons pas osé prendre sur nous de juger les Orateurs que nous citons ici. Nous nous sommes contentés de rapporter fidèlement ce qu'en disent le *Dictionnaire historique*, l'*Année littéraire*, l'*Abbé Sabbatier*, & d'autres livres de critique, où leur mérite est apprécié avec assez de justesse.

rien, & devint Général de sa Congrégation. Le grand mérite de ses sermons, c'est d'être écrits avec une méthode jusqu'alors inconnue, & de présenter des raisonnemens solides appuyés sur l'Écriture & les Peres, au lieu de cette érudition profane, de ces ridicules plaisanteries qu'on croyoit auparavant nécessaires pour attirer l'attention des auditeurs.

LINGEN-
DES.

Le P. de LINGENDES, Jésuite, né à Moulins en 1591; mort à Paris en 1660, a rendu, comme *Sénault*, de grands services à l'éloquence de la chaire. On a de lui trois volumes de sermons qu'il composoit en latin, quoiqu'il les prononçât en françois. Les vérités évangéliques y sont exposées avec beaucoup d'éloquence; le raisonnement & le pathétique s'y succèdent tour-à-tour.

LE JEUNE.

Le P. LE JEUNE, Oratorien, contemporain de ces réformateurs de l'éloquence sacrée, marcha avec succès sur leurs traces. C'étoit un de ces hommes apostoliques & extraordinaires que la Providence suscite pour le salut des fidèles. Il se consacra particulièrement aux missions, & exerça le ministère de la parole pendant près de 60 ans avec autant de zèle que de fruit. Il perdit la

vue à l'âge de 35 ans, ce qui le fit nommer dans la suite *le Pere aveugle*, & mourut en odeur de sainteté, en 1672, à 80 ans. Ses sermons ont été recueillis en 10 vol. Si d'un côté on y trouve des défauts de goût & des vices de style, d'un autre, l'onction, la simplicité & le pathétique s'y trouvent réunis à l'instruction la plus solide.

Les changemens heureux que venoit d'éprouver l'éloquence de la Chaire, la porteroient bientôt au plus haut point de perfection; *Sénault & Lingendes* avoient ouvert la carrière, & *Bossuet, Bourdaloue, Segaud, Cheminai, Fléchier, Terrasson, la Rue, &c.* la parcoururent avec une supériorité de talens qu'ils devoient autant à la nature qu'à l'art.

Jacques-Bénigne BOSSUET, Evêque de Meaux, né en 1627, & mort en 1704. Le premier modèle que nous ayons eu d'une éloquence égale, & quelquefois supérieure à celle des plus célèbres Orateurs grecs & latins; la plupart de ses oraisons funebres sont des chefs-d'œuvre, & les plus foibles renferment des traits de génie qui caractérisent le grand maître. Loin d'imiter ceux qui l'avoient précédé dans ce genre d'éloquence, il fut s'élever au dessus des sentimens vulgai-

BOSSUET.

res , & se tracer une route nouvelle. C'est-là que cet Orateur déploie toute la dignité de son ministère. Présenter des tableaux qui touchent , qui épouvantent , qui éclairent ; annoncer la vérité ; confondre l'orgueil ; apprécier les grandeurs ; ne point dissimuler les foiblesses ; instruire les vivans au milieu des trophées de la mort : voilà quel doit être le but de ces fortes de discours , & celui que l'Evêque de Meaux a rempli avec une supériorité qu'il conservera peut-être toujours. Son éloquence y est soutenue , abondante & naturelle ; elle dédaigne le faux brillant des antitheses , les détails recherchés , & n'emprunte de l'art que ce qu'il faut pour l'embellir , ou plutôt elle embellit l'art même. Du feu , de la vie dans les tableaux , de grandes idées dans les images , des mouvemens rapides dans les sentimens , des élans d'imagination qui étonnent , des traits sublimes dans le langage qui séduisent , sont pour lui des ressorts familiers , qui font éprouver à l'ame des secouffes qui la maîtrisent , la captivent , l'arrachent à elle-même , & la remplissent de cet enthousiasme , que le vrai génie peut seul communiquer. Quoique les sermons de *Bossuet* ne jouissent pas

d'une réputation aussi grande que ses oraisons funebres, ils peuvent être cités comme des modèles. On y rencontre cette manière grande & ferme, cette familiarité noble, ces élans sublimes, ces tableaux fiers & imposans, ces vérités intimes qu'on ne découvre qu'en creusant profondément dans son propre cœur, cette majesté d'idées, & cette vigueur d'expressions qui caractérisent ce grand homme dans tous ses ouvrages.

FLÉCHIER, Evêque de Nîmes, né en 1632, & mort en 1710, Orateur moins sublime & moins énergique que *Bossuet*, mais dont le style est plus harmonieux, plus soigné. L'oraison funebre de *Turenne* est son chef-d'œuvre. Nous avons eu occasion d'en parler ailleurs, & de nous étendre sur le mérite & les défauts de *Fléchier*. Voyez page 242.

Le P. BOURDALOUE, Jésuite, né en 1632, & mort en 1704. Les sermons de cet illustre orateur seront toujours un des plus beaux monumens de l'éloquence chrétienne, de cette éloquence forte, convaincante & rapide qui entraîne l'esprit & triomphe de la résistance. Ce qui plaît, ce qu'on doit principalement admirer dans *Bourdaloue*, c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressem-

blent jamais, & l'heureux talent de disposer ses raisonnemens avec cet ordre dont parle *Quintilien*, lorsqu'il compare le mérite d'un Orateur qui compose un discours à l'habileté d'un Général qui commande une armée ; c'est cette logique exacte & pressante qui exclud les sophismes, les contradictions, les paradoxes ; c'est l'art avec lequel il fonde nos devoirs sur nos intérêts, & ce secret précieux qu'on ne trouve gueres que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de son sujet ; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien imaginer au delà de chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois même quatre sur la même matière, & qu'on ne sache après les avoir lus, auquel de ces sermons donner la préférence ; c'est la simplicité d'un style nerveux & touchant, naturel & noble ; la connoissance la plus profonde de la Religion, & l'usage admirable qu'il fait de l'Écriture & des Peres.

SEGAUD. Le P. S E G A U D, Jésuite, né en 1674, mort en 1748. Les sermons de cet Orateur, quoiqu'inférieurs à ceux de *Bourdaloue*, jouissent d'une réputation méritée. On y trouve un grand fond d'instruction,

d'instruction, beaucoup d'élégance & d'énergie, & sur-tout de cette onction qui pénètre l'ame, & qui la dispose à profiter des vérités évangéliques. Entre les discours de ce prédicateur estimable, on distingue sur-tout ceux *sur le pardon des injures, sur les tentations, sur le monde, sur la probité, sur la foi pratique & sur le jugement général.*

Le P. CHEMINAIS, Jésuite, né en 1652, & mort en 1689. L'onction, le sentiment & l'heureux talent de la persuasion se trouvent réunis dans ses discours. On ne peut lire sans être vivement ému, ceux *sur la crainte des jugemens de Dieu, & sur la charité envers les Prisonniers.*

Le P. GIROUST, Jésuite, né en 1624, & mort en 1689. On trouve dans ses sermons une éloquence naturelle & forte; mais il n'est pas difficile de s'appercevoir par la négligence de son style, qu'il s'attachoit plus aux choses qu'aux paroles. Peut-être croyoit-il que la simplicité de l'élocution aidoit beaucoup au pathétique, donnoit à l'éloquence un air plus naturel & plus touchant, & produisoit l'onction. Cet orateur étoit admirable sur-tout dans certains mouvemens pathétiques où il se laissoit emporter à son zele. Il se con-

cilioit alors une attention que rien n'étoit capable d'interrompre ; au point que prêchant une fois, & l'heure de finir étant arrivée, tout l'auditoire ému de ce qu'il disoit, lui fit entendre de toutes parts qu'il eût à continuer, & qu'on étoit prêt à l'écouter aussi long-tems qu'il voudroit. Le P. *Giroust* cessa néanmoins, jugeant qu'il ne pouvoit laisser les cœurs dans une meilleure disposition que celle où ils étoient.

TERRASSON.

Le P. T E R R A S S O N (Gaspard,) Prêtre de l'Oratoire, né en 1680, & mort en 1752. Son éloquence a autant de noblesse que de simplicité, & autant de force que de naturel. Il plaît d'autant plus qu'il ne cherche point à plaire. Il ne brille que par l'Évangile & les Pères.

MOLINIER.

Le P. M O L I N I E R, Prêtre de l'Oratoire, né en 1675, & mort en 1745. Les discours de cet orateur sont la production d'un génie heureux, qui s'exprime avec beaucoup de feu, d'énergie, de force, de dignité & de naturel: il ne lui manquoit que le goût. Son style est incorrect, inégal, & déshonoré par des termes communs, qui font un étrange contraste avec plusieurs morceaux pleins de vie & de noblesse. Le sermon *du Ciel* passe pour son chef-d'œuvre.

Le P. LA RUE, Jésuite, né en 1643, mort à 82 ans. L'ingénieuse distribution, le juste rapport des différentes parties, la véhémence du style & les graces de la facilité, brillent dans les sermons de cet orateur. Il anime tout ; mais son imagination le rend quelquefois plus poète que prédicateur. Ce défaut se fait moins sentir dans son Avent que dans son Carême. Son chef-d'œuvre est le sermon *des calamités publiques*. La Rue a fait en outre *des oraisons funebres* très-estimées ; celle du Maréchal de Boufflers passe pour la meilleure.

MASSILLON, Evêque de Clermont, né en 1663, & mort en 1742. Son nom est devenu celui de l'éloquence même. Personne n'a plus touché que lui ; préférant le sentiment à tout, il remplit l'ame de cette émotion vive & salutaire qui nous fait aimer la vertu : il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, & il les développe avec une onction si affectueuse & si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne. Sa diction toujours facile, élégante & pure, est par-tout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a ni bon goût ni véritable éloquence ; simplicité qui, étant réunie dans

Massillon à l'harmonie la plus séduisante & la plus douce, en emprunte encore des graces nouvelles. Ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, c'est qu'on sent que tant de beautés ont coulé de source, & n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeller heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparoître l'empreinte du travail. Tel est, en un mot, le caractère de l'éloquence de cet illustre orateur; il fait à la fois penser, peindre & sentir. Les chefs-d'œuvres de *Massillon* sont ses discours *sur le petit nombre des Elus, sur le pardon des ennemis, la mort du pécheur, la confession, le mélange des bons & des méchans, l'homélie de l'enfant prodigue & ses conférences ecclésiastiques*. Son *petit Carême* passe pour un des plus beaux monumens de l'art oratoire.

LA BOISSIERE.

Le P. LA BOISSIERE, Prêtre de l'Oratoire, mort en 1732 à 84 ans. Les sermons de cet orateur sont remarquables sur-tout par la beauté & la vivacité des images, par les pensées délicates & brillantes, par la peinture ingénieuse,

mais fidele de nos mœurs, par un style sentencieux, enfin par un langage clair, coulant & sublime, presque tout emprunté de l'Écriture.

M. l'Abbé CLÉMENT, prédicateur CLÉMENT.
du Roi, né en 1706, & mort en 1771. L'éloquence mâle & vigoureuse de cet orateur feroit plus propre à faire impression, si la plupart de ses discours étoient moins diffus & moins négligés. On voit qu'il s'étoit nourri de la lecture des Peres, & sur-tout de celle de *saint Jean Chrysostome*, dont il paroît avoir saisi l'esprit, le feu & les mouvemens.

Le P. CHAPELAIN, Jésuite, né en CHAPE-
LAIN.
1710.. Des idées grandes, justes & bien présentées fervent assez communément de base à tous les plans de ses sermons. Il s'est attaché dans le style à la maniere de *Bourdaloue*, & sans avoir comme son modele cette profondeur de raisonnement qui le rend original, il a quelquefois plus de chaleur, & des traits d'élevation propres à ranimer l'attention de l'auditeur. Ses péroraïsons sur-tout sont vives, fortes & pathétiques. On doit distinguer parmi ses discours, celui qu'il composa pour la prise d'habit de M. d'*Egmont*, discours unique par l'à-propos & l'énergie des divisions.

DE LA
TOUR-DU-
PIN.

M. l'Abbé DE LA-TOUR-DU-PIN, prédicateur du Roi, mort en 1765, à 44 ans. Les discours de cet orateur sont écrits en général d'un style facile & brillant. Les plans en sont simples, les divisions heureuses, les applications de l'Écriture ingénieuses. On lui reproche cependant de faire un usage trop fréquent de l'antithèse. Ses panégyriques sont plus estimés que ses sermons, & lui assurent un des premiers rangs dans ce genre.

NEUVILLE.

Le P. NEUVILLE, Jésuite, né en 1693, mort en 1774. Son nom doit rappeler à tous ceux qui l'ont entendu l'idée d'un des plus étonnans orateurs qui aient illustré la chaire. Original dans son genre, sans exclure aucune des parties essentielles à la véritable éloquence chrétienne, le P. *Neuville* a réuni les différens caractères des hommes célèbres qui l'ont précédé dans le ministère évangélique. La profondeur des pensées, la force du raisonnement, l'élévation & la rapidité du style vont toujours de pair dans ses sermons, avec la chaleur de l'imagination, la vivacité du sentiment & l'énergie de l'expression. Toujours fécond, toujours égal, il domine, sans s'en apercevoir, tous les sujets qu'il traite,

& la vivacité de son pinceau rajeunit tous les objets qu'il présente. On lui reproche cependant de n'avoir pas su resserrer son éloquence dans de justes bornes, ni éviter les écueils du bel esprit, & l'affectation de l'antithèse. Ces défauts, plus sensibles à la lecture des sermons du P. *Neuville*, que lorsqu'il les débitoit, en affoiblissent le mérite.

M. l'Abbé **POULLE**, prédicateur du **POULLE**. Roi, mort en 1781 à 79 ans. Une éloquence vive, noble & rapide, des images grandes & brillantes, quelquefois du sentiment, les applications les plus heureuses de l'Écriture, des traits de génie, telles sont les qualités qui se font sentir dans les sermons de cet orateur qui joignoit au mérite de la composition celui du débit le plus imposant, le plus propre à faire valoir ce qu'il disoit. Nous regardons son sermon *sur l'aumône*, & celui *sur la parole de Dieu*, comme ses chefs-d'œuvres.

(*)

(*) La chaire vient de perdre le P. **ELIZÉE**, Carme Réformé, orateur justement célèbre, dont les discours écrits avec cette onction douce, persuasive, & cette pureté de diction, qui rappellent le talent de *Massillon*, méritent un rang distingué parmi les ouvrages de ce genre.

Et sa vivacité de son discours venant
à lui les yeux qu'il présente. On lui re-
proche cependant de n'avoir pas su
laisser son éloquence dans de justes bor-
nes, ni éviter les excès du bel esprit.
Et l'attention de l'auditeur. Ces de-
tails, plus tendus à la lecture des
travaux de P. A. V. que lorsqu'il les

entendait, en embellissent le discours.
Le style P. A. V. est excellent en tout.
Son discours est très bon. Les cha-
cun vive, noble & rapide, les in-
terrogations & réponses, en sont ordi-
naires. Les applications, les plus ha-
bituelles de l'éloquence, sont de genre
toutes les parties qui sont ordi-
naires les principes de cet orateur qui
font au mérite de la composition celui
de l'éloquence plus importante, les plus
à faire valoir ce qu'il dit. Nous espé-
rons son discours de l'auditeur, & celui
de la parole de Dieu, comme des chers.

La critique vient de parler de P. A. V. dans
l'Éloquence, orateur justement célèbre, dont les
discours ont été traduits en français, & dont
l'usage est le plus utile à la lecture de l'éloquence.
Il est un ouvrage qui est de genre



T A B L E

D E S M A T I E R E S.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

I.	<i>Définition de l'Eloquence.</i>	page 1
II.	<i>Du Discours Oratoire , & de ses différentes especes.</i>	3
III.	<i>Des trois Genres de Discours.</i>	4
IV.	<i>De l'exercice de la Composition.</i>	8
V.	<i>Définition & Division de la Rhétorique.</i>	11

PREMIERE PARTIE.

De l'Invention. 12

C H A P I T R E I.

Des Pensées. 13

C H A P I T R E II.

Des Preuves. 14

SECTION PREMIERE.

	<i>Des Lieux Oratoires Intérieurs.</i>	16
I.	<i>De la définition.</i>	17
II.	<i>De l'Enumération des Parties.</i>	20
III.	<i>De la Cause & des Effets.</i>	26
IV.	<i>De la Comparaison.</i>	29
V.	<i>De la Différence.</i>	35
VI.	<i>Des Contraires.</i>	39
VII.	<i>Des Circonstances.</i>	44

SECTION SECONDE.

Des Lieux Extérieurs. 53

CHAPITRE III.

Des Argumens. 60

II. PARTIE.

De la Disposition. 66

CHAPITRE PREMIER.

De l'Exorde. 68*Des Qualités de l'Exorde.* 78*De la Proposition & de la Division du
Sujet.* 80*Des Sources de la Division.* 84

CHAPITRE II.

De la Narration. 87*Du Panegyrique.* 88*De l'Oraison Funebre.* 99

CHAPITRE III.

De la Confirmation. 104I. *De la Nature des Preuves.* 105II. *De l'Enchaînement des Preuves.* 107III. *De l'Ordre des Preuves.* 109IV. *De la Maniere de prouver, suivie par
les Orateurs sacrés.* 111*De l'Amplification.* 113*De l'Exemple.* 119V. *De la Réfutation.* 121

CHAPITRE IV.

<i>Des Passions.</i>	127
<i>Des Passions en particulier.</i>	139

CHAPITRE V.

<i>De la Péroration.</i>	149
--------------------------	-----

CHAPITRE VI.

<i>Des Bienséances Oratoires.</i>	160
<i>Exemples de Bienséance dans les Discours de Morale.</i>	161
<i>Idem dans les Panégyriques.</i>	168
<i>Idem Dans les Oraisons Funebres.</i>	173

CHAPITRE VII.

<i>Des Complimens d'usage dans les Sermons & autres Discours sacrés.</i>	180
------------------------------------------------------------------------------	-----

CHAPITRE VIII.

<i>Observations particulieres sur les Sermons de Mysteres, sur ceux de Morale, sur les Homélies & les Instructions familiares.</i>	184
<i>Des Sermons de Mysteres.</i>	185
<i>Des Sermons de Morale.</i>	190
<i>Des Homélies.</i>	192
<i>Des Prônes.</i>	194
<i>Des Conférences.</i>	197
<i>Des Catéchismes.</i>	199

III. PARTIE.

<i>De l'Elocution.</i>	201
------------------------	-----

CHAPITRE PREMIER.

De la Pureté du Langage. 203

CHAPITRE II.

De la Clarté. 205

CHAPITRE III.

De l'Elégance. 207

ART. I. *De la Période.* Ibid.

ART. II. *De l'Harmonie oratoire.* 211

CHAPITRE IV.

Du Choix des Pensées. 218

CHAPITRE V.

Du Style. 222

ART. I. *Du Style simple.* 223

ART. II. *Du Style sublime.* 229

I. *Du Sublime des Images.* 230

II. *Du Sublime des Sentimens.* 236

ART. III. *Du Style tempéré.* 241

Des différentes Qualités du Style. 249

Des Défauts à éviter dans le Style. 253

De la Variété & de la Convenance du Style. 255

CHAPITRE VI.

Des Figures. 258

ART. I. *Des Tropes.* 259

I. *De la Métaphore.* 262

II. *De l'Allégorie.* 265

III. *De l'Hyperbole.* 272

IV. *De la Périphrase.* 275

ART. II. *Des Figures de Pensées.* 277

Des Figures de Pensées qui servent
à la Preuve.

I.	<i>De la Communication.</i>	277
II.	<i>De la Subjection.</i>	281
III.	<i>De la Concession.</i>	284
IV.	<i>De l'Antéoccupation.</i>	286
V.	<i>De la Correction.</i>	289
VI.	<i>De l'Expolition.</i>	291
VII.	<i>De la Prétermision.</i>	294
VIII.	<i>De la Conglobation.</i>	297

Des Figures de Pensées qui servent à
l'Ornement du Discours.

I.	<i>De la Description.</i>	301
	<i>De la Démonstration.</i>	302
	<i>De l'Etopée.</i>	307
	<i>De l'Hypotypose.</i>	313
II.	<i>De la Similitude.</i>	319
III.	<i>Du Parallele.</i>	327
IV.	<i>De l'Antithese.</i>	332

Des Figures de Pensées propres
à émouvoir.

I.	<i>De l'Apostrophe.</i>	336
II.	<i>De l'Exclamation.</i>	343
III.	<i>De l'Interrogation.</i>	345
IV.	<i>De la Répétition.</i>	352
V.	<i>De la Réticence.</i>	356
VI.	<i>De la Gradation.</i>	358
VII.	<i>De la Déprécation.</i>	362
VIII.	<i>De l'Optation.</i>	365
IX.	<i>De l'Imprécation.</i>	368
X.	<i>De la Dubitation.</i>	370
XI.	<i>De la Prosopopée.</i>	372



IV. PARTIE.

De l'Action oratoire.

383

CHAPITRE PREMIER.

De la Mémoire.

384

CHAPITRE II.

De la Voix.

389

CHAPITRE III.

Du Geste.

398

I. *De l'Air & du Maintien qui convien-*
nent à l'Orateur.

Ibid.

II. *De l'Usage des Yeux & des Mains*
dans l'Action publique.

401

III. *Des Défauts qui peuvent nuire à l'effet*
du Geste, & le rendre ridicule.

406

Réflexions choisies sur l'Orateur sa-
cré, considéré comme Ministre de
l'Evangile.

410

Des Ouvrages dont la Lecture peut
être utile à l'Orateur Chrétien.

420

Des Orateurs qui se sont fait un nom
dans l'Eloquence sacrée.

427

T A B L E

EN FORME D'ANALYSE, PAR ORDRE DE MATIERES.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

ELOQUENCE. Ce que c'est que l'Eloquence, p. 1.
= Ce que c'est que le parfait Orateur, 2. = Moyens de parvenir à son but, *ibid.* & *suivantes.* = Ce qui résulte des différentes formes que peut prendre l'Eloquence, 3.

DISCOURS ORATOIRE. Ce que c'est, *ibid.* = Différentes especes de Discours Oratoires, & leur définition, 4.

Il y a trois genres de Discours, *ibid.* = **GENRE DÉMONSTRATIF.** Ce que c'est; & devoirs de l'Orateur lorsqu'il travaille en ce genre, 5. = **GENRE DÉLIBÉRATIF.** Moyens de réussir en ce genre, *ibid.* & *suiv.* = **GENRE JUDICIAIRE.** Ce qu'il exige, 7. = Ces Genres se trouvent souvent confondus dans un seul & même discours, *ibid.*

OBSERVATION sur l'exercice de la composition. 8 = La composition d'un morceau d'éloquence exige quatre fortes d'opérations, 9 & *suiv.* = Préceptes de *Boileau* sur la composition: *Hâtez - vous lentement,* &c. 10.

DÉFINITION & DIVISION de la Rhétorique, 11. = Fonctions de l'Orateur, *ibid.* & *suiv.*

PREMIERE PARTIE.

DE L'INVENTION.

INVENTION. En quoi consiste. Ce que doit faire l'Orateur, 12.

CHAPITRE PREMIER.

DES PENSÉES. Ce que c'est qu'un Discours, 13. = Ce que c'est qu'une pensée vraie. *Mass.* cité. Toute

puissance vient de Dieu, &c. ibid. = Ce que c'est qu'une pensée juste. Senec. cité. Virtus est unum hominis bonum, &c. ibid. & suiv.

C H A P I T R E I I.

DES (PREUVES.) Qu'entend-on par? 14. = D'où se tirent les Preuves, p. 15 & suiv. = Méthode pour découvrir les différens genres de Preuves, 16. = Ce qu'on entend par Lieux Oratoires, *ibid.*

S E C T I O N P R E M I E R E.

LIEUX ORATOIRES INTÉRIEURS. A combien se peuvent-ils réduire? 16. = Ce que c'est que la DÉFINITION, 17. = Différence entre la Définition philosophique & la Définition oratoire, *ibid.* = Exemples de Définition oratoire : *Rousseau : Qui suis-je, vile créature, &c. ibid. S. Paul : Caritas patiens est, &c. 18. = Définition de Dieu, par Racine : L'Eternel est son nom, &c. ibid. = Définition de l'esprit par Fléchier : Qu'est-ce que l'esprit? &c. 19 & suiv. = Définition de l'Orateur, par Fénelon : L'homme digne d'être écouté, &c. 20.*

ENUMÉRATION DES PARTIES. En quoi consiste? *Ibid.* = Exemp. tiré de *S. Bernard : Cogitationum varietas multiplex, &c. 21. = Autre exemp. tiré de Racine : Tout l'univers, &c. Ibid. = Mérite de l'Énumération: en quoi consiste, 22. = Exemp. par *Mass. Parcourez toutes les passions, &c. Ibid. & suiv. = Par Bossuet : Vous verrez dans une seule vie, &c. 24 & suiv. = Utilité de l'énumération dans les différentes parties du discours, 25. = Dans quelle espece de discours est-elle sur-tout nécessaire? *Ibid.***

DE LA CAUSE ET DES EFFETS. Nécessité de bien connoître le parti qu'on peut tirer de ces lieux communs, 26. = Le but & la fin qu'on se propose en agissant, autre source de moyens que l'Orateur ne doit point négliger, *Ibid.* = Exemp. par *Bourdaloüe : En vain un homme du siècle, &c. 27 & suiv. = Autre exemple par *Mass. Remontons à la source, d'où vient, &c. 28 & suiv.**

DE LA COMPARAISON. Ce que c'est, 29. = Dans les Comparaisons on peut conclure de trois manières : du plus au moins, 30. = Exemples, *ibid. & suiv. = du moins au plus, 31. = Exemples, ibid & suiv. = de parité, 33. = Exemples, ibid. & suiv.*

DE LA DIFFÉRENCE. Ce que c'est, 35. = Exemples de dissimilitude par *Mass.* *La Religion toute seule assure, &c. Ibid. & suiv.* = Par *Racine* : *Déplorable Sion, &c. 37.* = *J'ai vu l'impie, &c. 38.* = Et par *Milton* : *Es-tu ce Chérubin, &c. Ibid.*

DES CONTRAIRES. Ce que c'est, 39. = Usage de ce lieu commun appuyé par plusieurs exemples, de *Bourdaloue* : *Qu'avez-vous à répondre, &c. Ibid. & suiv.* = De *Mass.* *Quel Bienfait plus signalé, &c. 41.* = De *Tertulien* : *Cæterum, si de pudicitia, &c. 42.* = Autre maniere adroite de se servir des Contraires, en quoi consiste, 43. = Exemp. tiré de *Fléchier* *Si je venois ici déplorer, ibid. & suiv.*

DES CIRCONSTANCES. Ce que c'est que ce lieu oratoire, 44. = Elles s'étendent sur le fait & sur les personnes, *Ibid.* = Divers exemp. *Mass.* *Dans quel péril étiez-vous, &c. 45 & suiv.* = *M. l'Abbé de Besplas* : *L'inquiétude des peuples, &c. 46 & suiv.* = *Fléchier* : *Peu s'en faut que je n'interrompe, &c. 49 & suiv.* = Méchanique générale des lieux oratoires intérieurs, en quoi consiste, 51. = Maniere dont un Orateur pourroit tirer parti de l'emploi des lieux communs en traitant un sujet quelconque, *ibid & suiv.*

SECTION II.

LIEUX ORATOIRES EXTÉRIEURS. Pourquoi ainsi appelés, 53. = Les uns sont propres à l'éloquence du barreau, *ibid.* = Les autres conviennent à l'éloquence de la Chaire, *ibid.* = Etude de l'Écriture Sainte & des Livres Saints nécessaire à l'orateur, 54 & suiv. = Il est essentiel d'en favoir distinguer les différens sens, 56. = Quels sont-ils ? *ibid.* = Division du sens littéral, *ibid.* = Division du sens spirituel, *ibid.* = La tradition, les Conciles, l'Histoire Ecclésiastique & l'autorité des SS. Peres, autres sources que l'orateur ne doit point négliger, 57 & suiv. = Réflexion sur l'étude des SS. Peres, 58. = Jugement de *Fénélon* en faveur des SS. Peres, (*note*) 59.

CHAPITRE III.

DES ARGUMENS. Ce qu'on entend par Argumens en matiere de discours, 60. = Développement de la nécessité d'employer les Argumens, *ibid. & suiv.* = Quelles sont les especes d'Argumens qui conviennent le plus à l'éloquence, 62. = Ce que c'est que l'Hy-

pothèse, *ibid.* = Le Dilemme, *ibid.* = L'Exemple, 63. = L'Induction, *ibid.* = Et l'Enthymème, 64. = Le Syllogisme est un argument dont la connoissance est essentielle à l'orateur, *ibid.* = Preuve de ce principe, 65. = Idée générale de l'Invention, première fonction de l'orateur, 65 & suiv.

I I. P A R T I E.

D E L A D I S P O S I T I O N.

Ce que c'est que LA DISPOSITION, 66. = Ce qui peut en faire reconnoître l'utilité, *ibid.* = Disposition exacte d'un discours, 67.

C H A P I T R E P R E M I E R.

DE L'EXORDE. Ce que c'est, 68. = Il y a deux sortes d'Exordes, *ibid.* = Ce que c'est que l'Exorde brusque, *ibid.* = Exemp. Boss. *J'étois donc encore destiné, &c. Ibid.* = Fléchier : *Qu'attendez-vous de moi, &c.* 69. = M, l'Abbé Poulle : *Que faites-vous cependant, &c.* 70. = Nos anciens Sermonaires offrent quelquefois des traits de génie frappans. Exemples, Tessier : *Lorsqu'on trouvoit, &c.* 71. = Exorde hardi, Bridaine : *A la vue d'un auditoire, &c.* 72. = Exorde brusque, par Saint Jean-Chrysostôme : *Si l'on a dû jamais s'écrier, &c.* 74. = Ce que c'est que l'Exorde tempéré, 75. Exemp. d'un Exorde de ce genre par Mas. *Les vains triomphes des conquérans, &c.* 76. = Autre par Bossuet : *Celui qui regne dans les cieux, &c.* 77.

Qualités de l'Exorde, 78 & suiv. = Ce qu'il reste à faire à l'orateur, après l'exorde, 80. = Proposition & Division du sujet, parties essentielles, *ibid.* = Principes qui regardent la Proposition, 81. = Exemp. de Bourdaloue : *Je veux vous donner une juste notion, &c. ibid.* = Ce que c'est que la Division, 83. = Qualités qu'elle doit avoir pour être parfaite, *ibid.* = La Division se tire de cinq sources, 84. = Observation sur les Divisions & les Subdivisions, 85 & suiv.

C H A P I T R E I I.

DE LA NARRATION. Ce que c'est, 87. Qualités qu'elle exige, *ibid.* = Observation sur cette partie du discours, 88. = Ce que c'est que le Panégyrique, *ibid.* = La Narration y est indispensable, *ibid.* = Moyens

d'en applanir les difficultés, 89. = Maniere d'en diriger le plan, *ibid.* = Exemp. *Fléchier* : *Il faut qu'un Pasteur Evangélique, &c. ibid.* = M. l'Abbé *Maury* : *Sans descendre dans les détails, &c. 90.* = Moyen de faire paroître avec avantage celui dont on entreprend l'éloge, 91. = Exemp. *Mass.* *Aussi, persuadé que sa puissance, &c. Ibid. & suiv.* = Ce que peut faire l'orateur pour augmenter l'intérêt, 93. = Exemple par M. l'Abbé de *Besplas* : *Un scandale s'éleve dans l'Eglise, &c. 94.* = Autre par M. l'Abbé *Maury* : *Qu'étoit la France avant le regne de S. Louis, &c. 95 & suiv.*

La Narration, quoique simple, est cependant susceptible des plus grands mouvemens de l'éloquence, 96 & *suiv.* = En quoi consiste l'utilité du Panégyrique, 98. = Observation générale sur les Panégyriques, 99.

Ce qu'il y a à observer sur les Oraisons funebres, 100. Quelques citations de *Boss.* 101 & *suiv.* = L'orateur ne doit ni exagérer les vertus, ni déguiser les défauts de son héros, 102. = Exemp. par *Fléchier* : *Ne craignez pas, Messieurs, &c. ibid. & suiv.*

CHAPITRE III.

DE LA CONFIRMATION. En quoi consiste ? 104. = Il est nécessaire que l'orateur sache apprécier la valeur des preuves qu'il emploie. 105. = Divers Préceptes à observer sur la nature des preuves. *ibid. & suiv.* = Les preuves doivent être liées ensemble. 107. = D'où dépend cet enchaînement. *ibid.* = Ce qu'on entend par *Transitions oratoires.* 108. = Serm. de *Mass.* sur le triomphe de la Religion doit être regardé comme un modele en ce genre. *ibid.* = Exemp. de Transition ingénieuse. 109.

Arrangement des preuves. *ibid.* = Quel seroit leur ordre le plus naturel ? 110. = Regle incontestable sur cette matiere. 111. = Observation générale. *ibid.*

Maniere de prouver, suivie par les orateurs sacrés. *ibid. & suiv.*

Ce que c'est que l'AMPLIFICATION. 113. = Exemp. *Mass.* *Ici souffrez que je laisse, &c. ibid. & suiv.* = M. l'Abbé *Poullé* : *La Religion vient à l'appui, &c. 115 & suiv.* = Le même : *La Religion nous montre J. C. &c. 117 & suiv.* = Manieres différentes d'amplifier un sujet. 119.

Utilité de l'Exemple. *ibid.* = *Mass.* cité : *Je pourrois vous demander, &c. ibid. & suiv.* = Regle à observer lorsqu'on emploie les exemples, 120.

Ce que c'est que la RÉFUTATION. 121. = La maniere de réfuter dans un sermon est différente de celle qu'on emploie dans un plaidoyer. *ibid.* Exemp. *Bourd. Leur aveuglement va encore plus loin, &c. ibid. & suiv.* = *Mass. Vous vous plaignez que votre ennemi, &c. 124 & suiv.* = Qualités que doit avoir l'orateur, pour réussir dans cette partie de son art. 126.

C H A P I T R E I V.

DES PASSIONS. Usage des Passions dans le discours. 127. Pouvoir de l'éloquence sur les passions. *ibid. & suiv.* = Divers exemp. *Bourd. Cependant si cette voix secrète, &c. 128 & suiv. Mass. Je m'arrête à vous, mes freres, &c. 130 & suiv. Boss. O nuit désastreuse! &c. 133* = Pouvoir de l'Eloquence sur la sensibilité. *Mass. O vous, qui m'écoutez, &c. 134. & suiv. Cheminais: C'est ici, MM., que la bonté de Dieu, &c. 135 & suiv. Le même: Ah! s'il vous reste encore de la foi, &c. 137 & suiv. = Fénélon: O pasteurs! loin de vous, &c. 138.*

Esprit d'observation nécessaire à l'orateur. 139. = Effets qui en résultent, prouvés par des exemp. *Mass. Un homme livré à l'ambition, &c. 140.* = Le même: *Insupportable, secondement, par les dégoûts, &c. 141 & suiv. = Bourd. Où sont aujourd'hui les riches, qui, &c. 143 & suiv. Saint Grégoire: At quænam morbi causa est, &c. 145 & suiv. = Réflexions sur les exemp. cités. 146 & suiv. = Autres remarques sur ce qu'il convient à l'orateur de faire dans l'usage des passions. 149. & suiv.*

C H A P I T R E V.

LA PERORAISON. Importante partie du discours, mais la plus difficile à traiter. 149. = Divers exemp. de Péroration: *Mass. Méditez ces vérités saintes, &c. 150. = Cheminais: C'est sur-tout à vous, mon Dieu, &c. 151. =* Quelquefois l'orateur, dans sa péroration, récapitule ses preuves. Exemp. *Mass. Que conclure de ce discours? &c. 152 & suiv.* Autre maniere de terminer un discours. 154. Exemples: *ibid. & suiv.*

Péroration du Panégyrique. Ce qu'elle exige de l'orateur. 155. = Exemp. le P. *Perusseau, Jéf. Ah! consolez-vous, grand Prince, &c. ibid & suiv.*

Ce que doit être la Péroration de l'Oraison funebre.

Exemp. de Fléch. *Que vous dirai-je, MM. &c.* 157.
= De Boss. *Jetez les yeux, &c.* 158 & suiv.

CHAPITRE VI.

BIENSEANCES ORATOIRES. Ce qu'on entend par. 160.
= Conviennent-elles à l'éloquence de la Chaire ?
ibid. = I. précepte sur ce sujet. 161. = Exemp. par
Bourd. *Ne vous offensez pas, Mesdames, &c.* 162. =
II. précepte. *ibid.* = Exemp. par Bourd. *Un dévot de
ce caractère, &c.* 163 & suiv. = III. précepte. 164.
= Exemp. de Mass. *L'unique ressource pour empêcher,
&c.* 165. = Autre exemp. du même. *En effet, M. F.
je souffre de le dire ici, &c. ibid. & suiv.* = Dernier
exemp. du même : *Je vous conjure donc, M. F.* 167.
Les Eloges des SS. susceptibles de certaines bienséan-
ces comme les discours de morale. 168. Exemp. par
le P. Elizée : *Purifiez maintenant, Seigneur, &c. ibid.
& suiv.* = Autre exemp. Panég. de S. Louis, par M.
l'Abbé Seguy : *Dans cette ville (Rome,) autrefois la
maitresse, &c.* 171 & suiv.
Les Oraisons funebres ne sont pas moins susceptibles
de bienséances oratoires. 173. = Divers exemp.
Fléch. *Souvenez-vous, MM. &c.* 174. = Boss. *Puis-
qu'il faut une fois parler, &c.* 175 & suiv. = Mass.
Ce n'est pas que je veuille envelopper ici, &c. 176 &
suiv. = Le même : *Depuis long-tems même cette
Eglise, &c.* 178. = Tour ingénieux dont se sert Boss.
pour dire que Charles I. Roi d'Angleterre est mort
sur un échafaud. 179.

CHAPITRE VII.

DES COMPLIMENS, &c. Réflexions sur cette matière,
& ce que doit faire l'orateur dans ces circonstances
délicates. 180 & suiv. = Modele de Compliment, par
Mass. *Si le monde parloit ici à la place de J. C., &c.*
181 & suiv.

CHAPITRE VIII.

OBSERVATIONS PARTICULIERES sur les Sermons de
Myfteres, de Morale, &c. 184. = Conduite que
doit tenir l'orateur en traitant un sujet de mystere.
185. = Méthode de traiter un pareil sujet. 186. =
La morale n'y est qu'accessoire, pourquoi ? 187. =
Comment Bourd. a traité le Myftere de la Résur-
rection de J. C. *ibid.* = De quelle maniere Mass. a

- traité le même sujet. 188. = Mystere de la Nativité, comment traité par *Bourd.* 189.
- SERMONS DE MORALE sont d'un autre genre, pourquoi ? 190. = Maniere de les bien traiter. 191. = Quel en est le sujet le plus intéressant. *ibid.* = Observation générale. 192.
- L'HOMÉLIE. Ce que c'est. *ibid.* = Qualités propres à ce genre. 193. = Style qui convient à l'Homélie. 194.
- PRÔNE. Ce que c'est. *ibid.* = Objets qu'on y traite. *ibid.* Son sujet est-il toujours tiré de l'Évangile du jour ? 195. = Quelle doit en être l'étendue ? *ibid.* = Style qui lui est propre. 196.
- CONFÉRENCES. Avantages de la forme qu'on y adopte. 197. = Méthode qu'on y doit suivre. 198.
- CATÉCHISMES. Réflexions générales sur ce genre d'instruction. 199 & *suiv.*

III. P A R T I E.

D E L' E L O C U T I O N.

Idée de l'Elocution. 201 & *suiv.* = Ce qui contribue à rendre l'Elocution parfaite. 202.

C H A P I T R E P R E M I E R.

PURETÉ DU LANGAGE. En quoi consiste. 203. = Ce qui donne au discours le mérite de la correction. *ibid.* & *suiv.* = Précepte de *Boileau* sur la Pureté du Langage : *Sur-tout qu'en vos écrits, &c.* 204.

C H A P I T R E I I.

DE LA CLARTÉ. Elle est essentielle. 205. = Les sources d'où elle naît. *ibid.* = En quoi consiste la propriété des termes. 206. = Ce qui fait naître au contraire l'obscurité. *ibid.*

C H A P I T R E I I I.

DE L'ÉLÉGANCE. Ce qu'on exige dans un discours. 207. = Ce que c'est que l'Élégance. *ibid.* = Ce que c'est que la Période, *ibid.* = Différentes espèces de Périodes, 208 & *suiv.* = Conditions que doivent avoir les Périodes. 210. = Où doit-on les employer principalement ? 211. = Ce qui résulte du nombre & de l'harmonie. *ibid.* = En quoi consiste l'harmonie oratoire. *ibid.* & *suiv.* = Ce qui contribue

principalement à l'harmonie dans le discours. 212. = Moyens d'employer des mots dont le son déplairoit à l'oreille. *ibid.* = Autre idée de l'harmonie oratoire, par rapport à l'arrangement des mots. 213. = Où l'harmonie doit-elle être sur-tout sensible? *ibid.* = Les épithètes contribuent beaucoup à l'harmonie, & comment? 214. = L'épithète bien choisie ennoblit les mots du langage commun. 215. = Energie des termes, sa nature & ses effets. *ibid.* = Harmonie oratoire rendue sensible par des exemp. I. exemp. *Fléch. Déjà frémissait dans son camp, &c.* 216 & *suiv.* = II. exemp. *Boss. O voyage bien différent, &c.* 217.

CHAPITRE IV.

CHOIX DES PENSÉES. Ce qui fait l'agrément des Pensées d'un discours. 218. = Pensées que l'orateur doit réprover. *ibid.* = Celles qu'il doit employer. *ibid.* = Ce que c'est qu'une pensée vive. 219. = Effet des pensées fortes. *ibid.* = Exemp. *Boss. C'est dans l'histoire que les plus grands Rois, &c.* *ibid.* = M. l'Evêque de Sénez: *C'est le cri du peuple, &c.* 220. = Ce qu'on nomme pensées sublimes. *ibid.* = Exemp. *Saint Clément d'Alex. Quelle est la seule & universelle, &c.* 221. = Le même: *Le cheval est maîtrisé par le frein, &c.* *ibid.* = *Boss. Attendons-nous que Dieu ressuscite, &c.* *ibid.* = Le même: *Tout étoit Dieu, &c.* 222.

CHAPITRE V.

DU STYLE. Ce que c'est. *ibid.* = Propriétés du Style simple. 223. = Exemp. *S. Amb. Video vos præter solitum, &c.* 224 & *suiv.* = *Mass. Le monde a beau décrier, &c.* 226 & *suiv.* = Le style simple plaît dans la narration. Exemp. *Fléch. Nous pouvons dire, &c.* 228. & *suiv.*

Ce que c'est que le style sublime. 229. = Sublime des images. 230. = Se rencontre souvent dans l'Écriture sainte. *Ibid.* = Exemp. *Job: Ubi eras, cum me laudarent, &c.* 231. = *Isaïe: Quis mensus est pugillo, &c.* *ibid.* = *Nahum: Dominus in tempestate, &c.* 232. = *Cant. de Moïse, Exod. In multitudine, &c.* *ibid.* = Autres exemp. *Rac. Comment en un plomb vil, &c.* 233. & *suiv.* = M. le Franc de Pomp. *Inspire-moi de saints Cantiques, &c.* 234 & *suiv.*

Sublime des Sentimens. Ce que c'est. 236. Ex. *Hor.*

- Justum & tenacem, &c. ibid.* = La Religion inspire de tels sentimens. 237. = Exemp. de *Rac. Celui qui met un frein, &c. ibid.* = Et plus bas : *Voilà donc quels vengeurs, &c. ibid.* = Autre exemp. tiré de *Volt. Ah ! mon fils, que je hais, &c. 238 & suiv.* = Ce qui distingue le style sublime, de ce qu'on appelle simplement *sublime. 240.* = Ce qu'exige le style sublime. *ibid.*
- Ce que c'est que le style tempéré. 241. = Il convient sur-tout aux panég. & aux oraisons fun. *ibid.* = *Fléchier*, l'un de nos orateurs célèbres, qui l'ait le mieux employé. 242. Le P. *Neuville* ne s'en est pas servi avec moins de succès. Exemp. *Le moment arrivoit, &c. 243 & suiv.* = Le mérite du style est surtout remarquable dans les ferm. de *Mass. 245.* = Caractere de son élocution prouvé par deux exemp. I. exemp. *Accessible à tous, &c. ibid. & suiv.* = II. exemp. *Dans ces tems heureux, &c. 246 & suiv.* = Qualités principales du style. 249. = De la précision, effet qu'elle produit. 250. = Chaleur de style. *ibid.* = Austérité de style, ce qui la caractérise. 251. = Facilité de style, ce qui la constitue. 252.
- Défauts de style que l'orateur doit éviter avec le plus grand soin, pourquoi ? 253. Ce que c'est que l'enflure. *ibid.* = Un style froid & glacé déplaît. 254. = Cause de cette froideur de style. *ibid.* = Ce que c'est que l'affectation dans le style. *ibid.* = Style diffus. 255.
- Ce que doit faire l'orateur qui veut rendre son style agréable. *ibid.* = Idée du grand orateur, selon *Cicéron. 256.* = Pensées de M. de *Buffon* sur le style. 257.

C H A P I T R E V I.

- DES (FIGURES.) Ce qu'on entend par. 258. = Division des figures. 259. = Ce qu'on entend par Tropes. *ibid.* = Développement de la nature, de l'usage & des effets des tropes dans le discours. 260 & suiv. = Principaux tropes. 262.
- MÉTAPHORE. En quoi consiste. *ibid.* = Souvent employée dans l'Écriture. *ibid.* = Quelques exemp. 263. = L'éloquence sacrée lui doit ses traits les plus brillans. Exemp. *ibid. & suiv.* = Son agrément est presque toujours dans l'épithete. 264. = Moyen de l'adoucir, lorsqu'elle semble trop hardie. *ibid.* = Ce qui la rend choquante & défectueuse. 265. = Remarque sur l'usage de la Métaphore. *ibid.*

L'ALLÉGORIE,

L'ALLÉGORIE. Ce que c'est, *ibid.* & *suiv.* = Utilité de l'Allégorie, 266. = Exemp. d'Allégorie extrait de l'Écriture Sainte : *Tu es ille vir*, &c. 267 & *suiv.* = Autre exemp. *Vinea facta est dilecto meo*, &c. 269. = La rédemption des hommes représentée sous l'Allégorie d'une victoire signalée : (*Isaïe*) *Quis est iste qui venit de Edom*, &c. 270. = Précepte de *Quintilien* sur l'usage de l'Allégorie, 271.

L'HYPERBOLE. Ce que c'est, 272. = Convient à l'éloquence sacrée, *ibid.* & *suiv.* = Exemp. (*Molinier*) *Tremblez donc, vous de qui on dit*, &c. 273 & *suiv.* = Autres exemp. d'Hyperbole extraits de l'Écriture Sainte, 274. = Remarque utile sur l'emploi de l'Hyperbole, 275.

LA PÉRIPHRASE. Ce que c'est, *ibid.* = Circonstances où l'on s'en sert, *ibid.* & *suiv.* = Périphtases qu'on doit éviter, 276 & *suiv.*

FIGURES DE PENSÉES. Leur rapport aux trois fonctions de l'orateur, 277.

Des Figures de Pensées qui servent à la preuve.

I. LA COMMUNICATION. Ce que c'est que cette figure. *ibid.* = Exemp. tirés de l'Écriture Sainte : *Popule meus quid*, &c. 278. = *Quem ergo fructum*, &c. *ibid.* = Emploi de cette figure par *S. Jean Chrysostôme* : *Dites-moi, je vous prie*, &c. *ibid.* & *suiv.* = Son effet plus sensible encore dans cet endroit de *Bourd.* *Que direz-vous, si par la vertu*, &c. 280.

II. LA SUBJECTION. Ce que c'est que cette figure, 281. = Employée par *Mass.* *Or entre ces deux penchans*, &c. *ibid.* = Autre avantage de l'emploi de cette fig. = Exemples : *Fléchier* : *Quelles pensez-vous que furent*, &c. 282. = Regardée par les Pères comme un excellent moyen de persuasion, *ibid.* = *S. Jérôme* : *Quid agis, frater, in saeculo*, &c. 283. = *S. Cyprien* : *Non fovetur in culcitris*, &c. *ibid.*

III. LA CONCESSION. Ce que c'est que cette figure, 284. = Usage qu'en fait *S. Cyprien* : *Locupletem te dicis*, &c. *ibid.* = Souvent employée dans les sermons, *ibid.* = Exemp. *Mass.* *Je veux que les défauts*, &c. 285. = Et ailleurs : *Mais je veux que le tems*, &c. *ibid.* Ce qu'il faut observer dans l'usage de cette fig. 286.

IV. L'ANTÉOCCUPATION. Ce que c'est que cette fig.

- ibid.* = Exemples : Bourd. Vous me direz qu'indépendamment de toute Religion, &c. *ibid.* & *suiv.* = Mass. Mais il eut mieux valu, me direz-vous, &c. 288. = Talent de l'orateur dans l'emploi de cette fig. *ibid.*
- V. LA CORRECTION. En quoi consiste, 289. = Exemp. Boss. Non, après ce que nous venons de voir, &c. *ibid.* & *suiv.* = Mass. Il faut qu'il en coûte pour servir le monde comme, &c. 290 & *suiv.*
- VI. L'EXPOSITION. En quoi consiste, 291. = Emploi de cette figure par Bourd. Supposons vos états, &c. 292. = par Mass. & à quel effet : Quand je parle de l'autorité, &c. 293.
- VII. LA PRÉTERMISSION. Ce que c'est que cette fig. 294. = Ex. Mass. Je pourrois d'abord vous faire remarquer, &c. *ibid.* & *suiv.* = Fléchier : N'attendez pas MM. que j'ouvre ici, &c. 295. = Et ailleurs : Je pourrois vous la représenter, &c. 296.
- VIII. LA CONGLOBATION. Idée de cette figure, 297. = Une de celles qui ont le plus d'effet dans l'éloquence & dans la poésie, *ibid.* = Exemp. Racine : Eh ! quel tems fut jamais, &c. 298. = Fléchier : N'entendez pas par ce mot, MM. une hardiesse, &c. 299. = Avertissement du Clergé de France 1770 : Il semble que la certitude de la révélation, &c. 300.

Des Figures de Pensées qui servent à l'ornement du Discours.

- I. LA DESCRIPTION. Ce que c'est, 301. = Il y a différentes sortes de description, *ibid.* LA DÉMONSTRATION. Ce que c'est, 302. = Quel doit être son style, *ibid.* = Exemp. Mass. A quels excès l'idolatrie, &c. *ibid.* & *suiv.* = M. l'Abbé Ségui : Il part baigné de pleurs, &c. 303 & *suiv.* = Ce qui contribue le plus au mérite de la Démonstration, 304. = Ex. Fléch. Cet homme qui défendoit les villes, *ibid.* & *suiv.* = S. Jérôme : Quapropter, quia multa jam vitæ spatia, &c. 306 & *suiv.* = L'ÉTOPÉE. Ce que c'est, 307. = Art & précaution qu'elle exige de l'orateur, *ibid.* & *suiv.* = Portrait du médisant, par S. Bern. Videas præmitti, 308 & *suiv.* = Portrait de l'avare, par S. Cyp. Sed & quos divites opinaris, &c. 309 & *suiv.* = Les sermons sont susceptibles de ces especes de portraits, 310. = Portrait du flatteur, par M. Laffiteau, Ev. de Syst. Qu'est-ce que le flatteur, &c. *ibid.* & *suiv.* = Portrait de Cromwel, par Boss. Un homme s'est

rencontré, &c. 311 & suiv. = Portrait du Cardinal de Rets par le même : Mais puis-je oublier, &c. 312 & suiv. = L'HYPOTYPOSE. Ce que c'est; ses effets, 313. = Exemples tirés des Proph. *Isaïe* : *Ecce nomen Domini*, &c. 314. = *Habacuc* : *Deus ab austro veniet*, &c. *ibid.* = Exemples tirés des orateurs sacrés : le P. Neuville : *Le ciel tremble, la mer fuit*, &c. *ibid.* & suiv. = Et ailleurs : *La voix de J. C. retentit*, &c. 315. = M. l'Abbé Poulle : *Nous nous promettrions tout*, &c. 316 & suiv. = Exemples tirés des Poètes : *Racine* : *Hélas, l'état horrible*, &c. 317. = *Châtillon* : *Ciel ! si vous eussiez vu*, &c. 318. = Sentiment de *Quintilien* sur l'emploi de l'Hypotypose, *ibid.*

II. LA SIMILITUDE. Préceptes généraux sur l'emploi de cette figure, 319. = Divers passages tirés des Prophètes pour servir d'exemples, 320. = Imitation de ces passages par J. B. Rouss. *Votre souffle m'enleve*, &c. 321. = Autres exemples tirés de *S. Clém. d'Alex.* *ibid.* & suiv. = Similitudes tirées de l'Écriture Sainte, plus convenables dans les sermons : ex. *Mass.* *Nous avons beau éloigner de nous*, &c. 322. = *Boss.* *Nous mourrons tous, disoit cette femme*, &c. 323. = Le P. Neuville : *Il dit : les astres s'éteignent*, &c. 324. = M. l'Abbé Poulle : *Qu'un juste paroisse dans ces cercles*, &c. *ibid.* & suiv. = Usage des similitudes propre au style des oraisons funebres, 325. = Exemp. *Boss.* *Comme une colonne*, &c. 326. = Le même : *Comme un aigle*, &c. *ibid.* = *Racine*, trag. d'Esth. *Tel qu'un ruisseau*, &c. 327. = Le même, trag. d'Ath. *Tel en un secret vallon*, &c. *ibid.*

III. LE PARALLELE. Ce que c'est, *ibid.* = Les panég. & les orais. funeb. sont plus particulièrement susceptibles de cette figure, *ibid.* = Regles à observer pour employer cette figure avec succès, *ibid.* & suiv. = *Mass.* Paral. de *Montausier* & de *Boss.* *L'un d'une vertu haute*, &c. 328 & suiv. = *Boss.* Paral. de *Tur.* & de *Condé* : *Vit-on jamais en deux hommes*, &c. 329 & s. *Fléch.* Paral. de *Tur.* & du *Card. de Bouillon* : = *Quelle étoit sa joie*, &c. 331 & suiv.

IV. L'ANTITHESE. Ce que c'est que cette figure. = Doit être employée rarement par l'orateur chrétien, *ibid.* = Occasions où l'usage n'en est pas déplacé, *ib.* & suiv. = Exemples : *Mass.* *La seconde source des inquiétudes humaines*, &c. 333. = *Fléch.* *Quels sont les Rois que la Religion forme*, &c. 334. = Autres ex.

tirés de l'Écriture & des Peres, 335. = Observat. sur l'emploi de l'Antithese, 336.

Des Figures de Pensées propres à émouvoir.

- I. L'APOSTROPHE. Ce que c'est que cette figure, *ibid.* = Cas dans lequel on peut l'employer avec succès, 337. = Exemples tirés des Pseaumes, *ibid.* = Autres tirés des Peres : *S. Cyp. Animam tuam misera perdidisti, &c.* 338. = *S. Prosp. Divitiis & floribus, &c. ib. & suiv.* = *S. Clém. d'Alex. Viennent les adorateurs de vos idoles, &c.* 339. = Autre exemp. tiré d'un orat. moderne : (M. l'Abbé de Besplas.) *Oui, Sire, l'état des cachots de votre Royaume, &c.* 340. = Des cas où l'orat. apostrophe les choses insensibles, 341. = Exemples tirés de l'Écriture Sainte, *ibid. & suiv.* = Autres tirés de *Boss. Hélas ! nous ne pouvons un moment, &c.* = Et ailleurs : *Retraites sombres, &c.* 342. = Réflexion sur l'usage de l'Apostrophe, *ibid. & suiv.*
- II. L'EXCLAMATION. Ce que c'est que cette figure. 343. = Exemp. tirés de l'Écriture sainte. *ibid.* = Autres tirés de quelques orateurs sacrés. 344. = L'usage de cette figure ne doit point être fréquent, pourquoi ? *ibid.*
- III. L'INTERROGATION. Effet qu'elle produit dans le discours. 345. = Exemples tirés des Prophetes, qui en font un usage assez fréquent. *ibid.* = Autres exemp. tirés de nos orateurs sacrés. *Mass. Quels sont donc les crimes affreux, &c.* 346. = *Bourd.* emploie souvent cette figure. *ibid.* = M. l'Abbé Poulle : *L'indigence est-elle donc un anathème, &c.* 347 & *suiv.* = *Mass. Répondez ici pour moi, &c.* 349. = Observations sur cette figure, par M. l'Abbé Maury, *De toutes les figures oratoires, &c.* 350 & *suiv.*
- IV. LA RÉPÉTITION. En quoi consiste, 352. Exemples tirés des Prophetes, *ibid. & suiv.* = Autres exemp. tirés de quelques orateurs sacrés. *Bourdaloue : C'est cette Religion, &c.* 354. La répétition donne plus de vivacité à la narration. (Molinier) : *C'est à Rome même, &c.* 355. = Elle est souvent l'expression du zele & de l'indignation. (Racine) : *Rompez, rompez tout pacte, &c. ibid.* = Et ailleurs : *Daigne, daigne, mon Dieu, &c.* 356.
- V. LA RÉTICENCE. Ce que c'est, *ibid.* = Ne doit être employée que dans les occasions importantes, *ibid.*

= Exemp. Fléch. *Il n'en fallut pas d'avantage, &c. ib. & suiv.* = Autre exemp. tiré de Racine : *Te voilà, séducteur, &c. 357.*

VI. LA GRADATION. En quoi consiste, 358. Exemples : *S. Cyp. Parum est quod furentium, &c. ibid.* = *Mass. Hélas ! Que sont les hommes sur la terre, &c. 359.* = Circonstances où la Gradation fait un effet admirable, *ibid.* Exemples : *Fléch. Seigneur, qui éclairez, &c. 360.* = *Volt. trag. de Zaïre : C'est ton pere, c'est moi, ibid. & suiv.*

VII. LA DÉPRÉCATION. Ce que c'est que cette figure, 362. = Exemp. tiré d'Isaïe : *Attende de celo, &c. ib.* = La plupart des sermons se terminent par cette fig. Ex. M. l'Abbé Poulle : *Levez-vous grand Dieu, &c. 363 & suiv.* = Autre exemp. de cette fig. par Racine : *trag. d'Athalie : Grand Dieu, que mon amour, &c. 365.*

VIII. L'OPTATION. Ce qu'exprime cette fig. *ibid.* Ex. (Jérémie) : *Quis dabit capiti meo, &c. ibid.* (Racine) : *O Dieu que la gloire couronne, &c. 366.* Cette figure est souvent employée dans les sermons ; exemples : (Boss.) : *O moment heureux, &c. ibid.* (Mass.) : *Eh ! que ferions-nous, &c. 367.* (M. l'Abbé Poulle) : *O si vous le vouliez, Seigneur, &c. ibid.* = Et plus bas : *Jérusalem que je ne puis me lasser de nommer, &c. 368.*

IX. L'IMPRÉCATION. Ce que c'est, *ibid.* = Exemple : (Racine) : *Dieu des Juifs tu l'emportes, &c. ibid.* = Maniere de l'employer dans les sermons, 369.

X. LA DUBITATION. Ce que c'est que cette fig. 370. = Exemp. (Bourd.) *P'annonce un sauveur humble & pauvre, &c. ibid.* = (S. Amb.) *Undè incipiam ? Quid primum, &c. 371.* = Bon effet que cette fig. produit dans un sermon, *ibid.* = Cas où l'orateur peut encore employer cette fig. avec succès, 372.

XI. LA PROSOPOPEE. Ce que c'est que cette fig. *ibid.* = Très-fréquente dans les Prophètes, *ibid.* = Ex. (Isaïe) : *Infernus subter, &c. 373 & suiv.* = Traduct. de ce passage par Racine le fils : *Comment est disparu, &c. 374 & suiv.* = (Fléch.) *Plût à Dieu que cette illustre morte, &c. 376 & suiv.* = Autre exemp. de Prosopepe, par un orateur moderne : *Un désordre plus affreux encore, &c. 377 & suiv.*

CHAPITRE VII.

DE L'IMITATION. En quoi consiste, 379. = Utilité de
V iij

l'Imitation prouvée par l'expérience, *ibid.* = Regles à observer pour en retirer les avantages qu'elle peut procurer, 380 & *suiv.* Exemp. *Mass.* Hélas ! s'il pouvoit être quelquefois permis, &c. 381 & *suiv.* = Résultat général au sujet de l'Imitation, 383.

I V. P A R T I E.

D E L' A C T I O N O R A T O I R E.

Qualités nécessaires au succès de l'Action Oratoire, 384. = Contribue elle-même au succès de l'éloquence, *ib.*

C H A P I T R E P R E M I E R.

DE LA MÉMOIRE. Nécessaire, & pourquoi? *ibid.* = Inconvéniens du défaut de Mémoire, 385. = Avantages qui résultent du soin d'apprendre par cœur, 386. = Ce qu'il convient de faire quand on éprouve une absence de Mémoire, 387. = Ce que c'est que la Mémoire, *ibid.* = Moyen de la perfectionner, 388. = Méthode pour bien apprendre un disc. *ib.* & *suiv.*

C H A P I T R E I I.

DE LA VOIX. Avantages d'une bonne déclamation; 389. = Ce qu'il faut pour bien déclamer, 390. = Opinion de Démosthenes sur la prononciation, *ibid.* = Qualités de la prononciation oratoire, *ibid.* = Maniere de prononcer l'Exorde d'un discours, 391. = d'énoncer la Proposition & la Division, *ibid.* = Tons de voix relatifs aux différentes especes de narration, 392. = La preuve exige de la gravité, *ibid.* = Regle pour les portraits, les morceaux de détail & les digressions, *ibid.* = Maniere de prononcer les péroraïsons, 393. = d'exprimer les différentes passions de l'ame: l'Abattement, la Tristesse, *ibid.* = L'Indignation, *ibid.* = La Colere, 394. = L'Admiration, *ibid.* = La surprise & l'Etonnement, *ibid.*

Les figures doivent être aussi prononcées d'une maniere différente, pourquoi? 395. = Maniere d'exprimer l'Antithese, *ibid.* = L'Ironie, *ibid.* = Les Interrogations, 396. = La Subjection, *ibid.* = L'Exhortation, 397. = L'Obsécration, *ibid.* = La Gradation, *ibid.* = La Répétition, *ibid.*

C H A P I T R E I I I.

DU GESTE. Partie essentielle de l'action oratoire, 398.

= Ce que doit observer l'orateur qui veut réussir dans cette partie de son art, *ibid.*

Air & Maintien de l'Orateur.

Quel est l'extérieur le plus convenable à l'orateur sacré; *ibid.* = Avantages de paroître avec un air simple & recueilli, 399. = Inconvénient de paroître avec un air trop avantageux, *ibid.* = Il sied bien à l'orateur d'être un peu timide, *ibid.* L'air agréable ne convient point à l'orateur chrétien, *ibid.* & *suiv.* = Observations sur les mouvemens du corps & sur ceux de la tête, 400 & *suiv.*

Usage des Yeux & des Mains dans l'action publique.

Les yeux interprètes des divers mouvemens de l'ame; 401. = Comment parviennent à les exprimer, *ib.* & *s.* = Ce qu'on doit penser d'une coutume assez générale chez les orateurs chrétiens, de garder un instant de silence avant de commencer à parler, & de tenir les yeux fermés, 402. = Dernière observation sur le langage des yeux, 403.

Principes généraux sur le mouvement des bras & des mains, *ibid.* & *suiv.* = Autres principes sur le mécanisme du geste, 404 & *suiv.*

Défauts qui peuvent nuire à l'effet du Geste; & le rendre ridicule.

En quoi consiste l'art du geste, 406. = Ce qui s'en éloigne est défaut, *ibid.* = Défauts par rapport aux yeux, 407. = Si c'est un défaut que de se rider le front & de froncer les sourcils, 408. = Contenance de l'orateur, *ibid.* Autres défauts dans le geste, *ibid.* & *suiv.* = Ce qu'on doit penser du geste imitatif, 409. Dernière remarque sur le geste, *ibid.*

Réflexions choisies sur l'Orateur Sacré considéré comme Ministre de l'Évangile.

S. Aug. Prædicator labore, &c. 410. = S. Greg. Lex ipsis Prædicatoribus, &c. *ibid.* = Idem. Ille sermo ab audiente, &c. *ibid.* = S. Hier. Sacerdotis Christi, &c. 411. = Idem. Omne quod non ædificat, &c. *ibid.* = S. Grég. Qui ad veræ prædicationis, &c. *ibid.* = Idem. Prædicatores boni, &c. *ibid.* = Idem. Debet subtiliter is, &c. *ibid.* = S. Prosp. Prædicator non in

464 TABLE DES MATIERES.

verborum splendore, &c. ibid. & suiv. = S. Grég. Dispensanda est prædicatio, &c. 412.

Modele du Ministre de la divine parole, *ibid. & suiv. =*
 Disposition d'esprit que demande la sainteté du Ministère de la parole de Dieu, 413 & *suiv. =* L'orateur chrétien doit toujours penser que c'est de la part de Dieu qu'il parle, quand il prêche : pourquoi? 414.
 = Le Prédicateur doit avoir de la piété, 415. = Doit être pénétré des vérités qu'il veut persuader *ibid. & suiv. =* Sa vie doit être exemplaire & édifiante, 416.
 = Son intention doit être pure, *ibid. & suiv. =* Il doit être en garde contre l'orgueil, 417. = Obligation que lui impose sa dignité de Ministre Evangélique, *ibid. =* Doit avoir une charité parfaite, 418.
 = Ne doit attendre ses succès que de son zèle, *ibid. =* Ne doit point compter sur les applaudissemens des hommes, 419. = Doit craindre l'éclat de la réputation, *ibid. & suiv.*

Des Ouvrages dont la lecture peut être utile à l'Orateur Chrétien.

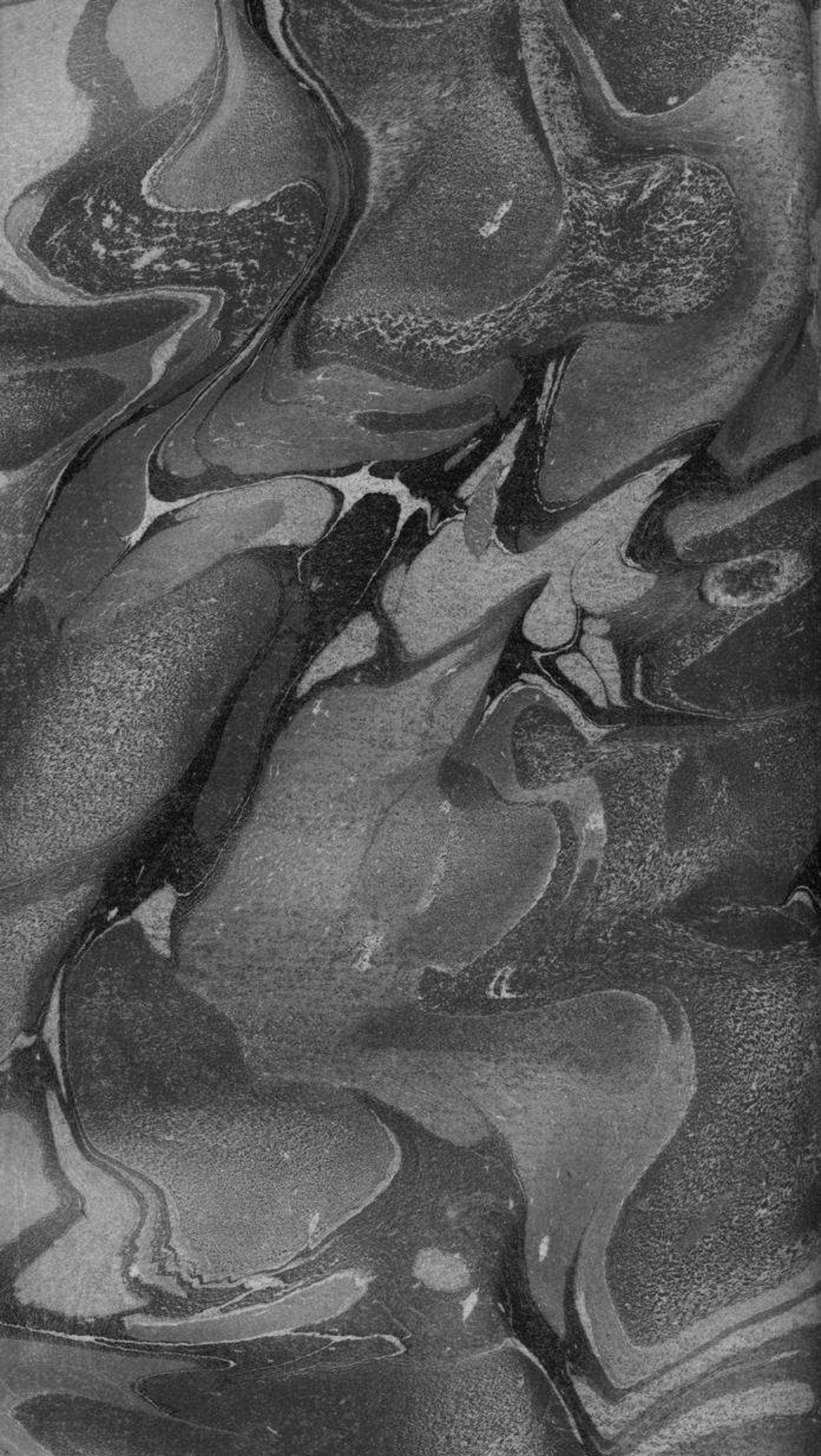
Principale étude du Prédicateur, l'Écriture Ste., 420.
 = Voyez pour le reste, 421 & *suiv.*

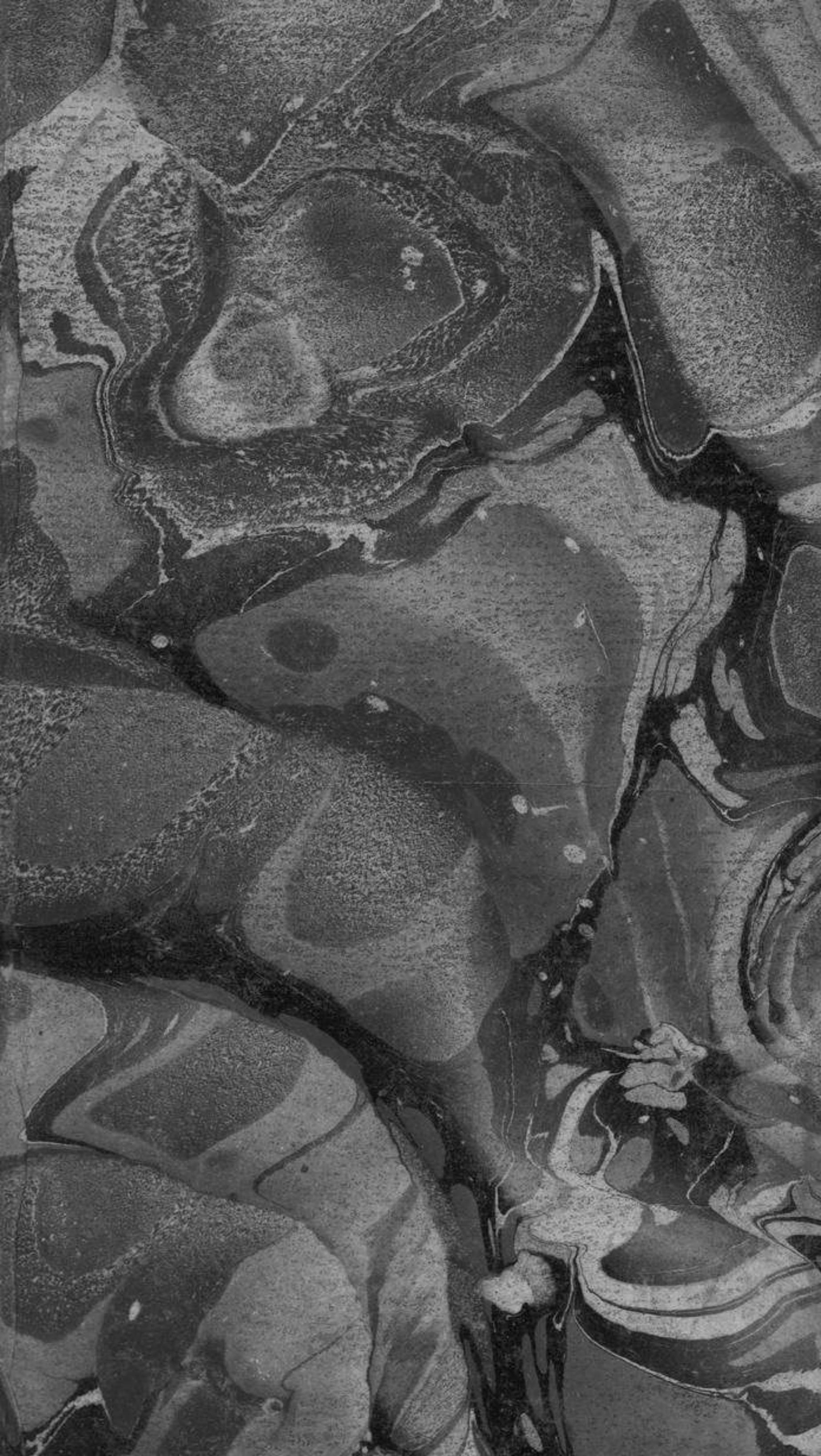
Orateurs qui se sont fait un nom dans l'Eloquence Sacrée.

BOISSIERE, (N. LA) Oratorien.	page 436
BOSSUET, (Jacques-Bénigne) Ev. de Meaux.	429
BOURDALOUE, (N.) Jésuite.	431
CHAPELAIN, [N.] Jésuite.	437
CHEMINAIS, [N.] Jésuite.	433
CLÉMENT, [N.] Abbé.	437
FLÉCHIER, [N.] Ev. de Nismes.	431
GIROUST, [N.] Jésuite.	433
JEUNE, [N. LE] Oratorien.	428
LINGENDÈS, [N. DE] Jésuite.	<i>ibid.</i>
MOLINIER, [N.] Oratorien.	434
MASSILLON, [N.] Ev. de Clermont.	435
NEUVILLE, [N. DE] Jésuite.	438
POULLE, [N.] Abbé.	439
RUE, [N. LA] Jésuite.	435
SÉGAUD, [N.] Jésuite.	432
SÉNAULT, [N.] Général de l'Oratoire.	427
TERRASSON, [Gaspard] Oratorien.	434
TOUR-DU-PIN, [N. DE LA] Prédicateur.	438

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.











LIBRARY OF THE
INSTITUTE OF
PHYSICS

INSTITUTO
DE FÍSICA
DE SÃO CARLOS
S. CARLOS

DE FÍSICA
DE SÃO CARLOS
S. CARLOS

174